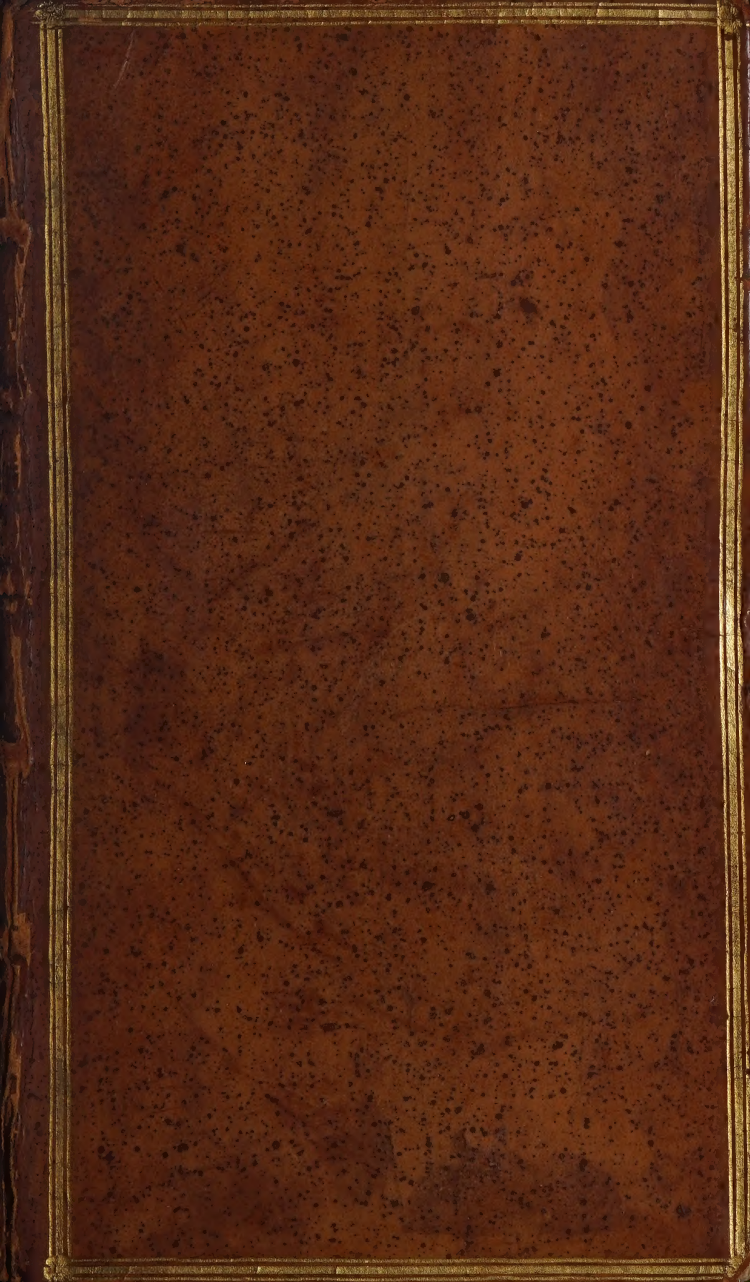
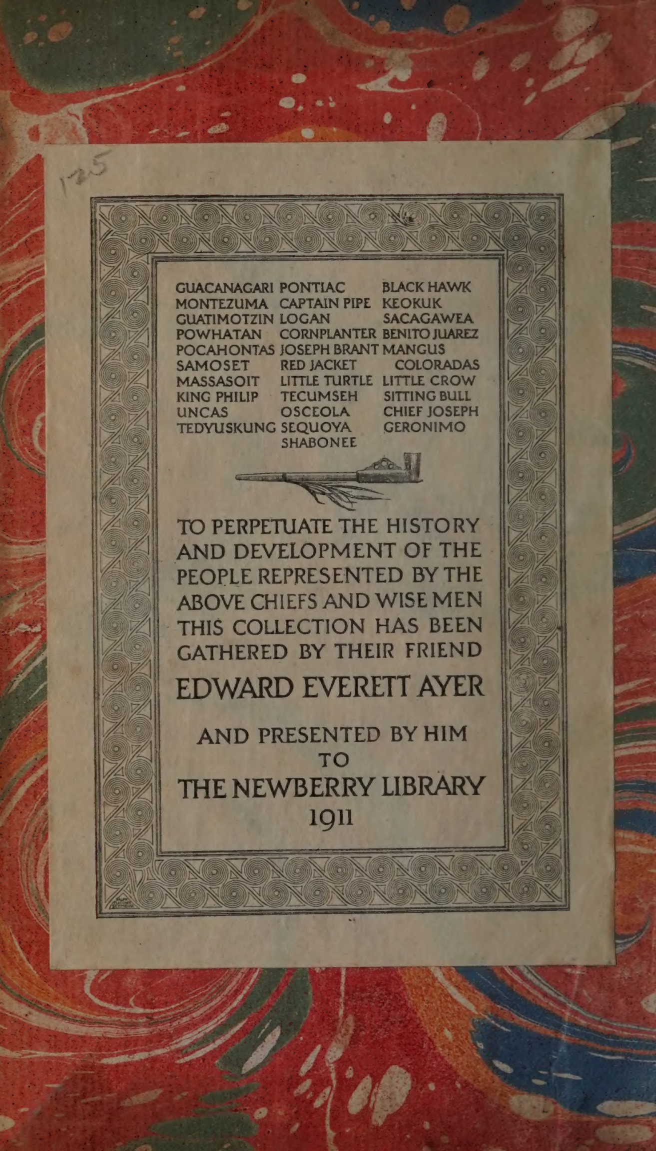






LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

TOME DIX-SEPTIEME.



A PARIS,

Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXI.

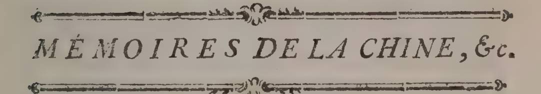
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES *DE* LA COMPAGNIE DE JESUS.



MÉMOIRES DE LA CHINE, &c.

LETTRE

Du Pere de Tartre, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à M. de Tartre son pere.

A Canton, le 17 Décembre 1701.

MON TRÈS-CHER PERE,

P. C.

Me voilà enfin arrivé à la Chine, après une navigation de sept à huit

mois, pleine de dangers & de fatigues. La premiere chose que je vous demande, après que vous aurez lu cette lettre, c'est de remercier Notre Seigneur de m'avoir conduit dans cette terre de promission, après laquelle je soupirois depuis tant d'années. Notre voyage a été singulier en deux choses : la premiere, est que jamais vaisseau n'étoit venu à la Chine en si peu de temps, puisqu'en moins de cinq mois, nous nous sommes trouvés à cent cinquante lieues des terres de la Chine : la seconde, que jamais vaisseau n'a eu tant de peine à y entrer ; car depuis plus de quatre mois que nous avons fait tout ce qui dépendoit de l'industrie humaine, nous n'avons pu gagner *Canton*, qui est le port où le vaisseau devoit hiverner. Tout ce temps-là s'est passé à essuyer des tempêtes, & à errer d'isle en isle, dans une attente continuelle du naufrage ; trop heureux, après tous ces dangers, d'avoir trouvé, à plus de cent lieues de *Canton*, un endroit où le vaisseau puisse être à l'abri des vents pendant l'hiver.

C'est de cet endroit que je me suis rendu ici par terre, pour me rejoindre à la troupe apostolique qui y étoit déjà depuis la Nativité de Notre-Dame. Car

après que nous eûmes pensé périr la premiere fois, le Pere de Fontaney voyant que le vaisseau faisoit peu de chemin, s'étoit embarqué à *Sancian*, sur quelques galeres que les Mandarins lui avoient envoyées, & avoit mené avec lui les Peres Porquet, de Chavagnac, de Goville, le Coulteux, Jartoux, Franqui & Frere Brocard; tandis que le Pere Contancin & moi nous restions sur le vaisseau, pour en suivre jusqu'au bout la destinée en qualité d'Aumôniers. C'est sur-tout depuis ce temps-là que Dieu nous a mis, mon compagnon & moi, à toutes sortes d'épreuves. Nous sommes faits à présent à voir la mort de près, & le manquement de ressource où nous nous sommes trouvés, au milieu des plus grands périls, nous a accoutumés à ne mettre jamais notre confiance que dans la bonté & dans les miséricordes du Seigneur. C'est à lui seul que nous sommes redevables d'être échappés vingt fois du naufrage; car quoique nous eussions un Capitaine & des Officiers très-habiles & très expérimentés, les mers où nous étions étoient si intraitables, & les orages si violens, que toute leur habileté dans la navigation leur devenoit inutile. Dieu soit béni à jamais de nous

avoir préſervé de tant de dangers. Nous ſommes préſentement au port. Jamais je n'ai eu plus de ſanté ni plus de forces, il ne me manque à préſent que de ſçavoir ſuffiſamment la langue, pour m'employer tout entier à faire connoître ce grand Dieu à un million de Chinois, que j'ai devant les yeux, & qui ne le connoiſſent pas encore.

Il y a trop peu de temps que je ſuis ici pour parler ſçavamment de cette Miſſion. Je ne veux rien mander en Europe que je n'aie vu moi-même, ou dont je ne me ſois aſſuré par le rapport de gens dignes de foi. Dans cette lettre je ne ferai que vous rendre compte des aventures les plus ſingulieres de notre voyage. Vous me demandâtes à mon départ que je vous les fiſſe ſçavoir; il faut vous obéir, mon très-cher Pere, & vous marquer le profond reſpect que je veux conſerver pour vous en quelque endroit du monde que je me trouve. Je vous avois déjà écrit de l'iſle de Gorée (1), près du Cap-Verd, où nous trouvâmes quelques vaiſſeaux François, & entre autres celui du Capitaine de la Rue, qui s'eſt rendu ſi fameux dans la

(1) Cette Iſle eſt ſur la côte d'Afrique.

derniere guerre par ſa valeur & par ſes exploits. Comme ces vaiſſeaux devoient bientôt retourner à Saint-Malo, nous les chargeâmes de nos lettres. Si elles vous ont été rendues, comme il faut l'eſpérer, vous aurez déjà appris ce qui nous étoit arrivé depuis le Port-Louis, d'où nous partîmes le 7 mars 1701, juſqu'au Cap-Verd où nous étions alors.

Mais après tout, nous n'avions encore vu que les mers pacifiques, hormis vers le cap de Finiſterre (1) où elles ſont aſſez groſſes pour des gens qui ne ſont pas encore emmarinés. Nous n'avions ſouffert que ce que ſouffrent les nouveaux venus, dont l'imagination n'eſt pas encore faite à voir s'abaiſſer ſous leurs pas le plancher qui les ſoutient, ni à demeurer dans des maiſons qui tournent à tous vents. La plupart en furent quittes pour cinq ou ſix jours d'étourdiſſement & de maux de cœur. Il y en eut même qui ne furent pas ſi long-temps incommodés. Pour moi, je payai, dans une après-dînée, tout ce que je devois à la mer, & pendant que les autres étoient encore tout languiſſans, & pouvoient à peine ſe ſou-

(1) Ce Cap eſt à la pointe la plus occidentale de l'Eſpagne, dans la province de Galice.

tenir, je m'étois déjà fait le pied marin, comme si j'eusse été un vieux navigateur ; & je me vis dès-lors en état de faire sur notre vaisseau les fonctions d'Aumônier, que j'ai toujours exercées depuis ce temps-là.

Après que nous eûmes doublé le cap de Finisterre, ce ne fut plus qu'une agréable promenade de quarante ou cinquante lieues par jour que nous faisions sans peine à la faveur des vents alisés (1). Nous étions tous les jours vis-à-vis quelque nouveau Royaume, & nous passions d'une partie du monde en l'autre, tout en dormant. Nous allâmes reconnoître l'isle de *Fer* (2), où les Géographes François ont fixé le premier méridien, & après y avoir commencé à regler notre estime en longitude, nous fîmes route droit au Cap-Verd, d'où nous découvrîmes, dès le 24 mars au soir, les deux montagnes qu'on nomme *les Mammelles*. N'ayant pu gagner la rade que pendant la nuit, nous donnâmes l'épouvante à

---

(1) Ce sont des vents qu'on trouve vers les Tropiques, sur la côte occidentale d'Afrique. Ces vents soufflent presque toujours entre le nord nord-est & l'est.

(2) C'est la plus occidentale des isles Canaries.

ceux de la forteresse de Gorée, & à deux vaisseaux Malouins qui étoient mouillés tout auprès. Ils appréhendoient que nous ne fussions des Corsaires, ou des ennemis, qui fussent venus là de nuit pour quelque mauvais dessein; & dans cette pensée ils se disposoient déjà à nous recevoir par une décharge de tout leur canon. M. Oury, notre Capitaine en second, alla avec la chaloupe de notre vaisseau les tirer d'inquiétude, & leur apprendre qui nous étions. Le lendemain, qui étoit le vendredi saint, M. de la Rigaudiere, notre Capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la Passion de Notre-Seigneur & par adorer la Croix, ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion & de religion, excepté quelques matelots, nouveaux convertis, qui allerent se cacher, pour n'être pas obligés d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au Cap-Verd, nous fîmes faire les Pâques à l'équipage. C'étoit trop pour cela que neuf Prêtres que nous étions: on se partagea. Les uns allerent à la forteresse de Gorée, où ils prêcherent & confesserent pendant tout ce saint temps, les autres

s'attacherent aux deux vaisseaux Malouins, où ils trouverent de quoi exercer leur zèle : il y en eut qui se transporterent dans le continent d'Afrique, & qui allerent à une ville qui s'appelle *Rufisque*, où ils instruisirent quelques Portugais Chrétiens. Je suis surpris que depuis que les François se sont emparés de l'isle de Gorée, sous M. le Maréchal d'Estrées (1), il ne soit encore venu à personne la pensée d'établir-là une Mission. Il y auroit beaucoup de bien à faire, on y trouveroit des Chrétiens peu réglés à réformer, de vertueux Catholiques à entretenir dans la piété ; des esclaves qui appartiennent aux François, à instruire & à baptiser ; des millions de Negres Mahométans plus faciles qu'ailleurs à convertir ; car comme ces peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion, & qu'ils ne sçavent que ce que leurs *Marabous* (2) leur apprennent, en leur lisant une espéce d'Alcoran qui n'est pas celui des Turcs, mais un tissu d'impertinences & de fables grossieres ; il y a de l'apparence qu'ils écouteroient bien

(1) M. le Maréchal d'Estrées prit cette Isle sur les Hollandois, le 1er novembre 1617.

(2) C'est le nom que les Negres donnent à leurs Prêtres.

plus volontiers les vérités solides du Christianisme, & qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent le prophête Mahomet, & sont fort religieux à se faire circoncire. La plûpart se mêlent de magie, du moins font-ils acheter à très-grand prix des pactes écrits en caracteres mystérieux, qu'ils appellent *grisgris*, & qu'ils donnent comme des remedes préservatifs contre toutes sortes de maux. Un de ces Negres ne crut pas après trente ans de servitude, avoir perdu son temps d'obtenir pour récompense un de ces *grisgris*; il prétendoit en le portant être à l'épreuve de tous les coups de mousquet & d'épée qu'il pourroit recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos François en fissent sur lui aucune expérience. En quittant cette terre infortunée, il n'y eut pas un seul Missionnaire qui ne gémît devant Dieu de l'extrême abandon où étoient ces pauvres Negres, & qui ne fût volontiers demeuré avec eux, dans l'espérance de les gagner à Jesus-Christ.

Nous ne restâmes que huit jours au Cap-Verd, parce que nous n'avions pas encore grand besoin de rafraîchissement ni de repos, & que d'ailleurs ce n'est pas un lieu fort propre à séjourner,

Gorée est une petite Isle, où il n'y a de place que pour la forteresse & pour quelques Habitans, à peine pûmes nous y trouver assez d'eau pour remplir nos bariques.

Le bétail qu'on pourroit tirer du continent ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pâturages. L'air y est toujours embrasé & la terre stérile. Dans la campagne on voit des éléphans, des cerfs & des singes. Les habitations ne sont que de méchantes cases couvertes de roseaux, les habitans vont presque nuds, & tout leur habit consiste dans une toile de coton dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse; c'est tout ce que la chaleur du pays leur permet de porter sur eux. Ils n'ont pour toute nourriture que du millet, point de vin, point de bled, point de fruits. Ce qui est admirable, c'est que ces malheureux ne laissent pas de croire que leur pays est le paradis de la terre. On leur feroit une espece d'injure de paroître leur porter compassion; aussi les voit-on toujours avec un visage gai & riant, & sans la crainte des coups de bâton que les Européens ne leur épargnent guere, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fût. Ils sont de ces peuples qui croyent

que le blanc eſt la couleur des diables, & qui comptent parmi les prérogatives de leur nation d'être les peuples les plus noirs de l'Afrique. Il eſt certain que cette couleur ne rend point déſagréable, quand c'eſt un noir d'ébene bien profond & bien éclatant, comme ils l'ont effectivement preſque tous.

Ce fut le 31 mars que nous ſortîmes de la rade de *Gorée*, avec un bon vent. En moins de deux heures toute la côte d'Afrique diſparut à nos yeux. Le Gouverneur de la fortereſſe nous avoit avertis de nous tenir ſur nos gardes, tandis que nous ſerions dans ces parages; parce qu'il avoit eu avis qu'il rôdoit des corſaires aux environs de *Cambie* & des côtes du *Sénégal*; (1) mais nous fûmes aſſez heureux pour n'en point trouver. Vers les ſept ou huit dégrés de latitude nord, les calmes nous prirent, & nous commençâmes à reſſentir d'exceſſives chaleurs. Nous avions le ſoleil preſque ſur nos têtes, & il ne faiſoit point de vent. Nos Officiers auroient bien voulu ſe baigner, mais on n'oſe le faire dans ces mers, à cauſe des requins,

(1) Ce ſont deux Royaumes d'Afrique, où l'on fait un grand trafic de Negres.

ces gros poissons, qui sont si avides de la chair humaine. Nous en prîmes une assez grande quantité; car dans les calmes, on les voit d'ordinaire à la suite des vaisseaux; mais ceux que nous pêchâmes, n'avoient guere que six ou sept pieds de long, & ce n'est rien en comparaison de tant d'autres poissons plus gros qui sont dans ces mers. Nous vîmes des souffleurs de plus de vingt pieds de long. Enfin nous passâmes pour la premiere fois la ligne; c'étoit un dimanche; par respect pour ce saint jour on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les matelots ont donné fort mal à propos le nom de *baptême*. Elle consiste à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la ligne; à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette vexation, qui est devenue depuis long-temps une espece de droit incontestable.

Depuis la ligne jusqu'au détroit de *Java*, qui est la premiere terre des Indes que nous ayons reconnue, c'est-à-dire, dans l'espace de plus de quatre mille lieues, il ne nous arriva rien de remarquable, & notre navigation fut très-heureuse. Nous trouvâmes seulement quelques calmes durant les-

quels les courans nous firent approcher fort près des côtes de l'Amérique. Nous eûmes aussi quelque gros temps dans les mers du cap de Bonne-Espérance, & par le travers du banc des Aiguilles. (1) Nous n'avions point encore vû la mer si agitée, mais nous craignions assez peu, parce que nous étions bien loin des terres. Les vents furieux, qui élevoient les vagues aussi haut que des montagnes, ne nous empêchoient pas de faire nos quatre-vingt & cent lieues par jour. Il y avoit de la fatigue; mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme! Avec cela nous avions le divertissement d'une chasse & d'une pêche toute nouvelle. On tiroit les poissons en volant, & on prenoit les oiseaux à la ligne. Cela vous paroîtra extraordinaire, & rien n'est pourtant plus vrai. Les marsouins ou cochons de mer sont des poissons; lorsqu'ils paroissoient hors de l'eau, & qu'ils s'élançoient, on les frappoit à coups de dards; & les damiers, qui sont des Oiseaux, venoient se

(1) Ce Banc est au-delà du cap de Bonne-Espérance, à la pointe la plus méridionale de l'Afrique.

prendre ſur la ſuperficie de l'eau à des hameçons où étoient attachés des appas. Jamais je ne vis tant d'oiſeaux, ſur-tout de ces damiers, que dans ces vaſtes mers, qui ſont entre le cap de Bonne-Eſpérence & l'Iſle de *Java*. Les froids qui ſe rendent ſenſibles en ces quartiers-là, après qu'on eſt ſorti de la Zone torride, cauſerent le ſcorbut à une grande partie de notre équipage, trois hommes en moururent aſſez promptement. La crainte de la mort diſpoſa deux de nos matelots, l'un Suédois & l'autre Hollandois, à écouter plus volontiers nos inſtructions, & à faire enſuite abjuration du Luthéraniſme. Enfin nous découvrîmes les terres de *Java*.

L'endroit où nous allâmes reconnoître cette Iſle, étoit plus loin de ſoixante lieues vers l'Orient qu'il ne falloit. On voit là des montagnes auſſi hautes que celles des Voges; (1) mais en retournant ſur ſes pas vers l'entrée du détroit de la *Sonde*, les terres s'abaiſſent, & l'on découvre de belles & grandes plaines, parſemées de bocages, d'eſ-

(1) Ces montagnes ſéparent la Lorraine de l'Alſace.

pace en espace, & ornés d une infinité d'arbres extraordinaires, de cocotiers, de bananiers, &c. Je ne sçai si ce pays est véritablement aussi beau qu'il nous le paroissoit de loin. Car les yeux d'un homme enfermé dans un vaisseau depuis quatre mois sont bien trompeurs. Toute terre lui fait un agréable spectacle. Un rocher sur lequel il apperçoit quelque verdure, le réjouit. Enfin rien n'est si triste que de voir toujours un vaisseau & toujours la mer. On avoit ordre de mouiller à l'Isle du *Prince*, (1) pour y faire en passant du bois & de l'eau, & non pas à l'Isle de *Java*, qui appartient aux Hollandois; de peur que ces Messieurs fortifiés de cinq ou six vaisseaux d'Angleterre & de leur nation, dont il y en a toujours plusieurs à *Bantan* & à *Batavie*, (2) ne nous inquiétassent. Néanmoins, comme l'Isle du *Prince* est déserte, & qu'il y a beaucoup de tigres, elle n'étoit propre ni à mettre nos malades à terre, ni à nous

(1) Elle est près de l'isle de *Java*, à l'entrée du détroit de la *Sonde*.

(2) *Bantan* & *Batavie*. Ce sont les deux principales villes de l'isle de *Java*. Le Roi de Bantan est depuis quelques années tributaire des Hollandois.

fournir les rafraîchiſſemens, dont nous avions beſoin. Il falloit donc à tout hazard aller à l'Iſle de *Java*, & jetter l'ancre auprès d'une habitation des Inſulaires.

Un petit brigantin garde-côte vint d'abord nous reconnoître & nous demander de la part des Hollandois, qui nous étions. On dit au Capitaine pour l'amuſer, de nous aller chercher des bœufs, des cabris, des poules, & d'autres rafraîchiſſemens, pendant que nous écririons à Meſſieurs les Hollandois qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades. Ils s'occupoient déja à s'enterrer tout vifs dans le ſable, c'eſt le remede le plus prompt pour guérir le ſcorbut, lorſqu'on vit débuſquer de derriere une pointe de l'Iſle un gros vaiſſeau qui porroit pavillon Hollandois. Auſſi-tôt nous mîmes notre pavillon en berne, (1) c'eſt le ſignal pour avertir ceux qui ſont à terre de revenir. Ces pauvres malades, qui d'abord ne pouvoient ſe traîner, retrouverent leurs jambes à la vue d'un vaiſſeau Hollandois, & ſe rembarquerent très-leſtement. Le vaiſſeau Hollandois

(1) C'eſt-à-dire, qu'on plia le pavillon autour de ſon bâton.

s'approcha de nous ; mais voyant qu'on ne se donnoit aucun mouvement à son approche, & qu'on ne daignoit pas même arborer de pavillon, ni lui donner aucune connoissance de ce que nous étions, il craignit à son tour, & s'éloigna de lui-même, de peur apparemment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canon.

Après avoir fait de l'eau & quelques provisions à *Java*, on remit à la voile dès le soir du même jour avec un assez bon vent. Le lendemain à la pointe du jour nous donnâmes l'allarme au vaisseau Hollandois, qui crut que nous arrivions à toutes voiles sur lui. Il appareilla en (1) hâte pour prendre le dessus du vent, mais on se contenta de le laisser derriere, afin qu'il ne pût point donner de nos nouvelles à *Bantan*, avant que nous fussions sortis du détroit. Le calme nous retint dans un même lieu presque le reste du jour, ce qui donna le loisir à une infinité de petits canots des *Javans* de venir nous apporter des fruits & des raretés du pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimoutes, des singes &

(1) Appareiller signifie en terme de marine mettre à la voile.

des oiſeaux fort curieux. J'y remarquai entr'autres, des perdrix extraordinairement belles, & de petites peruches d'une gentilleſſe charmante. Ces peruches ont comme les beaux perroquets le plumage mêlé de verd & de rouge; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées ſur la tête à peu près comme celles des paons & ne ſont pas plus groſſes qu'un tarin. Quand j'apperçus cette foule d'Indiens, qui tournoient & voltigoient autour de notre vaiſſeau, dans des creux d'arbres qui leur ſervoient de bateau; que je vis ces arbres extraordinaires qui bordoient le rivage de part & d'autre; que je reconnus ces Iſles & ces mers dont j'avois lû les noms barbares dans la vie de ſaint François-Xavier, je commençai tout de bon à ſentir que j'étois dans un nouveau monde je promenois avec plaiſir ma vue de tous côtés dans l'étendue immenſe de ces plages; que les miracles de l'Apôtre des Indes, & encore plus ſes ſouffrances & les converſions qu'il y a faites, ont rendu ſi fameuſe.

Nous paſſâmes heureuſement & en très-peu de temps les détroits de *Java* & de *Banka*, qui ſont deux endroits des plus critiques de la navigation de la

Chine, & nous touchâmes à l'Isle de *Polaure*, où l'on avoit résolu de prendre un peu de repos. Cette Isle est habitée par les *Malais*, (1) qui sont Mahométans de religion. Ils ne dépendent que d'un Capitaine, qu'ils se choisissent eux-mêmes. C'est une espece de petite République. Les *Malais* sont noirs, mais un peu moins que ceux que nous vîmes à *Gorée*. Ils vont presque nuds; ils n'ont qu'une écharpe de toile peinte ou de tafetas qu'ils se mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées; mais toutes naturelles & d'un très-bon air. Ils portent tous à la ceinture une espece de poignard ou de cric, dont ils se servent dans l'occasion avec une adresse merveilleuse. Ils sont braves naturellement; & quand ils ont pris leur opium, qui leur cause une espece d'yvresse, ils deviennent redoutables: nos François l'éprouverent à la révolte de Siam. J'ai oui raconter qu'un *Malais* ayant reçu un coup de pique dans le ventre, & n'étant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeuroit toujours éloigné de

---

(1) Leur principal pays est cette grande peninsule qu'on voit dans les cartes entre l'isle de *Sumatra* & le golfe de *Siam*.

lui de la longueur de la pique, ils se l'enfonça lui-même toute entiere dans le corps à force de bras, & à travers de toute sa longeur, alla tuer celui qui l'avoit blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entiérement véritable.

Quand nous arrivâmes à *Polaure*, le Gouverneur de l'Isle pria le Capitaine de notre vaisseau de ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'isle, parce qu'il n'y avoit, disoit-il, que trois ou quatre jours qu'un forban (1), qui avoit pris pavillon François, étoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, & qu'il y avoit à craindre que ces Insulaires voyant notre pavillon blanc, ne nous prissent pour des voleurs, & ne se jettassent, les armes à la main, sur ceux qui approcheroient de leurs cases. Que cela fût vrai ou non, pour ménager ou le ressentiment ou la jalousie de ces Barbares, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage où l'on débarqua les malades. On apportoit là de toute l'Isle toute sorte de rafraîchis-

(1) C'est un vaisseau pirate qui n'a commission d'aucun Prince, & qui exerce ses brigandages indifféremment sur tous les vaisseaux qu'il rencontre, de quelque nation qu'ils soient.

semens,

femens, & le Gouverneur lui-même y mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange ici ce que l'on achete, ce métal étant regardé comme inutile à la vie, c'est avec du fer. Ils en font des instrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maisons, pour s'armer en guerre; & avec le fer ils se passent aisément de tout ce qui ne croît pas dans leur Isle. Une armée entiere de ces Indiens étant venue un jour à bord du vaisseau, chacun dans leur canot, composé seulement de trois planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en paiement de petites curiosités d'Europe, ils ne daignerent pas seulement les regarder. On leur présenta ensuite ce qu'on crut qu'il leur pouvoit être de plus d'usage, des chapeaux, des souliers, des vases de fayance. Ils se mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fussent sujets aux mêmes besoins que nous. Enfin, quelqu'un s'étant avisé de leur faire voir la tête d'un gros clou rompu, aussi-tôt ils apporterent, à l'envi l'un de l'autre, de leurs marchandises pour avoir ce clou.

J'avoue que je desirai plusieurs fois dans cette Isle d'avoir le don des langues,

pour pouvoir expliquer à ces pauv *Malais* quelque chose de nos mysteres. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvâmes, il ne seroit pas difficile de les convertir. Ils sont doux, familiers, de bonne amitié & de bonne foi. On ne sçait parmi eux ce que c'est que le larcin; je les pratiquai plus que personne, pendant le séjour que nous fîmes-là, parce que j'accompagnai les malades à terre, à la priere d'un Anglois, Enseigne & premier Pilote de notre vaisseau, qui étoit attaqué du scorbut, & qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le Gouverneur de l'Isle eut l'honnêteté de nous loger tous deux chez lui. On ne peut dire combien les enfans de ces Insulaires me faisoient d'amitié; ils se mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous étions toujours connus, m'apportant de petits présens, & me conduisant par tout où je voulois. J'eus même la permission du Gouverneur de parcourir avec un de nos Peres tout l'intérieur de l'Isle. Nous étions bien aises de voir s'il n'y avoit point là quelques simples & quelques plantes médecinales, qui ne fussent point encore connues en Europe. Le frere du Gouverneur voulut bien se

donner la peine de nous conduire partout. Cette Iſle n'eſt qu'un amas de cinq ou ſix montagnes; il y a peu de terres baſſes. Par tout on voit des cocotiers plantés à peu près comme les vignes en Europe; les habitations ſont diſperſées de côté & d'autre. On diroit à voir l'iſle ſans villes ni villages, qu'elle eſt entiérement déſerte; néanmoins tout y fourmille de monde, & dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes; elles ſont là comme dans le reſte de l'Aſie, preſque toujours renfermées.

On ne reſta à *Polaure* qu'autant de temps qu'il étoit néceſſaire pour rétablir les malades; après huit jours ils furent preſque tous guéris. On appareilla avec un très-bon vent, & en peu de temps on s'éleva à la hauteur du *Paracel*, c'eſt un effroyable rocher de plus de cent lieues; décrié par les naufrages qu'on y a fait de tout temps: il s'étend le long des côtes de la *Cochinchine.* (1) L'amphitrite à ſon premier voyage de la Chine penſa y périr. Les pilotes croyoient en être bien loin, &

(1) Ce Royaume a le *Tong-king* au nord, & les Royaumes de *Camboye* & de *Siam* à l'occident.

il se trouva qu'ils en écornoient encore un endroit, où la mer n'avoit que quatre à cinq brasses d'eau. Dans ce danger ils firent vœu, s'ils échappoient, de bâtir à *Sançian* une chapelle sur le tombeau de saint François-Xavier; ils furent exaucés & échapperent au péril comme par une espece de miracle. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous en approcher plus près que de 80 ou de 100 lieues. Faire naufrage sur ces terribles rochers & être perdu sans ressource, n'est presque qu'une même chose. On ne sçait que sept ou huit Matelots Chinois, qui en ayent apporté des nouvelles par une aventure des plus surprenantes. Leur vaisseau s'étant brisé, ils gagnerent à la nage quelques petits Isleaux ou rochers qui s'élevoient là au-dessus de la mer; ce n'étoit que pour prolonger leurs vies de quelques jours, & ils s'attendoient bien d'y mourir de faim tôt ou tard; mais la Providence veilla sur leurs besoins, & ne les abandonna pas dans une si grande extrémité. Des bandes d'oiseaux venoient se reposer sur ces rochers, & se laissoient prendre à la main. Le poisson ne leur manquoit pas; ils n'avoient qu'à descendre au pied de leurs rochers, où ils trouvoient toujours des huîtres ou des cra-

bes : l'ingénieuse nécessité leur avoit même appris à se faire des habits avec les plumes de ces oiseaux qui leur servoient de nourriture. Ils buvoient de l'eau qui tomboit du ciel; quand il avoit plu, ils l'alloient ramasser dans tous les creux des rochers. Ils vêcurent là pendant huit ans, & ne revinrent à *Quang-tong* que ces années dernieres. Un vaisseau qui s'étoit brisé sur le *Paracel*, leur fournit du bois pour faire une espece de gatimaron, (1) sur lequel ils oserent enfin braver les dangers de la mer. Ils furent assez heureux pour gagner la grande Isle d'*Haïnan*, (2) d'où ils se rendirent ensuite ici.

Après avoir doublé le *Paracel*, il ne paroissoit plus aucun fâcheux accident à craindre. Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous étions partis de France, nous touchions presque déja aux terres de la Chine, n'étant pas à plus de cent cinquante lieues de *Quang-tong*. Il ne restoit plus qu'une promenade, chacun s'ap-

(1) C'est un radeau qu'on fait de planches & autres bois liés ensemble.

(2) Cette Isle est au milieu de la Chine, vis-à-vis la partie occidentale de la province de *Quang-tong*.

plaudissoit d'une si heureuse navigation. Nos pilotes disoient que jamais vaisseau Européen n'étoit venu si vîte à la Chine. Mais tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions arriver au port, Dieu se préparoit à exercer notre constance, plus de quatre mois, par des orages & des tempêtes; de sorte qu'il nous devoit cent fois plus coûter d'entrer à la Chine que d'y venir.

Nous étions par le travers du Golphe de la Cochinchine, lorsqu'un de ces terribles vents, qui infeste les mers de la Chine & du Japon, vint fondre sur nous. Son coup d'essai fut d'abattre notre mât de beaupré, (1) & ensuite celui de misaine, (2) qui tombants avec un fracas épouvantable dans la mer, emporterent tous les matelots qui étoient dessus. C'étoit le matin, je tâchois alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit que j'avois employé à assister à la mort notre premier pilote Anglois. La secousse du vaisseau m'éveilla, j'accourus où j'entendis crier: quel spec-

(1) C'est le mât qui est couché sur la proue du vaisseau.

(2) C'est le second mât du vaisseau, il est vers la proue, entre le grand mât & le mât de beaupré.

tacle ? Un effroyable abattis de mâts & de vergues, qui flottoient pêle-mêle, & que les vagues poussoient avec impétuosité sur le flanc du vaisseau; des cordages qui les y retenoient encore, & qu'on se hâtoit de rompre à grands coups de hache; des matelots blessés, qui crioient miséricorde, & qui demandoient qu'on leur tendît quelque chose pour s'aider à se débarasser des cordages & des voiles, où ils étoient enveloppés. Tout l'avant du vaisseau nud de ses ancres & de ses agrès, je crus d'abord que la proue étoit fracassée, & que nous allions couler à fond; mais non. Nous retirâmes neuf ou dix Matelots de la mer à demi morts, deux furent noyés. On coupa vîte les amares des mâts rompus, & l'on ne songea plus qu'à raffermir le grand mât, qui avoit perdu ses meilleurs appuis par la chûte des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travailloit à cette manœuvre, nous autres Missionnaires étions occupés à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort présente avoit abattus; on entendoit des confessions, on imploroit le secours du Ciel, on exhortoit tout le monde à recevoir de la main de

Dieu la vie ou la mort, comme il le jugeroit à propos. Il me parut qu'en qualité d'Aumônier, je devois me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courois partout avertissant les matelots qui étoient dans le travail, de faire du fond du cœur des actes de contrition. Il suffisoit de les avertir; la vue du danger supplée aux mouvemens pathétiques. Cependant le vent qui n'avoit agi que par surprise, commença enfin à nous assaillir à force ouverte & à mugir de toute sa fureur dans le peu de voiles qui nous restoient. Le mât du grand hunier ne put tenir contre sa violence, il se cassa par le milieu & tomba sur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant & frappant dessus à chaque roulis il ne la déchirât. Les plus hardis des Matelots monterent à la hune pour couper les cordages qui le tenoient suspendu, il en coûta la vie à un, sans qu'on pût conserver la grande voile; elle fut mise en pieces aussi bien que celle de l'artimon, (1) de sorte que nous n'eûmes plus aucunes voiles pour gouverner le vais-

(1) Le mât d'artimon est entre le grand mât & la poupe du vaisseau.

ſeau dans la tempête, mais ſeulement des lambeaux de toile & des filaſſes qui pendoient aux vergues, & qui claquoient avec un bruit épouventable, comme ſi le corps du vaiſſeau ſe fût fracaſſé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut, fut quand le grand mât tomba; car il tomba à ſon tour comme les autres, & cent autres plus forts ſeroient tombés, tant la tempête étoit violente. Autour du grand mât il y a quatre pompes qui deſcendent juſqu'au fond du vaiſſeau. Quand le grand mat tombe ſur quelqu'une, elle creve le vaiſſeau par en bas, & il s'y fait ordinairement une voie d'eau, à laquelle il n'eſt pas poſſible de remédier. Heureuſement pour nous le nôtre tomba comme ſi l'on eut dirigé ſa chûte. La dunette ou la chambre des pilotes fut emportée par le vent un moment après; c'étoit à chaque inſtant un nouveau malheur.

Pour appaiſer la colere de Dieu & nous attirer la protection des ſaints Patrons, à qui nous avions confiance; on me chargea de faire des vœux au nom de tout l'équipage. Le premier étoit pour *Quang-tong*. On promettoit, en cas qu'on y arrivât heureuſement, de

dire à l'honneur de ſaint François-Xavier une Meſſe votive, où tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau feroient leurs dévotions. L'autre vœu étoit pour la France, où, ſi l'on pouvoit retourner, on s'engageoit à mettre dans quelque chapelle de la ſainte Vierge un grand tableau, qui repréſentant l'image de notre démâtement, éterniſât notre reconnoiſſance, & apprît à la poſtérité, à qui nous avions eu recours dans des dangers ſi évidens.

On ne reclame pas en vain le nom de la Mere de Dieu, ni du grand ſaint François-Xavier en des mers, qui ſont ſi fameuſes par leurs miracles. Jamais vaiſſeau ne fut plus agité pendant près de vingt-quatre heures que dura encore la tempête. Cent fois des coups de mer, venant ſe briſer contre les flancs du vaiſſeau dûrent le mettre en pieces; cent fois nous dûmes être enſevelis ſous les vagues, groſſes comme des montagnes, que le vent élevoit & déchargeoit ſur nos ponts. Enfin, c'eſt un miracle, que nous étant laiſſés dériver au gré des courans & de la tempête, à travers une mer toute hériſſée de pointes de rochers, nous n'allâmes pas donner contre quelqu'un. Après la miſéricorde

du Seigneur nous en sommes redevables à la puissante intercession de la sainte Vierge & de l'Apôtre des Indes.

Le calme étant revenu, on remâta le vaisseau avec des huniers de rechange; cette nouvelle mâture étoit pitoyable; nous allions pourtant, & même nous fîmes peur à un vaisseau Portugais qui nous suivit de loin quelque temps, & qui n'osa jamais avancer qu'après avoir reconnu que nous n'étions pas en état de courir après lui. Enfin on découvrit *Sancian*; nous eussions bien voulu y aborder. Les graces que saint François-Xavier venoit de nous faire, méritoient assez que nous allassions en pélerinage à son tombeau; il n'y eut pas moyen alors; le vent étoit bon, & il falloit se hâter d'arriver à *Canton* avant le changement de *Mousson.* (1)

Nous avançâmes jusqu'aux Isles des Larrons, (2) à l'ouverture de la passe

(1) En ce pays-là le vent souffle pendant six mois de l'ouest à l'est, & pendant six autres mois de l'est à l'ouest, & c'est ce qu'on appelle *mousson*.

(2) Ces Isles qui sont à l'entrée du golfe de *Macao*, sont bien différentes des isles des Larrons, à qui la feue Reine d'Espagne, Marie-

de *Macao*. (1) Avec quatre heures de vent nous étions rendus au port; mais un calme ſoudain nous arrêta-là, & Dieu nous remit à de nouvelles épreuves. Sur le ſoir on apperçut de grandes lames de mer ſe déployer de l'orient, un ciel en feu, & tout rouge de nuages, un clapotage de marée irrégulier, un vent qui n'alloit que par bouffées & par tourbillons, tous funeſtes préſages d'un ouragan prochain. La chaloupe étoit allée au vaiſſeau Portugais demander un pilote qui ſçût la carte du pays, & qui pût nous conduire au plus vîte dans quelque port entre les Iſles qui ſont là aux environs. Le Capitaine Portugais ſe contenta de répondre, que quand il ſeroit à *Macao*, il en envoyeroit un avec des bateaux à remorque, après quoi il alla lui-même ſe mettre à l'abri ſous les Iſles voiſines. Notre vaiſſeau étoit trop gros pour le ſuivre. Le parti qu'on prit, fut de relâcher à *Sancian*, que nos pilotes connoiſſoient, & dont ils avoient

---

Anne d'Autriche a donné ſon nom, & qu'on appelle aujourd'hui *les iſles Marianes*, dont on a donné l'hiſtoire au public depuis quelques années.

(1) Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

ſondé les côtes au voyage précédent.

Ainſi donc le lendemain matin le ciel & la mer s'étant montrés plus menaçans que jamais, on leva l'ancre & l'on fit vent arriere vers *Sancian.* Le ciel ſe découvrit un peu; mais le vent n'en devint que plus violent. Il y avoit dequoi voir ces admirables élévations de la mer, dont parle le Prophête; car en peu de momens elle entra dans ſa plus grande fureur. Mais nous n'étions pas aſſez tranquilles pour contempler les merveilles d'un ſi terrible ſpectacle; & c'eſt en y repenſant aujourd'hui que nous ne ſçaurions nous empêcher de louer & de craindre celui qui en eſt l'Auteur.

L'ouragan faiſoit un déſordre effroyable au-dehors & au-dedans de notre vaiſſeau; il enfonçoit nos voiles comme des toiles d'araignée, nos foibles antennes ſe briſoient; toute la mâture, qui n'étoit que de pieces mal aſſorties, ſe démembroit de toutes parts; on n'avoit pas plutôt remédié à un mal qu'il falloit courir à l'autre. Ceux qui étoient dans la chaloupe crioient miſéricorde; à chaque vague qui les élevoit, ils croyoient que c'étoit fait d'eux; parce que le vaiſſeau qui alloit rapidement de la

pointe de cette montagne d'eau, ſes entraînoit en bas & les faiſoit retomber comme la foudre en culbutant ſur l'arriere du vaiſſeau. Nos Officiers les raſſuroient de deſſus les galeries le mieux qu'ils pouvoient. Cependant un morne ſilence regnoit ſur le bord; la frayeur paroiſſoit ſur les viſages, & peignoit ce que chacun portoit au fond de l'ame. Certainement rien n'eſt plus terrible que d'être ſi près des terres, accueilli d'une tempête avec un vaiſſeau auſſi mal en ordre & auſſi délabré qu'étoit le nôtre Mais ce qui alarma davantage, c'eſt que quand on fut près de *Sancian*, on ne vit pas ou l'on pourroit ſe mettre à l'abri.

Il y a trois baies du côté du midi; les deux premieres étoient trop étroites & peu ſûres; à l'entrée de la troiſieme, on voyoit comme une barriere de briſans. Les pilotes n'eurent jamais l'aſſurance d'y entrer. Monſieur de la Rigaudiere, contre le ſentiment de tous, jugeant que ces prétendus briſans n'étoient qu'un refoulement de marée, fit avancer hardiment tout au travers, & nous trouva un abri que nous aurions en vain cherché ailleurs. On laiſſa-là tomber l'ancre, quoiqu'on ne ſe crut pas tout-à fait hors de danger. Nous

fûmes bercés encore pendant deux nuits, & nous n'eûmes point de repos, qu'un pilote Chinois de *Sancian* ne nous eût fait mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. On le salua en arrivant de cinq coups de canon; on chanta le *Te Deum* avec les Litanies du Saint Apôtre. Le Pere de Fontaney revêtu de ses habits Chinois d'Envoyé de l'Empereur, lui fit le *Ko tcou*, c'est-à-dire, les génuflexions & les prosternations qu'on fait à la Chine, quand on veut honorer extraordinairement quelqu'un; cela en présence de plusieurs Chinois de *Sancian*, qui paroissoient tout extasiés, & qui s'applaudissoient d'avoir chez eux le tombeau d'un homme qui fut en si grande vénération parmi les Européens.

Le danger que nous venions de courir, car au sentiment de nos Officiers, celui du jour de notre dématement ne fut rien en comparaison; le danger, dis-je, détermina M. de la Rigaudiere à ne plus hasarder le vaisseau sur une mer si orageuse avec une mâture aussi-mal assortie. On tint conseil & il fut résolu que le Pere de Fontaney iroit par terre à *Canton* demander, pour le vaisseau, du secours aux Mandarins; que Messieurs les

directeurs du commerce de la Chine l'accompagneroient; que sans attendre que le vaisseau y arrivât, on feroit toujours travailler à une nouvelle mâture & à la cargaison, afin qu'on pût retourner en Europe dès le mois de janvier. Le Pere de Fontaney, avant que de partir, alla dire la Messe à la chapelle que nos Peres Portugais ont élevée depuis un an sur le tombeau de saint François-Xavier, & s'embarqua ensuite pour *Coang-haï*, où il arriva le jour de saint Laurent. Il nous envoya de cette ville, qui est à quatre ou cinq lieues au nord de l'Isle *Sancian*, une galere de vingt-quatre rameurs, afin que pendant son absence nous allassions, quand nous voudrions, au tombeau de l'Apôtre des Indes recueillir le feu sacré d'un zèle vraiment apostolique. C'est ce que nous tâchâmes de faire durant l'espace de près de trois semaines que nous restâmes dans cet ancrage, éloigné de deux lieues du tombeau. On y alloit souvent dire la Messe, & nous eûmes la consolation de voir tout l'équipage y venir par bandes pour honorer le Saint, & pour y communier. La chapelle que les Jésuites Portugais y ont fait bâtir, est assez jolie; ce n'est que du plâtre; mais les

Chinois ont répandu fur ce plâtre leur beau vernis rouge & bleu, qui rend les dedans très-propres & très-brillans.

Pour ce qui eſt de l'iſle de *Sancian*, nous ne l'avons pas trouvée ni ſi bien cultivée ni ſi peuplée qu'on l'a publié; après avoir eu tout le loiſir de la reconnoître & en dedans & en dehors, pendant près de deux mois que nous n'avions fait que côtoyer ſes environs. *Sancian* a près de quinze lieues de tour; il y a trois ou quatre villages dont les habitans ſont preſque tous de pauvres pêcheurs. Autour de leurs habitations ils ſement un peu de riz pour leur ſubſiſtance; du reſte ils vivent de leur pêche. Quand ils y vont, c'eſt toujours de compagnie; de loin on diroit voir une petite armée navale. Nos Peres Portugais, depuis qu'ils y ont bâti la Chapelle, ont converti quelques habitans de l'Iſle. Leur deſſein eſt d'établir une Miſſion dans la ville de *Coang-haï*, qui n'eſt qu'à quatre ou cinq lieues, comme nous avons dit, & d'où celui des Peres qui y demeurera, fera des excurſions à *Sancian* & aux Iſles voiſines. Ainſi ils eſpérent que ce lieu, ſanctifié par la mort de l'Apôtre des Indes, ne ſera plus profané par le culte des Idoles & qu'ils y au-

ront bientôt une fervente Chrétienté.

Sur la fin du mois d'aoûst nous apperçumes un matin trois galeres chargées de bannieres, de pavillons, d'etendards, de lances, de piques, de tridents, & sur-tout de grosses lanternes, autour desquelles on lisoit en caracteres Chinois les titres de la dignité d'Envoyé de l'Empereur. Du milieu d'une foule de rameurs & de soldats Chinois se faisoient entendre une musique composée d'un timbre de cuivre, & d'un cornet à bouquin, qui servoient comme de basse & d'accompagnement à un fifre & à deux flûtes du pays. C'étoit le Pere de Fontaney avec toute sa suite de *Tagin*, c'est-à-dire, d'Envoyé de l'Empereur. Ce qui nous réjouit davantage fut qu'on nous apporta de nouveaux mâts& des vergues, qui, quoique foibles, pouvoient néanmoins, en attendant que la grande mâture fût prête, suffire pour faire les cinquante lieues qui restoient de *Sancian* à *Canton*. Pendant qu'on les plaçoit le Pere de Fontaney reçut la visite du Mandarin de *Coang-kaï*, qui se fit avec toutes les cérémonies Chinoises; & nous allâmes nous autres contenter pour la derniere fois nôtre dévotion, au tombeau de saint François-Xavier.

Dès le ſoir on leva l'ancre, les trois galeres du *Tagin* nous eſcortant plutôt par honneur que par néceſſité. Le Pere de Fontaney vouloit les envoyer nous attendre à l'embouchure de la riviere de *Canton*; mais les courans, les mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à l'Amphitrite de s'éloigner de plus d'une lieue de *Sancian*, dans l'eſpace de dix jours, il ſe détermina à ſe ſervir de ces galeres pour tranſporter les Miſſionnaires à *Canton*. Il s'agiſſoit de voir qui demeureroit Aumônier ſur l'Amphitrite. Comme j'étois celui des Miſſionnaires qui avoit le moins beſoin de repos, & que d'ailleurs j'étois en poſſeſſion de cet emploi depuis notre depart d'Europe, le Pere Fontaney me laiſſa ſur le vaiſſeau avec le Pere Contancin. Nous dîmes donc adieu à nos chers compagnons, qui s'embarquerent avec le Pere de Fontaney, & qui en trois jours arriverent heureuſement à *Canton*.

Comme la ſaiſon des vents d'eſt n'étoit pas encore venue, on eſpéroit que l'Amphitrite pourroit, en s'aidant des marées, ſe traîner juſqu'à *Canton*, ainſi qu'il avoit fait le voyage précédent; mais à ce premier voyage il n'étoit pas

dans un ſi mauvais état. Cependant nous fîmes tout ce qui dépendoit de l'art & du travail ; on appareilloit pluſieurs fois le jour, quelquefois on avançoit, ſouvent on reculoit ; de ſorte qu'en trois ſemaines nous ne pûmes venir que juſqu'auprès de *Nicouko*, à ſept ou huit lieues de *Sancian*. Monſieur de la Rigaudiere voyant que le voyage traînoit trop en longueur, écrivit à *Canton* qu'on vînt au-devant de nous avec une *Somme* Chinoiſe, ſur laquelle il déchargeroit les préſens de l'Empereur, & les effets de Meſſieurs de la Compagnie de la Chine. Le Pere de Fontaney ſe diſpoſoit à faire ce que ſouhaitoit Monſieur de la Rigaudiere, lorſque nous fûmes accueillis d'une troiſieme tempête, plus terrible que les deux précédentes, & qui, au naufrage près, nous fit tomber ſucceſſivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver ſur la mer.

Je commence, mon très-cher Pere, à me laſſer de vous décrire des tempêtes, & ſi celle-ci n'avoit quelque choſe de bien particulier, je n'en parlerois pas Mais que voulez-vous? Ce n'eſt point ici un roman, où il ſoit libre de diverſifier les aventures pour le plaiſir du

lecteur. J'écris celles qu'il a plu à Dieu de nous envoyer, & je ne les écris que parce que je ſçai que vous m'aimez aſſez pour être bien aiſe de ſçavoir juſqu'aux plus petites circonſtances de ce qui m'eſt arrivé ſi loin de vous. Nous étions donc, comme j'ai dit, à ſept ou huit lieues à l'eſt de *Sancian*, vis-à-vis l'iſle de *Nicouko*, avançant tous les jours un peu, malgré les vents & les marées contraires, lorſqu'un ouragan, ou plutôt un de ces Typhons des mers de la Chine, qui ſont un aſſemblage de tous les vents à la fois, nous rejetta à plus de quarante lieues au loin.

Nous eûmes quelques préſages de cette tempête, & M. de la Rigaudiere vouloit faire entrer le vaiſſeau dans un aſſez bon port, qui eſt au nord de *Nicouko*. On l'avoit ſondé deux jours auparavant, en y allant enterrer notre premier pilote Anglois. Mais le pilote Chinois, ſous la conduite de qui étoit alors notre vaiſſeau, ſe mit à rire de ce que nous avions peur, & nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le port de *Macao*. Un Capitaine eſt obligé de ſe fier à l'expérience des pilotes côtiers. L'habileté prétendue de celui-ci nous fit demeurer fermes ſur nos ancres;

mais nous ne tardâmes pas à nous en répentir. Nous étions assez au large; vers les onze heures du soir il vint du nord un vent terrible accompagné de pluie, qui nous fit chasser sur nos ancres, & nous éloigna encore plus des terres. Tout le monde fut obligé de sortir du lit, parce qu'il pleuvoit au-dedans du vaisseau comme au-dehors. On dispos jusqu'au jour ce qui étoit nécessaire pour s'aller mettre quelque part en lieu de sûreté; mais le matin la mer se trouvant trop grosse on ne put jamais lever l'ancre; il fallut en couper le cable, & la laisser-là. Il n'étoit plus temps de songer à se jetter dans le port de *Nicouko*, parce que le vent venoit delà. On prit donc le parti de retourner à notre ancien asyle de *Sancian*; mais en y allant, notre grande voile se déchira; bientôt après le mât de misaine se rompit, & la voile d'artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeoit à la hâte de toutes neuves; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pûmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, & nous fûmes enfin obligés de nous laisser aller au gré des vents & à la miséricorde du Seigneur.

Pur surcroît de malhur ; le ciel devint si noir ; & la pluie si épaisse qu'on ne voyoit plus ou l'on alloit. Nous étions cependant abattus comme dans un cul de sac, ayant de tous les côtés des terres où le vent nous portoit. Comment les éviter ? On devoit être dessus avant que de pouvoir prendre aucune précaution. Monsieur de la Rigaudiere fit mettre au hasard une grande voile toute neuve, qui nous servît dans l'occasion. On vit la terre qui ne paroissoit pas à plus d'un quart de lieue ; ce n'étoit que des rochers escarpés ; la mer y brisoit avec tant de fureur que nous désespérions de pouvoir jamais nous sauver-là ; mais il ne paroissoit pas possible de faire route ailleurs. Chacun se crut perdu, on se disposa à la mort, & on crioit par tout miséricorde. Nous entendîmes plusieurs confessions, & après nous être recommandés à Dieu, nous ne songeâmes plus qu'à courir de tous côtés, pour préparer les autres à bien mourir. On alloit toucher, & il n'y avoit plus qu'un bon coup de fusil de notre vaisseau à un horrible rocher, qui étoit à la pointe d'une Isle nommée *Ou-tcehou*, on tâcha de virer & de l'éluder, en prenant le vent de travers avec

la grande voile ; le canot & la chaloupppe retardant ce mouvement, on coupa leurs amares, après avoir ſauvé les hommes qui étoient dedans La grande voile ſe déchira encore en pluſieurs endroits mais trois ou quatre bouffées de vent qu'elle avoit reçues, firent détourner le vaiſſeau & nous évitâmes la pointe d'*Outcheou* ; étant tombés enſuite ſous le vent de cette Iſle, nous ne la craignîmes plus ; mais il y en avoit encore une infinité d'autres, & la tempête ne faiſoit que commencer, faute de pouvoir s'aider des yeux en plein midi, à cauſe du temps noir & de la pluie, on ſe ſervoit inceſſamment de la ſonde pour voir par la diminution du fond, ſi l'on s'approchoit des iſles ou de quelque banc de ſable. Notre ſeule reſſource étoit une groſſe ancre qu'on prétendoit mouiller quand, le fond ne ſe trouveroit plus que de dix à douze braſſes d'eau ; mais toutes les ancres imaginables ne raſſurent gueres en ces fâcheux momens. Nous étions aux priſes avec une mer furieuſe & des vents déchaînés, nous ne ſçavions où nous étions, ni où nous allions. Nous ſçavions ſeulement que nous étions environnés de périls & d'écueils. Nous eûmes recours tout de nouveau à celui qui

qui commande à la mer & aux vents, & résignés à tout ce que sa justice voudroit bien ordonner de nous, nous espérâmes qu'il se souviendroit de ses anciennes misericordes.

Après le danger d'*Ou-tcheou*, j'avois fait à la sollicitation & au nom de tout l'équipage, un vœu à Sainte Anne d'Auray; c'est une petite ville de Bretagne, où cette Sainte est particuliérement honorée des navigateurs, quand ils reviennent de quelque grand voyage. Ils promirent, s'ils retournoient en France, d'y aller tous à pied, & d'y faire leurs dévotions dans la fameuse chapelle de cette Sainte. Ces sortes de vœux se font toujours les larmes aux yeux & avec de grandes marques de componction dans le cœur. Il ne falloit point exciter la dévotion des matelots, c'étoit eux qui les premiers nous conjuroient de réciter des prieres. Les plus fervens m'amenoient leurs compagnons nouveaux convertis à confesse; & quelques-uns, qui, depuis huit ou dix ans, n'avoient point voulu approcher des sacremens, & n'étoient catholiques que par respect humain, se convertirent sincérement, & ont mené depuis ce temps-là une vie très-édifiante. Nous avions alors avec

nous deux Miſſionnaires des Miſſions étrangeres; MM. Baſſet & Beſnard; ils s'étoient trouvés dans le vaiſſeau quand nous fûmes ſurpris de la tempête vers *Nicouko*. Comme ils ne devoient pas retourner en France, non plus que le Pere Contancin & moi, nous convînmes de faire tous quatre en particulier un vœu à l'honneur de nos Anges gardiens. C'étoit leur fête le lendemain; nous les priâmes donc d'être nos guides en un ſi grand danger, & ce fut ſans doute par leur aſſiſtance, & par celle de la Sainte dont les matelots avoient imploré le ſecours, que nous en ſortîmes enfin.

Le reſte du jour & de la nuit ſuivante, la guerre fut toujours horrible entre la mer & les vents. Vers le minuit, le fond ne s'étant plus trouvé que de douze braſſes, on laiſſa tomber la groſſe ancre qui nous reſtoit. Je ne puis vous repréſenter les agitations de notre vaiſſeau. Imaginez-vous un lion en furie qui tâche de ſe débarraſſer & de rompre ſa chaîne, & qui enfin en vient à bout. Dès les cinq heures du matin le cable, quoique tout neuf, rompit, & nous nous vîmes plus que jamais à la merci de la Providence, replongés dans de nouveaux périls.

On délibera si on tâcheroit de se rejetter dans la grande mer, au hazard d'être portés par des courans vers l'Isle *d'Haïnan*, où nos cartes nous montroient pourtant une infinité d'écueils & de bancs de sable, ou bien si l'on feroit côte, résolus d'échouer sur le premier endroit qui nous paroîtroit favorable, afin de sauver nos vies & une partie des marchandises. Tout le monde fut de ce dernier avis. Le matin on découvrit assez loin de nous des terres, on y mit le cap (1), mais afin de pouvoir au moins choisir l'endroit où nous voudrions faire naufrage, on tira toutes les voiles, même celles d'étai (2), & on s'en servoit le mieux qu'on pouvoit pour gouverner le vaisseau; la plupart furent rompues & mises en pieces, parce que la tempête ne diminuoit point & ne donnoit pas même un moment de relâche.

Enfin on arriva à la vue de trois terres, dont l'une étoit celle de la Chine, & les autres celles des deux Isles désertes & escarpées. Il s'agissoit de voir où

(1) C'est un terme de marine, qui signifie qu'on dirigea la route du vaisseau de ce côté-là.

(2) Ce sont des voiles triangulaires qui se mettent sans vergues aux étais du vaisseau.

l'on iroit échouer. Ceux qui avoient le plus d'envie de se sauver, souhaitoient qu'on allât droit à la grande terre de la Chine; mais le vaisseau ne s'y sauvoit pas, & il se seroit infailliblement brisé sur les rochers, qui paroissoient sur la route à plus d'une demi-lieue du bord. M. de la Rigaudiere prit une résolution plus sage; il fit tourner vers l'Isle la plus avancée en mer; ne doutant pas que derriere cette Isle, il ne dût trouver quelque abri & quelque bon mouillage. Par un coup du ciel le vent se ralentit un peu dans ce moment. On prit ce temps favorable, & avec la seule civadiere (1), attachée au tronc, qui restoit du mât de misaine, & la voile d'artimon, on cingla par le milieu du canal qui est entre les deux Isles, toujours la sonde à la main, jusqu'à ce qu'on trouvât du fond & une mer plus tranquille sous le vent de la derniere Isle. Ce fut-là que nous mouillâmes d'abord avec une assez petite ancre. Le lendemain on appareilla encore pour se mettre plus au large, parce qu'on s'apperçut que dans les basses marées peu s'en falloit que le gouvernail du vaisseau ne talonnât, & ne

(1) C'est-là la voile du mât de beaupré.

se brisât en frappant sur le fond.

Nous ne sçavions où nous étions, & nous n'avions ni chaloupe ni canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de canon pour avertir les Chinois de notre embarras, & du besoin que nous avions de leur secours. Pendant deux jours rien ne parut; néanmoins avec nos lunettes d'approche, il nous sembloit voir tout le long de la côte de beaux ports, des villes murées & des pagodes. Faute de chaloupe & de canot pour aller à terre, nous fîmes, avec de vieux morceaux de mâts & d'avirons brisés, une espece de gatimaron ou de radeau. La construction n'en étoit pas difficile, & ne retarda pas long-temps. Comme on en faisoit l'épreuve, & qu'on essayoit, si, avec ce méchant amas de planches, il étoit possible d'aller braver les écueils & les monstres de la mer, des bateaux Chinois parurent. C'étoit le Mandarin d'armes, qui, ayant ouï nos coups de canon, envoyoit reconnoître qui nous étions. Nous apprîmes de ces Chinois que nous étions à la rade de *Tien-paï;* que l'Isle où nous avions mouillé, s'appelloit *Fan-ki-can*, c'est-à-dire, l'Isle des Poules, parce que les Chinois, en passant près de-là dans leurs voyages

de mer, avoient coutume de laiſſer quelques poules dans l'Iſle à l'honneur d'une Idole qu'ils reverent, pour avoir un vent favorable. Ils ajoûterent qu'à une lieue, dans les terres, étoit la ville de *Tien-paï*; que le Mandarin d'armes s'appelloit *Li-touſſe*, & qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit arrivé de *Macao*.

Au nom de *Li-touſſe*, nous nous récriâmes, & nous bénîmes la Providence de ce qu'au fort de nos plus grands malheurs elle nous faiſoit tomber entre les mains du meilleur ami que les François euſſent à la Chine. Ce Seigneur étant Mandarin d'armes à *Macao*, leur avoit déja donné mille marques de bienveillance, & leur avoit rendu tous les ſervices qui dépendoient de lui; de ſorte que MM. de la Compagnie de la Chine, qui en avoient été informés en France, avoient mis entre les mains de M. de la Rigaudiere un beau ſabre pour lui en faire préſent. MM. Baſſet & Beſnard, qui ſçavoient le Chinois, furent députés pour lui aller demander un bon pilote, qui connût la côte; des bateaux qui remplaçaſſent notre chalouppe; des proviſions de bouche pour nous ravitailler, car notre biſcuit avoit été gâté par l'eau de la mer; de la chaux pour raccom-

moder le four qui avoit été abattu par les grands roulis de notre vaiſſeau; enfin des meſſagers qui allaſſent porter de nos nouvelles à MM. les Directeurs du Commerce de *Canton* & au Pere de Fontaney, que nous ſçavions devoir être fort en peine de nous, en ne nous retrouvant pas à *Nicouko* ni à *Sancian*.

On ne peut marquer plus de zele que le Mandarin *Li-tou-ſſe* en fit paroître pour nous donner tout ce que nous lui demandâmes, & pour rendre ainſi quelque ſervice à notre Nation; il envoya trois galeres nous ſaluer, & nous faire offre de ſa maiſon, ſi nous voulions aller à terre. Mais il ſe donna de bien plus grands mouvemens encore, quand il ſçut que le vaiſſeau étoit chargé de magnifiques préſens pour l'Empereur. Il y alloit de ſa tête, ou du moins de ſa fortune, s'ils fuſſent venus à périr dans l'étendue de ſa Juriſdiction. Car à la Chine, plus encore qu'ailleurs, on juge de la bonne conduite des gens par le ſuccès, & on rend ſouvent les Mandarins reſponſables des fâcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plutôt des exprès aux Mandarins qui lui étoient ſupérieurs, au Viceroi de *Canton*, au *Tſon-*

tou, qui eſt comme le Gouverneur des deux provinces, tant pour recevoir leurs ordres, que pour ſe décharger ſur eux d'une partie du ſoin & de l'inquiétude où il ſe trouvoit à notre occaſion. Pendant qu'il prenoit avec eux des meſures ſur ce qui nous regardoit, il nous arriva encore dans la rade même de *Tien-paï*, une diſgrace qui lui donna, auſſi-bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'iſle de *Fan-ki-chan* nous avoit ſervi d'abri contre les reſtes de la derniere tempête, on crut que nous pourrions hiverner là. On s'y étoit affourché avec trois méchantes petites ancres qui nous reſtoient, & on avoit déſagréé le vaiſſeau, comme s'il eut été dans un bon port. On ſongeoit déjà à bâtir dans l'iſle un hôpital pour les malades, lorſque Dieu tira encore des tréſors de ſa colere, un de ces furieux ouragans, dont il nous avoit déja plus d'une fois châtiés. Pour le coup il faut l'avouer, nous fûmes un peu abattus & humiliés ſous la main puiſſante de Dieu. Juſqu'alors j'avois regardé d'un œil aſſez tranquille tous les orages; le bon effet qu'ils produiſoient dans notre équipage en réveillant le ſouvenir des ſentimens ſalutaires que nous avions tâché de lui

inspirer durant la traversée, me consoloit de toutes nos fatigues; je les animois à souffrir patiemment, dans l'espérance que Dieu y mettroit bientôt fin. Mais voyant qu'il redoubloit ainsi coup sur coup, sans nous donner seulement huit jours de relâche, je n'osois plus les exciter qu'à la résignation à ses saintes volontés. Battus de cette nouvelle tempête, nos vies ne tenoient plus, pour ainsi dire, qu'à de foibles cables, encore se déchiroient-ils à vue d'œil, & à chaque demi-heure on étoit obligé de les regarnir & de les matelasser. S'ils se fussent rompus comme dans la derniere tempête, nous ne sçavions où aller échouer; car le vent venant avec une fureur épouventable de l'Isle même de *Fan-ki-chan*, ce côté nous étoit fermé; il auroit fallu périr au mileu de la rade de *Tien-paï*, où tout est plein de bancs & de bas fonds, à plus d'une lieue & demie du rivage, d'ou vraisemblablement personne n'eût pu gagner la terre. Ces inquiétudes durerent pendant plus de vingt-quatre heures. Jamais journée ne m'a paru si longue. Ce qui m'allarmoit n'étoit pas mon danger particulier; graces à Dieu les épreuves passées m'avoient préparé à tout; & je crois que

j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avois pu, comme Jonas, déliver à mes risques, tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Ma douleur & ma crainte, étoient que Dieu ne sauvât pas tant de pauvres gens qui avoient paru l'invoquer avec beaucoup de foi; & qu'on vît périr au port un navire chargé de toutes les ressources & de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de notre Mission. Je me résignois néanmoins à tout ce qu'ordonneroit sa providence, qui, parmi tant d'épreuves, ne nous avoit point abandonnés.

Tandis que nous luttions de la sorte avec la mer & les vents, le pauvre Mandarin *Li-tou-sse* étoit sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'eussions été ensevelis sous les eaux avec les présens de l'Empereur. Dès que le temps se fut un peu éclairci, il monta sur les hauteurs de *Tien-paï*, avec des lunettes d'approche pour nous reconnoître. Aussi-tôt qu'il nous appercut, il dépêcha une barque & un petit Mandarin pour nous engager à venir dans le port même de *Tien-paï*, nous mettre en sûreté aussi-bien que le vaisseau. Dans ce même temps

on avoit député le *Siang-kong* (1) du Pere de Fontanei à *Tien-paï*, pour prier ce Mandarin de nous envoyer des barques; le conseil ayant résolu de jetter à l'Isle de *Fan-Ki-chan*, & meme de transporter à *Tien-paï* tout ce qu'on pourroit de la cargaison du vaisseau. *Li-tou sse* ramassa donc à cet effet tout ce qu'il put trouver de barques, de galeres, de *sommes* de bateaux pêcheurs dans le port de *Tien-paï*, & nous les envoya. Nous fûmes surpris de voir venir si promptement à notre secours cette petite armée navale. On demanda d'abord aux pilotes Chinois si l'Amphitrite, qui prenoit dix-sept pieds d'eau, pourroit entrer dans le port. Ils dirent que non, à moins qu'on ne prît le moment des nouvelles ou pleines lunes, pendant lesquelles les marées sont fort hautes; qu'à l'entrée du port il y avoit une barre, sur laquelle on ne trouvoit souvent que quinze pieds d'eau; mais que la haute marée y haussoit quelques fois jusques à vingt pieds. Par malheur la haute marée ne venoit que dans dix jours, & dans cinq jours on nous menaçoit encore

---

(1) C'est un Lettré qui sert de Catéchiste au Pere de Fontaney.

d'un coup de vent ſemblable au dernier. On réſolut donc de ne perdre pas un moment, & de ſe ſervir, pour tranſporter les marchandiſes à terre, des bateaux du Mandarin *Li-tou-ſſe.*

Dans le temps qu'on tiroit les balots des *ſoutes* (1) du magazin, il ſe fit une révolte parmi l'équipage qui ſuſpendit tout. Les matelots ayant pris l'alarme pour eux-mêmes dans la derniere tempête, trouvoient fort mauvais qu'on ſongeât plutôt à mettre en ſureté les marchandiſes que leurs vies. Ils craignoient que quand le vaiſſeau ſeroit déchargé, on ne fît plus de difficulté de les hazarder encore en haute mer, & de là concluoient à ne rien laiſſer décharger. Cette petite ſédition nous déconcerta un peu, & elle eût eu de fâcheuſes ſuites, ſi Monſieur de la Rigaudiere ne l'eût promptement appaiſée par ſa prudence & par ſon autorité. Cependant les balots étoient ſur le pont prêts à être déchargés ſur les bateaux Chinois, qui étoient autour du vaiſſeau. Quand on eut remis le calme parmi l'équipage, nouveau contre-temps, il arriva une

(1) Ce ſont des retranchemens qu'on fait au bas étage du vaiſſeau.

groſſe pluie, qui obligea à tout remettre dans les *ſoutes*, parce que c'eût été perdre les marchandiſes que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bâtir un magazin.

Il ſembloit que Dieu prît plaiſir à éprouver notre patience, en traverſant ſucceſſivement tous nos deſſeins. On alla viſiter les gros bateaux Chinois, pour voir du moins s'ils pourroient tranſporter quelque choſe à *Tienpaï*. Les écoutils où les chambre ſe trouverent trop étroites pour des balots de marchandiſes d'Europe, & il fallut renvoyer ces gros bateaux à vuide. On retint les petits bateaux pêcheurs qui pouvoient porter le lendemain les balots l'un après l'autre à *Fan ki-chan*, où dès ce ſoir là-même, on alla bâtir une caſe pour les mettre à couvert. Pendant la nuit les pêcheurs à qui on avoit donné des proviſions en abondance, ſe ſouvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pêche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournerent ſans rien dire d'où ils étoient partis, & ne reparurent plus. Ainſi tout ce qui étoit dans le vaiſſeau y demeura malgré nous, & nous fûmes obligés de nous préparer à eſſuyer encore en cet état la cinquiè-

me tempête dont on nous avoit menacés. Nous en eûmes en effet toute la peur, & elle commença avec la même impétuosité que les autres ; mais elle ne dura pas, graces au ciel, & ce fut-là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du Pere de Fontaney. Nous lui avions envoyé à *Canton*, & à *Coang-haï* plusieurs exprès : Messieurs Basset & Besnard avec Monsieur Oury, Capitaine en second ; y étoient même allés pour l'informer de nos malheurs & de nos besoins ; lui de son côté couroit pendant ce temps-là d'Isle en Isle, avec des périls extrêmes & de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas même les débris de la chalouppe, ni du canot que nous avions abandonnés vers *Sancian*. Le *Houpou* cependant (c'est le Mandarin des douannes) arrivé de *Canton* à *Tien-paï* pour ses intérêts, nous dit que le Pere Pelisson, Supérieur de notre Maison de *Canton*, en étoit parti par mer en même-temps que lui, pour venir enlever, au nom du Pere de Fontaney, les presens de l'Empereur ; qu'en attendant, on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pût traiter des droits

pour les marchandiſes. Nous admirâmes que ceux qui nous venoient inquiéter, euſſent été plus diligens, que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un dimanche au ſoir on vit deux galeres, qui paroiſſoient prendre la route de *Tien-paï;* un moment après on s'apperçut qu'elles avoient le cap ſur nous; on regarde avec les lunettes d'approche, on voit un pavillon qu'on croit blanc, après il devient jaune; enfin on y voit de gros caracteres Chinois; c'eſt le *Tagin.* Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce ſont Meſſieurs nos Directeurs de *Canton*, avec les Peres de Fontaney & Peliſſon. Auſſi-tôt les ſoldats ſe mettent ſous les armes, on prépare une décharge de canon. La joie fut grande à l'arrivée de ces Meſſieurs, nous nous embraſſâmes avec plaiſir. Ils nous avoient apporté des mâts, & des rafraîchiſſemens. Les Chinois prierent qu'on ne tirât pas le canon qu'ils ne fuſſent retirés bien loin avec leurs galeres. On remâta promptement le vaiſſeau, afin de le faire entrer plus vîte à *Tienpaï.* Le port eſt grand & ſpacieux; mais ce ne ſont preſque par-tout que des ſables qui ſe couvrent & ſe découvrent

dans les marées, à peine y a-t-il du fond pour les galeres Chinoises. Il n'y a qu'un bassin assez étroit, où il y a six à sept brasses d'eau; mais pour y aller, il faut passer, comme j'ai dit, sur une barre qui n'en a que trois. On s'en approcha pourtant à la nouvelle lune, afin de la franchir à la faveur des hautes marées; mais le vent se trouva contraire.

Les Mandarins de *Tienpaï* vinrent là rendre leurs visites au Pere de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs & de bons traitemens; sur-tout on n'épargna pas la poudre. Désolés de voir que nous ne pouvions entrer dans leur port, ils nous en indiquerent un autre, environ vingt-cinq lieues plus bas. Les pilotes Chinois interrogés, nous en dirent des merveilles; on les y envoya sonder avec un de nos pilotes. Cependant on retourna à l'ancrage de *Fan-ki-chan*, où le Pere de Fontaney fit charger les présens de l'Empereur, & les fit transporter à *Tien-paï*, sur une galere qu'il avoit amenée exprès de *Canton*. Il étoit convenu avec les Mandarins qu'il les conduiroit par terre; le *Tsong-tou* avoit même demandé cela en grace, & s'étoit offert à en faire tous les frais. On donna

ordre par-tout de raccommoder les mauvais chemins, & de préparer des *Cong-koen* (ce sont des maisons où les Mandarins logent dans les voyages). Le *Houpou* sçachant que le Pere de Fontaney étoit à *Tien-paï* en déloga au plus vîte, & envoya seulement ses gens à bord de l'Amphitrite, pour en faire la visite; mais on ne daigna pas seulement les écouter. On se tenoit fiers des présens de l'Empereur que ce vaisseau avoit apportés, & l'on ne doutoit pas qu'il ne dût en reconnoissance être exempt de tous les droits de la douanne & de la vexation de cet avide *Houpou.*

Tandis que les Mandarins faisoient couvrir à *Tien-paï* avec des cordes de paille les balots où étoient les présens de l'Empereur, & les mettoient en état d'être transportés sans risque par des crocheteurs sur des perches de bamboux; le Pere de Fontaney revint à bord me prendre & faire ses adieux. Le Pere Contancin fut alors déclaré Aumônier du vaisseau; nous disputâmes quelque temps à qui demeureroit, mais comme il est d'une mortification à ne céder à personne les occasions de souffrir, le Pere de Fontaney termina le différent en sa faveur. Ce fut le 12 novembre

1701 que je mis le pied à la Chine pour la premiere fois, après huit mois d'une navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon très-cher Pere, avec quel transport de joie je pris possession d'une terre, après laquelle je soupirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, & je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ses Apôtres & les Prédicateurs de son Evangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la croix, que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions & de souffrances.

Dès le jour même que j'arrivai à *Tien-paï* il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris l'habit & le nom; car les Chinois ne sçauroient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les Missionnaires & les Marchands mêmes en arrivant sont obligés de s'adopter le nom de quelque famille du pays. Le mien est *Tan - chan - kien.* Pour ce qui est de l'usage des manieres de cet Empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la tête, pour faire d'un Européen, un parfait Chinois. Nous fûmes reçus dans un *Cong-koen* par les

Mandarins de *Tien-paï*, & régalés à la Chinoise dès le même soir. C'est une profusion de viandes & de ragoûts que je veux croire qui sont excellens; mais dont il me parut que nos François ne s'accommodoient gueres. Il y avoit de quoi contenter ceux qui ne cherchoient que la multitude & la diversité des mets; car on nous en servit de plus de quarante façons différentes. Le lendmain M. de la Rigaudiere, qui nous étoit venu conduire jusques-là, avoit envie de régaler à son tour les Mandarins à l'Européenne; mais comme tous les balots étoient prêts pour le départ, aussi bien que les porteurs & les soldats d'escorte, on ne voulut pas perdre de temps, ni s'arrêter.

Deux Mandarins du *Tsong-tou* vinrent donc le lendemain ordonner la marche, & présider à la conduite des balots de l'Empereur. Chacun des balots portoit un petit étendard jaune avec une inscription Chinoise, pour avertir le peuple qu'on eût du respect, quand ils passeroient. Les porteurs étoient obligés de donner leur nom par écrit, & quelqu'un qui les cautionnât; un soldat marchoit toujours à côté, le Capitaine répondoit de lui. Outre cela les Mandarins avec leurs gens faisoient un petit escadron

volant, & prenoient garde qu'on ne s'écartât pas des grands chemins. Rien n'eſt plus ſacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'Empereur, ne fût-ce qu'une bagatelle, on la traite avec révérence; on la conſerve avec ſoin. J'admirai l'ordre qui régnoit dans notre marche, nous étions plus de quatre-cens hommes, en comptant le *Tagin* & les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens ſont des eſpeces de timbaliers, de trompettes, de joueurs de cornet à bouquin, des crieurs, des porteurs de paraſols & d'étendards, des valets de pied, des Officiers même de Juſtice deſtinés à châtier les coupables, &c. Le *Tagin* étoit porté dans un *palankin*, (1) nous le précédions, & nous lui tenions lieu de *Laoyés*. (2) C'eſt ainſi que nous ſortîmes de *Tien-paï*, & que nous fîmes le voyage de *Canton*.

En arrivant à *Yan-chu-yen*, qui eſt une petite ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitants étoient venus au

(1) C'eſt une eſpece de brancart ou de chaiſe à porteurs.

(2) Les *Laoyés* à la Chine ſont des Lettrés du premier ordre, qui accompagnent par honneur les Mandarins dans certaines cérémonies publiques.

devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient de part & d'autre le chemin. Ils nous dévoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la premiere fois de leur vie un *Tagin* Européen, & des barbes plus longues qu'elles ne ſont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'eſt qu'il n'y eût aucun tumulte & qu'il regnât un profond ſilence au milieu de cette troupe infinie de peuple aſſemblé, ſans pourtant qu'on vît nul Officier de police qui parût prendre ſoin de les tenir dans le devoir; ils ont cette retenue & cette modeſtie de l'éducation Chinoiſe, & comme j'ai dit, du reſpect profond que leur inſpire la vue de tout ce qui appartient à l'Empereur. Le Mandarin de *Yan-chuin yen*, qui nous avoit envoyé la veille à plus de ſix lieues de ſa ville un ſouper tout apprêté, nous accabla à notre arrivée de civilités & de préſens. Nous fûmes logés dans un magnifique *Cong-koen*. Il falloit paſſer trois cours avant d'arriver à l'appartement du *Tagin* & des *Laoyés*; l'expoſition de ces ſortes de maiſons eſt toujours preſque au midi; car il faut, ſuivant les loix de l'Empire, qu'elle en décline un peu. Il n'y a que le palais de l'Empereur qui ait droit d'être tourné directement au vrai midi.

De *Yan-chuin-yen* nous vînmes à *Ho-tcheou ;* nous rencontrâmes en chemin une chose assez particuliere. Ce sont des roches d'une hauteur extraordinaire, & de la figure d'une grosse tour quarrée qu'on voit plantées au milieu des plus vastes plaines. On ne sçait comment elles se trouvent-là, si ce n'est que ce furent autrefois des montagnes, & que les eaux du ciel ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnoit ces masses de pierre, les aient ainsi à la longue escarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture; c'est que nous en vîmes quelques-unes qui vers le bas, sont encore environnées de terre jusqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette province-là de très-beau marbre, dont on se sert pour faire des ponts & remplir les trous qui rendroient les chemins impratiquables. Un *Bonze*, qui n'avoit pas de quoi vivre, s'étant avisé depuis quelques temps de réparer de la sorte un de ces chemins, où une petite riviere faisoit un très-vilain marais, le zele qu'il a témoigné en cela pour le bien public, & pour la commodité des voyageurs, lui a attiré tant d'aumônes, qu'il se voit en état aujourd'hui de bâtir un beau pont, & auprès

du pont une maison de Bonzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée pour son dessein, je crus qu'on vouloit bâtir un palais tout entier, tant il y en avoit. Le marbre est d'une très-belle espece; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passans ont déja polis.

A *Ho-tcheou* la petite armée de terre qui nous accompagnoit se changea en une armée navale. On mit tous les balots sur 9 barques. On nous en donna quatre autres; l'une où étoient les provisions & où on faisoit la cuisine; l'autre pour la musique & les joueurs d'instrumens; la troisieme qui portoit les soldats d'escorte, la quatrieme pour nous. Le long de la riviere, de lieue en lieue, il y avoit des corps de gardes, les soldats se rangeoient en haie du plus loin qu'ils nous voyoient, & nous saluoient à notre passage de la décharge de leur mousqueterie, nos flûtes donnant le signal. La maniere de tirer en ces occasions, est différente de la nôtre. Au lieu de porter le mousquet à la main & de tirer en l'air, ou vis-à-vis d'eux comme nous, ils le portent sous le bras, la crosse en devant, & la décharge se fait comme s'ils vouloient frapper quel-

que but derriere eux. Quand on voyage ſur l'eau dans des barques, on deſcend à terre, & l'on couche au premier endroit où la nuit ſurprend; les ſoldats ſe partagent en pluſieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumés, & font un tintamare qui écarte les voleurs, mais qui fait bien de la peine à ceux auxquels l'appréhenſion des voleurs n'ôte pas l'envie de dormir.

Le 20 novembre, nous arrivâmes à *Chao-kin*. C'eſt une grande ville où demeure le *Tſong-tou*, qui eſt bon ami du Pere de Fontaney. Le port eſt fort ſpacieux, au confluant de trois rivieres ou grands canaux, dont l'un va à *Ho-tcheou*, l'autre vers le *Chan-ſi*, le troiſieme conduit à *Canton*, à une lieue de *Chao-kin*. Ce troiſieme canal eſt ſi reſſerré entre des montagnes, que quand il fait des pluies, il ne manque jamais d'y avoir un déluge à *Chao-kin*. Au mois de mars dernier, la riviere ſe déborda à la hauteur de quarante pieds. Nous vîmes des maiſons ſur le quai, le long du rivage, dont les toits avoient été emportés par l'inondation. Comme le *Tſong-tou* faiſoit tous les frais de notre voyage, les Mandarins qui ſont ſous lui, ne manquerent pas, dans ſon abſence, de ſignaler leur

zele à nous bien recevoir, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné de *Canton*, où il nous attendoit avec impatience. Ils nous firent monter sur une grande barque de Mandarin; ces voitures sont bien commodes pour voyager ; on y est mieux logé que nous ne sommes ordinairement dans nos maisons.

De *Chao-kin* jusqu'à *Canton*, on ne voit des deux côtés de la riviere que de gros villages ; ils sont si près, qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un seul. C'est-là que l'on commence à prendre quelque idée des beautés de la Chine. Nous laissâmes *Kian-men* à gauche ; c'est un village fameux pour sa longueur ; il a plus de cinq lieues de long ; on y compte près de deux cens tours quarrées qu'on remplit de soldats en temps de guerre pour la défense des habitans. Nous passâmes à un bout du village de *Fo chan*, qui n'est pas si grand, mais où l'on compte pourtant un million d'ames. Il y a sur la riviere seule plus de cinq mille barques qui sont aussi longues que nos plus grands vaisseaux, & chaque barque loge une famille entiere, avec ses enfans & les enfans de ses enfans. Je ne compte point une infinité de bateaux pêcheurs & de canots qui servent à passer d'un bord à

l'autre ; car sur ces grandes rivieres, il n'y a point de ponts. Dans les campagnes & sur de petites éminences près des villages, on voit une infinité de tombeaux : ce sont des élévations de terre, terminées en pointe par une grosse urne. Je ne crois pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer ; il faudroit bientôt autant d'espace pour loger les morts que les vivans.

Enfin le 25 novembre, nous arrivâmes à *Canton*. Ce n'est pas une ville, c'est un monde, & un monde où l'on voit toutes sortes de nations. La situation en est admirable ; elle est arrosée d'un grand fleuve qui, par ses canaux, aboutit à différentes provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au-dehors ; le plus superbe édifice qu'il y ait, c'est l'église que le Pere Turcotti, Jésuite, y a fait bâtir depuis deux ou trois ans. Les Infideles s'en étant plaints au Viceroi, comme d'une insulte que cet étranger faisoit à leurs maisons & à leurs pagodes, celui-ci, qui est un des plus sages Magistrats de la Chine, leur répondit : *Comment voulez-vous que je fasse abattre à Canton une Eglise dédiée au Dieu du ciel, tandis que l'Empereur lui en fait élever une*

plus belle encore à Peking dans son propre palais? En effet, nous avons appris ici que ce grand Prince continue à favoriser la Religion chaque jour de plus en plus. Avant qu'il envoyât le Pere de Fontaney en France, il avoit donné aux Jésuites François un terrein spacieux dans l'enceinte de son palais, pour y élever un Temple au vrai Dieu. Il leur a fourni depuis de l'argent & du marbre pour le bâtir. Quelle consolation seroit-ce, si ce Prince venoit lui-même l'y reconnoître & enfin l'y adorer avec nous? L'édifice est à l'Européenne. Un de nos Freres (1) qui est très-habile architecte, a conduit tout l'ouvrage. Nous aurons bientôt dans ces provinces plusieurs autres églises, dont notre grand Monarque sera le fondateur, car il a donné au Pere de Fontaney à ce dernier voyage, ce qui étoit nécessaire pour en bâtir quatre, & a promis quand elles seroient achevées, de fournir ce qu'il faudroit pour en élever encore de nouvelles; il seroit à souhaiter que tous les Princes de l'Europe se fissent, à son exemple, un point d'honneur & de Religion de con-

(1) Le Frere de Belleville.

ſacrer ainſi des temples à Jeſus-Chriſt dans les pays infideles.

Pour ce qui eſt de nous, nous employerons notre vie & nos ſoins à faire en ſorte que ces temples ſoient bientôt remplis de fervens Chrétiens. Je ne ſçais point encore quel ſera le lieu de ma Miſſion. Nous partons dans trois jours avec le Pere de Fontaney, qui nous placera en différens endroits, les uns s'arrêteront ſur la route dans les villes, où nous avons déja des établiſſemens; les autres iront à *Nanking*; (1) pour y établir un Séminaire. On envoyera-là d'abord les Miſſionnaires, qui viendront d'Europe, afin d'y étudier & de ſe rendre habiles dans la langue & dans l'intelligence des livres Chinois, Nous ſommes entrés neuf Miſſionnaires à la Chine avec le Pere de Fontaney. Notre troupe s'eſt accrue par l'arivée des Peres Hervieu, Noëlas, Melon, & Chomel, qui ſont venus par la voie des Indes. Le Pere de la Fontaine devoit faire le cinquieme; je lui avois donné rendez-vous à *Canton*, mais ayant trouvé dans le *Maduré* (2) une Miſſion, où l'on

(1) C'eſt la ſeconde ville de la Chine.

(2) C'eſt un Royaume des Indes orientales;

a le bonheur de verser son sang pour Jesus-Christ, comme a fait depuis quelques années le Pere Jean de Brito, (1) il a préferé cette Mission à celle de la Chine, où les affaires de la Religion paroissent être en trop bon état pour espérer d'y souffrir si-tôt le martyre. Quand Je serai un peu plus instruit de la carte du pays, je vous en manderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aie pu vous rendre compte de mon voyage. Je vous écris par la voie d'Angleterre, car l'Amphitrite ne sçauroit partir de la Chine que dans un an. Je vous écrirai amplement par ce vaisseau. Je me recommande toujours à vos prieres, & suis avec toute la reconnoissance & le respect que je dois, &c.

---

au milieu de la grande peninsule qui est en-deçà du Gange.

(1) L'histoire du martyre de ce grand serviteur de Dieu est dans le recueil des Mémoires des Indes.



LETTRE

Du Pere de Chavagnac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Gobien, de la même Compagnïe.

A Cho-tcheou, le 30 décembre 1701.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Vous apprendrez par les lettres que le Pere de Tartre & nos autres Peres ont écrit en Europe, les dangers dont Dieu, par ſa miſéricorde, a bien voulu préſerver vos amis. Etant arrivés en quatre mois & demi, le plus heureuſement du monde, à deux journées de *Macao*, le 29 de juillet, un vendredi, jour conſacré ſur notre vaiſſeau à honorer ſaint François Xavier, nous nous vîmes enlever par une horrible tempête tous nos mâts, malgré les efforts de M. de la Rigaudiere, notre Capitaine, qui diſputa à la fureur des vents & de la mer toutes les pieces de ſa mâture l'une après l'autre,

Il fit dans cette occasion des prodiges aussi-bien que tout son équipage; mais l'Amphitrite étoit coupable de n'avoir pas accompli le vœu qu'on avoit fait dans ce lieu-là même le voyage précédent, & d'avoir manqué de reconnoissance envers saint François Xavier son libérateur. La premiere pensée qui vint à tous les Officiers & à tout l'équipage, quand on se vit à deux doigts du naufrage dans ce même endroit, fut que Dieu les vouloit punir du peu de fidélité que la plupart avoient eu à s'acquitter du premier vœu, & on résolut qu'il falloit, avant que d'en faire un nouveau, commencer par s'obliger à accomplir celui qu'on avoit si mal gardé. Je ne vous ferai point le détail de ce qui se passa pendant vingt-quatre heures que le vaisseau fut à la merci des vents & de la mer. Contentez-vous de remercier Dieu de nous avoir conservés.

Après que cette premiere tempête fut passée, nous fîmes route vers l'Isle de *Sancian*, que nous reconnûmes de loin, le 5 d'août, & nous allâmes mouiller à huit lieues de *Macao*, dans l'espérance d'entrer le lendemain ou les jours suivans dans la riviere de *Canton*; mais Dieu vouloit que l'Amphitrite, rede-

vable deux fois de ſon ſalut à l'interceſſion de ſaint François Xavier, allât à ſon tombeau lui faire amende honorable de ſa premiere infidélité, & ſatisfaire à ſon ſecond vœu. En effet, ce jour-là même & le ſuivant, le vent devint contraire, & nous empêcha de doubler la pointe de *Macao*. Le 7, une ſeconde tempête nous obligea, bon gré malgré, de chercher un aſyle. *Sancian* étoit le ſeul endroit que l'on connût. On s'y retira, mais à travers tant d'écueils & de rochers, que tous nos Marins tomberent d'accord qu'on avoit été ce jour-là plus près du naufrage que le jour que nous fûmes démâtés. La nuit la tempête devint ſi affreuſe, que quoique nous fuſſions à couvert des vents & des flots, derriere la pointe de l'Iſle de *Sancian*, notre cable penſa rompre; & les vagues furent ſi grandes, qu'à chaque roulis le canon de notre batterie haute trempoit dans la mer. Le 9, on paſſa de l'autre côté entre l'Iſle & les terres, & on alla mouiller à la vue du tombeau de ſaint François Xavier. D'abord, après avoir fait une décharge de canon, l'on entonna ſolemnellement les Litanies de ce grand Saint. On continua enſuite, pendant plus de quinze jours

que nous fûmes arrêtés-là, à honorer en diverses façons l'Apôtre des Indes. Nous allions presque tous les jours dire la messe sur son tombeau, & tout l'équipage y fit ses dévotions avec une piété qui nous donna beaucoup de joie & de consolation.

De *Sancian*, nous sommes venus à *Canton*, sur les Galeres Chinoises. Le Pere de Tartre & le Pere Contancin, qui resterent sur le vaisseau, essuyerent encore deux typhons, dont l'un les prit une seconde fois à la vue de *Macao*, & les emporta à cent lieues de là, derriere une méchante Isle, où ils ont été obligés de mouiller, & d'essuyer sur une seule ancre une quatriéme tempête plus horrible que les précédentes. Le canot, la chalouppe, quatre ancres, leurs voiles & leurs vergues, leur mât de misaine, tout a été perdu ou emporté par la violence du vent.

Pour nous, nous arrivâmes à *Canton* le 9 de septembre. Nous apprîmes ce jour-là même que les Peres Hervieu & Noëlas étoient arrivés sur un vaisseau Anglois, à l'embouchure de la riviere de *Canton*. Quelques jours après, les Peres Chomel & Melon arriverent aussi sur un vaisseau François de *Surate*. Ainsi nous

nous trouvâmes à *Canton* une recrue de treize Miſſionnaires arrivés en moins de huit jours. Nous eſpérions de voir auſſi le Pere de la Fontaine, mais il eſt demeuré aux Indes, pour ſe conſacrer à la ſainte & pénible Miſſion de *Maduré*. Cette perte nous a été ſenſible, mais nous comptons qu'elle ſera réparée par pluſieurs de nos Freres qui viendront inceſſamment nous joindre. Au reſte, que toutes ces tempêtes n'ébranlent perſonne. Dieu ſçait bien tirer des plus grands dangers ceux qu'il protége, & qui ſe confient en lui. On n'éprouve preſque jamais de plus ſenſibles ni de plus ſolides conſolations, que dans les momens où l'on paroît abandonné de tous les ſecours humains, & où tout fait connoître qu'on eſt abſolument entre les mains de la Providence. Nous ſommes obligés de rendre ce témoignage à la bonté de Dieu, après en avoir ſouvent éprouvé les effets.

Vous m'avez marqué, avant que je partiſſe, que je vous ferois plaiſir de vous mander de quel caractere doivent être les Miſſionnaires qu'on choiſit pour cette Miſſion. Je le pourrai faire un jour apparemment avec plus d'exactitude que je ne le puis aujourd'hui ; cependant de-

puis trois mois que je ſuis à la Chine, & que j'ai conféré avec des Miſſionnaires de divers Ordres, je crois en ſçavoir aſſez pour vous dire là-deſſus ce qui eſt de plus eſſentiel. Premiérement, il faut des gens déterminés pour l'amour de Jeſus-Chriſt à ſe gêner en tout, & à ſe faire des hommes tout nouveaux, non-ſeulement par le changement de climat, d'habillement & de nourriture, mais plus encore par des manieres entiérement oppoſées aux mœurs & au caractere de la Nation Françoiſe. Qui n'a pas ce talent, ou qui ne veut pas s'appliquer à l'acquérir, ne doit guere penſer à venir à la Chine. Il ne faut point de gens qui ſe laiſſent dominer par leur naturel, une humeur trop vive feroit ici d'étranges ravages. Le génie du Pays demande qu'on ſoit maître de ſes paſſions, & ſur-tout d'une certaine activité turbulente, qui veut tout faire & tout emporter d'aſſaut. Les Chinois ne ſont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un François eſt capable de leur dire en une heure. Il faut ſouffrir ſans prendre feu & ſans s'impatienter, cette lenteur & cette indolence naturelle; traiter ſans ſe décourager de la Religion avec une Nation qui ne craint que l'Em-

pereur, & qui n'aime que l'argent, insensible par conséquent, & indifférente à l'excès pour tout ce qui regarde l'éternité. Vous êtes désolé à chaque moment, si vous n'avez une douceur, une modération & une longanimité à toute épreuve.

La difficulté de la langue & des caracteres demande avec cela qu'on aime l'étude, quoique cette étude n'ait rien d'agréable & d'engageant, que l'espérance de s'en servir un jour avec succès pour glorifier Dieu. Comme il y a toujours à apprendre en cette matiere, il y a toujours à étudier, & il faut s'accoutumer à passer continuellement de l'action à l'étude, & de l'étude aux fonctions du dehors. On sçait encore que les Chinois se piquent d'être les peuples les plus polis & les plus civilisés qui soient au monde ; mais on ne conçoit point ce qu'il en coûte pour se rendre civil & poli, selon leur goût. Le cérémonial de ce pays-ci est le plus gênant & le plus embarrassant pour un François, qu'on puisse s'imaginer ; c'est une affaire que de l'apprendre, & c'en est une autre que de l'observer. Les sciences d'Europe, à proportion qu'on y excelle, disposent particuliérement les Grands à passer par-

dessus le souverain mépris qu'ils ont pour tout ce qui vient des étrangers. Vous voyez donc, mon Révérend Pere, combien cette gêne universelle, dont je parlois d'abord, est nécessaire en ce pays, plus que dans nulle autre Mission. Je ne parle point des vertus chrétiennes & religieuses, sans lesquelles ici, non plus qu'ailleurs, on ne peut ni se conserver soi-même, ni rien faire de grand pour la conversion des ames. Je conseillerois à ceux qui se sentent appellés à la Chine, de lire & de relire la vie du Pere Ricci, écrite par le Pere d'Orléans, & d'étudier à loisir le caractere de ce grand homme, qu'on regarde avec raison comme le fondateur de cette florissante Mission. On voit réuni dans sa personne cet assemblage de bonnes qualités qui rendent un homme propre à faire ici un bien solide, & l'on peut se croire d'autant mieux disposé à venir travailler dans cet Empire, qu'on se trouvera plus semblable à lui, ou plus résolu, avec la grace de Dieu, à le devenir. On se le propose particuliérement ici pour modéle, & nous avons la consolation de voir que ceux qui l'imitent plus parfaitement, sont aussi ceux au zèle & aux travaux de qui Dieu

donne de plus grandes bénédictions. Quoiqu'il ne se fasse pas communément ici de ces miracles d'éclat, qui furent dans les premiers temps des preuves si éclatantes de la vérité du Christianisme, Dieu ne laisse pas d'aider la foiblesse des Idolâtres & des Néophytes, par certains événemens qu ont quelque chose de prodigieux.

Le Pere Baborier en marque plusieurs dans ses lettres que vous verrez sans doute à Paris. L'un, de la maison d'un Chrétien conservée seule au milieu d'un incendie qui consuma plus de quarante maisons autour d'elle. L'autre, d'un idolâtre délivré de la persécution du démon, à la priere d'un fervent Chrétien. Le troisieme, d'un enfant soutenu & retiré par une main invisible d'un puits où il étoit tombé. Le Pere Fouquet, dans sa nouvelle Mission, a les plus belles espérances du monde. Il marque qu'il vient à lui tous les jours quantité d'Idolâtres, pressés les uns par les remords de leur conscience, les autres par des songes terribles, dont Dieu se sert pour les faire penser à l'éternité; qu'il en a baptisé en un jour jusqu'à trente-cinq, & qu'il en a actuellement plus d'une trentaine qui se font instruire.

J'ai appris de deux François qui viennent de *Péking*, que l'Eglife de nos Peres François eft achevée. C'eft un des plus beaux édifices de cette grande ville. Les cenfeurs de l'Empire (nous les nommons ainfi parce que leur emploi eft le même à peu près que ceux des cenfeurs de l'ancienne Rome); les cenfeurs la voyant fi élevée, repréfenterent que cela étoit contre les loix. *C'eft moi qui ai tort*, répondit l'Empereur, *c'eft par mon ordre que les Peres l'ont faite de cette maniere.* Comme les cenfeurs infiftoient, & marquoient qu'il falloit envoyer un contr'ordre, & faire abaiffer cette églife: *Que voulez-vous que je faffe*, repartit le Prince, *ces Etrangers me rendent tous les jours des fervices confidérables ; je ne fçai comment les récompenfer ; ils refufent les charges & les emplois ; ils ne veulent point d'argent ; il n'y a que leur Religion qui les touche, c'eft par ce feul endroit que je puis leur faire plaifir. Qu'on ne m'en parle plus.*

M. l'Evêque de *Péking* a donné la Confirmation à plus de douze mille Chrétiens. Le Pere Bouvet eft occupé depuis le matin jufqu'au foir à inftruire ceux qui viennent pour embraffer notre fainte Religion. Il y a eu entr'autres un Bonze qui s'eft converti d'une maniere affez

particuliere. Il étoit fort dévot dans sa fausse Religion, & il s'occupoit à bâtir une pagode sur un grand chemin, lorsque deux Chrétiens passant par-là, lui dirent qu'il se donnoit bien de la peine pour une fausse divinité; qu'il feroit bien mieux d'aller à *Péking* trouver les Européens qui étoient dans le palais de l'Empereur, qu'ils lui expliqueroient la loi du grand Dieu du Ciel, & du souverain Seigneur de toutes choses. Le Bonze qui n'avoit jamais entendu parler de la Religion chrétienne, les crut, vint à *Peking*, se convertit, & s'en retourna achever son bâtiment, qu'il a consacré depuis à Jesus-Christ. Il est maintenant un des plus fervens Prédicateurs de la vraie Religion.

On travaille actuellement à la conversion d'un Officier Tartare, qu'une rencontre qui a fait beaucoup d'honneur au Christianisme, a engagé à se faire instruire de la loi de Jesus-Christ. Il entroit à cheval à *Péking*, il laissa par hasard tomber sa bourse. Un pauvre Artisan Chrétien la vit tomber, la ramassa, & courut après lui pour la lui rendre; l'Officier regardant avec mépris ce pauvre homme, & ne sçachant ce qu'il lui vouloit, piqua son cheval; le Chré-

tien ne le perdit point de vue, & le suivit jusqu'à sa maison. Là, le Tartare tout en colere le maltraita d'abord de paroles, & lui demanda ce qu'il lui vouloit; *vous rendre votre bourse que vous avez laissé tomber*, lui répondit le Chrétien. Le Tartare fut surpris, & changeant de langage, voulut sçavoir pourquoi, contre les coutumes de l'Empire, qui permettent de garder ce qu'on trouve, il lui rapportoit son argent. *C'est que je suis Chrétien*, repartit l'Artisan, *& ma Religion m'oblige de le faire.* Cette réponse piqua la curiosité de l'Officier, il voulut sçavoir qu'elle étoit cette Religion; il vint voir les Peres, il les écouta, il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent des mysteres & des maximes de la loi chrétienne. Il faut espérer que la grace achevera en lui ce qu'elle a si heureusement commencé.

Le Pere Castner, Jesuite Bavarrois, m'a fait la grace de me mener avec lui à cinq lieues de *Canton*, dans sa Mission. C'est à *Fochan*, qui est une bourgade plus grande que Paris, & où l'on compte neuf cens mille ames. Pour la grandeur, j'en parle comme témoin oculaire; pour le nombre des habitans, j'en parle sur le témoignage de tous les Mis-

ſionnaires de *Canton*. J'ai vu à *Fochan* une fort belle égliſe, de la forme à-peu-près & de la grandeur de celle de notre Noviciat de Paris. J'y trouvai un très-grand nombre de fervens Chrétiens, & ce Pere devoit, quelques jours après mon départ, baptiſer trois cens Catécuhmenes dans les villages circonvoiſins qui ſont de ſon reſſort.

Je pourrois vous dire bien d'autres choſes des autres Miſſions, mais je me ſuis fait une loi de ne parler que de ce que j'ai vu ou appris par lettres que j'ai lues moi-même. Peut-être qu'un jour j'aurai le bonheur de vous faire part auſſi du ſuccès que la miſéricorde infinie de Dieu voudra bien donner à mes foibles travaux & aux prieres de mes amis. Je me recommande très-particuliérement aux vôtres, & ſuis avec bien du reſpect, &c.



LETTRE

Du Pere Fouquet, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, à Monseigneur le Duc de la Force, Pair de France.

A Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiamsi à la Chine, le 26 novembre 1702.

MONSEIGNEUR,

La paix & la grace de J. C. Notre Seigneur.

Si les lettres que j'ai reçues d'Europe cette année m'ont comblé de joie, en m'apprenant les bénédictions continuelles que Dieu verse sur la France, sur le grand Prince qui la gouverne, & sur toute la famille Royale; je n'ai pas été moins touché de ce que vous avez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu, & pour la gloire de la Religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverser les Idoles & à détruire l'empire du démon, il vous est bien glorieux, Monseigneur, de combattre l'hérésie,

de la confondre & de la bannir de toutes vos terres, avec un ſuccès qui déſole les partiſans de l'erreur, & qui vous attire l'eſtime du Roi, & les applaudiſſemens de toute la France. Il eſt aſſez ſurprenant qu'en moins de deux ans vous ayez engagé plus de ſix mille hérétiques à ſe faire inſtruire des vérités catholiques, & à rentrer de bonne foi dans le ſein de la véritable égliſe.

Permettez-moi, Monſeigneur, de prendre part à un ſi heureux ſuccès, & à la ſatisfaction que reçoit notre auguſte Maître, de vous voir répondre ſi fidélement aux ſoins qu'il a pris pour vous donner une éducation catholique & digne de votre illuſtre naiſſance. Quoique Dieu répande tous les jours ſes graces ſur la Miſſion Françoiſe que nous avons établie depuis quelques années dans ce vaſte Empire, aucun de nous ne compte encore comme vous, les cinq & ſix mille Infideles convertis. Depuis quatre ans que nous ſommes ici, tout le temps s'eſt preſque paſſé à apprendre la langue, & à faire quelques établiſſemens ſolides. Il ne faut point s'en étonner, les commencemens d'une Miſſion ſont toujours difficiles, il faut renverſer la terre plus d'une fois avant que de ſemer & de recueillir.

Comme vous avez la bonté de vous intéreſſer à ce qui nous regarde, & que vous ſouhaitez ſçavoir des nouvelles de notre Miſſion, je vas vous rendre un compte exact de nos occupations préſentes, & des eſpérances que Dieu nous donne pour le temps à venir. Mais comme je ne veux rien vous écrire qui ne ſoit venu à ma connoiſſance par des voies aſſurées, je me bornerai à ce qui regarde les ſeuls Jéſuites François, que j'ai trouvés ici, ou qui y ſont venus avec moi & depuis moi.

J'arrivai à la Chine le vingt-cinquieme de juillet de l'année mil ſix cent quatre-vingts-dix neuf. Nos Peres François n'y avoient alors que deux maiſons. La premiere à Peking dans l'enceinte du palais Impérial, où l'on voit aujourd'hui une belle égliſe, bâtie avec la permiſſion & par les libéralités de l'Empereur. La ſeconde à Canton, qui eſt un des plus fameux ports de cet Empire, où les Européens & pluſieurs Nations de l'orient font un grand commerce. Ces deux Maiſons ne ſuffiſant pas pour le nombre de nos Miſſionnaires, qui augmentoient tous les jours, on penſa à faire de nouveaux établiſſemens. On jetta les yeux ſur la province de *Kiam-ſi*, & les

Peres de Broissia & Domenge, acheterent trois maisons pour y faire trois églises. Une à *Fou-tcheou*, l'autre à *Jao-tcheou*, & la troisieme à *Kieou-kiang*, qui sont trois villes du premier ordre. Ces maisons ne coûterent qu'environ deux cens quatre-vingt taels, ce qui revient à peu près à onze ou douze cens livres de notre monnoie. Ce n'étoit que de vieilles mazures, qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits, étoient devenus inhabitables. Les toits étoient ouverts de tous côtés, & l'on y étoit exposé à la pluie & à toutes les injures de l'air. De plus la maison de *Fou-tcheou* ne fut d'abord engagée que pour un certain temps, & ce n'a été qu'après bien des formalités & des embarras, que nous en sommes demeurés paisibles possesseurs. Quelque grandes que fussent les incommodités que souffrirent les Peres, qui nous procurerent ces premiers établissemens, ils y furent peu sensibles; mais nous le fûmes tous infiniment aux oppositions que formerent les Mandarins de *Kieou-kiang*, & de *Jao-tcheou* à notre établissement dans ces deux villes.

Ces oppositions durerent près d'un an & demi; car les Gouverneurs, qui sont des Mandarins inférieurs, ne réglent

pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes : ainsi ils sont obligés d'en faire leur rapport aux Mandarins supérieurs, c'est-à-dire, au *Pou-Tchimssée*, que nos Européens appellent le Trésorier Général de la province, & au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de Viceroi. Ce fut devant ces deux grands Mandarins, qui ne reconnoissent au-dessus d'eux que les Tribunaux de Peking, que fut portée l'affaire des deux maisons que nous avions achetées. On s'opposoit à notre établissement dans ces deux villes, parce que nous étions étrangers, & parce que nous prêchions une loi étrangere. Comme la qualité d'étranger est toujours odieuse à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour être condamnés, & nous l'eussions été, si le Trésorier général n'eût pris notre défense & n'eût fait valoir le fameux édit, qui fut porté en mil six cent quatre-vingt-douze en faveur de la religion Chrétienne. Il est vrai que cet édit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles églises, mais il nous maintient dans les anciennes, & nous permet d'y assembler le peuple; ce qui parut suffisant à des Juges affectionnés, pour ne nous point troubler dans les établissemens que nous avions faits.

Cette affaire étant heureusement terminée, le Pere de Broissia reçut ordre de passer dans la province de *Tche-kiam* pour fonder un Eglise à *Nimpo*, port de mer sur la côte Orientale de la Chine vis-à-vis du Japon, qui n'en est éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poste nous parut nécessaire, non-seulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon où la Religion Chrétienne a été autrefois si florissante, & où l'on dit qu'elle s'est conservée jusqu'à présent malgré les horribles persécutions qui désolent depuis si long-temps cette église. Les Peres de Broissia & Gollet étant arrivés à *Nimpo*, au mois d'août de l'année derniere, y demeurerent trois ou qu'atre mois avec de grandes incommodités, & sans pouvoir trouver aucune maison qui leur convînt, parce qu'ils n'avoient pas assez d'argent pour acheter celles qu'on leur présentoit. Cela les obligea de prendre un emplacement, & de bâtir quelques chambres, pour se loger : mais ce ne fut pas sans contradiction, le *Tchen-hien* de la ville (c'est l'Officier qui gouverne le peuple) leur envoya demander qui ils étoient, d'où ils venoient,

&

& quel étoit leur dessein ; & après leur réponse, il défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé. Il présenta même une requête contre eux aux Mandarins, dont il dépendoit. Cette requête passa par tous les Tribunaux, & vint enfin au Viceroi de la province. Si ce premier Mandarin eût été aussibien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il eût pu par lui même conclure comme eux la chose en notre faveur, & nous épargner beaucoup de peines, de craintes & de frais : mais au lieu de prononcer sur la requête, il la renvoya à la Cour des Rites. Ce Tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, & contraire au Christianisme, n'auroit pu suivre en cette occasion ses anciennes maximes, sans renverser tous nos établissemens, & sans ruiner entiérement notre Mission naissante : mais Dieu, en qui nous avions mis toute notre confiance, ne le permit pas. Le Pere Gerbillon, notre Supérieur général, trouva parmi les Officiers de cette Cour formidable des amis puissans & de zelés protecteurs, qui gagnerent des voix en notre faveur, & qui firent donner au Viceroi de *Tche-kiam* une réponse aussi favorable que nous la pouvions souhaiter.

Nous eûmes une plus rude persécution à soutenir dans la Province de *Houcoüan*. Le Pere Domenge & le Pere Porquet acheterent à *Hoan-tcheou* une petite maison pour la somme de soixante & six taels. Ce lieu nous étoit commode: outre qu'il n'est pas éloigné de la capitale de *Hou-coüan*, il y avoit déja quelques anciens Chrétiens qui demandoient du secours. La maison ne devoit pas faire envie; on n'y voyoit ni porte, ni fenêtres, ni meubles; de sorte que le Pere Hervieu étant venu en prendre possession, fut obligé les premiers jours de coucher à terre & presque à découvert. Cependant un Bonze ayant appris l'arrivée du nouveau Missionnaire, se mit à la tête de la canaille qu'il avoit apostée, & alla le déférer aux Mandarins. Les Prêtres des Idoles souffrent impatiemment de voir élever des églises, parce que les Chrétiens, dès qu'ils sont Chrétiens, refusent de contribuer à l'entretien des Pagodes. Le Pere Hervieu crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourroient s'appaiser; il se trompa. Le Mandarin lui fit dire de se retirer au plutôt, & envoya des *Tchai*, c'est-à-dire, des huissiers pour lui en signifier l'ordre. A la troisiéme sommation

se Pere fut contraint de céder la place, pour ne pas irriter un homme, dont la colere auroit pu avoir de fâcheuses suites. On abandonna ainsi outre la maison de *Hoan-cheou*, celle de *Han-yan*, qu'on venoit d'acheter dans la même province de *Hou-coüan*.

Les Peres comptoient beaucoup sur l'appel qu'ils pouvoient interjetter au Viceroi, à qui des personnes de considération les avoient recommandés; mais ce Mandarin, bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la Cour des Rites; ce que nous appréhendions par-dessus toutes choses, dans la crainte que ce Tribunal, qui venoit déja de prononcer en notre faveur, nous voyant revenir si souvent, ne se formât quelque idée désavantageuse des établissemens que nous faisions dans les provinces. Les préjugés eussent pu renaître contre tout ce qui s'appelle nouveauté. On eût répondu de s'en tenir à la coutume : C'est la grande raison ici, & cette raison qu'on rapporte, tient souvent la place de beaucoup d'autres, qu'on croit avoir & qu'on n'ose pas déclarer ouvertement. Les Chinois ne sçauroient s'imaginer qu'on puisse se proposer dans tout ce qu'on entre-

prend, une autre fin que l'intérêt : ce qu'on dit des motifs qui ſont agir les hommes apoſtoliques, & qui les portent à quitter leur pays, leurs parens, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la ſeule vue de glorifier Dieu & de ſauver les ames, ne les touche point, parce qu'il leur paroît incroyable. Cependant ils nous voyent traverſer les plus vaſtes mers avec des fatigues & des dangers immenſes ; ils ſçavent que ce n'eſt ni le beſoin qui nous amene à la Chine, puiſque nous y ſubſiſtons ſans rien leur demander, & ſans attendre d'eux le moindre ſecours ; ni l'envie d'amaſſer des richeſſes, puiſque nous les mépriſons & que nous ne vendons ni n'achetons rien ; ils ont recours à des deſſeins de politique, & quelques-uns ſont aſſez ſimples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'Etat, & par des intrigues ſecretes, nous rendre maîtres de l'Empire. Quelque extravagant que ſoit ce ſoupçon, il y a eu, & il eſt à craindre qu'il n'y ait peut-être encore des gens capables de le concevoir. *Yam-quam-ſiem*, ce terrible ennemi de la religion Chrétienne, qui fit ſouffrir au Pere Adam Schall une ſi cruelle perſécution, & qui vouloit envelopper tous les Miſ-

tionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur imposa ce crime affreux. Cette accusation trouva créance dans des esprits naturellement soupçonneux & pleins d'ombrages ; & si la main de Dieu, par des prodiges inespérés, n'eût déconcerté le projet de cet impie, c'étoit fait de notre sainte loi & des Prédicateurs qui l'annonçoient.

Il n'y avoit pas encore long-temps que j'étois à *Fou-tcheou*, lorsqu'un Chrétien m'avertit qu'on répandoit contre nous de semblables bruits. Quelque effort qu'il eût pu faire, pour détromper par de solides raisons ceux qui étoient dans une opinion si ridicule, il m'avoua qu'il n'avoit pu en venir à bout. Les Bonzes, ennemis par intérêt de la sainte doctrine que nous prêchons, sont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies atroces ; ils les sement adroitement parmi le peuple, & pour nous rendre plus odieux, ils y ajoutent mille sots contes, auxquels on ne laisse pas d'ajouter foi. Mais rien ne leur réussit mieux que ce qu'ils rebattent sans cesse aux oreilles de la populace stupide, que les disgraces temporelles, les maladies, mille autres accidens funestes, & la mort même sont des suites infaillibles du baptême. Il est

incroyable combien ces terreurs, quoique démenties souvent par l'expérience, empêchent de gens d'embrasser le Christianisme, sur quoi voici ce qui m'est arrivé à moi-même.

Un jour que j'allois baptiser une femme qui étoit à l'extrémité, un Catéchiste me vint trouver à l'église, pour m'avertir de n'y pas aller, parce que le mari de cette femme, qui étoit venu lui-même la veille me prier de la baptiser, avoit changé de sentiment. *Allez dire au Prédicateur de votre loi*, dit cet Infidele au Catéchiste, *qu'il se tienne en repos chez-lui, je sçai ses desseins, & je suis instruit de ses prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche, qu'il s'adresse à d'autres, car je ne consentirai jamais qu'il mette le pied dans ma maison, ni qu'il la baptise.* Le Catéchiste touché de compassion, de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme; mais tous ses efforts furent inutiles, & la femme mourut sans être baptisée. C'est ainsi que le démon se joue de ce peuple infortuné, dont la crédulité pour les fables les plus grossieres, est excessive, pendant qu'il ferme les yeux aux vérités les plus claires, & à tout ce qui pour-

roit le conduire à la connoiſſance de Dieu. Dans un pays où l'on eſt ſi prévenu contre nous, & au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous obſerver, vous jugez aſſez, Monſeigneur, avec quelle circonſpection doivent agir ceux qui viennent ici prêcher l'Evangile. Ce n'eſt pas aſſez d'apporter beaucoup de zele, il faut que ce ſoit un zele réglé par une grande prudence, ſans quoi l'on eſt en danger de tout gâter, & de mettre de grands obſtacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis point ce qu'il y a à ſouffrir dans les voyages & dans les courſes néceſſaires auxquelles notre miniſtere nous engage. Il nous a fallu remonter des torrens rapides, où nous voyions des barques ſe briſer à nos yeux, veiller les nuits entieres pour nous défendre des voleurs, qui ne nous auroient fait aucun quartier, s'ils nous avoient pu ſurprendre; nous faire entendre à une Nation, dont nous ne ſçavions encore la langue que très-imparfaitement. Ces peines & beaucoup d'autres, font que nous oſons nous appliquer ces paroles du Prophete; *ils alloient & venoient, jettant le grain en terre avec beaucoup de larmes.* Mais nous eſpérons auſſi de la miſéricorde infinie de

Dieu, qu'il vérifiera encore en nous les paroles qui ſuivent: *Ils viendront enfin avec joie, chargés des gerbes qu'ils auront recueillies.* Nous voyons déja des commencemens qui nous conſolent, & je me perſuade qu'en les liſant, vous aurez vous-même, Monſeigneur, une véritable conſolation.

Tandis que les Miſſionnaires, dont j'ai parlé, étoient occupés à la fondation des nouvelles égliſes, les autres travailloient à remplir de fideles celles qui ſe trouvoient déja établies. Le Pere d'Entrecolles, qui fut envoyé à *Jao-tcheou*, ne trouva pas dans cette ville un ſeul Chrétien lorſqu'il y arriva. A la vérité un jeune homme de *Hoi-tcheou*, ville de la province de Nankin, avoit reçu le baptême des mains du Pere de Broiſſia, dans la nouvelle égliſe de *Jao-tcheou*; mais comme il étoit étranger, il ſe retira bientôt dans ſon pays. Ainſi le premier que le Pere d'Entrecolles eut le bonheur de mettre dans le chemin du ſalut, fut un pauvre maçon, du nombre de ceux qui avoient travaillé au bâtiment de la petite chapelle. Ici, à l'exemple de Notre Seigneur, nous pouvons donner pour marque de notre Miſſion, que nous évangéliſons les pauvres. On trouve en eux à la Chine, comme par-tout ailleurs, moins d'obſtacles &

plus de docilité aux vérités du salut que dans les Grands & dans les puissans du siécle. Celui-ci étant tombé dangereusement malade, eut recours à toutes les superstitions des Bonzes, mais ce fut sans aucun succès. On en avertit le Pere d'Entrecolles, qui se sentit touché de l'aveuglement & du danger de ce bon manœuvre. Comme il avoit apporté d'Europe quelques remedes, il les fit offrir au malade, dans la vue de le gagner. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendoit nullement par-là faire société de religion avec nous. C'étoit pourtant le moyen que Dieu avoit choisi pour le faire Chrétien ; les remedes le soulagerent, & son cœur se trouva bien-tôt changé. Il demanda de lui-même à être instruit, il apprit en un jour toutes les prieres, & s'étant ensuite fait traîner sur les bras de ses enfans jusqu'à l'oratoire qu'il avoit bâti, il témoigna tant de ferveur & tant de foi qu'on crut le devoir baptiser. Peu de temps après son baptême il retomba dans sa langueur, ce qui bien loin de l'ébranler, ne servit en épurant sa foi qu'à l'affermir davantage. Il soutint cette épreuve avec une résignation admirable, & se sentant près de sa fin, il demanda les

derniers ſacremens, qu'il reçut avec des marques d'un repentir très-vif de ses péchés paſſés, & une eſpérance ferme que Dieu lui voudroit bien faire miſéricorde. Il expira au milieu de ſa famille, qu'il exhorta fortement à embraſſer la religion dans laquelle il mouroit.

Sa mort fut ſuivie de la converſion d'un jeune homme, qui étoit fils du premier mari de ſa femme, & que Dieu toucha à la vue des obſeques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devoit célébrer la meſſe pour le repos de ſon ame, le Pere d'Entrecolles fit parer ſa chapelle de divers ornemens qu'il avoit apportés d'Europe. Ce ſpectacle extraordinaire excita la curioſité des Chinois. Comme c'étoit le nouvel an, temps auquel on ne penſe ici qu'aux divertiſſemens & aux viſites, le peuple déſocuppé accourut en foule à l'égliſe. De grandes & belles images, dont elle étoit toute tapiſſée, arrêtoient les yeux des Chinois, qui n'avoient jamais rien vu de ſemblable; ils en demandoient l'explication. Durant près de trois ſemaines, ce fut chaque jour un monde nouveau & de nouvelles queſtions; il vint plus de dix mille perſonnes, & ce fut alors, dit le Pere d'Entrecolles, dans la lettre qu'il écrit, que

je ressentis une véritable douleur de ne pouvoir, faute d'entendre encore assez bien la langue, expliquer nos saints mysteres, à cette foule d'infideles, qui desiroient d'en être instruits. J'y suppléai, ajoute-t-il, le mieux qu'il me fut possible par mes domestiques; qui sçachant bien leur créance, se faisoient écouter avec assez d'attention, & par les livres que je distribuai à ceux qui étoient capables d'en profiter. Plusieurs de ces derniers revinrent proposer des doutes, que la lecture de ces livres leur avoit fait naître. Mais il est surprenant que de cette grande multitude de peuple, à qui on annonça le Royaume de Dieu, il n'y en eut que deux qui ouvrirent les yeux à la lumiere, & qui demanderent le baptême.

Le premier étoit *Sieou-tsai* d'armes; c'est-à-dire, gradué; car les Chinois ont des gradués dans les armes, aussi bien que dans les lettres. Un homme qui veut se pousser par cette route, est obligé de passer par divers examens, de faire voir son habileté à tirer de l'arc & à monter à cheval, & de donner des preuves de sa force & de son adresse dans les autres exercices militaires. Il doit aussi avoir de la science; car on leur donne à ré-

ſoudre certains problêmes, qui regardent les campemens & les autres fonctions de la guerre. Ceux qui ſe diſtinguent ſont élevés au degré de *Sieou-tſai*, qui répond à-peu-près à celui de Bachelier en France. On monte enſuite au degré de *Kiu-gen*, par un examen qui ſe fait de trois en trois ans, en préſence du Viceroi & des Mandarins de la Province. Enfin, on devient *Tſin-ſſée*, c'eſt-à-dire, Docteur; mais il faut avoir un rare mérite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-même. Ce qui ſe pratique pour la guerre eſt auſſi d'uſage pour les ſciences, avec cette différence, que les gradués dans les lettres ſont encore plus eſtimés que ne le ſont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tſin-ſſée*, ſoit dans les lettres, ſoit dans la guerre, doit ſe regarder comme un homme ſolidement établi, puiſqu'il eſt à portée de tous les emplois les plus importans de l'Empire. On doit donc regarder le *Sieou-tſai* d'armes, qui fut baptiſé à *Jao-tcheou*, comme la premiere colonne de cette nouvelle égliſe. La viſite que rendirent au Pere d'Entrecolles les mandarins de la ville, & un Docteur du college Impérial, qui fléchi-

rent le genou, & baisserent la tête devant l'image de Jesus-Christ, donna de la réputation à notre sainte loi, & fut suivie du baptême de six personnes, dont trois étoient peres de famille. Ces conversions donnerent encore occasion à plusieurs autres; de sorte que le nombre des fideles s'accrut peu à peu considérablement.

La difficulté principale étoit de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes églises, les femmes Chrétiennes instruisent les personnes de leur sexe, & les disposent au saint baptême. Il est nécessaire d'en user ainsi à la Chine, parce que les Chinoises sont naturellement si modestes & si réservées, qu'elles n'osent presque paroître devant un homme: à plus forte raison n'oseroient-elles parler à un étranger, ni écouter ses instructions. Notre Seigneur leva cet obstacle, qui étoit grand. Quelques femmes Chrétiennes étant venues par eau de la province de *Hou-coüan* avec leurs maris, commencerent à instruire de notre sainte Religion les femmes de *Jao-tcheou.* Leur barque devint bientôt un lieu d'assemblée, le Pere s'y étant rendu, en baptisa sept qu'il trouva suffisamment instruites, & celles-là serviront désormais à en inf-

truire beaucoup d'autres. Tels ont été les commencemens de l'église de *Jao-tcheou*, où il y a présentement plusieurs Chrétiens d'une ferveur admirable.

Un d'entre eux ayant obtenu la grace de communier, passa tout ce jour-là sans prendre aucune nourriture. Il ne pouvoit contenir sa joie de posséder Jesus-Christ, & il n'eut de repos que quand il eut procuré à sa femme le même bonheur. Un autre perdit une barque qu'il avoit, le jour même qu'il fut baptisé ; & son fils unique, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit aussi reçu le saint baptême, mourut peu de temps après. Il regarda ces accidens comme une épreuve de Dieu, & bien loin d'en être ébranlé, ayant remarqué que le visage de son fils, qu'un rétrécissement de nerfs avoit horriblement défiguré durant sa maladie, étoit devenu fort beau après sa mort, il en redoubla sa ferveur. Une si grande constance dans un Néophyte Chinois, ne peut être que l'effet d'une grace fort extraordinaire ; car ces peuples ont un amour & un attachement extrême pour leurs enfans. Le Pere d'Entrecolles espere ouvrir bientôt une nouvelle Mission dans une petite ville voisine de *Jao-tcheou*. Il a déja bap-

tisé un pere de famille qui est établi dans ce lieu-là.

L'église de *Kieou-kiang* n'a pas eu des commencemens si heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette ville infidelle n'a donné jusqu'à cette heure qu'un très-petit nombre de Chrétiens. Ce n'est pas une chose aisée à la Chine de planter la foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie, parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos mysteres attendent un exemple, & c'est dans ces occasions qu'on sent particuliérement toute la force du respect humain.

Pour la ville de *Fou-tcheou*, où j'ai demeuré plus d'un an à différentes fois, le Christianisme y prend racine insensiblement, & j'ai lieu d'espérer que dans quelques années notre sainte Religion y sera très-florissante. Après plus de vingt mois de courses dans la province de *Fo-kien*, où je n'avois pu trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduisoient notre Mission, me firent passer à *Fou-tcheou*, ville de la province de *Kiam-si*. On me remit le soin de cette Chrétienté au commencement du mois de mars de l'année derniere. Il n'y avoit alors qu'en-

viron cent Néophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier baptême que j'eusse jamais fait en ma vie le douzieme de mars. C'étoit le jour de ma naissance, ce qui me fit beaucoup de plaisir; car je crus pouvoir me dire qu'il falloit renaître en quelque sorte ce jour-là pour mener une vie nouvelle qui ne fut plus occupée qu'à glorifier Dieu & qu'à procurer le salut des Chinois. La personne que je baptisai étoit une jeune femme dangéreusement malade, qui sçavoit parfaitement tout ce qu'il faut croire, Quand on lui demanda, si elle avoit encore quelque confiance dans les Idoles, elle répondit avec une espece d'indignation qui me toucha: *Il faudroit être bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre & de bois eussent quelque vertu ou quelque pouvoir.* Le sacrement qui purifia son ame ne fut pas sans effet sur son corps, ainsi que je le puis croire raisonnablement, puisqu'elle se trouva guérie bientôt après. Cette femme est aujourd'hui une des plus ferventes Chrétiennes de cette église.

Quelques jours après je conférai le baptême à trois autres personnes, & ensuite à un plus grand nombre encore, de sorte qu'en peu de mois je comptai

quarante-neuf femmes ou hommes que j'avois baptisés, parmi lesquels il y en avoit déja plusieurs avancés en âge, & qui avoient de nombreuses familles. Les gens de lettres commencerent à me venir voir, & à me proposer leurs doutes sur notre sainte Religion. Je me souviens d'un nommé *Yven*, de grande réputation parmi les siens, qui dans une visite qu'il me rendit, demanda fort sérieusement comment Dieu pouvoit gouverner le monde, & fournir, sans se lasser, à l'application que demandoit un travail aussi étendu. Je tâchai de le satisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, & usant de comparaisons pour le lui faire connoître: c'est la meilleure maniere d'instruire les Chinois; une comparaison appliquée à propos les convainc sûrement beaucoup mieux que les démonstrations les plus solides. Ils ont pour la plupart l'esprit très-bon, mais peu capable des subtilités de la dialectique, peut-être parce qu'ils n'y sont pas accoutumés. Ce lettré me parut content de mes réponses, il est revenu ici depuis deux mois se faire examiner pour le *Kiu-ginat*. Il m'amena avec lui son fils, qui est aussi gradué: je les pressai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumiere, mais l'heureux moment où

la grace les doit ſoumettre, comme je l'eſpere, à l'Empire de Jeſus-Chriſt, n'étoit pas encore venu.

Si j'étois demeuré plus long-temps à *Fou-tcheou*, j'aurois, ſelon toutes les apparences, augmenté de cent perſonnes le nombre des Néophytes : mais un ordre imprévu m'obligea d'abandonner pour un temps ma chere Miſſion, pour venir à *Nan-tchang-fou*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. J'ai eu la conſolation d'y recevoir le Pere de Fontaney & ſes compagnons à ſon retour d'Europe. Quoique je fuſſe alors dans un grand embarras, je ne laiſſai pas de faire une petite Miſſion à la campagne : elle ne dura que ſix jours ; mais pendant ce temps Notre-Seigneur me fit la grace de baptiſer trente-huit perſonnes dans cinq villages différens que je parcourus. Je retournai à *Fou-tcheou* au commencement du mois de mars : les Chrétiens qui avoient été ſix mois ſans Paſteur, vinrent me trouver auſſi-tôt qu'ils ſçurent mon arrivée. Ce fut de part & d'autre une joie très-ſenſible de nous revoir. On m'amena un grand nombre de Catéchuménes. Je les examinai, & en peu de jours j'en baptiſai près de trente. Je recommençai mes conférences avec les

lettrés. Comme c'étoit un temps d'examen pour eux, la ville en étoit remplie, & ils venoient me rendre viſite en ſi grand nombre, que dans une ſeule après-dînée j'en comptai juſqu'à quinze. Je leur diſtribuai quelques ouvrages de nos anciens Miſſionnaires, & entr'autres l'excellent livre du Pere Mathieu Ricci, qui a pour titre en Chinois, *Tien-tchu-che-y*, c'eſt-à-dire, de la véritable intelligence du mot *Tien-tchu*, qui ſignifie *le Seigneur du Ciel.* Ce livre fait des effets merveilleux ſur l'eſprit des Chinois, qui ont de la capacité, & il en eſt peu qui ne ſoient ébranlés, quand ils l'ont lû avec attention. Un autre livre que je donnai à pluſieurs, eſt celui du Pere Jules Aleni, qui a pour titre, *Oüan ouë-tchin yven*, *la veritable origine de toutes choſes.* Ce Miſſionnaire a été dans ſon temps une des plus fermes colonnes de cette Miſſion, & ſon ouvrage a eu un ſi grand cours dans toute la Chine, & eſt d'ailleurs ſi touchant & ſi inſtructif, que je crois pouvoir aſſurer qu'il a converti plus d'Infideles qu'il n'a de ſyllabes & même de lettres. Il ſeroit à ſouhaiter que chaque Miſſionnaire fût en état de ſemer dans les lieux de ſa Miſſion un grand nombre d'inſtructions. Ce ſont des Prédicateurs

muets, mais très-éloquens & très-efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie, sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, & qui les conduisent peu à peu, & presque sans qu'ils s'en apperçoivent, à la connoissance de la vérité. Je ne sçais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus. Il m'est revenu seulement qu'ils avoient beaucoup contribué à la conversion d'un lettré qui a reçu le baptême depuis mon départ de ce pays-là.

C'est par la lecture de quelques livres de piété que le fameux Pere Adam Schall donna à un Mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'est convertie une famille entiere, dont j'ai baptisé neuf personnes cette année. Ce Mandarin s'étant trouvé dans sa jeunesse à la Cour, où il avoit un emploi de distinction, alla voir par curiosité le Pere Adam Schall, qui s'étoit acquis par son mérite une grande réputation dans tout l'Empire. Le Pere lui parla de la Religion Chrétienne, & le porta à l'embrasser; mais le jeune Mandarin, qui aimoit les plaisirs, & qui n'avoit alors en tête que sa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que disoit l'homme de

Dieu ; il reçut néanmoins les livres de piété qu'il lui donna. Il parcourut ensuite plusieurs provinces, où il eut des charges considérables, se livra à toutes les ridicules superstitions des Bonzes, chercha dans les livres des *Tao-ssée*, qui sont d'insignes imposteurs, les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce que revenu enfin de ses folies & de ses erreurs à l'âge de quatre-vingt ans, il trouva dans la lecture des livres dont le Pere Adam Schall lui avoit fait présent autrefois, ce qu'il avoit cherché vainement ailleurs, je veux dire son salut éternel, & celui de la plupart de ses enfans.

Cet exemple, & plusieurs autres que je pourrois rapporter, montrent assez de quelle utilité sont ici les bons livres. Pendant que j'étois à *Fou-tcheou*, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde, chaque Dimanche après le Service je prêtois aux Chrétiens ceux qu'ils me demandoient, afin qu'ils pussent ensuite les prêter eux-mêmes à leurs parens & à leurs amis, ce qui produisoit ordinairement la conversion de quelqu'un. Je ne demeurai en ce lieu-là que jusqu'à la mi-Juin, parce qu'outre l'Eglise de *Fou-tcheou*, je fus obligé de me charger de celle de *Nan-tchang*, &

de partager mes ſoins entre l'une & l'autre. Je laiſſai à *Fou-tcheou* le Pere de Chavagnac, perſuadé que ce Pere, beaucoup plus zélé & plus vertueux que moi, deviendroit bientôt plus utile à mes Néophytes. En effet, depuis ſix mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des ſervices très-importans, les aſſiſtant dans leurs maladies, & attirant un grand nombre d'infideles à la Foi, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occaſion. Quoiqu'il y ait très-peu de temps qu'il eſt à la Chine, il a fait de ſi grands progrès dans l'étude de la langue Chinoiſe, par l'application extraordinaire qu'il y a apportée, que non-ſeulement il eſt en état d'entendre les confeſſions, mais auſſi de prêcher & d'inſtruire le peuple, Dieu a béni ſes travaux, & il ſe paſſe peu de ſemaines qu'il ne faſſe de nouvelles converſions. Il y en a eu même d'éclatantes, & dans leſquelles il paroît qnelque choſe de merveilleux. Dieu dont les bontés ſont infinies, fait ici de temps en temps des coups ſurprenans, pour amener les infideles à la connoiſſance de la vérité; & quoique je ſois en garde contre une crédulité trop facile, j'avoue qu'en certains cas je ne peux pas m'empêcher

de croire. En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Pere de Chavagnac m'écrit lui-même les circonstances qu'il a pris soin de vérifier.

Dans un village voisin de la ville de *Fou-tcheou*, une jeune femme de dix-sept à dix-huit ans fut attaquée d'une maladie si extraordinaire, que personne n'y connoissoit rien. Elle se portoit bien quant au corps, buvant & mangeant avec appétit, vaquant aux affaires de la maison, & agissant à son ordinaire. Mais à l'heure qu'on y pensoit le moins, elle se trouvoit saisie d'un violent accès de fureur, pendant lequel elle parloit de choses éloignées & absentes, comme si elles eussent été présentes, & qu'elle les eût vues de ses yeux. Elle dit dans un de ces accès, qu'un homme qui étoit à la campagne, arriveroit bientôt, & qu'il lui parleroit de la Religion chrétienne. Une autre fois elle dit que deux Catéchistes viendroient à un certain jour qu'elle marqua, & qu'ils jetteroient je ne sçais quelle eau sur elle & par toute sa maison. Elle fit en même temps des signes de Croix, & commença à contrefaire ceux qui aspergent le peuple d'eau bénite. Un des assistans lui ayant demandé pourquoi elle paroissoit in-

quiete sur cette eau & sur ces signes de Croix ; *c'est*, répondit-elle, *que je les crains comme la mort.* Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, freres ou parens de cette jeune femme, avoient été attaqués de la même maladie cinq ou six mois auparavant. Leur furie devenoit si grande dans des momens, qu'on étoit obligé de les lier, parce qu'ils se battoient rudement les uns les autres, faisoient des extravagances, dont on avoit sujet d'appréhender de funestes suites. Ces pauvres gens chercherent toutes sortes de remedes pour se délivrer d'un mal si fâcheux. *Tcham*, chef des *Tao-ssée*, qui se faisoit appeller *Tien-ssée*, ou le Docteur céleste, vint alors à *Fou-tcheou.* Ce beau nom est héréditaire à sa famille ; ensorte que son fils, fût-il le plus ignorant & le plus stupide de tous les hommes, aura le nom de *Docteur céleste* comme son pere. Celui qui gouverne aujourd'hui le *Tao-ssée*, est un homme d'environ trente ans, fort agréable & fort bien fait. Il est superbement vêtu, & il se fait porter sur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaise. C'est ainsi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine

Chine pour visiter ses Bonzes, & pour faire une abondante recolte d'argent. Car comme les *Tao-ssée* dépendent de lui, ils sont obligés de lui faire des présens considérables pour recevoir son approbation, & pour être maintenus dans leurs privileges. Le *Tcham-Tien-ssée* vint donc à *Fou-tcheou* avec une suite nombreuse, & dans l'équipage dont je viens de parler. Les *Tao-ssée*, fiers de l'arrivée de leur chef, firent courir le bruit par toute la ville que les Prédicateurs de la loi chrétienne n'osoient paroître, & qu'ils avoient pris la fuite. Cependant nous étions tous deux à *Fou-tcheou*, le Pere de Chavagnac & moi, & je demeurai encore plus de deux mois après en cette ville. Tous les malades de *Fou-tcheou*, & tous ceux à qui il étoit arrivé quelque infortune, vinrent trouver le Docteur céleste, pour être soulagés de leurs maux. Le Docteur prononçoit gravement ce peu de mots, *niamtching hoam tcha pao*, qui signifient *levez les yeux vers l'esprit tutélaire de votre ville, afin qu'il connoisse vos maux & qu'il m'en fasse son rapport.*

La famille dont je viens de parler, ne manqua pas de se présenter au Docteur céleste, comme les autres, dans l'espé-

rance de trouver quelque remede au furieux mal, qui les désoloit. A force de *Taels*, ils obtinrent du Docteur céleste, & de ses disciples, un bâton couvert de caracteres diaboliques, & long à-peu-près comme le bras. Toutes les fois qu'ils seroient tourmentés, ils devoient s'en servir, en pratiquant certaines cérémonies; mais bien loin d'être soulagés, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut jusqu'à trois fois recours à ces imposteurs. Ils vinrent à trois reprises différentes dans sa maison, firent à chaque fois un sacrifice, où ils égorgerent un coq, un chien & un cochon. Ces sacrifices ne furent point inutiles à ces misérables; car ils se régalerent fort bien ensuite de la chair de ces animaux : mais ils le furent entiérement à cette pauvre femme, aussi-bien que le bâton & les caracteres : elle n'en fut soulagée en aucune maniere. Sa mere, touchée de l'état pitoyable où elle la voyoit, la fit changer de demeure, & la mena dans sa maison. A peine y eut-elle été quelques jours, que son mal se communiqua encore à quatre jeunes gens âgés de quinze, de vingt & de vingt cinq ans. Ceci arriva au mois de juin.

Un Chrétien nommé Jean *Teng*, ami

de cette famille, alla voir les malades. Il les assura que leur mal étoit une infestation visible des démons, qu'ils devoient avoir recours à Dieu, & embrasser sa sainte loi; que c'étoit le seul remede qui pût les délivrer du mal horrible qui les tourmentoit. Les paroles de ce fervent Chrétien eurent leur effet. Les malades implorerent le secours de Dieu, & envoyerent prier le Pere de Chavagnac de vouloir bien les assister. Le Missionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche, qu'ils n'eussent renoncé à leur idolâtrie, & à leurs malheureuses superstitions. Ils le firent, & pour marquer qu'ils agissoient de bonne foi, ils lui apporterent le bâton & les livres du Docteur céleste, & toutes les idoles qui étoient dans la maison, le conjurant de ne pas abandonner une famille désolée, qui attendoit sa guérison du Seigneur du Ciel. Le Pere qui connoissoit parfaitement le génie des Chinois, se contenta d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans cette maison. Ces bons Chrétiens pleins de confiance, s'y rendirent avec un crucifix, une image de Notre-Seigneur, des chapelets & de l'eau bénite, & aussi-tôt toute la famille devint tranquille, sans

qu'il parût les moindres restes de leur premiere fureur. Un Bonze qui fut témoin de cette merveille avec quelques Infideles, au lieu d'en glorifier Dieu, assura que cette guérison étoit l'effet du hasard. Mais Dieu pour lui imposer silence, permit que les malades retombassent plus violemment que jamais, aussi-tôt que les Chrétiens se furent retirés. Et ce qui acheva de le confondre, c'est que dès qu'on les rappella, ces nouveaux emportemens de fureur se calmerent encore, aux uns par le chapelet qu'on leur mit au cou, & aux autres par l'eau bénite qu'on jetta sur eux. On plaça ensuite la croix au lieu le plus apparent de la maison, on mit de côté & d'autre des bénitiers & des rameaux bénits, ce qui, outre le mal, fit cesser encore entiérement un grand fracas, qu'on entendoit souvent auparavant dans cette maison.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles si surprenans, demanda le saint baptême. Le Pere ne voulut leur accorder cette grace, qu'après qu'ils sçauroient parfaitement la doctrine chrétienne & les prieres ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur dont le Missionnaire fut si

pénétré, qu'il en baptisa trois le 16e de juillet, & quatre autres quatre jours après. Le huitieme de la troupe moins docile aux attraits de la grace, différa de se convertir. Mais Dieu qui vouloit l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportoit. Un serpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla jusqu'à la ceinture. On eut recours au Pere, qui lui envoya un remede. Dès le lendemain l'enflure cessa, & le malade saisi de frayeur & pénétré de reconnoissance, embrassa la religion à laquelle il se sentoit déja redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune femme qui avoit été le sujet & l'occasion de tant de merveilles, qui ne se rendit point. Elle avoit marqué d'abord un assez grand desir d'être baptisée, elle remit ensuite sous divers prétextes. Le plus apparent étoit que son mari étant allé à *Nankin*, il trouveroit mauvais qu'elle embrassât une religion étrangere en son absence. Ce fut en vain que son beau-pere la pressa d'adorer le vrai Dieu, & de suivre son exemple & celui de ses parens; rien n'eut la force de l'ébranler, & elle est demeurée jusqu'à présent dans son infidélité : tant les jugemens de Dieu sont impénétrables; il choisit l'un &

abandonne l'autre, ſans que perſonne puiſſe ſe glorifier ni ſe plaindre. Voilà quelles ſont les véritables croix d'un Miſſionnaire; rien n'afflige plus ſenſiblement, que de trouver de ces ames indociles qui réſiſtent à la grace, & qui tournent à leur damnation les travaux & le ſang de Jeſus-Chriſt.

Avec le peu de zele que je puis avoir, je ne laiſſai pas l'année derniere de ſentir toute l'amertume de ces croix à l'occaſion d'une perſonne mourante. Son mari vint me prier de l'aſſiſter dans ce dernier paſſage. Je le ſuivis ſur l'heure en bottes chinoiſes, qui eſt une chauſſure très-incommode, & je fis cinq grandes lieues à pied par une chaleur exceſſive, dont je fus très-incommodé. Mais les diſpoſitions où je trouvai la malade, me dédommagerent bientôt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai ſur les myſteres de notre religion, elle me répondit comme une perſonne qui en étoit parfaitement inſtruite, & me demanda avec de grandes inſtances que je la baptiſaſſe. Comme elle étoit dans un péril évident, je lui accordai la grace qu'elle me demandoit. Elle mourut en vraie prédeſtinée quelques jours après, & l'on m'aſſura qu'après ſa mort, elle

s'étoit apparue à son mari, & qu'elle l'avoit averti d'une voix distincte & très-intelligible, de se faire Chrétien, pour la suivre au ciel où elle alloit. Son mari vint effectivement demander le baptême, mais comme on ne voulut pas le lui accorder, à moins qu'il ne renonçât à certains engagemens criminels, & à des manieres de gagner du bien, qui ne s'accordent point avec les maximes de l'Evangile, il n'eut pas assez de courage pour se faire cette sainte violence, qui ravit le ciel, & il vit la vérité sans la suivre. La perte de cet homme, que je croyois gagné, me causa une douleur d'autant plus vive, que sa conversion me faisoit espérer celle de plus de cinquante de ses parens, qui étoient établis dans le même lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaisir à peu près semblable. Pendant que j'étois absent, il mourut un Chrétien que sa ferveur & sa piété me rendoient cher. Je l'avois nommé Augustin, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le même zele que Saint Augustin son patron l'avoit combattue. Toute sa famille se disposoit à recevoir le baptême, c'étoit l'effet de ses soins. Un de ses enfans âgé de quinze à seize ans, avoit déja

été baptiſé, & je l'avois nommé Ignace. Ce jeune homme qui a de l'eſprit & qui eſt habile dans les lettres, travailloit à l'exemple de ſon pere, à inſtruire ſa mere, ſes freres & ſes ſœurs. Son pere qui a conſervé juſqu'au dernier ſoupir un attachement ſincere pour ſa religion, voyant qu'il ne pouvoit avoir de Prêtres pour l'aider à bien mourir, fit venir des Catéchiſtes; il les pria de réciter les prieres de l'Egliſe, qui ont été traduites en chinois. Il y répondit avec beaucoup de dévotion, & après avoir donné toutes les marques d'une piété vraiment chrétienne, il rendit ſon ame à Dieu. Cet homme n'étant encore que catéchumene, eut une fluxion très-fâcheuſe ſur un œil. Un Infidele de ſes amis, lui dit que les Dieux du pays ſe vengeoient par là de ce qu'il vouloit embraſſer une religion étrangere. Auguſtin ſe mocqua de l'aveuglement de ſon ami, & lui dit, qu'il n'y avoit rien dans ſon mal d'extraordinaire & de ſurnaturel, qu'il ne craignoit point la colere des Dieux chimériques qu'on adore à la Chine, & que la religion chrétienne étant la véritable religion, il l'embraſſeroit, quand il devroit lui en coûter les deux yeux & la vie. Il vint quelques jours après me raconter l'entre-

tien qu'il avoit eu, & me demander le baptême. Depuis la mort de ce fervent Chrétien, il ne m'a pas été possible de rien gagner sur l'esprit de sa femme & de ses enfans, parce qu'un oncle, homme violent & entêté des superstitions des Bonzes, les a tous pervertis. Je craindrois même pour la foi du jeune Ignace, le seul de cette famille qui soit Chrétien, s'il n'avoit jusqu'à présent témoigné une fermeté & un courage beaucoup au-dessus de son âge. Nous serions trop heureux dans nos Missions, si les conversions se faisoient à milliers, & qu'on n'y trouvât point d'obstacles. Le salut des hommes a infiniment coûté à Jesus-Christ; nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en coûte aussi un peu.

Je reviens à la jeune femme dont j'ai parlé, & qui a donné lieu à cette longue digression. Si son incrédulité affligea le Pere de Chavagnac, la ferveur de ses parens, qui s'étoient convertis, fut pour lui le sujet d'une grande consolation. Leur zele pensa même les porter trop loin; car peu s'en fallut qu'ils n'allassent en troupe dans le Pagode de leur village, renverser & briser l'idole que l'on y adore; mais le Pere qui en fut averti à temps, prévint les suites fâcheuses qu'au

roit eu ce zele indiſcret. Il leur repréſenta que ces violences ne pouvoient qu'attirer ſur eux & ſur tous les Chrétiens une cruelle perſécution, & rendre les Païens encore moins traitables, & que pour l'acquit de leur conſcience, il ſuffiſoit qu'ils fuſſent prêts à faire profeſſion, & à rendre raiſon de leur foi, lorſqu'on les en interrogeroit. Mais pour ſignaler leur zele d'une maniere auſſi agréable à Dieu & moins dangereuſe, il leur propoſa un expédient, qu'ils goûterent fort; ce fut d'ériger dans leur maiſon un monument, qui conſervât la mémoire de la grace qu'ils avoient reçue, & dont la vue les excitât eux & leur poſtérité à en témoigner à Dieu leur ſincere reconnoiſſance. Il fut donc réſolu que l'on feroit une inſcription qui expliqueroit nettement la maladie dont cette famille avoit été attaquée, ſa délivrance miraculeuſe, les noms & le nombre des perſonnes, les ſuites qu'avoit eu cette faveur divine, l'année & le jour que cela étoit arrivé, & que cette inſcription feroit placée dans le lieu le plus honorable de la maiſon, ce qui fut exécuté.

Les dernieres nouvelles que j'ai reçues de ce pays-là, marquoient que

Notre-Seigneur continuoit de répandre ses graces sur cette Chrétienté naissante: car les maladies qu'il envoye à plusieurs de ces Infideles, sont de véritables faveurs, puisqu'elles les conduisent ordinairement à la connoissance de Dieu. A la porte du nord de la ville de *Fou-tcheou*, il n'y avoit pas un seul Chrétien. Trois familles qui logent ensemble, composées de trente-cinq à quarante personnes, furent attaquées du flux de sang à la fin du mois d'octobre. Un jeune enfant de la premiere famille, en mourut en moins de dix jours, malgré les prieres & les sacrifices des Bonzes. A peine celui-là étoit-il mort, qu'un enfant de la seconde famille se trouva à l'extrémité: les parens allarmés coururent à l'Eglise, demander qu'on le vînt baptiser. Le Pere envoya un Catéchiste pour l'instruire, & peu de jours après, il alla lui-même pour le baptiser, parce que le mal augmentant, il y avoit lieu de craindre qu'on ne fût surpris. Le baptême sembla le soulager; & le Pere de Chavagnac ayant offert à Dieu le saint Sacrifice de la messe pour lui, le sang s'arrêta ce jour-là même, & l'enfant se trouva guéri. Cet événement frappa si vivement toute cette famille, qui con-

ſiſtoit en neuf perſonnes, qu'elle ſe fit inſtruire, & reçut le ſaint Baptême. Le flux de ſang s'étant communiqué depuis à la troiſieme famille, il y a lieu d'eſpérer qu'elle profitera du bon exemple de ſes voiſins. Voilà, Monſeigneur, une partie de ce qui s'eſt paſſé depuis un an & demi dans la ville de *Fou-tcheou*.

Le Pere Baborier, un de nos chers Compagnons, qui a ſoin de l'ancienne égliſe de *Tin-tcheou*, dans la Province de *Fokien*, travaille avec bien plus de ſuccès. Ce Pere avec lequel je partis de France, eut le bonheur d'arriver un an plutôt que moi, parce que je fus obligé, ſuivant mes ordres, de paſſer par les Indes; au lieu que s'étant embarqué ſur l'Amphitrite, que nous trouvâmes au Cap de Bonne-Eſpérance, il vint ici en droiture & ſans s'arrêter. Le Pere Baborier eſt donc depuis quatre ans à la Chine, où il a eu la conſolation de baptiſer plus de cinq cens perſonnes. Je ſouhaiterois pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait; vous en feriez aſſurément édifié. Un Chrétien de ſon égliſe, qui a paſſé par ici depuis peu de jour, m'a raconté des choſes merveilleuſes de la charité & du zele de ce fervent Miſſionnaire, qui a un grand ſoin

de cacher tout ce qui pourroit inspirer de l'estime pour sa personne. J'ai reçu de lui un petit mémoire, où il ne me parle que de quelques événemens extraordinaires, qui sont des marques de la bonté & de la miséricorde de Dieu sur ces peuples.

Les infestations des démons sont assez ordinaires à la Chine, comme généralement dans tous les pays où Jesus-Christ n'est point connu ; ce qui n'est pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remportée sur l'enfer. Une famille païenne de la petite ville de *Cham-ham*, dépendant de *Tchin-tcheou*, souffroit une persécution, dont le démon seul paroissoit pouvoir être l'auteur. Des mains invisibles renversoient & brisoient les meubles de la maison à l'heure qu'on y pensoit le moins. Tantôt on voyoit un grand feu allumé dans une chambre, où un moment auparavant il n'y avoit pas une étincelle, & tantôt des figures humaines monstrueuses & capables d'imprimer de la terreur, paroissoient peintes sur du papier, & attachées aux murailles, sans qu'on pût deviner qui les y avoit mises. Il se passoit beaucoup d'autres choses aussi surprenantes, auxquelles on ne

croyoit pas que les hommes pussent avoir aucune part. Le chef de cette famille, inquiet & impatient de se voir ainsi tourmenté, n'oublia rien de ce que la superstition la plus aveugle peut suggérer pour se délivrer de ces mauvais hôtes. Il s'adressa d'abord à une espece de Bonzes qu'on appelle *Hochans*. Ce sont les adorateurs de l'Idole *Foé*, les Prédidateurs de la Métempsycose, & les auteurs de cent ridicules fables qu'ils ont apportées à la Chine avec leurs Idoles, soixante ou quatre-vingt ans après la naissance de Jesus-Christ. Les *Hochans* n'ayant pu donner de secours à cette famille affligée, on fit venir une autre espece de Bonzes, qu'on appelle *Ssée-congs*. Je ne sçai ce que ce mot signifie. Ceux-ci firent, dans la maison infestée, plusieurs cérémonies mystérieuses : mais ce fut à leur confusion. Ils attribuerent à leur petit nombre, le mauvais succès de leurs opérations diaboliques ; ainsi, de trois qu'ils étoient d'abord, il y vinrent dix pour être plus forts, disoient-ils, contre l'esprit qu'ils vouloient chasser. C'étoit chaque jour une comédie nouvelle ; le peuple y accouroit en foule, & la maison étoit toujours pleine de toute sorte de gens. Un Chrétien s'y

trouva par hazard ; il ne put voir toutes les extravagances que faiſoient les *Sſée-congs* , ſans être touché de l'aveuglement de ceux qui ſe laiſſoient ainſi tromper par ces malheureux. *Qu'on eſt à plaindre dans cette maiſon !* dit aſſez haut ce Chrétien, *on y fait bien de la dépenſe inutilement. Si l'on avoit recours au Dieu des Chrétiens*, *qui eſt le ſouverain Seigneur du ciel & de la terre* , *& la terreur des démons* , *on auroit bientôt la paix* , *ſans qu'il en coûtât la moindre choſe*. Perſonne ne parut faire attention à ce que le Chrétien venoit de dire. On le remarqua cependant. Les Bonzes continuerent leurs jongleries, l'eſprit malefique tint ferme & s'en moqua ; de ſorte que les *Sſée-congs* n'en pouvant venir à bout, il fallut appeller les *Tao-ſſée* : c'eſt une troiſieme eſpece de Bonzes, dont j'ai déja parlé. Ceux-ci, fiers de ſe voir ainſi recherchés dans une ſi heureuſe conjoncture, entrerent orgueilleuſement dans cette maiſon, promettant, d'un air fanfaron, qu'ils ſçauroient bientôt réduire ce malin eſprit. Leur fierté ne dura pas : car à peine eurent-ils mis le pied dans la maiſon, qu'une grêle de pierres fondit ſur eux, ſans qu'on pût découvrir ceux qui les lançoient. Les

Tao-ſſée, peu accoutumés à un pareil traitement, ſe retirerent plus vîte qu'ils n'étoient venus, & laiſſerent ces pauvres affligés dans un nouveau trouble. Le chef voyant que tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors étoit inutile, s'aviſa de changer de demeure, croyant qu'il pourroit ainſi trouver le repos qu'il cherchoit depuis ſi long-temps. Il alla donc loger dans une nouvelle maiſon ; l'eſprit mauvais l'y pourſuivit, ce qui le jetta dans une eſpece de déſeſpoir. Accablé de chagrin & de tourment, il rencontra dans la rue le Chrétien, dont j'ai parlé : *N'eſt-ce pas vous*, lui dit-il, *mon ami, qui vous moquiez dernierement des Bonzes dans ma maiſon, & qui prétendiez que le Dieu des Chrétiens pouvoit ſeul me ſecourir ? C'eſt moi-même*, reprit le Chrétien, *& il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la vérité de ce que je vous ai dit. Il y a dans votre voiſinage, des Chrétiens pleins de piété & de ferveur : invitez-les à ſe joindre aux autres Chrétiens de cette ville, & à venir chez vous prier tous enſemble le Dieu que nous adorons ; & j'eſpere que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui ſeront offerts pour vous. Pécheur & nouvellement Chrétien que je ſuis, je n'oſe pas aller ſeul chez vous, parce que je ne mérite*

pas d'être écouté. Mais pour mes freres, leurs prieres ſeront agréables, & vous en ſentirez sûrement les effets. Au reſte, que la multitude ne vous épouvante pas ; il ne vous en coûtera ni repas ni argent ; car, dans la loi que nous profeſſons, le déſintéreſſement eſt parfait.

L'Infidele écouta ce que le Chrétien lui diſoit, & parut en être content; mais le moment de ſa converſion n'étoit pas encore venu : Dieu l'y diſpoſoit ſeulement par cette entrevue. Quelques jours après, les vexations du démon ayant redoublé, ce pauvre homme, tout hors de lui, ſe leve à minuit, court à la maiſon du Chrétien qui lui avoit donné de ſi ſalutaires conſeils, le force de lui ouvrir ſa porte, & le conjure, au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque aſſiſtance. Le Chrétien vouloit attendre le jour : mais l'Infidele fit de ſi grandes inſtances, que le Chrétien fut obligé de le ſuivre. Après s'être recommandé à Dieu, il prit ſon chapelet & de l'eau-benite ; & ſe confiant uniquement en la miſericorde de Notre-Seigeur, il entra dans la maiſon de l'Infidele, & y fit ſa priere à genoux & le viſage contre terre. Il arracha enſuite les affiches & les écri-

teaux des Bonzes, foula aux pieds ces figures monſtrueuſes, auxquelles perſonne n'oſoit toucher, les jetta au feu; &, après avoir fait enlever tout ce qu'il y avoit de ſuperſtitieux, il procura à cette maiſon une paix & une tranquillité ſi parfaite, qu'elle n'a point été troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille, pénétré d'une vive reconnoiſſance de la grâce qu'il venoit de recevoir, déclara qu'il vouloit être Chrétien. Il commença dès-lors à garder les jeûnes & les abſtinences de l'Egliſe, & à faire faire en commun, le matin & le ſoir, les prieres des Chrétiens, que ſa famille apprit en peu de temps. Il en ajouta encore pluſieurs autres en l'honneur de Notre-Seigneur & de la ſainte Vierge. Le Pere Baborier étant venu à *Cham-ham*, on lui préſenta ce fervent Cathécumene, & il eut la conſolation de le baptiſer avec toute ſa famille. Ce nouveau Chrétien n'a rien diminué de ſa ferveur depuis ce temps-là, & il eſt aujourdhui le modele & l'exemple des Néophytes. Il n'y a pas long-tems que quelques Infideles ayant voulu l'engager à écrire ſon nom ſur une planche qu'on devoit porter devant une Pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenoit,

& la mit en pieces en préſence de ces Idolâtres, qui le menacerent de le déférer au Mandarin. *Allons*, dit-il, *devant lui, & voyons qui de nous a raiſon.* Les Infideles étonnés de ſa fermeté, ſe retirerent, & le laiſſerent en repos.

La converſion que je viens de raconter n'eſt pas la ſeule merveille que Dieu ait faite dans cette Miſſion. Le Pere Baborier marque, dans la relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits aſſez remarquables. Pluſieurs malades guéris par l'invocation du nom de Dieu; un infidele, âgé de 26 ans, de furieux qu'il étoit, rendu traitable & remis en ſon bon ſens, au moment qu'un Chrétien lui jette de l'eau bénite, & lui fait prononcer les noms de Jeſus & de Marie; deux femmes en travail, tout-à-coup délivrées par l'application des ſaintes Reliques, qu'on leur attacha au col; un enfant Chrétien, âgé de 11 ans, qui étoit tombé dans un puits profond, ſoutenu par une main inviſible, qui le porte, d'une maniere dont il s'apperçoit lui-même, ſur un rebord pratiqué à côté de la ſurface de l'eau, d'où l'on le retira enſuite ſans qu'il eût le moindre mal; enfin je trouve une maiſon conſervée au milieu d'un violent incendie,

qui en consume cent quarante & une autres. Cette maison appartenoit à un Chrétien ; le feu l'effraya, il s'enfuit & abandonna la maison. Un autre Chrétien de ses amis, plein de courage & de foi, y va, y jette de l'eau bénite, & préserve cette maison par les ferventes prieres qu'il fit à Dieu. Le Pere Baborier, qui a été sur les lieux, & qui a vu cette maison, assure que le feu l'épargna seule, & que toutes les autres qui la touchoient & qui l'environnoient, ont été entiérement détruites & consumées. J'aurois un peu de peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes, qui font gloire de leur incrédulité ; mais à vous, Monseigneur, dont je connois depuis si long-temps la foi & la religion, je me ferois un scrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous les miséricordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore, dans ces derniers temps, faire éclater sa puissance, pour animer la foi des Néophytes.

Lorsque j'allai à *Fou-tcheou*, je laissai les Peres le Couteulx, de Tartre, & Franki à *Nan-tchang*. Ils n'y demeurerent pas inutiles pendant les quatre mois que je fus absent. Il n'y avoit que très-peu

de temps qu'ils étoient arrivés à la Chine, & à peine pouvoient-ils dire deux mots en Chinois : ils ne laisserent pas cependant, à force de travail & d'application, d'apprendre les termes les plus nécessaires pour parler aux Chrétiens des choses de Dieu. Ils faisoient venir nos domestiques, répétoient devant eux ce qu'ils avoient appris par cœur ; & quand ils en étoient entendus, ils se hasardoient de dire les mêmes choses dans une assemblée. Dieu bénit leur travail & leurs bonnes intentions : je trouvai à mon retour qu'ils avoient baptisé quarante neuf personnes, & qu'ils avoient assisté à plusieurs assemblées de femmes Chrétiennes pour les instruire, les confirmer dans la Foi, & baptiser les Catéchumenes. Il seroit difficile de marquer ici la piété avec laquelle les Chrétiens passerent la semaine Sainte. Le Dimanche, le concours fut extraordinaire ; l'église se trouva trop petite, quoique d'ailleurs elle soit assez grande ; on bénit des rameaux, des parfums & des bougies, que les Chrétiens ont coutume de brûler durant le cours de l'année, devant les saintes images. Le Jeudi-Saint, on conserva le Saint-Sacrement, comme on a coutume de le faire en Europe. Pendant tout le

temps qu'il fut exposé, les Chrétiens se partagerent pour venir l'adorer, de sorte que toute l'après-dînée, & la nuit suivante, il y en eut toujours plusieurs en prieres. Ils récitoient d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prieres en forme de litanies à l'honneur du Très-Saint Sacrement. Le vendredi, l'église se trouva encore trop petite. On y fit l'adoration de la Croix de la même maniere que nous la faisons en Europe. Tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'après cette sainte cérémonie, ces fervens Néophytes prirent une rude discipline. Le samedi on fit les cérémonies ordinaires de l'église, & le jour de Pâques, plus de cent personnes communierent, & l'église fut presque toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir.

Je ne crois pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajoutant ici une petite relation de ce qui s'est passé dans les Missions *de Kien-tchang*, & de *Nan-fang*, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août de l'année 1702. Cette relation est du Pere Premare, qui étoit alors chargé de ces deux églises, où il a baptisé plus de six cens personnes : & comme elle est écrite avec une naïveté qui persuade, je la transcris sans y rien

changer. Elle vous donnera, Monſeigneur, une idée des petites excurſions que nous faiſons quelquefois à la campagne, & des biens qu'on en retireroit, ſi les Miſſionnaires étoient en état de faire plus ſouvent de ces ſortes de voyages. Voici donc ce que dit ce Pere.

« Je partis de *Nan-tchang-fou* au com-
» mencement du mois de février, pour
» me rendre à mon Egliſe de *Kien-tchang*.
» J'arrivai à *Fou-tcheou*, qui étoit ſur
» mon paſſage, aſſez à temps pour aſſiſ-
» ter à la mort d'un ſaint vieillard nommé
» Paul, qui avoit été un des premiers &
» des plus zélés Chrétiens de cette nou-
» velle égliſe. Ce bon homme attendoit
» la venue de quelque Pere, avec une
» ardeur & une confiance admirable.
» Quoiqu'il baiſsât tous les jours, &
» qu'il ſe vît prêt de mourir, il diſoit
» toujours qu'il ne mourroit pas ſans
» recevoir les Sacremens. Il n'y avoit
» cependant guere d'apparence qu'il
» pût avoir ce bonheur lorſque j'arrivai.
» Dès le lendemain, je lui portai le ſaint
» Viatique, qu'il reçut avec des ſenti-
» mens de dévotion dont je fus attendri.
» Dans ce moment, il ſe répandit ſur
» ſon viſage un certain air de joie, qui
» fut comme un préſage du bonheur dont

» ſon ame alla jouir dans le Ciel, deux
» ou trois jours après, comme j'ai tout
» ſujet de le croire. C'eſt ainſi que Dieu
» aime à ſe communiquer aux pauvres,
» & à les récompenſer dès cette vie de
» la fidélité avec laquelle ils l'ont ſervi.

» Je paſſai enſuite par *Kien-tchang*,
» mais ſans m'y arrêter, & je me rendis
» à *Nan-foug*, avec les Peres de Go-
» ville & Noëlas qui m'accompagnoient.

« Nous arrivâmes quelques jours avant
» le Carême. Comme nous ne pouvions
» pas y demeurer long-temps, j'exhortai
» les hommes à approcher des ſacremens,
» & je preſſai les femmes d'achever leurs
» aſſemblées. Je puis dire, à la gloire de
» notre Seigneur, que la plûpart s'ac-
» quitterent de leur devoir avec beau-
» coup de religion, venant aſſiduement
» à l'égliſe, & ſe tenant prêts pour appro-
» cher des ſacremens à leur rang. Si je
» leur avois donné de meilleurs exem-
» ples, c'eſt-à-dire, ſi j'avois eu plus
» de zèle, plus de recueillement & plus
» de vertu, leur ferveur eût été encore
» plus grande. C'eſt particuliérement
» dans les aſſemblées des femmes qu'un
» Miſſionnaire a beſoin d'une patience
» & d'une égalité inaltérable. On y bap-
» tiſe les enfans, & quelquefois auſſi des
» filles

» filles & des femmes adultes. Celles-ci
» sont pour l'ordinaire des Païennes,
» qui ayant eu le bonheur d'entrer dans
» une maison Chrétienne, n'y sont pas
» long-temps sans s'instruire de la Reli-
» gion, & sans souhaiter le baptême. Je
» tins six ou sept de ces assemblées pen-
» dant le Carême.

» L'application avec laquelle on
» instruit les Chrétiens qui sont dans
» les villes, ne nous doit pas faire né-
» gliger ceux de la campagne. J'ai éprou-
» vé que c'est dans les villages qu'on
» fait le plus de fruit, & qu'y trouvant
» des ames mieux disposées, c'est-à-dire,
» plus saintes & plus innocentes, on y
» goûte aussi une plus grande consola-
» tion. La premiere semaine de Carême,
» j'allai à un village nommé *Lou-kang*,
» à une petite journée de *Nan-fong*. Ce
» sont trois ou quatre hameaux, si peu
» éloignés les uns des autres, qu'ils pa-
» roissent n'en faire qu'un. Sur le chemin,
» je laissai dîner à loisir ceux qui m'ac-
» compagnoient, & j'avançai toujours
» en attendant qu'ils me joignissent. Je
» trouvai, sur une petite coline, un
» homme qui faisoit le même chemin
» que moi. Il me regarda fort attentive-
» ment, surpris sans doute de voir un

» étranger ſeul & à pied. Il me ſuivit
» d'abord ſans rien dire ; à la fin, il ne
» put s'empêcher de me parler. Je profi-
» tai de l'occaſion ; je lui annonçai le
» Royaume de Dieu, & je l'exhortai à
» ſe convertir. Tout ce que je lui dis fit
» impreſſion ſur ſon cœur, & par un
» effet merveilleux de la grace du Sei-
» gneur, il en fut ſi vivement touché,
» qu'il réſolut de ſe faire Chrétien.

» Auſſi-tôt que je parus à *Lou-kang*, la
» nouvelle de mon arrivée ſe répandit
» de maiſon en maiſon. Le lendemain,
» après avoir dit la Meſſe, j'allai dans
» un petit bois, pour y prier Dieu :
» mais à peine y fus-je entré, que plu-
» ſieurs de ces bonnes gens vinrent m'y
» trouver. Je les recevois avec amitié,
» & je les envoyois à la maiſon, où mon
» Catéchiſte faiſoit l'inſtruction. Comme
» il parloit d'une maniere plus intelli-
» gible pour eux que je n'aurois pu
» faire dans le jargon du pays, il étoit
» plus capable de les inſtruire que moi.
» Dans cette premiere viſite, je ne
» conférai le baptême qu'à dix-huit per-
» ſonnes que je trouvai très-bien diſpo-
» ſées ; mais je promis aux autres, qui
» ſouhaitoient de le recevoir, de revenir
» les voir dans quatre ou cinq mois,

» & d'en baptiser alors un plus grand » nombre. Avant que de quitter *Lou-* » *kang*, je fis quelques réglemens, & je » nommai quatre de ces nouveaux Chré- » tiens pour instruire les Catéchumenes, » & pour avoir soin du petit troupeau. » Une charité assez légere que je fis alors » à une pauvre femme malade, donna » de l'estime pour le Christianisme. Elle » languissoit depuis trois ou quatre ans, » abandonnée de ses plus proches parens, » qui étoient rebutés de la voir si long- » temps dans cet état, & qui, d'ailleurs, » n'avoient pas le moyen de la soulager. » Après qu'elle eut été instruite, j'allai » la baptiser dans sa cabane, je la trou- » vai couchée sur un peu de paille; il » n'y a point de bête en Europe qui » n'en ait de meilleure. Les Chrétiens la » consolerent le mieux qu'ils purent. Je » mis une piece de trente sols entre les » mains d'un des plus vertueux, pour » fournir à cette pauvre femme quelque » petit secours, ou pour la faire enter- » rer si elle venoit à mourir; leur faisant » entendre qu'en cela j'envisageois en- » core plus le bien de son ame, que celui » de son corps. Je lui recommandai de » ne la point quitter & de lui parler » souvent de Dieu. Deux jours après

» mon départ, j'appris qu'elle étoit
» morte dans de grands ſentimens de
» piété. Il ne faut qu'une petite aumône,
» faite à propos, pour gagner quelque-
» fois à Jeſus-Chriſt, ou pour conſerver
» dans la foi tout un village.

» Les Chrétiens que j'avois baptiſés
» à *Lou-kang*, vinrent à *Nan-fong*, paſſer
» les fêtes de Pâques, & m'amenerent
» quatre ou cinq perſonnes que je bap-
» tiſai. Il y avoit parmi eux un jeune
» homme de dix-ſept à dix-huit ans,
» qui me parut être dans des diſpoſitions
» admirables. Je n'ai point encore trouvé
» à la Chine de meilleur cœur. Comme
» il eſt riche, ſa mere & ſon aïeule
» donnoient tous les ans dix *taels* aux
» Bonzes, afin qu'il eût du ſuccès dans
» ſes études. Il me promit que ſa femme,
» ſa mere, ſa grand'mere & tous ſes
» parens embraſſeroient la Religion
» Chrétienne, & qu'il n'auroit point de
» repos, qu'ils n'euſſent tous reçu le
» Baptême. Quand on fera une petite
» égliſe à *Lou-kang*, ce qu'il faut faire
» au plutôt, ce jeune Chrétien pourra
» ſans peine en faire les frais. Voilà mon
» voyage de *Lou-kang*.

» J'ai toujours cru que les Chinois,
» du génie dont je les connoiſſois,

» feroient charmés des cérémonies de
» l'église, si nous pouvions les faire avec
» un peu plus d'éclat. Comme nous
» étions trois Jésuites à *Nan-fong*, nous
» résolûmes de faire toutes les cérémo-
» nies de la Semaine sainte. Nous com-
» mençâmes donc le Jeudi : il y eut ce
» jour-là environ quarante personnes
» qui communierent, nous dîmes une
» grande messe avec Diacre & Soudiacre.
» Avant la Communion, je prononçai
» tout haut les actes qu'on fait faire en
» approchant de ce divin sacrement.
» Quoique la langue Chinoise ne soit
» pas féconde en affections du cœur,
» cela eut beaucoup de succès ; car,
» soit par la nouveauté, soit par l'air
» & la maniere dont cela se passa, je
» remarquai sur le visage de ces bons
» Chrétiens, une dévotion que je n'a-
» vois pas encore vue. Les Chinois ne
» se servent que de prieres vocales,
» je crois qu'il seroit très-avantageux
» de les disposer peu à peu à l'oraison
» mentale, en faisant d'abord à haute
» voix devant eux, les réflexions & les
» actes qu'ils ne sont pas capables de
» produire d'eux-mêmes. La chapelle
» où nous plaçâmes le saint Sacrement,
» étoit très-bien parée, & les belles

» images de la passion, qu'on m'a en-
» voyées cette année de France, tou-
» cherent sensiblement tous les Chré-
» tiens. Je fis le soir le lavement des
» pieds de la maniere qui est marquée
» dans le Rituel. J'avois eu un peu de
» peine à résoudre quelques-uns de nos
» Néophytes à cette sainte cérémonie,
» plusieurs disant comme saint Pierre,
» qu'ils ne pourroient jamais souffrir
» qu'on s'humiliât ainsi devant eux.
» Après une priere à Notre-Seigneur,
» on tira au sort douze noms, & il ar-
» riva par un effet de la Providence,
» que tous ceux dont on tira les noms,
» étoient les plus fervens & les plus
» vertueux. Il y en eut un sur-tout qui
» par humilité prioit Dieu de tout son
» cœur que son nom ne vînt pas. Les
» Chinois sont propres à remarquer ces
» petites circonstances, & celle-ci servit
» beaucoup à leur rendre cette céré-
» monie plus vénérable. De plus, les
» habits sacrés que je pris avec les deux
» autres Peres, les cierges allumés, les
» prieres en Chinois & en Latin, la
» modestie que je crus nécessaire en
» cette occasion plus qu'en aucune au-
» tre; tout cela fit sur eux de si vives
» impressions, qu'ils se crurent obligés

» de vivre encore avec plus de ferveur
» qu'auparavant, & d'imiter autant qu'ils
» pourroient les douze Apôtres, qu'ils
» avoient eu l'honneur de représenter.

» Le vendredi-Saint, l'adoration de
» la croix se fit à l'ordinaire, & elle
» fut suivie d'une longue & rude dis-
» cipline qu'on prit à la vue de Jesus-
» Christ en croix, & en répandant beau-
» coup de larmes. Le soir nous dîmes
» Ténébres. On expliqua ce que signi-
» fioient ces quinze cierges qu'on met
» sur un triangle, & qu'on éteint l'un
» après l'autre, le dernier qu'on cache
» sous l'autel, & qu'on montre ensuite
» tout allumé, ce bruit qu'on fait à la
» fin des Ténébres. Cette explication
» les contenta fort, & ils furent charmés
» de voir qu'il n'y avoit pas une seule
» de nos cérémonies, qui ne renfermât
» quelque sens mystérieux.

» Après avoir baptisé cinquante-cinq
» personnes à *Nan-fong*, je fus ob-
» ligé de me rendre à *Kien-tchang*,
» où j'ai fait à peu près les mêmes
» exercices. J'assistai-là à sept ou huit
» assemblées de femmes Chrétiennes,
» & je parcourus tous les villages où
» il y a des Chrétiens. De plus, j'eus
» le bonheur d'ouvrir le chemin à l'E-

» vangile, dans un lieu où il n'avoit
» point encore été prêché. Une bonne
» Chrétienne qui eſt dans le palais du
» Gouverneur de la ville, m'envoya un
» *tael* pour l'employer à quelque œuvre
» de piété, ſelon que je le jugerois plus
» à propos. Je crus que je ne pouvois
» mieux employer cette aumône qu'à
» faire une petite Miſſion à *Siaoche*. C'eſt
» une groſſe bourgade à ſix lieues de
» *Kien-tchang* ſur la route de *Sing-*
» *tchin-hien*. Les habitans ſont de bonnes
» gens francs, ſinceres & vivans dans
» une grande innocence. Comme *Siao-*
» *che* eſt ſur le bord de la riviere,
» les hommes y ſont preſque tous Pê-
» cheurs. Je fus ſurpris, en entrant dans
» la bourgade, de ne rencontrer per-
» ſonne & de ne voir que des enfans
» aux portes. C'eſt que les femmes ſont
» renfermées dans les maiſons, où elles
» travaillent, tandis que les maris ſont
» occupés à la pêche, ou à cultiver
» leurs champs, qu'ils labourent deux
» ou trois fois l'année. *Loukang* m'avoit
» donné du goût pour les Miſſions de
» la campagne. Je ſortis de la bourgade,
» & je trouvai tous ces pauvres gens
» qui travailloient de côté & d'autre.
» J'en abordai un d'entr'eux, qui me

» parut avoir la phyſionomie heureuſe,
» & je lui parlai de Dieu. Il entra ſans
» peine dans tous les ſentimens que je
» voulus lui inſpirer; il me parut con-
» tent de ce que je diſois, & m'invita
» par honneur à aller dans la ſalle des
» ancêtres. C'eſt la plus belle maiſon
» de toute la bourgade; elle eſt com-
» mune à tous les habitans, parce que
» s'étant fait depuis long-temps une
» coutume de ne point s'allier hors de
» leur pays, ils ſont tous parens au-
» jourd'hui, & ont les mêmes aïeux.
» Ce fut donc là, que pluſieurs quit-
» tant leur travail, accoururent pour
» entendre la ſainte doctrine. J'en fis
» expliquer les principaux articles par
» mon Catéchiſte; je leur laiſſai quel-
» ques livres; & ne pouvant demeurer
» avec eux bien long-temps, je partis
» après avoir baptiſé dix-neuf Catéchu-
» menes. Pendant environ trois mois
» que nous avons demeuré à *Kien-tchang*,
» nous avons conféré le baptême à
» quatre-vingt-dix-huit perſonnes, en-
» ſorte que depuis notre arrivée à *Nan-
» fong*, juſqu'à ce que je reçus l'ordre de
» mes ſupérieurs, de quitter *Kien-tchang*,
» nous comptions, les Peres & moi, que
» nous avions eu juſtement autant de

» baptêmes que de jours ». Voilà, Monseigneur, ce que le Pere de Premare m'a écrit de sa Mission. Je suis fâché de n'avoir pas une relation entiere de tout ce qu'il a fait, elle seroit curieuse & très-capable de vous édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les Provinces à la conversion des ames, les Peres qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les services que l'Empereur exige d'eux, & que l'amour de la Religion les engage de rendre à ce Prince, ceux qui sont arrivés depuis peu d'Europe, s'appliquent à l'étude de la langue & des caracteres, ce qui est très-long & très-pénible. Je puis assurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'est un grimoire que ces caracteres Chinois, qu'il paroît d'abord impossible de déchiffrer. Cependant à force de regarder & de se fatiguer l'imagination & la mémoire, cela se débrouille, & l'on commence à y voir clair. Les difficultés qu'on y trouve, sont incomparablement plus grandes, par rapport aux Européens, que par rapport aux naturels du pays; ceux-ci s'effrayent moins de ce qu'ils ont vu cent fois, & ils n'ont pas ces grandes

vivacités d'esprit, qui rendent un peu ennemi d'une gêne constante. Mais la charité de Jesus-Christ est plus forte que tous ces obstacles; elle seule nous anime, elle nous soutient dans cette pénible application; on en dévore avidement le travail, par l'espérance qu'étant habiles dans ce que les Chinois estiment le plus, on les gagnera plus aisément à Notre-Seigneur. Les Peres qui sont à la Cour ont beaucoup d'avantage pour cette étude, qu'on n'a pas dans les Provinces. Car, pour les caracteres, ils y trouvent les plus excellens maîtres; & pour la langue, ils sont sans cesse environnés de gens qui la parlent avec toute la politesse possible. Mais il faut avouer aussi que cette science leur est absolument nécessaire : quelqu'esprit & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, ce n'est que par-là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de Grands dans l'Empire. Ils nous invitent, ils conversent avec nous, ils nous souffrent quelquefois parler de la science du salut; & s'ils ne se convertissent pas toujours, au moins sont-ils dans l'occasion les protecteurs d'une Religion qu'on estime à proportion qu'on la connoît dans elle-même & dans ceux qui viennent la prêcher si loin, bien

qu'ils euſſent pu demeurer avec agré-ment dans leur pays. Le Pere de Fon-taney qui retourne en France, vous inſtruira, Monſeigneur, de tout le bien qu'on fait à Peking. Il n'eſt pas croyable combien le nombre d'enfans que les parens abandonnent & qu'on expoſe chaque année dans cette grande ville, eſt conſidérable. Il n'y a guere de jour qu'on n'en baptiſe pluſieurs, & c'eſt un des plus ſolides biens que l'on puiſſe faire en ce pays. Car ceux que nous convertiſſons, quand ils ſont adultes, peuvent ſe démentir & changer, & il ne s'en trouve que trop qui ſont peu fideles à la grace qu'ils ont reçue ; au lieu que ces enfans abandonnés, mou-rant immédiatement après le baptême, vont infailliblement au ciel, où ils prient ſans doute pour ceux qui leur ont pro-curé ce bonheur ineſtimable. C'eſt ici, où, ſans vouloir approfondir un ſi grand myſtere, nous pouvons admirer la con-duite de Dieu ſur les hommes. Il va choiſir dans une Cour Idolâtre, qui peut être regardée comme le centre de tous les vices, des enfans de péché, pour les faire participans de l'héritage céleſte, tandis qu'il livre à l'emportement vo-lontaire de leurs paſſions, les parens de

ces enfans mêmes, & une infinité d'autres hommes, qui feront un jour les victimes de sa justice.

Il y a environ un an que le Frere Fraperie, que l'Empereur estime fort pour son habileté dans la médecine & dans la chirurgie, eut le bonheur de baptiser un petit-fils de ce grand Prince, & de le mettre dans le Ciel, puisqu'il mourut un ou deux jours après, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que cette ame prédestinée, n'implore dans ce moment la miséricorde de Dieu, pour le salut de ceux qui lui ont donné la vie, & pour tous les pauvres Chinois. Les Médecins désespérant de pouvoir guérir ce petit Prince, on appella le Frere Fraperie. L'état où il le trouva lui fit juger qu'il n'en pouvoit pas revenir; c'étoit une petite vérole rentrée, à laquelle il n'y avoit plus de remede; ce Frere rempli de zèle, ne pouvant plus guérir le corps, pensa à sauver l'ame. Il s'approcha du Prince sous prétexte de l'examiner de plus près, & d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appelloit à une maison de campagne, où il va ordinairement; mais en effet, pour baptiser l'enfant mourant & lui procurer le salut éternel; ce qu'il

fit le plus heureusement du monde & sans que personne s'en apperçût. Ce cher Frere, tout pénétré de ce qui venoit de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvoit contenir sa joie, & qu'il ne concevoit pas qu'on en pût goûter une plus grande ni une plus pure dans ce monde. Je parlois tantôt des croix de nos Missionnaires, voilà quels sont leurs plaisirs. Ils ne vous sont pas inconnus ces sortes de plaisirs, Monseigneur, & je suis persuadé que vous les avez goûté, lorsque vous avez ramené à l'église un si grand nombre d'hérétiques qui s'en étoient séparés, & que vous avez fait brûler dans la cour de votre château de la Force cette multitude de livres pernicieux, qui les entretenoient dans leurs erreurs. Je sçai, Monseigneur, les éloges que le Roi a fait de votre zèle, & les marques qu'il vous a données de sa bienveillance & de son estime; mais je suis persuadé que vous avez été moins touché de ces marques de distinction, qui vous font si honorables, que de la satisfaction de voir rentrer des ames presque désespérées dans le chemin assuré du salut.

Pardonnez-moi, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire une si longue lettre, ayant si peu de choses

à vous dire. Les commencemens d'une Mission sont difficiles, on ne peut trop le répéter. Quand nous aurons plus de maisons, quand nous sçaurons mieux la langue, quand nous serons plus faits aux manieres du pays, & quand nous aurons enfin beaucoup de secours, qui nous manquent encore, nous espérons de la souveraine bonté de Dieu, que les conversions seront plus nombreuses. J'avois dessein de vous dire un mot sur les disputes qui se sont élevées ici, je ne sçai comment ce point m'est échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'est que les honneurs que l'on rend à Confucius & aux parens. Les Chrétiens de ce pays ont été bien étonnés quand ils ont sçu qu'on les accusoit d'idolâtrie. Ils adressent cette année des plaintes au Saint-Pere, & lui envoyent des témoignages authentiques de la pureté de leur foi & de l'innocence des cérémonies qu'ils croyent pouvoir pratiquer sans impiété & sans superstition; j'ai traduit quelques-uns de ces témoignages. Je suis avec un très-profond respect, &c.

MÉMOIRE

Sur l'état des Missions de la Chine, présenté en latin à Rome, au Révérend Pere Géneral de la Compagnie de Jesus, l'an 1703, par le Pere François Noel, Missionnaire de la même Compagnie, & depuis traduit en François.

MON RÉVÉREND PERE,

J'obéis à l'ordre de votre paternité; & j'emploie, à lui rendre compte de l'état présent de nos Missions, le temps que me laisse la grande & importante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius & aux morts, pour laquelle j'ai été envoyé ici avec le Pere Gaspard Castner, comme députés l'un & l'autre de Messeigneurs les Evêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon & d'Andreville, & de tous les Jesuites Missionnaires de la Chine. Comme je n'ai sçu mon départ de ce grand Empire qu'au temps précisément qu'il falloit s'embarquer, je n'ai pas eu le loisir d'attendre toutes les lettres de nos Peres, qui euf-

ſent contenu ſans doute pluſieurs choſes édifiantes & curieuſes, touchant l'état particulier de chacune de leurs égliſes ; mais je n'ai pas laiſſé d'avoir des nouvelles de pluſieurs qui m'avoient écrit auparavant, & qui m'avoient fait connoître en partie leurs occupations, & les biens que Dieu fait par leur miniſtere. Je n'avancerai rien dans ce mémoire dont je ne ſois bien inſtruit, & ſans chercher à groſſir les objets, je vous marquerai, autant qu'il me ſera poſſible, le nombre exact & précis des converſions & des baptêmes qui ſe ſont faits depuis quelques années dans pluſieurs de nos provinces. Je ne dirai rien de la ſituation & de la vaſte étendue de cet Empire ; de la multitude de ſes villes, du nombre de ſes habitans ; des mœurs, des ſciences, du gouvernement, de la police & de la religion de ces peuples avec leſquels j'ai demeuré près de vingt ans. Je m'en rapporte à ce qu'en a écrit le Pere le Comte dans ſes *nouveaux Mémoires de la Chine*, ne pouvant rien dire de plus nouveau ni de plus curieux. Je viens à ce qui regarde notre Miſſion.

Nos Peres Portugais, qui ſont les premiers fondateurs de cette Miſſion, avoient déja ici un grand nombre de belles égliſes, quand nos Peres François

y arriverent, il y a près de vingt ans. On comptoit à *Cham-hay* à *Sum-kiam*, & à *Cham-cho*, dans la seule province de *Nankin*, plus de cent églises, & plus de cent mille Chrétiens. Mais le bonheur qu'ont eu les Jesuites de France de se rendre agréables à l'Empereur, & de le rendre favorable à la Religion, a mis les uns & les autres en état de faire bien de nouveaux établissemens. Les Portugais ont acquis des maisons dans les villes de *Paotin*, de *Chintin*, & dans plusieurs autres, où l'on n'avoit point encore prêché Jesus-Christ, & dans la capitale de l'Empire à *Péking*, ils ont bâti une église pour les femmes, ce qui étoit fort nécessaire, & ce qu'on souhaitoit depuis long-temps; car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les églises sont communes aux deux sexes. La bienséance & la coutume ne permettent pas que les hommes & les femmes se trouvent ensemble dans un même lieu. On regarderoit ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les dames ont de petites chapelles particulieres, où les Missionnaires vont avec beaucoup de circonspection & de grandes précautions les prêcher au travers d'une grille ou d'une séparation de barreaux; & leur administrer les sacre-

mens. Comme elles ſont naturellement vertueuſes & fort innocentes, la Religion s'inſinue aiſément dans leur cœur & dans leur eſprit, & elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur & une modeſtie charmante. Celles de Péking ont ſignalé particuliérement leur zèle à enrichir leur nouvelle égliſe de ce qu'elles avoient de plus précieux, pluſieurs ayant donné pour les ornemens d'autel leurs perles, leurs diamans, & leurs autres bijoux, comme firent autrefois les dames de l'ancienne loi.

Les Peres François, de leur côté, ont ouvert de nouvelles Egliſes à *Jao-tcheou*, à *Kiou-kiang* & à *Vou-tcheou* dans la province de *Kiamſi*, ſans compter celles qu'ils ſont prêts de fonder dans les provinces de *Hou-coüam*, de *Tche-kiam*, & de *Nankin*. Mais rien n'approche de la belle égliſe qu'ils ont fait bâtir à Peking dans la premiere enceinte du palais de l'Empereur. Ce grand Prince, qui protége depuis long-temps la Religion Chrétienne, ne s'eſt pas contenté de leur donner la permiſſion d'élever ce ſuperbe monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ſes libéralités, & le Roi très-Chrétien, à qui cette Miſſion a des obligations très-particulieres, a eu la bonté d'y envoyer

une magnifique argenterie & de riches paremens d'Autel.

Quoique nous ayons déja trois Eglises à Peking, elles ne suffisent pas, & nous avons résolu d'en bâtir une quatrieme dans la partie Orientale de cette grande Ville, aussi-tôt que nous aurons les fonds nécessaires. Cela n'est pas infini comme en Europe, parce que les ouvriers & les matériaux se trouvent là à assez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à Saint-Joseph, le Patron & le Protecteur de cette Mission, nous espérons que Dieu pourra inspirer à quelque zélé serviteur de ce grand Saint d'en vouloir faire la dépense. On ne peut dire les bénédictions pleines de merveilles que nous avons plusieurs fois reçues du Ciel sous les auspices de ce puissant intercesseur. Ce fut le jour même que l'église célébre sa fête, qu'après bien des peines & des travaux, nous obtînmes enfin en 1692 cet Edit fameux enregistré dans tous les Tribunaux de la Chine, par lequel l'Empereur nous accordoit la permission de prêcher la loi de Jesus-Christ dans toutes les terres de son obéissance. Nous avions eu plusieurs années auparavant le présage heureux de quelque grande grace, qui nous arriveroit par les prieres

du chef de la ſainte famille. L'Empereur ayant pris une image de Saint-Joſeph que l'Empereur *Chunchi* ſon pere avoit autrefois reçue de l'illuſtre Pere Adam Schall, l'avoit par reſpect élevée au-deſſus de ſa tête, & en avoit enſuite fait préſent au Pere Antoine Thomas, ſon Mathématicien. C'eſt cette image que le Pere Thomas envoya depuis à votre Paternité, comme un des plus beaux monumens des bontés de l'Empereur de la Chine pour nos Peres, & de ſon reſpect pour la Religion Chrétienne. Je ne dis rien ici davantage ſur ce qui regarde cet Edit. On a dû être inſtruit de ce grand événement dans toute l'Europe, par l'hiſtoire qu'en a écrite le Pere le Gobien, & qui a été traduite en diverſes langues.

Outre les égliſes dont j'ai parlé, il faut compter encore celles d'*Ou-ho* & de *Vouſie* dans la province de *Nankin*, celles des provinces de *Hou-coüam*, de *Fokien* & de *Canton*, qu'ont bâti nouvellement nos Peres, & les deux belles égliſes que le R. P. Charles Turcotti de notre Compagnie nommé par le ſaint Siége, Evêque d'Andreville, & Vicaire Apoſtolique, a fait faire dans *Canton* même, & dans *Fochan*, cette groſſe bourgade, où l'on compte plus d'un million d'ames.

Je pourrois ajouter enfin la chapelle magnifique pour le pays, qu'on a élevée dans l'isle de *Sancian*, sur le premier tombeau de Saint-François Xavier : mais mon Compagnon, le Pere Gaspard Castner, en a présenté à votre Paternité un récit imprimé à la Chine, avec le plan de l'édifice & l'histoire de la nouvelle Chrétienté de cette isle, où il n'y avoit eu jusqu'ici que des infideles. Je souhaiterois maintenant, mon très-Révérend Pere, connoitre toutes nos églises de la Chine, comme j'en connois quelques-unes, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'y passe. Il y a présentement plus de soixante-dix Missionnaires de notre Compagnie à la Chine; c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup plus de Jésuites qu'il n'y a d'Evêques, d'Ecclésiastiques & de Religieux des autres Ordres en les comptant tous ensemble.

Les Jésuites de Peking baptiserent cinq cens trente personnes en 1694, six cens quatorze en 1695, & six cens trente-trois en 1696, & à peu près autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes. Pour les enfans, on en baptise beaucoup plus, sur-tout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans

les rues. (1) C'est une conduite étonnante dans un pays aussi bien policé que la Chine, qu'on souffre un si criant désordre. Comme le peuple est infini à Peking, & que ceux qui se croyent surchargés d'enfans, ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les rues & dans les places publiques, où les uns meurent misérablement, & les autres sont dévorés des bêtes; un de nos premiers soins est d'envoyer tous les matins des Catéchistes dans les différens quartiers de cette grande ville, baptiser tous les enfans qui sont encore en vie, & qu'ils rencontrent sur leur chemin. De vingt à trente mille qu'on expose chaque année, nos Catéchistes en baptisent environ trois mille. Si nous avions vingt ou trente Catéchistes qui n'eussent que ce seul emploi, il en échapperoit assez peu à notre zèle. En 1694, on baptisa trois mille quatre cens de ces enfans. En 1695, deux mille six cens trente-neuf; & en 1696, trois mille six cens soixante-

(1) Le Gouvernement envoye tous les matins des chariots qui parcourent les rues, recueillent les enfans qui respirent, & les transportent dans un hôpital où des Médecins & des Matrones sont chargés de les soigner, & où ceux qui échappent à la mort sont élevés.

trois, & de même à peu près les années suivantes.

C'eſt ici une récolte certaine pour le paradis, qui n'eſt point expoſée comme la converſion des adultes à bien des rechûtes dans le péché, ou dans l'idolâtrie. Il ne nous ſeroit pas difficile de trouver des Catéchiſtes pour cet emploi, qui ne demande qu'un peu de peine & de bonne volonté : mais il nous faut des fonds pour leur payer une penſion dont ils puiſſent vivre & s'entretenir, & c'eſt ce qui nous manque. Il nous eſt ſouvent venu en penſée qu'ici, à Rome, dans la Capitale du monde Chrétien, & par-tout dans les grandes villes d'Europe, beaucoup de gens qui ſont obligés à de fortes reſtitutions pour du bien d'égliſe qu'ils ont diſſipé, ou qui ont de grandes réparations à faire envers la Majeſté divine, qu'ils ont tant de fois offenſée ou fait offenſer par d'autres, devroient ſe croire heureux de trouver une maniere ſi ſûre de lui rendre ame pour ame, & de dédommager les fondateurs de leurs bénéfices, du mauvais uſage que, contre leurs intentions, ils pourroient avoir fait de leurs libéralités. Ils entretiendroient à Peking un de ces Catéchiſtes pour ſix ou ſept piſtoles par an.

Le

Le progrès que fait la Religion est encore plus considérable dans les provinces qu'il ne l'est à Pekin. Le Pere Pinto baptisa lui seul près de quinze cens personnes en 1696 & 1697. Le Pere Provana, qui demeure à *Kiam-tcheou* en la province de *Kiamsi*, en baptisa plus de mille ces deux mêmes années. Le Pere Simoens un pareil nombre dans la ville de *Chintin* en une seule année ; le Pere Laureati en baptisa environ neuf cens en dix mois dans la ville de *Singnan-fou*, Capitale de la province de *Chensi*, & le Pere Vanderbeken cinq cens en moins de cinq mois dans la ville de *Can-tcheou* en la province de *Kiam-si*. Les Peres Simon Rodriguez & Vanhamme, qui ont leur Mission dans les villes de *Cham chou* & de *Vou-cham*, baptisent réguliérement chaque année cinq à six cens personnes. Dans les villes où les Chrétientés sont plus anciennes & plus nombreuses, comme à *Chamhay*, dont je vous ai déja parlé, on en baptise chaque année onze à douze cens. Je ne vous dis rien des autres Eglises, parce que je ne suis pas assez instruit de ce qui s'y passe.

Si nous avons de la joie de voir chaque jour le troupeau de Jesus-Christ

s'augmenter, nous n'en avons pas moins d'apprendre avec quelle ferveur la plupart des Chrétiens s'acquittent de leurs devoirs. Les associations de la Passion de Notre-Seigneur, & les Congrégations de la sainte Vierge ne contribuent pas peu à les entretenir dans de si saintes dispositions. On tient ces assemblées tous les mois, & quelquefois plus souvent. Après les exercices de dévotion accoutumés, on choisit cinq ou six Congréganistes des plus fervens & des plus habiles, qu'on charge d'aller visiter les maisons des Chrétiens, & de s'informer si tout le monde est baptisé, si l'on fait exactement la priere du matin & du soir, si l'on approche des sacremens, si l'on assiste les malades, si l'on a de l'eau bénite; enfin si l'on travaille à gagner les infideles à Jesus-Christ par de bons discours & par de saints exemples. Dans l'assemblée suivante, ces députés rendent un compte exact de leur commission, & nous voyons, par une expérience constante, que rien n'entretient davantage l'union & la piété dans les Eglises où ces saintes associations sont établies. Les femmes animées par l'exemple des hommes ont fait aussi entr'elles des sociétés, où elles prati-

quent à peu prês les mêmes exercices. Il y a environ huit cens dames à Pekin qui s'aſſemblent en différens quartiers de la ville, & qui s'apprennent les unes aux autres à inſtruire & à gagner à Dieu les perſonnes de leur ſexe autant qu'elles en ſont capables.

La fréquentation des Sacremens ne contribue pas peu à fortifier la foi & la dévotion de ces fervens Néophytes. Il m'eſt arrivé plus d'une fois de pleurer de joie, quand je les voyois venir de trente & quarante lieues à mon Egliſe, avec des fatigues incroyables, pour avoir le bonheur de ſe confeſſer & de recevoir la ſainte Communion. Quoique la plupart des Chrétiens ſoient ou Artiſans ou Laboureurs, ils ne laiſſent pas dans leurs aſſemblées, à l'imitation des premiers Fideles, de ramaſſer des aumônes, qu'on emploie à ſecourir les malades & ceux qui ſont dans une extrême pauvreté, & à imprimer des livres de piété pour la converſion des Idolâtres & l'édification des Fideles, qui n'en pourroient pas acheter.

Vous me demanderez peut-être, mon très-Révérend Pere, à l'occaſion de ce que je dis, que la plupart des Chrétiens ſont gens du peuple, ſi l'on ne conver-

tit pas aussi à la Chine des personnes de qualité, des Sçavans & des Mandarins. Pour répondre juste à une question que l'on m'a faite souvent ici & ailleurs, je vous prie de remarquer que, selon les idées que nous avons en Europe, tout est peuple à la Chine, & qu'il n'y a point de noblesse, si ce n'est les Princes du sang, un petit nombre de Princes Tartares & quelques familles particulieres, que l'Empereur a honorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces personnes demeurent ordinairement à la Cour ou dans la Tartarie, on ne doit pas s'étonner si dans les Provinces on voit peu de Chrétiens qui soient gens de distinction. Je ne connois hors de la Cour qu'un seul Prince Tartare qui ait embrassé depuis quelques années notre sainte Religion, avec sa femme & plus de cinquante de ses domestiques. Sa maison est illustre & fort distinguée parmi les Tartares, son oncle ayant épousé la tante du feu Empereur *Chunchi.* Il ne peut donc y avoir que du peuple qui se fasse Chrétien dans l'étendue de l'Empire. Pour ce qui est des gens de la Cour, on éprouve à la Chine comme par-tout ailleurs, qu'il est difficile à un homme puissant & en faveur, sur-tout

s'il est païen, d'entrer dans le Royaume des Cieux. Cependant outre les Marchands, les Soldats, les Artisans, les Laboureurs & les Pêcheurs, qui remplissent ordinairement nos Eglises, il ne laisse pas d'y avoir quelques Bacheliers, quelques Docteurs & même quelques Mandarins; mais en petit nombre, si ce n'est dans le tribunal des Mathématiques de Pekin.

Les grands Mandarins, les Officiers Généraux d'armées & les premiers Magistrats de l'Empire, ont de l'estime pour le christianisme: ils le regardent comme la Religion la plus sainte & la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la prêchent; ils leur font amitié; ils prennent plaisir à les entendre parler des maximes de notre morale: ils les louent, ils les admirent; mais quand nous leur parlons de les suivre, & de quitter la religion du pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaisirs des sens, & la crainte de se distinguer des personnes de leur condition, empêchent la grace d'achever son ouvrage, & de faire impression sur ces ames enveloppées dans la chair.

On m'a demandé souvent encore depuis que je suis ici, s'il se fait des mi-

miracles à la Chine, & quelle ſorte de miracles. Comme nous ne ſommes pas crédules, & que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choſes qui le méritent dans la plus grande rigueur ; nous nous contentons d'appeller événemens miraculeux certains faits qu'on ne peut gueres attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine : & les lettres & les relations de nos Peres ſe trouvent toutes remplies de ces ſortes d'événemens. En voici quelques-uns plus récens pour ſervir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrois rapporter.

Une jeune femme païenne, mais qui avoit toute ſa famille chrétienne, étant allée voir ſes parens, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya auſſi-tôt querir un Catéchiſte nommé Paul, homme d'une vie très-innocente & d'un zèle ardent pour le ſalut des ames & pour la converſion des infideles. Au nom de Paul, la malade comme tranſportée s'écria : *vous allez querir Paul avec un grand empreſſement ; mais aſſurez-vous qu'il ne ſe preſſera pas, & qu'il ſera long-temps à venir.* En effet les occupations du Catéchiſte ne lui permirent pas de ſe rendre où on l'appel-

loit, aussi promptement qu'il l'eût désiré. On étoit incertain du jour & de l'heure de son arrivée, quand au moment qu'on y pensoit le moins, la malade parut troublée & cria par deux fois de toute sa force : *retirons-nous*, *retirons-nous*, *le voilà qui approche*. On sortit de la maison, & comme on courut à la riviere par où le Catéchiste devoit venir, on fut fort étonné de le voir arriver : mais on le fut encore davantage, quand, à son entrée dans la maison, la jeune femme se sentit entiérement guérie. Paul l'ayant interrogée sur ce qu'elle pensoit d'une guérison si prompte & si extraordinaire, elle répondit que des hommes d'un regard affreux & capables d'imprimer de la terreur, l'avoient saisie, & la tenoient liée si fortement avec des chaînes, qu'elle étoit hors d'état d'agir : mais que dès qu'il s'étoit montré, ils avoient pris la fuite, & l'avoient laissée en liberté. Elle ajouta qu'elle souhaitoit d'être Chrétienne, & qu'elle prioit instamment qu'on la baptisât au plutôt. Le Catéchiste l'instruisit & la baptisa avec son mari.

Une fille de douze à quinze ans tomba malade près la ville de *Cham-hay*. Sa mere, qui étoit Chrétienne, la voyant

en danger, la fit baptiser & passa la nuit auprès d'elle, l'avertissant de temps en temps d'implorer le secours de la Sainte Vierge. L'enfant obéit, & vers le matin dit à sa mere: *mes prieres sont exaucées, & j'ai le bonheur de voir la sainte Vierge; priez la ma fille*, lui dit sa mere, *de vous rendre la santé. Ah! ma chere mere*, répartit la jeune fille, *la sainte Vierge n'est pas venue pour cela*, *mais pour me conduire au Ciel.* Et dans ce moment elle expira au grand étonnement de sa mere.

La magie & l'infestation des démons sont très-communs à la Chine : mais les Néophytes s'en délivrent aisément par le signe de la Croix & par la vertu de l'eau-bénite. Un Catéchumene, quoique persuadé de la vérité de la Religion Chrétienne, différoit de se faire baptiser, parce qu'il avoit commerce avec un Magicien, & qu'il étoit attaché à quelques superstitions qui l'aidoient à gagner sa vie. Instruit du pouvoir du signe de la Croix sur les démons, il voulut éprouver un jour si par son moyen il arrêteroit l'effet des enchantemens de son maître. Ainsi au milieu d'une opération diabolique du Magicien, le Catéchumene fit le signe de la Croix en secret, & sans qu'on s'en apperçût, & arrêta l'en-

chantement. Le Magicien étonné recommença ſon opération ; mais il ne fut pas plus heureux, & le ſigne de la Croix en empêcha l'effet pour la ſeconde fois. Le Catéchumene en fut ſi vivement touché, que dès ce moment il renonça à toutes ſes ſuperſtitions, & demanda le baptême, qu'il reçut avec beaucoup de foi & de piété. Il n'y a pas encore longtemps que dans un village de la dépendance de la ville de *Chim-tin* dans la province de *Petcheli*, plus de cinquante maiſons furent délivrées de l'infeſtation des démons par la vertu de l'eau bénite.

Les occupations ordinaires de nos Peres dans les lieux de leur demeure, ſont d'entendre les confeſſions des Fidéles, d'adminiſtrer les Sacremens aux malades, d'inſtruire les idolâtres, & de diſputer quelquefois avec des lettrés. Leur travail eſt beaucoup plus grand dans les Miſſions qu'ils font à la campagne. Auſſi-tôt qu'un Miſſionnaire arrive dans une bourgade, tous les Chrétiens s'aſſemblent à l'Egliſe, s'il y en a une ; & s'il n'y en a pas, dans la maiſon de quelque Chrétien des plus conſidérables. Après la priere, le Pere fait une exhortation & entend les confeſſions, pendant que ſes Catéchiſtes diſpoſent

les Fideles à participer aux Sacremens de la Pénitence & de l'Euchariſtie, & les Catéchumenes à recevoir le Baptême. Le lendemain après la Meſſe le Pere baptiſe ceux qu'il trouve ſuffiſamment inſtruits, & reçoit au nombre des Catéchumenes les infideles qui ſe veulent convertir. L'après-dînée le travail recommence, & le Pere ne quitte point la bourgade que tout le monde ne ſoit content.

Dans les Egliſes plus nombreuſes, comme dans l'iſle de *Tſommin*, où l'on compte plus de trois mille Chrétiens, on diſtribue ſon temps d'une autre maniere ; on donne les premiers jours aux hommes & les ſuivans aux femmes. Les Catéchumenes viennent après ; on les examine, on les baptiſe, s'ils en ſçavent aſſez, & on les admet à la participation des divins Myſteres. On s'applique enſuite à terminer les différens, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu on choiſit deux ou trois des principaux Chrétiens pour conduire les autres, & pour les inſtruire en l'abſence du Miſſionnaire. En chaque maiſon on fait afficher une conduite de vie, ſur laquelle toute la famille ſe doit régler, avec un calendrier qui marque outre les Dimanches

& les Fêtes qu'il faut s'assembler, les jours de jeûne qui sont d'obligation. Enfin on distribue des Catéchistes, des livres de piété, de l'eau-bénite, des chapelets, des images, & tout ce qui est capable d'entretenir la piété des Fideles, & d'animer leur foi.

La Religion s'établit plus aisément à la campagne que dans les villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les villes on dépend du Gouverneur & des Mandarins; il faut les visiter, ce qui ne se peut selon le cérémonial, sans présens & sans frais; au lieu que dans les villages pour exercer librement ses fonctions, on n'a besoin de l'agrément de personne. La ferveur est grande parmi les Chrétiens, sur-tout dans les commencemens. Aussi est-ce un temps favorable, & dont il faut bien profiter. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, & particuliérement dans la petite ville d'*Ouho* & dans les villages qui en dépendent. A la premiere visite que j'y fis, je baptisai cent seize personnes, & à la seconde cinq cens soixante, parmi lesquelles il y avoit dix-huit à vingt Bacheliers & un Mandarin, qui avoit été dix ans Gouverneur d'une petite ville. Un succès si heureux me porta à bâtir une Eglise dans cette

petite ville, & deux autres moins considérables avec quelques chapelles dans les villages circonvoisins.

Il y a à la Chine non-seulement un grand nombre de villes, mais des provinces entieres, où l'on n'a point encore annoncé Jesus-Christ. Dans la province de *Nankin*, il y a cinq villes du premier ordre, & plus de quatre-vingts du second, où il n'y a ni Eglises ni Missionnaires. Nous n'avons que quatre ou cinq maisons dans les provinces de *Honan* & de *Chensi*, quoiqu'il y ait en chacune huit villes du premier ordre, & plus de cent du second. Nous n'avons aucun établissement dans les provinces de *Sou-tchoüen*, de *Qui-tcheou* & de *Leaton*, où il y a plusieurs villes & bourgades très-peuplées. C'est aux Missionnaires à bâtir les Eglises, & à faire tous les autres frais, s'ils veulent avancer les affaires de la Religion; car si l'on exigeoit quelque chose des Chrétiens du pays, ce seroit ruiner bientôt l'œuvre de Dieu, mettre un obstacle invincible à la conversion des infideles, & se confondre avec les Bonzes, qui obligent leurs disciples à leur faire des aumônes pour vivre, & pour loger leurs fausses divinités. Ainsi les hommes Apos-

toliques, qui n'ont à la Chine pour vivre qu'une petite pension qu'on leur envoie chaque année d'Europe, ne peuvent former de grandes entreprises, ni faire tous les voyages qu'ils jugeroient nécessaires pour la conversion des peuples; & avec tout le zèle dont ils brûlent, il faut souvent que, manque de secours, ils demeurent dans un même endroit bien plus long-temps qu'ils ne souhaiteroient.

Si la Chine étoit Chrétienne, nous porterions la foi dans la Tartarie, c'est un vaste champ où l'on pourra travailler avec le temps. La Tartarie orientale se peuple tous les jours. L'Empereur y fait bâtir des villes, & l'on y voit des villages fort peuplés. Pour la Tartarie occidentale, il n'y a ni villes ni villages que du côté des *Yousbecks*, & de la mer Caspienne; ce qui n'empêche pas que cette étendue de pays ne soit habitée par differentes nations que l'Empereur de la Chine a soumises depuis quelques années à son Empire. Toutes les richesses de ces Peuples ne consistent qu'en de nombreux troupeaux, avec lesquels ils errent de côté & d'autre. Il ne s'arrêtent gueres plus de trois mois dans un même lieu. Quand ils en ont consumé les

fourrages, ils décampent & paſſent dans un autre endroit, où ils font la même choſe. La converſion de ces Tartares errans ſera difficile, parce qu'ils ſont fort entêtés des *Lamas*, qui ſont leurs Docteurs, & pour qui ils ont une ſoumiſſion aveugle.

Il y a deja quelques années que nos Peres ont formé le deſſein de s'établir à *Chin-yam* capitale de *Leaoton*, & de toute la Tartarie orientale. Cette ville eſt conſidérable, & l'Empereur y a établi quatre Tribunaux ſouverains pour y juger en dernier reſſort toutes les affaires des Tartares; car le *Leaoton* paſſe aujourd'hui pour être de la Tartarie, & on n'en regarde plus les habitans comme Chinois, mais comme de véritables Tartares. Je ne doute pas que le Prince Tartare qui s'eſt converti, & dont je vous ai parlé, n'employe tout ſon crédit pour faire réuſſir ce projet. Il s'eſt retiré depuis deux ans à *Chin-yam* avec toute ſa famille, qui eſt plus fervente que jamais. Si l'on établiſſoit une Miſſion ſolide en cette ville, on pourroit paſſer de-là dans le Royaume de *Corée*, qui eſt auſſi tributaire de l'Empire de la Chine, & qui eſt beaucoup plus grand que nos cartes ne le repréſentent, & peut-être trou-

veroit-on ensuite quelque entrée au Japon, qui n'en est séparé que par un un petit détroit.

Voilà de grands projets que nous vous proposons, mon très - Révérend Pere, mais ils ne passent, ni les vues que doit former pour la gloire de Dieu un Général de la Compagnie de Jesus, successeur de saint Ignace, ni le courage que doivent avoir hérité de saint François-Xavier les successeurs de son apostolat.

Dieu nous fasse la grace d'en voir l'accomplissement, & que comme votre paternité ne nous a jamais laissé manquer d'ouvriers jusqu'ici, le cœur des personnes riches veuille aussi s'ouvrir de tous côtés pour ne pas laisser manquer les Missionnaires des moyens nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, & par eux-mêmes, & par les Catéchistes sur qui ils se déchargent d'une partie de leurs travaux, auxquels dans l'abondance d'une si grande moisson, ils ne peuvent pas suffire.

LETTRE

Du Pere de Chavagnac, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus à la Chine, au Pere le Gobien, de la même Compagnie.

A Foutcheou-fou, le 10 de Février 1703.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

Ce fut le premier jour de mars de l'année derniere que je partis de *Nan-tchang-fou*, pour me rendre auprès du Pere Fouquet dans cette ville, d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à l'idée que je m'en étois formé d'abord. Je n'avois encore vu qu'une partie de la province de Canton quand je vous en fis une deſcription ſi magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que montagnes eſcarpées, & d'affreux déſerts remplis de tigres & d'autres bêtes féroces. Mais quoique cette partie de la Chine ſoit différente de la plupart des

autres provinces, on y trouve cependant quelques villes assez belles, & un assez grand nombre de villages.

De *Nanhiung* qui est la derniere ville de la province de Canton, nous nous rendîmes par terre à *Nangan*; c'est la premiere ville de la province de *Kiam-si* : elle est grande comme Orléans, fort belle & fort peuplée. De *Nangan* à *Cantcheou-fou*, ce ne sont plus que des déserts. *Cantcheou* est une ville grande comme Rouen; elle est fort marchande, & on y voit un grand nombre de Chrétiens.

De *Cantcheou* à *Nantchang* le pays est charmant, très-peuplé & très-fertile. Une de nos barques pensa périr à une journée de cette ville, dans un courant très-rapide qui a près de vingt lieues de longueur : ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il faut passer au travers d'une infinité de rochers qui sont à fleur d'eau, mais aussi quand on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle riviere, six fois plus large que n'est la Seine vis-à-vis de Rouen, & si couverte de vaisseaux, qu'à quelque heure du jour que vous jettiez les yeux aux environs vous comptez plus de cinquante bâtimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaisseaux ne

doit point ſurprendre. Il eſt vrai que les Chinois ne commercent guere hors de leur pays, mais en récompenſe le commerce, qu'ils font dans le ſein même de l'Empire, eſt ſi grand, que celui d'Europe ne mérite pas de lui être comparé. L'Empire de la Chine a une très-grande étendue; les provinces ſont comme autant de Royaumes; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles, chacune a des marchandiſes qui lui ſont propres, & qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela ſe tranſporte non par terre, mais par eau, à cauſe de la commodité des rivieres qui ſont en très-grand nombre, & ſi belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de conſolation, mon, Révérend Pere, ce fut de voir, dans toutes les villes qui ſe trouverent ſur ma route, un grand nombre d'égliſes érigées au vrai Dieu, & une Chrétienté très-fervente. La Religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès; il ſemble même que le temps de la converſion de ce vaſte Empire eſt enfin arrivé; & pour peu que nous ſoyons aidés des fideles d'Europe, qui ont du zele pour la propagation de la foi, tout eſt à eſpérer d'une nation qui commence

à goûter nos maximes ſaintes, & qui eſt touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux fideles.

Pour moi je vous avoue que je ſuis frappé de leur innocence & de leur ferveur. Pluſieurs viennent tous les dimanches de huit à dix grandes lieues pour aſſiſter aux ſaints Myſteres : ils s'aſſemblent en grand nombre tous le vendredis dans l'égliſe, où ils récitent certaines prieres en l'honneur de la paſſion de Jéſus-Chriſt ; & ils ne ſe retirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pu ſe donner : leurs auſtérités & leurs pénitences ſeroient indiſcretes, ſi l'on n'avoit ſoin d'en modérer les excès.

Nous avons ici un jeune enfant qui, au milieu d'une famille Idolâtre, ne manque jamais de faire tous les jours ſes prieres devant ſon crucifix, tandis que tous ſes parens ſont proſternés devant leurs Idoles. Sa mere & ſes freres ont fait bien des efforts pour le pervertir ; mais ſa conſtance a été à l'épreuve de leurs menaces & de leurs mauvais traitemens ; il leur a toujours répondu avec une fermeté mêlée de tant de douceur, qu'ils ſont eux-mêmes ſur le point d'embraſſer le Chriſtianiſme.

Vous ne sçauriez croire toutes les industries que le zele fait imaginer aux nouveaux Chrétiens pour la conversion des Infideles : j'en ai été mille fois surpris. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre homme, aveugle, & qui vit d'aumônes, vint me prier de lui donner deux ou trois livres : je ne pouvois me figurer l'usage qu'il en vouloit faire, c'étoit pour les donner à lire à douze infideles qu'il avoit à demi instruits des Mysteres de notre sainte Religion. J'ai vu des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultés que leur faisoient leurs parens Idolâtres, & il est souvent arrivé que le fils a converti sa mere, & tout le reste de sa famille.

Cependant, on ne peut disconvenir que les Missionnaires qui travaillent à la conversion de ces peuples, n'y trouvent des obstacles bien difficiles à surmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres Nations, en est un des plus grands, même parmi le bas peuple. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes & de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur

avons montré l'extravagance de leur attachement aux idoles ; quand nous leur avons fait avouer que la Religion Chrétienne n'a rien que de grand, de ſaint, de ſolide ; on diroit qu'ils ſont prêts de l'embraſſer : mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement : « Votre Religion » n'eſt point dans nos livres, c'eſt une » Religion étrangere : y a-t-il quelque » choſe de bon hors de la Chine, & » quelque choſe de vrai que nos ſçavans » ayent ignoré » ?

Souvent ils nous demandent s'il y a des villes, des villages & des maiſons en Europe. J'eus un jour le plaiſir d'être témoin de leur ſurpriſe & de leur embarras à la vue d'une mapemonde. Neuf ou dix lettrés, qui m'avoient prié de la leur faire voir, y chercherent long-temps la Chine : enfin ils prirent pour leur pays un des deux hémiſpheres qui contient l'Europe, l'Afrique & l'Aſie : l'Amérique leur paroiſſoit encore trop grande pour le reſte de l'univers. Je les laiſſai quelque temps dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres & des noms qui étoient ſur a carte. Vous voyez l'Europe, lui dis-je, l'Afrique & l'Aſie ; dans l'Aſie, voici la Perſe, les Indes, la Tartarie.

Où eſt donc la Chine, s'écrierent-ils tous? C'eſt dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, & en voici les limites. Je ne ſçaurois vous exprimer quel fut leur étonnement: ils ſe regardoient les uns les autres, & ſe diſoient ces mots Chinois, *Chiao-te-Kin*, c'eſt-à-dire, elle eſt bien petite.

Quoiqu'ils ſoient bien éloignés d'atteindre à la perfection où on a porté les arts & les ſciences en Europe, on ne gagnera jamais ſur eux de rien faire à la maniere européene. L'autorité de l'Empereur a été même néceſſaire pour obliger les Architectes Chinois à bâtir ſur un modele européen notre égliſe qui eſt dans ſon palais. Encore fallut-il qu'il nommât un Mandarin pour veiller à l'exécution de ſes ordres.

Leurs vaiſſeaux ſont aſſez mal conſtruits: ils admirent la bâtiſſe des nôtres; mais quand on les exhorte à l'imiter, ils ſont tout ſurpris qu'on leur en faſſe même la propoſition. C'eſt la conſtruction de la Chine, nous répondent-ils. Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. N'importe, dès-là que c'eſt celle de l'Empire, elle nous ſuffit, & ce ſeroit un crime d'y rien changer.

Pour ce qui eſt de la langue du pays;

je puis vous aſſurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puiſſe ſe donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'employe huit heures par jour à écrire des Dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire, & il y a quinze jours que j'ai ici un lettré, avec qui je paſſe trois heures le matin & trois heures le ſoir à examiner des caracteres Chinois, & à les épeler comme un enfant. L'alphabet de ce pays-ci a environ quarante-cinq mille lettres; je parle des lettres d'uſage, car on en compte en tout juſqu'à ſoixante mille. Je ne laiſſe pas d'en ſçavoir aſſez pour prêcher, catéchiſer & confeſſer.

La converſion des grands, & ſur-tout des Mandarins, eſt encore plus difficile. Comme ils vivent la plupart d'exactions & d'injuſtices, & que d'ailleurs il leur eſt permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce ſont comme autant de chaînes qu'il ne leur eſt pas aiſé de rompre. Un ſeul exemple vous en convaincra.

Il y a environ quarante-cinq ans qu'un Mandarin lia amitié avec le Pere Adam Schall, Jéſuite Bavarois. Ce Miſſionnaire avoit fait tous ſes efforts pour le convertir; mais ce fut inutilement. Enfin le

Mandarin étant ſur le point d'aller en province où la Cour l'envoyoit, le Pere lui donna quelques livres de notre ſainte Religion, & il les reçut ſimplement par honnêteté; car loin de les lire, il ſe livra plus que jamais aux Bonzes (1); il en logea quelques-uns chez lui, il ſe fit une bibliotheque de leurs livres, & s'efforça par ces ſortes de lectures d'effacer entiérement l'impreſſion que les diſcours du Miſſionnaire avoient faits ſur ſon eſprit; il en vint à bout. Mais quarante ans après étant tombé malade, il ſe rappella le ſouvenir de ce que le Pere Schall lui avoit dit tant de fois, il ſe fit apporter les livres dont il lui avoit fait préſent, il les lut, & touché de Dieu il demanda le baptême. Avant que de le recevoir, il voulut lui-même inſtruire toute ſa famille: il commença par ſes concubines, à qui il apprit les myſteres de notre ſainte Religion; & en même temps il leur aſſigna à chacune une penſion, afin qu'elles puſſent vivre chrétiennement le reſte de leurs jours. Il inſtruiſit enſuite tous ſes enfans, & reçut le ſaint baptême. J'ai eu la conſolation, depuis que je

(1) Prêtres des Idoles.

ſuis ici, de voir baptiſer les femmes & les enfans de deux de ſes fils.

L'uſure qui regne parmi les Chinois, eſt un autre obſtacle bien difficile à vaincre : lorſqu'on leur dit qu'avant que de recevoir le baptême, ils doivent reſtituer des biens acquis par ces voies illicites, & ainſi ruiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grace pour les y déterminer. Auſſi eſt-ce là ce qui d'ordinaire les retient dans les ténèbres de l'infidélité. J'en eus il y a peu de jours un exemple bien triſte.

Un riche Marchand vint me voir & me demanda le baptême : je l'interrogeai ſur le motif qui le portoit à ſe faire Chrétien. « Ma femme, me dit-il, » fut baptiſée l'année derniere, & depuis ce temps-là elle a vécu très-ſaintement. Peu de jours avant ſa mort elle » me prit en particulier, & me dit qu'à » un tel jour & à une telle heure elle » devoit mourir, & que Dieu le lui avoit » fait connoître, afin de me donner par-là une preuve de la vérité de ſa Religion. Elle eſt morte en effet à l'heure » & de la maniere qu'elle me l'avoit prédit ; ainſi ne pouvant plus réſiſter à » la priere qu'elle m'a fait en mourant

» de me convertir, je viens vous trou» ver à ce deſſein, & vous demander » le ſaint baptême ». De ſi belles diſpoſitions ne ſembloient-elles pas m'aſſurer que j'aurois le bonheur de le baptiſer dans peu de jours ; mais ces bons ſentimens s'évanouirent bientôt : lorſque dans l'inſtruction je vins à toucher l'article du bien d'autrui, & que je lui fis voir la néceſſité indiſpenſable de la reſtitution, il commença à chanceller, & enfin il me déclara qu'il ne pouvoit s'y réſoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins d'oppoſition au Chriſtianiſme dans la corruption & le déréglement de leur cœur ; pourvu que l'extérieur paroiſſe reglé, ils ne font nulle difficulté de s'abandonner en ſecret aux crimes les plus honteux. Il y a environ quinze jours qu'un Bonze vînt me prier de l'inſtruire : il avoit, ce ſemble, la meilleure volonté du monde, & rien, diſoit-il, ne devoit lui coûter. Mais à peine lui eusje expliqué quelle eſt la pureté que Dieu demande d'un Chrétien ; à peine lui eus-je dit que ſa loi eſt ſi ſainte, qu'elle défend juſqu'à la moindre penſée & au moindre deſir contraire à cette vertu : *Si cela eſt*, me répondit-il, *il n'y faut plus*

penser, & là-dessus, tout convaincu qu'il étoit de la vérité de notre sainte Religion, il abandonna le dessein de l'embrasser.

Voici maintenant, mon Révérend Pere, quelques coutumes par rapport aux dames de la Chine, qui semblent leur fermer aussi toutes les voies de conversion. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes; c'est une maxime fondamentale dans tout l'Empire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mêler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la nécessité de mieux observer cette maxime, on a sçu leur persuader, que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des pieds; ensorte que leur premier soin, est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher; un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une Dame de quarante ans.

Delà il arrive que les Missionnaires ne peuvent instruire les dames Chinoises ni par eux-mêmes, ni par leurs Catéchistes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruise sa femme, ou qu'il permette à quelque bonne Chrétienne de venir dans

ſon appartement lui expliquer les myſteres de la religion.

D'ailleurs quoiqu'elles ſoient converties, elles ne peuvent ſe trouver à l'Egliſe avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir juſqu'ici, c'eſt de les aſſembler ſix ou ſept fois l'année ou dans une Egliſe particuliere, ou dans la maiſon de quelque Chrétien, pour les y faire participer aux Sacremens. C'eſt dans ces aſſemblées qu'on confere le baptême à celles qui y ſont diſpoſées. J'en baptiſerai quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela que les dames Chinoiſes ne parlent que le jargon de leur province, ainſi elles ont bien de la peine à ſe faire entendre des Miſſionnaires, dont quelques-uns ne ſçavent que la langue mandarine. On tâche autant qu'on peut, de remédier à cet inconvénient. Je me ſouviens d'un expédient que trouva la femme d'un Mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette ville. Comme elle ne pouvoit être entendue du Miſſionnaire à qui elle vouloit ſe confeſſer, elle fit venir ſon fils aîné, & elle lui découvrit ſes péchés, afin qu'il en fit le détail au confeſſeur & qu'il lui redît enſuite les avis & les inſtructions qu'elle en auroit reçus. Trouveroit-on

en Europe ces exemples de ſimplicité & de ferveur ?

Enfin la dépendance où ces dames ſont de leurs maris, fait qu'on ne peut gueres compter ſur leur converſion, ſur-tout ſi le mari eſt idolâtre; en voici un exemple bien triſte. Une femme infidelle qui avoit trouvé le ſecret de ſe faire inſtruire de nos ſaintes vérités, pria ſon mari, dans une grande maladie qu'elle eut, d'appeller un Miſſionnaire pour la baptiſer. Le mari, qui l'aimoit tendrement, y conſentit de peur de la chagriner, & dès le lendemain matin elle devoit recevoir la grace après laquelle elle ſoupiroit avec tant d'ardeur. Les Bonzes en furent avertis; ils vinrent auſſi-tôt trouver le mari, ils lui firent de grands reproches ſur la foibleſſe qu'il avoit eu d'accorder ſon conſentement, & ils lui dirent cent extravagances des Miſſionnaires.

Le lendemain comme le Miſſionnaire ſe diſpoſoit à aller baptiſer cette femme mourante, le mari lui envoya dire qu'il le remercioit de ſes peines, & qu'il ne vouloit plus que ſa femme fût baptiſée. On n'omit rien pour l'engager à permettre ce qu'il avoit accordé d'abord, & des Chrétiens de ſes amis allerent le

voir exprès ; mais ils ne purent rien gagner : » Je connois votre finesse, leur » dit-il, & celle du Missionnaire ; il » vient avec son huile arracher les yeux » des malades, pour en faire des lunettes » d'approche. Non, il ne mettra point le » pied dans ma maison, & je veux que » ma femme soit enterrée avec ses deux » yeux ». Quelque chose qu'on fît, on ne put jamais le détromper, & sa femme mourut sans recevoir le baptême.

Je ne puis finir cette lettre, mon Révérend Pere, sans vous rapporter un exemple de la foi de nos fervens Chrétiens ; c'est par leur moyen que j'ai eu le bonheur d'administrer le saint baptême à plusieurs Idolâtres.

Dans l'absence du Pere Fouquet, qui étoit allé à *Nantchang-fou*, un Infidele vint me prier d'aller secourir une famille entiere, qui étoit cruellement tourmentée du démon. Il m'avoua qu'on avoit eu recours aux Bonzes, & que durant trois mois, ils avoient fait plusieurs sacrifices ; que ces moyens s'étant trouvés inutiles, on s'étoit adressé au *Tchamtien-ssée*, Général des *Tao-ssée* (2) ; qu'on avoit acheté de lui pour vingt

(1) Espece de Bonze.

francs de sauve-gardes contre le démon, dans lesquels il défendoit au malin esprit de molester davantage cette famille; qu'enfin on avoit invoqué tous les Dieux du pays, & qu'on s'étoit dévoué à toutes les Pagodes; mais qu'après tant de peines & de dépenses, la famille se trouvoit toujours dans le même état, & qu'il étoit bien triste de voir sept personnes livrées à des accès de fureur si violens, que si l'on n'avoit pris la précaution de les lier, ils se seroient déja massacrés les uns les autres. Je jugeai par l'exposé que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingénuité, qu'en effet il pouvoit y avoir en tout cela de l'opération du malin esprit. Je lui demandai d'abord quelle raison le portoit à avoir recours à l'Eglise: » J'ai » appris, me répondit-il, que vous » adorez le Créateur & le Maître absolu » de toutes choses, & que le démon n'a » aucun pouvoir sur les Chrétiens; c'est » ce qui m'a déterminé à vous prier de » venir dans notre maison, & d'invo» quer le nom de votre Dieu pour le » soulagement de tant de personnes qui » souffrent.

Je tâchai de le consoler par mes réponses; mais pourtant je lui fis entendre

qu'il n'y avoit rien à eſpérer du vrai Dieu, tandis qu'ils conſerveroient dans leur maiſon les ſymboles de l'idolâtrie; qu'il falloit ſe faire inſtruire de nos ſaints myſteres & ſe diſpoſer au baptême, qu'alors je pourrois leur accorder ce qu'ils me demandoient; qu'au reſte cette maladie pouvoit être purement naturelle, & qu'avant toutes choſes, je voulois examiner avec une ſérieuſe attention quel pouvoit être ce mal. Je le mis enſuite entre les mains d'un Chrétien zélé, pour lui donner une idée générale des myſteres de la religion.

L'Infidele s'en retourna chez lui aſſez ſatisfait; dès le lendemain il revint à mon Egliſe, & m'apporta un ſac dont il tira cinq idoles, un petit bâton long environ d'un pied, & épais d'un pouce en quarré, où étoient gravés quantité de caracteres Chinois, & un autre morceau de bois haut de cinq pouces, & large de deux, qui étoit ſemé par-tout de caracteres, excepté d'un côté où l'on voyoit la figure du diable transpercé d'une épée, dont la pointe étoit piquée dans un cube de bois, qui étoit auſſi tout couvert de caracteres myſtérieux. Il me donna enſuite un Livre d'en-

viron dix-huit feuillets, qui contenoit des ordres exprès du *Tcham-tien-ſſée*, par leſquels il étoit défendu au démon ſous de groſſes peines, d'inquiéter davantage les perſonnes dont il s'agiſſoit. Ces arrêts étoient ſcellés du ſceau du *Tcham-tien-ſſée*, ſignés de lui & de deux Bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer.

Mais peut-être ne ſerez-vous pas fâché de ſçavoir comment ces Idoles étoient faites. Elles étoient d'un bois doré & peint aſſez délicatement: il y avoit des figures d'hommes & de femmes; les hommes avoient la phyſionomie Chinoiſe, mais les femmes avoient les traits du viſage Européen. Chaque idole avoit ſur le dos une eſpece d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levai cette planche, & je trouvai que l'ouverture étoit aſſez étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargiſſant vers l'eſtomac. Il y avoit au-dedans des entrailles de ſoie, & au bout un petit ſac de la figure du foie de l'homme. Ce ſac étoit rempli de riz & de thé, apparemment pour la ſubſiſtance de l'idole. A la place du cœur, je trouvai un papier plié fort proprement; je me le fis lire; c'étoit le catalogue des perſonnes de la famille; leur

nom, leur ſurnom, le jour de leur naiſſance, tout y étoit marqué. On y liſoit auſſi des dévouemens & des prieres pleines d'impiété & de ſuperſtition. Les figures des femmes avoient outre cela dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, & à peu près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'Infidele qui me vit jetter au feu toutes ces Idoles, crut que je ne ferois plus de difficulté d'aller chez lui. Pluſieurs Chrétiens qui ſe trouverent préſens, ſe joignirent à lui pour m'en prier. Mais Dieu qui vouloit que je duſſe à leur foi le miracle qu'il avoit deſſein d'opérer, permit que je perſiſtaſſe à leur refuſer ce qu'ils me demandoient, juſqu'à ce que je fuſſe mieux inſtruit de la nature du mal : je me contentai de leur envoyer quelques Chrétiens pour m'en faire le rapport.

Ils partirent pleins de foi, & porterent avec eux un crucifix, de l'eau-benite, leurs chapelets, & les autres marques de la Religion. Pluſieurs Infideles, un Bonze entr'autres, qui ſe trouva là, les ſuivirent par curioſité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la mai-

son, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre prit l'eau-benite, un troisieme commença à expliquer le Symbole des Apôtres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyoient tous ces articles de la foi des Chrétiens, s'ils espéroient en la toute-puissance de Dieu, & aux mérites de Jesus-Christ crucifié; s'ils étoient prêts de renoncer à tout ce qui pouvoit déplaire au vrai Dieu; s'ils vouloient observer ses commandemens, vivre & mourir dans la pratique de sa loi? quand ils eurent répondu qu'ils étoient dans ces sentimens, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le crucifix, & commença les prieres avec les autres Chretiens. Tout le reste du jour ils n'eurent aucun ressentiment de leur mal.

Les Infideles qui étoient accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce changement: les uns l'attribuoient à la toute-puissance du Dieu des Chrétiens: les autres, & sur-tout le Bonze, disoient hautement que c'étoit un pur effet du hasard.

Dieu pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal; le Bonze

& ſes partiſans en triompherent ; mais ils furent bien ſurpris de voir qu'autant de fois qu'ils étoient ſaiſis de ces tranſports violens de fureur, autant de fois un peu d'eau-benite qu'on leur jettoit, un chapelet qu'on leur mettoit au col, un ſigne de croix qu'on faiſoit ſur eux, le nom de Jeſus qu'on leur faiſoit prononcer, les calmoit ſur l'heure, & les mettoit dans une ſituation tranquille, & cela non pas peu à peu, mais dans l'inſtant ; non pas une ſeule fois, mais à dix ou douze repriſes en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux Bonzes & aux Infideles : preſque tous convinrent que le Dieu des Chrétiens étoit le ſeul véritable Dieu : il y en eut même plus de trente qui dès-lors ſe convertirent. Le lendemain un de nos Chrétiens plaça une croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maiſon ; il mit auſſi de l'eau-benite dans toutes les chambres, & depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun reſſentiment de ſon mal, & elle jouit d'une ſanté parfaite. Il y a trois mois que je ſuis continuellement occupé à inſtruire ceux que ce miracle a convertis.

Au reſte pour éterniſer la mémoire d'une ſi inſigne faveur, ils ont mis dans

la salle destinée à recevoir les étrangers, une grande image de Notre Seigneur, dont je leur ai fait présent, au-dessous ils ont gravé cette inscription en gros caracteres : *En telle année & tel mois cette famille fut affligée de tel mal : les Bonzes & les Dieux du pays furent inutilement employés. Les Chrétiens vinrent tel jour, invoquerent le vrai Dieu, & le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnoître ce bienfait que nous avons embrassé la sainte loi ; & malheur à celui de nos descendans qui seroit assez ingrat pour adorer d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens.* On y voit écrit ensuite le Symbole & les Commandemens de Dieu.

Depuis ce temps-là j'ai toujours eu environ quarante Catéchumenes à instruire : à mesure que j'en baptise quelques-uns, ils sont remplacés aussi-tôt par un plus grand nombre.

Je ne sçai si vous aurez appris que deux Missionnaires de notre Compagnie ont eu l'honneur de mourir dans la Cochinchine, chargés de fers pour Jesus-Christ.

Le Pere le Royer me mande du Tongking, que lui & quatre autres Missionnaires de notre Compagnie, ont eu aussi le bonheur de baptiser l'année derniere

cinq mille cent ſoixante & ſix infideles. Pour moi j'attends qu'on me donne une Miſſion fixe ; on m'en promet une au premier jour, & on me fait eſpérer qu'elle ſera dure, pauvre, laborieuſe, qu'il y aura beaucoup à ſouffrir, & de grands fruits à recueillir ; priez le Seigneur que je correſponde à toutes les graces que je reçois de ſa bonté, & dont je me reconnois très-indigne. Je ſuis avec beaucoup de reſpect, &c.



LETTRE

Du Pere de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Tcheou-chan, port de la Chine, dans la province de Tche-kian, à dix-huit lieues de Nimpo, le 15 de Février 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

Retournant une seconde fois en Europe, pour rendre compte à notre Révérend Pere Général de l'état présent de nos missions de la Chine, j'ai destiné les six ou sept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une relation générale de ce qui nous est arrivé, depuis près de vingt ans que nous sommes sortis de France, comme à la personne du monde à qui, après Dieu, nous sommes le plus redevables de nos progrès dans ces vastes provinces. Je m'acquitte de ce

devoir beaucoup plus tard que je n'eusse desiré ; mais une multitude d'occupations pressantes, & qui se sont succedées jusqu'ici les unes aux autres, m'ont toujours ôté le loisir de satisfaire ma reconnoissance, & de conférer avec vous de ce qui pourroit avancer de plus en plus l'œuvre de Dieu, & la conversion des Infideles.

Je ne vous parlerai point, mon Révérend Pere, de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les Missions, outre les travaux inséparables de nos fatiguans emplois, il faut s'attendre encore & se préparer à mille événemens pénibles, qu'il est impossible de prévoir. Notre Révérend Pere Général nous en avertissoit ordinairement dans ses lettres. *Comptez*, disoit-il, *que pour gagner des ames à Jesus-Christ dans le pays des Infideles où vous êtes, vous devez vous résoudre à souffrir beaucoup, & à souffrir indifféremment de tous. Bene patientes erunt ut annuntient* (1). Il faut être patient & courageux dans les contradictions les plus inespérées ; autrement vous serez inutiles à l'Eglise, & l'œuvre de Dieu ne se fera point.

(1) Psal. 91.

Ce fut ſur la fin de l'année 1684, comme vous pouvez vous en ſouvenir, que Dieu fit naître l'occaſion d'envoyer des Miſſionnaires François à la Chine. On travailloit alors en France, par ordre du Roi, à réformer la Géographie. MM. de l'Académie Royale des Sciences, qui étoient chargés de ce ſoin, avoient envoyé des perſonnes habiles de leurs Corps dans tous les ports de l'Océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Dannemarck, en Afrique & aux iſles de l'Amérique, pour y faire les obſervations néceſſaires. On étoit plus embarraſſé ſur le choix des ſujets qu'on envoyeroit aux Indes & à la Chine; parce que ces pays ſont moins connus en France, & que MM. de l'Académie couroient riſque de n'y être pas bien reçus, & de donner ombrage aux étrangers dans l'exécution de leur deſſein. On jetta donc les yeux ſur les Jéſuites, qui ont des Miſſions en tous ces pays-là, & dont la vocation eſt d'aller par-tout où ils eſpérent faire plus de fruit pour le ſalut des ames.

Feu M. Colbert me fit l'honneur de m'appeller un jour avec M. Caſſini, pour me communiquer ſes vues. Ce ſage Miniſtre me dit ces paroles que je n'ai

j'amais oubliées : *Les ſciences, mon Pere, ne méritent pas que vous preniez la peine de paſſer les mers, & de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie & de vos amis. Mais comme le deſir de convertir les Infideles, & de gagner des ames à Jeſus-Chriſt porte ſouvent vos Peres à entreprendre de pareils voyages, je ſouhaiterois qu'ils ſe ſerviſſent de l'occaſion; & que dans le temps où ils ne ſont pas ſi occupés à la prédication de l'Evangile, ils fiſſent ſur les lieux quantité d'obſervations, qui nous manquent pour la perfection des ſciences & des arts.*

Ce projet n'eut alors aucune ſuite, & la mort de ce grand Miniſtre le fit même perdre de vue pendant quelque temps : mais le Roi ayant réſolu, deux ans après, d'envoyer un Ambaſſadeur extraordinaire à Siam, M. le Marquis de Louvois, qui venoit de ſuccéder à M. Colbert dans la charge de Sur-Intendant des Bâtimens, & de Directeur des Sciences, Arts & Manufactures de France, demanda à nos Supérieurs ſix Jéſuites habiles dans les Mathématiques, pour les y envoyer.

J'enſeignois depuis huit ans les Mathématiques dans notre College de Paris, & il y en avoit plus de vingt que je de-

mandois avec instance les Missions de la Chine & du Japon. Mais soit qu'on m'en jugeât peu digne, ou que la Providence me réservât pour un autre temps, on me laissoit toujours en France. Je tâchois d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie Religieuse, persuadé que les desseins miséricordieux de Dieu sur nous s'accomplissent infailliblement, quand nous suivons fidélement ce chemin. Je ne fus point trompé : car cette heureuse occasion s'étant présentée, je m'offris le premier à nos Supérieurs, qui m'accorderent enfin ce que je souhaitois depuis si long-temps, & me chargerent de chercher des Missionnaires pour m'accompagner.

Je ne vous puis dire, mon Révérend Pere, la consolation que je sentis en ce moment. Je m'estimois mille fois plus heureux d'aller porter nos sciences aux extrémités du monde, où j'espérois gagner des ames à Dieu, & trouver des occasions de souffrir pour son amour & pour la gloire de son saint Nom, que de continuer à les enseigner à Paris, dans le premier de nos Colleges.

Dès qu'on sçut que je cherchois des Missionnaires pour la Chine, il s'en pré-

ſenta un grand nombre d'excellens ſujets. Les Peres Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Viſdelou & Bouvet furent préférés aux autres.

Comme ils étoient tous capables de remplir en France nos emplois les plus diſtingués, bien des perſonnes zélées parurent ſurpriſes de la conduite des Supérieurs, qui laiſſoient aller aux Miſſions leurs meilleurs ſujets, & qui ôtoient par-là à l'Europe des perſonnes propres à y rendre des ſervices importans. *Ne vaudroit-il pas mieux*, diſoient-ils, *les y retenir, & envoyer dans ces pays éloignés ceux qui, avec une capacité plus médiocre, ont aſſez de forces pour ſoutenir les fatigues des Miſſions, & aſſez de zele pour travailler à la converſion des Infideles.* Ils appuyoient leur ſentiment de l'autorité de ſaint François Xavier, qui ne demandoit à ſaint Ignace, pour la Miſſion des Indes, que ceux qu'il ne jugeoit pas ſi néceſſaires en Italie. *Vous avez* (1), dit-il, *pluſieurs perſonnes auprès de vous, qui, quoiqu'ils ne ſoient ni grands Théologiens ni Prédicateurs, ſerviroient admirablement l'égliſe en ce pays-ci, s'ils ont les autres qualités néceſſaires pour y faire*

(1) Lib. 2, Epiſt. 9.

du fruit : ſi ce ſont des hommes sûrs qu'on puiſſe envoyer ſeuls aux Moluques, au Japon & à la Chine, s'ils ſont doux, prudens, charitables, & d'une ſi grande pureté de mœurs, que les occaſions de pécher, qui ſont plus fréquentes ici qu'en Europe, ne les ébranlent jamais.

Je conviens, mon Révérend Pere, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'envoyer toujours aux Miſſions des ſujets d'un eſprit ſi éminent, & d'une capacité ſi étendue. Les premieres qualités auxquelles il faut avoir égard, ſont celles que ſaint François Xavier vient de marquer : toutes les autres ſont inutiles ſans celles-là. *Quorum virtus in ærumnis & in ſectationibus ſpectata non eſt, is nihil magnum certè committitur* (1). *En vain*, dit ce grand Apôtre, *vous leur confierez les emplois importans de convertir les ames, s'ils ne ſont laborieux, mortifiés, patiens : s'ils ne ſçavent ſouffrir la faim & la ſoif, & les plus rudes perſécutions avec joye.* Mais quand il fait tant de fond ſur la vertu, on me permettra d'ajouter qu'il n'exclut nullement ceux qui ont d'autres talens, & qui s'appliquant aux ſciences dans les Univerſités ou dans nos Séminaires d'Eu-

(1) Lib. 4, Epiſt. 9.

rope, y méritent, comme lui, l'eſtime & l'approbation des ſçavans, par les grands progrès qu'ils y font. Quand il parle du Japon & de la Chine, ne demande-t-il pas des hommes pleins d'eſprit & habiles dans toutes les ſubtilités de l'Ecole, pour découvrir les erreurs & les contradictions des Bonzes ? Ne veut-il pas des Philoſophes qui rendent raiſon des météores, & des effets les plus cachés de la nature ; des Mathématiciens qui connoiſſent le Ciel, & qui prédiſent les éclipſes ? *Ils nous admiroient*, dit-il, *quand nous leur expliquions ces choſes ; & la ſeule penſée que nous étions des gens ſçavans, les diſpoſoit à nous croire ſur les matieres de la Religion. Nos tanquam viros doctos ſuſcipiebant, quæ doctrinæ opinio aditum nobis patefecit ad Religionem in eorum animis ferendam* (1). En parlant même des Indes, où une profonde ſcience ne lui paroiſſoit pas ſi néceſſaire, parce que les peuples n'y ſont pas toujours ſi éclairés, il ajoute ces paroles remarquables : *Quamquam probitas, litteris ornata ſcilicet, palmam ferat. Néanmoins*, dit-il, *des gens de lettres & de vertu ſont ceux*

(1) Lib. 4, Epiſt. 1.

que nous recevons ici avec plus de joie ; parce qu'ils y ſeront plus utiles à la converſion des peuples. L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives & touchantes aux Univerſités de France, d'Italie & de Portugal, pour inviter les Docteurs de ces fameuſes Ecoles à venir travailler avec lui au ſalut des ames, marque bien quels Miſſionnaires il deſiroit.

Saint Ignace étoit dans les mêmes ſentimens. Et c'eſt pour cela qu'ayant ajouté dans la Compagnie, aux autres Vœux de Religion un quatrieme Vœu pour les Profés, par lequel ils s'engagent d'aller, avec la permiſſion de leur Souverain, dans tous les lieux où le Vicaire de Jeſus-Chriſt jugera à propos de les envoyer, ſans rien même demander pour leur ſubſiſtance, il a voulu qu'on n'admît à ce degré que ceux en qui on remarqueroit plus d'eſprit & plus de talens naturels, & de capacité pour les ſciences ; & il n'eût pas, ſans doute, réglé les choſes de cette maniere, lui qui cherchoit en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'eût été perſuadé que de travailler à la converſion des Infideles, c'étoit un ouvrage tout divin, auquel il devoit conſacrer, au moins en partie, ce qu'il avoit de meilleur & de plus choiſi dans ſon Ordre.

Tout ce que je rapporte ici, vous est parfaitement connu, mon Révérend Pere ; vous sçavez combien ce zele d'aller porter la foi dans les pays les plus éloignés, est essentiel & universel en notre Compagnie, & que les plus grands talens n'y sont pas une raison pour retenir en Europe ceux que Dieu appelle véritablement aux Missions. Vous sçavez même quelle est la délicatesse de conscience de nos premiers Supérieurs sur cet article ; & nous en vîmes un grand exemple, il y a trois ans, lorsque je me préparois à retourner à la Chine avec des sujets d'un mérite fort distingué, que notre Révérend Pere Général eut la bonté de m'accorder. Quelques personnes regardant plus l'avantage de nos provinces de France que le besoin des Missions, lui représenterent la perte qu'elles faisoient. *Je la ressens vivement*, répondit-il, *mais il m'est impossible de résister aux lettres pleines de ferveur & de l'esprit de Dieu, qu'ils m'écrivent eux-mêmes. Non possum resistere Spiritui Sancto, qui loquitur in eorum litteris.* Nous ne devons donc pas regarder le départ de ces Missionnaires comme des pertes, mais plutôt comme des avantages pour la religion, dont toute l'église se réjouit. Ce sont des

des ordres éternels de la Providence, qui reprend ceux qu'elle n'avoit mis dans nos maisons que pour les préparer par l'étude & par l'acquisition des vertus solides à la conversion du nouveau monde. Enfin ce sont des graces pour nous-mêmes, dont nous devons remercier Dieu, qui choisit parmi nous des personnes pour un emploi si saint, & qui nous excite par leurs exemples à mépriser le monde, & à mener ici une vie qui approche, autant qu'il se peut, de celle de nos chers Freres.

Ces Peres que je viens de nommer, s'étant rendus à Brest avec moi, nous en partîmes le troisieme mars de l'année 1685, après avoir été reçus dans l'Académie des Sciences, & pourvus par ordre du Roi des instrumens de Mathematiques nécessaires pour faire nos observations. Quand nous eûmes passé la ligne, nous découvrîmes toutes les constellations de la partie méridionale. Il n'y a presque point d'étoiles remarquables proche le pôle Antarctique; mais le ciel en est tout rempli le long de la voie lactée, depuis le Scorpion jusqu'à *Sirius*. On ne voit rien de sensible dans la partie septentrionale. Le grand & le petit nuage sont deux choses singulieres. Le petit paroît aussi

grand que la lune, quoiqu'il ne soit gueres que la moitié du grand nuage. Quand on les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paroissent point un amas de petites étoiles, comme le *Præsepe Cancri* & la voie lactée, ni même une blancheur obscure, comme la nebuleuse d'Andromede & la tête des cometes; tout y paroît beau, comme dans le reste du ciel.

Le pied du *Cruzero*, marqué dans Bayer, est une étoile double, composée de deux petites étoiles fort claires, qui sont éloignées l'une de l'autre d'environ leur diametre : il en contient une troisieme un peu plus éloignée des deux autres, mais beaucoup plus petite.

Nous fîmes quelques observations au Cap de Bonne-Espérance, & dans notre traversée du Cap au Détroit de *la Sonde*, dont on a déja rendu compte au public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ai envoyées en Europe, & dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du Pere Gerbillon, qu'on doit mettre bientôt au jour. Vous avez vu, mon Révérend Pere, dans la relation du premier voyage du Pere Tachard, la maniere obligeante dont Messieurs les Hollandois nous reçurent

au Cap de Bonne-Espérance & à Batavia. Il est vrai, & je dois encore marquer ici par reconnoissance, qu'on ne peut rien ajouter aux honnêtetés que nous firent ces Messieurs. Nous y trouvâmes plusieurs Catholiques, dont quelques-uns eurent le bonheur de se confesser, après avoir passé plusieurs années sans le pouvoir faire. Ces pauvres gens sont bien à plaindre : ils quittent leur pays inconsidérément, & vont en Hollande, où ils s'engagent au service de la Compagnie, qui les fait passer aux Indes, d'où ils n'ont plus la liberté de revenir : mais leur plus grand malheur, c'est qu'en ce pays-là il n'y a plus pour eux d'exercice de religion ; plus de messes, de confessions ni de communions, plus de Prêtres pour les faire souvenir de leur devoir, & pour les assister à la mort. Messieurs les Hollandois trouveroient peut-être plus de gens qui s'engageroient à leur service, & qui les serviroient même plus fidélement, s'ils permettoient aux Catholiques le libre exercice de leur religion en ce pays-là, ou du moins s'ils leur procuroient les secours qui leur sont si nécessaires. Après les avoir consolés le mieux qu'il nous fut possible, nous les exhortâmes à persévérer dans la foi, à garder

inviolablement les Commandemens de Dieu, & à souffrir leurs maux avec patience. Les Catholiques que le malheur ou la nécessité contraignent de quitter ainsi leur pays, doivent faire réflexion à quels dangers ils exposent leur salut éternel, & se persuader que la plus grande punition du péché est de s'engager en des occasions de pécher encore davantage, & de se mettre dans un état où les moyens de se convertir & de retourner à Dieu ne se trouvent presque plus.

Nous arrivâmes à Siam à la fin du mois de Septembre de la même année 1685, après une navigation fort heureuse. On ne peut être mieux reçus que nous le fûmes du Roi & de son Ministre M. Constance. Pendant notre séjour en ce Royaume, nous tâchâmes de n'y être pas inutiles. Les Peres Gerbillon & de Visdelou prêcherent l'Avent & le Carême dans l'église des Portugais, & quand nous n'étions point à *Louvo*, nous entendions réguliérement les confessions dans cette église les Dimanches & les Fêtes.

Avant que de partir de Paris, j'avois pris des mesures avec M. Cassini, pour observer une éclipse de lune qui devoit

arriver à Paris le dixieme décembre de l'année 1685, sur les neuf heures du soir, & dans le Royaume de Siam l'onzieme du même mois sur les trois à quatre heures du matin. Comme elle devoit être totale, & qu'on la pouvoit voir en même temps à Paris & à Siam, elle étoit fort propre pour déterminer au vrai la différence des longitudes de ces deux méridiens, & c'est ce qui nous porta à faire avec soin cette observation. Le Roi de Siam, averti de notre dessein, voulut que ce fût en sa présence. Il étoit alors à *Tsee-poussone*, à une lieue au-dessus de *Louvo*; c'est une maison royale qu'il avoit fait bâtir sur le bord d'un étang, à l'entrée d'une forêt, où il se divertissoit à la chasse des éléphans.

Nous avions préparé pour le Roi de Siam une excellente lunette de cinq pieds, par laquelle ce Prince regardoit l'éclipse, pendant que nous l'observions à quatre pas de lui avec M. Constance, qui l'entretenoit, & qui lui servoit d'interprête quand il nous faisoit quelques questions. Le Roi ayant vu la veille un des types de la lune qu'on a gravé à l'Observatoire de Paris, s'écria d'abord en regardant la lune par la lunette: *Voilà justement ce que vous me fites voir hier dans*

le type. La lune s'étant éclipsée notablement, il nous demanda pourquoi elle paroissoit renversée dans la lunette, & après l'immersion totale pourquoi le corps de la lune paroissoit encore, puisqu'elle ne recevoit plus aucune lumiere du soleil? Ces questions judicieuses font voir quelle étoit la solidité d'esprit de ce Prince, qui nous témoigna en cette occasion une bonté particuliere, dont il nous auroit donné plus de marques, si sa mort, qui arriva peu de temps après, de la maniere que tout le monde a sçu, n'eût renversé tous les grands desseins qu'il avoit formés pour l'avantage de la religion, & pour la gloire de notre Nation.

Ce fut au mois de juillet de l'année 1686 que nous partîmes de Siam pour aller à la Chine. Il y avoit à la rade plusieurs vaisseaux, dont les uns alloient à *Macao* (1), les autres à *Canton* (2), & en d'autres ports de cet Empire. Monsieur Constance nous les offrit tous: mais il n'étoit nullement d'avis que nous

---

(1) Ville de la Chine qui appartient aux Portugais.

(2) Ville capitale d'un province de la Chine qui porte le même nom.

allassions à *Macao*. M. l'Evêque de Metellopolis & le Pere Maldonade, Supérieur de la maison des Jésuites Portugais, nous détournoient aussi de prendre cette route.

Lorsqu'on a des intentions droites & qu'on estime une Nation, on se persuade aisément qu'elle a pour nous les mêmes sentimens, & qu'on peut s'y fier sans rien risquer. Ainsi les défiances qu'on s'efforça de nous donner des Portugais en cette occasion, firent peu d'impression sur nos esprits, & nous nous déterminâmes à prendre la route de *Macao*. M. Constance nous voyant fixes en cette résolution, crut que nous avions de ce côté-là des assurances que nous ne disions pas. Il ne pensa donc plus qu'à nous procurer de fortes recommandations auprès des officiers de la ville. Le Roi de Siam eut la bonté d'écrire lui-même au Gouverneur, pour l'engager à nous être favorable. Il se croyoit d'autant plus en droit de lui demander cela, qu'il traitoit bien les Portugais qui venoient trafiquer tous les ans en ses états.

Mais Dieu qui veilloit sur nous, ne permit pas que ce voyage réussît. Le vaisseau sur lequel nous nous embarquâmes passoit pour être bon, & ne

valoit rien en effet. Dès le cinquieme jour il fit eau de toutes parts. Il étoit conduit par un pilote qui avoit déja fait quatre ou cinq naufrages, & qui ne craignant rien tant que de ne pas arriver cette année-là à *Macao*, s'obstinoit à tenir le vent, quoiqu'il nous fût contraire, & qu'il augmentât à chaque moment. Nous ne faisions que dériver du côté de *Camboge* (1) où en peu d'heures nous aurions péri misérablement, si notre capitaine n'eût forcé le pilote de céder, & d'aller vent arriere chercher le premier asyle qu'on pourroit trouver. Le danger où nous fûmes en cette occasion est un des plus grands que j'aie couru sur toutes ces mers.

Comme il n'y avoit que six ou sept jours que nous avions mis à la voile, nous crûmes qu'il étoit encore temps de gagner la barre de Siam, & de nous embarquer dans un autre vaisseau pour arriver à la Chine cette année-là. Nous prîmes donc des guides pour nous y mener par le chemin le plus court, à travers les forêts; mais nos efforts furent inutiles. Ces guides après un mois de

(1) C'est un Royaume qui est entre le Royaume de Siam & celui de la Cochinchine.

détours, nous ramenerent épuisés de fatigues à notre vaisseau, qui se rendit à petites voiles dans la riviere de Siam, au mois de septembre, lorsque la mousson pour aller à la Chine étoit entiérement passée. Nous trouvâmes sur notre chemin les galeres du Roi de Siam, que ce Prince, plein de bonté pour nous, avoit envoyées pour nous chercher, dès qu'il apprit le mauvais succès de notre voyage.

Notre retour donna de la joie à M. Constance, qui ne nous avoit laissé partir qu'avec peine. La crainte qu'on ne nous maltraitât à *Macao*, n'étoit pas sans fondement; car quelques mois après les vaisseaux de la Chine étant revenus à Siam, nous apprîmes qu'on avoit reçu ordre de Portugal d'arrêter à *Macao* les Vicaires apostoliques, & les Missionnaires qui viendroient sur d'autres vaisseaux que sur ceux des Portugais. Nous vîmes cette année-là même l'exécution de cet ordre. Un Pere Francis an de *Manille* (1), parti de Siam en même-temps que nous, fut mis en arrêt à son arrivée avec le Capitaine qui l'avoit amené; on l'envoya ensuite à Goa, d'où

(1) C'est la ville capitale des Philippines.

il eut bien de la peine à ſortir pour retourner aux Philippines.

Nous nous abandonnâmes l'année ſuivante à la ſage conduite de M. Conſtance. Ce Miniſtre nous honora toujours d'une protection & d'une amitié particuliere. Ce que nous eſtimions davantage en lui, c'étoit un fond de piété & de religion qui le portoit à former de grands projets pour la propagation de la Foi. Il protégeoit tous les Miſſionnaires & les Vicaires apoſtoliques, & les aidoit à paſſer dans le lieu de leurs Miſſions, engageant les Capitaines des vaiſſeaux qui partoient de Siam, à les porter ſûrement à *Camboge*, à la Cochinchine, au Tong-king & à la Chine. Il leur diſtribuoit à tous des charités conſidérables. Il a rebâti les Egliſes des Jéſuites & des Dominicains de Siam. MM. nos Eccléſiaſtiques François pourront dire eux-mêmes tous les biens qu'il leur a faits.

Nous avons ſouvent déploré la mort tragique de cet homme extraordinaire, & nous y avons été d'autant plus ſenſibles, qu'il ne lui a pas été impoſſible de l'éviter ; mais Dieu qui l'attendoit en ce moment, lui avoit donné un courage capable de ſoutenir une ſi rude épreuve.

Les Siamois, qui l'ont traité avec tant de cruauté, n'auront point manqué de lui reprocher ses grandes aumônes, & tout ce qu'il avoit entrepris pour établir solidement la Religion Chrétienne dans les Indes. Mais ce qui pouvoit le rendre coupable devant eux, c'est ce qui nous donne le plus sujet de croire que Dieu lui aura fait part de ses grandes miséricordes, car le Fils de Dieu a promis de se déclarer hautement devant son Pere, pour ceux qui n'auront point rougi de lui devant les hommes; & Dieu a des graces & des ressources infinies, pour mettre dans les voies de salut ceux qui ont été véritablement zélés, pour y en faire entrer beaucoup d'autres.

Je ne parle point ici de l'illustre Madame Constance; il est impossible de penser à ce qu'elle a souffert dans cette triste révolution, sans être pénétré d'une vive douleur. On n'ignore pas en France l'extrême misere à laquelle elle est encore réduite, & l'on est bien à plaindre de vouloir & de ne pouvoir pas la soutenir, comme on le souhaiteroit.

Nous partîmes de Siam, pour la seconde fois, le dix-neuvieme Juin de l'année 1687, sur un navire Chinois qui alloit à *Nimpo*. Outre que nos mesures

étoient bien prifes, Dieu donna encore vifiblement fa bénédiction à notre voyage.

Les Chinois qui nous conduifoient nous parurent fort fuperftitieux. Ils avoient une petite idole à la poupe de leur vaiffeau, devant laquelle ils entretenoient jour & nuit une lampe allumée : ils lui offroient affez fouvent, devant qu'ils fe miffent à table, les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils appercevoient que nous n'y touchions point, toutes les fois qu'on les avoit ainfi offertes, ils en firent mettre à part, & on ne préfentoit point à l'idole ce qui étoit deftiné pour nous. Le culte qu'ils rendoient à cette fauffe divinité ne fe bornoit pas là : fi-tôt que la terre paroiffoit, celui qui avoit foin de l'idole, prenoit des papiers peints & coupés en ondes, & les jettoit dans la mer, après avoir fait une profonde inclination de ce côté-là. Quand le calme nous prenoit, tout l'équipage pouffoit de temps en temps des cris, comme pour rappeller le vent. Dans le gros temps ils jettoient au feu des plumes, pour conjurer la tempête & pour chaffer le démon, ce qui répandoit par-tout le vaiffeau une puanteur infupportable. Mais leur zèle,

ou plutôt leur superstition, redoubla à la vue d'une montagne qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine; car outre les inclinations & les génuflexions ordinaires, & tous les papiers à demi brûlés qu'ils jetterent dans la mer, les matelots se mirent à faire un petit vaisseau de quatre pieds; il avoit ses mâts, ses cordages, ses voiles & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, & même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la proue & sur les cordages, autant de petites figures de papier peint qu'il y avoit d'hommes sur le vaisseau. On mit la petite machine sur un brancard; on la leva avec beaucoup de cérémonies; on la promena par le vaisseau au bruit du tambour & d'un bassin d'airain. Un matelot habillé en Bonze conduisoit la marche & s'escrimoit avec un long bâton, en jettant quelquefois de grands cris. Enfin on le fit descendre doucement dans la mer, & on le suivit des yeux aussi loin que l'on put. Le Bonze monta sur la dunette, pour continuer ses clameurs, & apparemment pour lui souhaiter un heureux voyage.

Nous eûmes un calme de quatre jours

à la hauteur d'*Emouy* (1). L'horifon couvert de nuages fort noirs, & les vents de nord & de nord-eft, qui fouffloient de temps en temps, étoient des préfages d'une grande tempête. Les Chinois alarmés invoquerent leur idole avec plus de ferveur que jamais, & dans la crainte d'être furpris de ces furieux Typhons, qui défolent ces mers, ils tâcherent plufieurs fois de gagner la terre; mais ce fut en vain. Ils gardoient tous un morne filence, & ils trouvoient mauvais que nous parlaffions entre nous autres Miffionnaires. Notre interprête nous en avertit en fecret, & nous marqua que notre tranquillité leur paroiffoit d'un auffi mauvais augure, que le calme même. Nous fîmes un vœu à faint François Xavier, Patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dès le lendemain, & nous pafsâmes heureufement entre la terre ferme de la province de *Fokien*, & l'ifle *Formofe*, dont nous vîmes quelques montagnes à l'horifon.

A trente ou quarante lieues de *Nimpo*, on entre dans un labyrinthe d'ifles élevées, parmi lefquelles on ne fe recon-

(1) Ville de la Chine.

noît plus. Le parti que nous prîmes fut d'obſerver le chemin que faiſoit notre vaiſſeau, les terres entre leſquelles il paſſoit, & ſur leſquelles il portoit le cap, & d'en faire une carte particuliere, qui pût être utile à ceux qui navigeront dans ces mers. Cette carte ne marque que notre route, quoiqu'il y en ait d'autres auſſi bonnes entre ces iſles, & peut-être meilleures pour les grands vaiſſeaux; car je me ſouviens que nos pilotes ſondoient ſouvent, & qu'en certains endroits ils ne trouvoient que quatre braſſes d'eau.

C'eſt à Meſſieurs les Anglois qu'il faut s'adreſſer, ſi l'on veut avoir une plus grande connoiſſance de cette mer; car depuis trois ans ils en ont fait une carte générale. Ils ont ſondé par-tout; ils ont viſité toutes les iſles : ils ſçavent celles qui ſont habitées & celles où l'on peut ſe pourvoir d'eau. C'eſt un travail de ſix mois, digne de l'application & de la curioſité de ces Meſſieurs. J'ai vu une de ces cartes à grands points, & fort bien deſſinée, entre les mains de M. Catchepolle, homme de mérite, qui eſt à préſent à la Chine Conſul, & Préſident de la Compagnie Royale d'Angleterre, pour tout le commerce que les Anglois y font.

Nous mouillâmes enfin devant la ville de *Nimpo*, le 23 de juillet de l'année 1687, trente-quatre jours après avoir quitté la barre de Siam, & deux ans & demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point, mon Révérend Pere, la joie dont nous fûmes pénétrés, & les actions de graces que nous rendîmes à Dieu, lorſque nous nous vîmes heureuſement arrivés au terme de nos plus ardens deſirs. Il faut être appellé aux Miſſions, & y venir dans la ſeule vue de ſervir Dieu, & de travailler au ſalut des ames, pour ſe former une juſte idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. Il faut bien dire que nous changeons alors de force, *mutabunt fortitudinem* (1); car nous ne ſongions plus à la France, ni à ce que nous avions pu y laiſſer d'eſpérances & de douceurs. Cette paix même, dont nous jouiſſons dans les Maiſons Religieuſes, & les facilités que nous avons d'y vivre dans le recueillement qui peut tenir l'ame unie à Dieu, n'étoient plus des objets qui nous touchaſſent. La multitude des ames que nous avions devant les yeux, le choix que Dieu avoit fait de nous pour leur

(1) Iſaïe, 40.

porter sa connoissance, & les occasions de souffrir que nous espérions trouver, occupoient entiérement nos esprits, & paroissoient devoir amplement nous dédommager de tout.

Nimpo, que quelques Européens ont appellé *Liampo*, est une ville du premier ordre de la province de *Tche-kiam*; & un très-bon port sur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon. Elle est, selon nos observations, à vingt-neuf degrés cinquante-six minutes de latitude septentrionale, éloignée de cinq ou six lieues de la mer. On y va dans une seule marée par une fort belle riviere, large pour le moins de cent cinquante toises, & profonde par-tout de sept ou huit brasses, bordée de salines des deux côtés, avec des villages & des campagnes cultivées, que de hautes montagnes terminent à l'horison. L'embouchure de la riviere est défendue par une forteresse & par une petite ville du troisieme ordre, nommée *Tin-hay*, environnée de tours & de bonnes murailles. Il y a là un bureau, où l'on reconnoît tous les vaisseaux qui entrent. Les Marchands Chinois de Siam & de Batavia viennent tous les ans à *Nimpo* pour y chercher des soies; car c'est dans cette

province que se trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de *Fo-kien* & des autres provinces voisines y abordent aussi continuellement.

Les Marchands de *Nimpo* font un grand commerce avec le Japon, où ils alloient dès le temps de S. François Xavier ; & c'est d'eux apparemment qu'il apprenoit ces particularités de la Chine, qu'il écrivoit en Europe sur la fin de sa vie. Il paroît même qu'il avoit songé à passer à la Chine sur leurs vaisseaux. *Liampo* (1), dit-il, *est une grande ville de la Chine, éloignée du Japon de cent cinquante lieues seulement. J'ai de fortes raisons de croire que ce sera la porte par où les Missionnaires de notre Compagnie entreront dans ce grand Royaume, & que les autres Religieux y pourront venir ensuite contenter le desir ardent que Dieu leur inspire de travailler au salut des infideles. Je prie donc ceux qui desirent la conversion de ces peuples, de recommander l'affaire à Dieu* (2). C'est en ce temps-là très probablement qu'il songeoit à s'adresser à l'Empereur du Japon même, & à lui demander un passe-port; car on disoit que ce Prince

(1) Lib. 4, Epist. 1.
(2) Lib. 3, Epist. 5.

avoit alors une liaiſon ſi étroite avec l'Empereur de la Chine, qu'il avoit même un de ſes ſceaux pour ſceller des patentes & des paſſe-ports aux vaiſſeaux, & aux perſonnes qu'il voudroit y envoyer.

Nous ſommes, je crois, les premiers, mon Révérend Pere, qui avons pris ce chemin marqué, dès les premiers temps de notre Compagnie, par l'Apôtre des Indes, & par où apparemment il eût voulu entrer lui-même à la Chine; ſi l'ambaſſade de Jacques Pereïra n'eût pas manqué, par l'avarice & la jalouſie du Gouverneur de Malaque, & qu'il eût pu préférer la route de *Nimpo* à celle de *Sancian*, où il mourut.

Le Pere Martini rapporte que de ſon temps notre Compagnie avoit une égliſe à *Nimpo*. Il faut que cette égliſe ait été entiérement détruite dans l'irruption des Tartares; car nous ne trouvâmes en y arrivant aucun veſtige ni d'égliſe ni de chriſtianiſme. On étoit même ſi peu accoutumé à y voir des Européens, que le peuple accouroit de toutes parts pour nous regarder, comme ſi nous euſſions été des hommes de quelque nouvelle eſpece.

Les Mandarins ayant ſçu notre arri-

vée, voulurent nous voir en particulier, & nous reçurent avec civilité. Ils nous demanderent ce que nous prétendions, & quel étoit le sujet de notre voyage. Nous répondîmes que la grande réputation de l'Empereur par toute la terre; & la permission qu'il donnoit aux Etrangers de venir dans ses ports, nous avoit déterminé à entreprendre ce voyage; que notre dessein étoit de demeurer avec nos freres pour y servir le vrai Dieu; que nous avions appris, à notre grand regret, que plusieurs d'entre eux étoient déja morts, & que la plupart des autres, accablés de vieillesse & d'infirmités, demandoient du secours.

J'ajoutai que le Pere Ferdinand Verbiest s'étoit donné la peine de m'écrire lui-même en Europe pour m'inviter à venir à la Chine, & qu'il avoit donné sa lettre au Pere Philippe Couplet, qui me l'avoit fidelement rendue. Il nous parut que ces Officiers avoient une considération particuliere pour le Pere Verbiest; que nos réponses leur faisoient plaisir; & que s'ils eussent été les maîtres, ils nous auroient volontiers accordé la permission que nous leur demandions, de nous retirer en quelqu'une des églises de notre Compagnie. Mais le Viceroi, qui

haïssoit notre Religion, fut cause que nous ne pûmes profiter de leurs bonnes dispositions. Il les blâma d'avoir souffert que nous prissions une maison à *Nimpo*; quoique les chaleurs fussent alors si violentes, qu'il eût été impossible de demeurer sur les vaisseaux. Il écrivit ensuite contre nous au Tribunal des Rites, priant qu'on défendît aux vaisseaux Chinois, qui trafiquoient dans les Royaumes voisins, d'amener jamais aucun Européen à la Chine. Peut-être espéroit-il que la réponse du Tribunal des Rites nous étant contraire, il pourroit confisquer à son profit le vaisseau qui nous avoit amenés, & se saisir de tout ce que nous avions apporté.

Cependant, sans perdre de temps, nous mandâmes notre arrivée au Missionnaire de notre Compagnie qui demeuroit à *Ham-Tcheou*, capitale de la province, sans sçavoir encore son nom. Nous accompagnâmes nos lettres de celles que vous aviez eu la bonté de nous donner pour le Pere Verbiest. Par une providence particuliere de Dieu, il se trouva que le Missionnaire de *Ham-Tcheou* étoit le Pere Prosper Intorcetta, Sicilien de nation, qui avoit eu le bonheur de souffrir pour Jesus-Christ la pri-

ſon & l'exil dans la derniere perſécution. Comme il étoit venu en Europe en 1672 pour les affaires de la Miſſion, je lui avois dès-lors écrit pour me joindre à lui, & me conſacrer au ſervice de l'égliſe de la Chine. Ainſi ſa joie fut grande quand il apprit que nous étions ſi proches de lui. (1) *Dieu ſoit béni*, nous dit-il dans la lettre qu'il nous écrivit, *de ce qu'il nous a fait enfin miſéricorde. Il vous a ſauvé du naufrage, afin de ſauver par votre moyen cette Miſſion affligée, qui périſſoit tous les jours faute d'ouvriers & de ſecours.* Il nous envoya ſur le champ un de ſes Catéchiſtes, qui étoit Bachelier, avec deux de ſes domeſtiques, & nous manda de quelle maniere nous devions nous comporter avec les Mandarins.

Ayant appris enſuite, par le mémoire que nous lui envoyâmes, quelles étoient nos vues & nos deſſeins, il nous répondit encore, en nous ouvrant ſon cœur : *Vous m'avez pleinement éclairci*, dit-il, *ſur tout*

---

(1) *Benedictus Deus qui fecit nobiſcum miſericordiam ſuam. Liberavit vos à naufragio, ut prope naufragam Miſſionem noſtram operariis deſtitutam veſtrâ operâ ac laboribus ab aquis lachrymarum ſummique mœroris eriperet.*

ce que je voulois sçavoir. Dès que j'appris votre arrivée à Siam, je pensai toutes les choses que vous me marquez; je ne sçai si ce fut par une inspiration particuliere, ou par une simple conjecture : ce que je vous puis dire, c'est que je vous attendois avec impatience. Et présentement que vous êtes arrivés, je suis comblé de consolation.

La résolution qu'avoit pris le Viceroi de *Tche-kiam*, d'écrire à la Cour des Rites, pour nous faire renvoyer de la Chine, étoit la seule chose qui troubloit la joie de ce saint homme. Il eut recours à Dieu, & fit faire pour nous des prieres publiques dans son église. Il obligea jusqu'aux petits enfans à implorer le secours du Ciel. Quand ils étoient prosternés devant l'image du Sauveur, il leur faisoit prononcer ces paroles : *Seigneur, en votre saint nom, conservez les Peres qui viennent travailler au salut de nos ames.*

Pendant que nous demeurâmes à *Nimpo*, nous eûmes plus d'une occasion de parler aux Mandarins de la grandeur & de la puissance de Dieu. Il y avoit trois ou quatre mois qu'il ne pleuvoit point dans tout le pays, ce qui ruinoit les moissons, & faisoit craindre une famine générale. On avoit ordonné des jeûnes dans la ville, & des prieres dans

tous les pagodes. Le Gouverneur inquiet s'avisa de nous consulter sur les causes de cette sécheresse. Il nous demanda si nous en avions aussi quelquefois en Europe, & ce que nous faisions alors pour en être délivrés. Nous lui répondîmes que le Dieu que nous adorions étant tout puissant, nous avions recours à lui, & que nous allions dans nos églises implore[r] sa miséricorde. *Mais il y a plus d'un mois*, répliqua-t-il, *que nous faisons la même chose: nous allons à la porte du midi, & à tous les pagodes de la ville sans pouvoir r[ien] obtenir. Nous n'en sommes point surpris, Seigneur*, lui répondîmes-nous, *&* [*si*] *vous nous permettez de vous dire librement nos pensées, nous vous en découvrirons la véritable cause.* Nous commençâmes alors à lui parler de Dieu, & à lui faire reconnoître qu'il avoit créé le Ciel & la terre, les hommes, & tout ce qui étoit dans l'univers; que tout dépendoit de lui, les pluies & la sécheresse, la famine & l'abondance, les biens & les maux, avec lesquels il châtioit ou récompensoit les hommes, selon qu'il le jugeoit à propos; que nous adressant à lui, comme nous faisions en Europe, nous prîons celui qu'il falloit prier véritablement, parce qu'étant le souverain Sei-
gneur

gneur de toutes choſes, il avoit le pouvoir d'exaucer nos prieres. *Mais il n'en eſt pas ainſi de vos Dieux*, lui dîmes-nous, *ils ont des yeux, & ne voyent point; ils ont des oreilles & n'entendent point; parce que ces fauſſes divinités ayant été autrefois des hommes mortels, ils n'ont pu s'exempter de la loi commune de mourir, ni des ſuites ordinaires de la mort: ainſi n'ayant plus ni ſentiment ni pouvoir, il ne faut pas être ſurpris s'ils ne vous écoutent point. Le titre de divinités qu'ils tiennent de la libéralité des Empereurs, ou de la ſuperſtition des peuples, n'ajoute rien à ce qu'ils étoient d'eux-mêmes, ni ne leur donne aucun pouvoir réel & véritable de diſpoſer des pluies, ou de commander ſur la terre aux autres hommes.*

Le Gouverneur nous écouta paiſiblement, & nous pria de demander à notre Dieu qu'il leur accordât de la pluie. *Nous le ferons volontiers*, lui répondîmes-nous; *mais tout le peuple ayant beſoin de cette grace, il n'eſt pas juſte que nous la demandions ſeuls. Eh bien*, dit-il, *j'irai demain chez-vous pour adorer le Dieu du Ciel, & pour lui préſenter des parfums.* J'admirai en cette occaſion la ferveur de nos Peres, & je fus charmé de voir qu'ils étoient remplis de cette foi vive

que notre Seigneur recommandoit à ses Apôtres : *Habete fidem Dei* (1). Nous nous préparions à la cérémonie, lorsque nous apprîmes que le Gouverneur devoit le lendemain, en sortant de notre maison, aller avec tous les autres Mandarins de la ville à une montagne voisine sacrifier au dragon des eaux. Nous jugeâmes qu'un culte partagé ne seroit pas agréable à Dieu ; ainsi nous envoyâmes notre interprete lui dire qu'on ne pouvoit servir deux maîtres ; & que s'il vouloit nous faire l'honneur de venir adorer le vrai Dieu chez-nous, il ne falloit point qu'il allât ailleurs. Le Gouverneur répondit, que ne pouvant se dispenser de se trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendroit pas chez-nous. Il fit quelques jours après un peu de pluie ; mais elle fut suivie d'un orage si violent & d'un vent si furieux, que les campagnes en furent désolées, & qu'un grand nombre de vaisseaux périrent sur la côte. C'est ainsi que Dieu punit quelquefois les pécheurs ; permettant que les remedes même qu'ils souhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une seconde punition & un

(1) Marc, chap. 11, v. 22.

mal plus grand que tous les autres.

Le ſecond jour de Novembre nous apprîmes que l'Empereur nous appelloit à Péking, par cet ordre plein de bonté; *Que tous viennent à ma Cour. Ceux qui ſçavent les Mathématiques demeureront auprès de moi pour me ſervir, les autres iront dans les provinces où bon leur ſemblera.* Auſſi-tôt qu'on nous eut remis l'ordre impérial, les principaux Mandarins de *Nimpo* nous rendirent des viſites de congratulation, ſur l'honneur que nous faiſoit l'Empereur. Nous partîmes incontinent, & nous prîmes notre route par la ville de *Ham-Tcheou*, capitale de la province, où nous eûmes la conſolation de voir le Pere Intorcetta, & de paſſer quelques jours avec lui. Les Chrétiens envoyés de ſa part vinrent nous recevoir au bord de la riviere, & nous accompagnerent juſqu'à l'égliſe, où le Pere attendoit notre arrivée. Il nous conduiſit devant le grand autel, où, proſternés devant l'image du Sauveur, nous adorâmes le Seigneur qui nous combloit de tant de graces. Nous nous tournâmes enſuite vers le Pere, & nous l'embraſſâmes tendrement. Nos larmes plus que nos paroles lui marquerent notre joie, & la vive reconnoiſſance dont nous

étions pénétrés. Ce Pere qui eſt mort depuis quelques années, étoit alors Vice-Provincial de notre Compagnie à la Chine. Quoiqu'il fût tout blanc, & âgé d'environ ſoixante ans, il étoit encore d'une ſanté forte & vigoureuſe. J'apporte ſon portrait en France; c'eſt celui qu'on peignit après ſa mort, & que ſelon la coutume des Chinois on porta dans la pompe funebre, lorſqu'on conduiſoit ſon corps à la ſépulture.

Les autres villes par où nous paſſâmes depuis *Ham-tcheou* juſqu'à Pekin, nous reçurent avec honneur. Nous étions accompagnés d'un Mandarin, qui avoit ſoin de tout ce qui nous étoit néceſſaire. Je ſçai qu'il y a des gens en France qui blâment, & qui condamnent les honneurs que les Miſſionnaires permettent qu'on leur rende dans les pays infideles. Ce que je puis aſſurer, c'eſt que nous ne les cherchons pas, & que nous les évitons autant qu'il eſt poſſible. Mais on n'eſt pas maître de refuſer de pareilles diſtinctions à la Chine, quand on va ou qu'on vient par ordre de l'Empereur. On ſeroit regardé comme des impoſteurs dans les villes par où l'on paſſe, ſi l'on ne gardoit pas cet article du céré-

monial, & qu'on ſe dît cependant envoyé ou appellé du Prince. L'avantage que nous en retirons, & que perſonne, à ce que je crois ne pourra mépriſer, c'eſt que les Miſſionnaires qui vont avec ces marques d'honneur, recommandent aux Mandarins des provinces par où ils paſſent, les autres Miſſionnaires qui travaillent dans leur diſtrict ; c'eſt qu'ils appaiſent les perſécutions que la malice des infideles leur ſuſcite quelquefois ; c'eſt enfin que les Chrétiens, appuyés de leur crédit, vivent en paix, & que les infideles ne craignent point d'embraſſer notre ſainte Religion, quand ils la voyent ſi bien protégée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend auſſi aux Marchands Européens, qui ont quelquefois beſoin de recommandation dans un pays, où ils ſont expoſés à l'avarice & à la perfidie de certains Officiers, qui ne ſont pas toujours fort équitables.

Nous n'arrivâmes à *Peking* que le ſeptiéme février de l'année 1688. Toute la Cour étoit alors en deuil pour la mort de l'Impératrice, aïeule de l'Empereur. Nos Peres étoient plongés auſſi dans la douleur, pour la perte qu'ils venoient de faire du Pere Ferdinand Verbieſt, décédé dix jours auparavant d'une lan-

gueur qui le consumoit depuis quelques années. Ce serviteur de Dieu avoit beaucoup souffert pour la foi dans la derniere persécution. Il fut mis en prison, & chargé de pesantes chaînes, qu'il porta plus long-temps que les autres Confesseurs de Jesus-Christ. Dieu se servit de lui pour les faire rappeller de leur exil de Canton, & les rétablir dans leurs Eglises, où ils travaillerent à ramasser leur troupeau, que la crainte des bannissemens & de la perte des biens avoit dissipé. Il fut depuis ce temps-là le protecteur de la foi, & l'appui des Missionnaires que les Mandarins inquiétoient ou persécutoient dans les provinces. C'est ainsi qu'en parle le Pape Innocent XI dans le bref qu'il lui fit l'honneur de lui envoyer en 1681.

Nous n'oublirons jamais que nous lui sommes redevables de notre entrée à la Chine, & d'avoir rompu, par son crédit, les pernicieux desseins du Vice-Roi de *The-kiam*. Notre joie eût été complette, si, comme il le desiroit, nous eussions pu le voir avant sa mort, lui communiquer nos desseins, profiter de ses lumieres, & prendre des regles de conduite d'un homme, que tous les Chrétiens de la Chine regardoient avec rai-

ſon comme leur pere & le reſtaurateur de notre ſainte Religion en leur pays. Mais Dieu nous faiſoit d'ailleurs aſſez d'autres graces. Comme nous ne penſions point à demeurer à la Cour, mais à nous répandre dans les provinces pour travailler au ſalut des ames, nous nous réſignâmes plus aiſément à la volonté de Dieu. Le Pere Gerbillon comptant ſur ſes forces, que l'excès du travail a beaucoup diminuées depuis ce temps-là, demanda inſtamment d'aller aux extrémités de la province de *Chenſi*, dans l'ancienne Egliſe du ſaint homme le Pere Etienne Faber, François de Nation. C'eſt la Miſſion la plus rude & la plus laborieuſe de la Chine, & celle où l'on eſt plus deſtitué de toute conſolation humaine. Le Pere Bouvet ſouhaitoit de paſſer dans le *Leao-ton*, & dans la Tartarie Orientale, où l'on n'a point encore prêché l'Evangile : les autres n'avoient point encore pris de parti.

Cependant nous demeurions tous dans la maiſon de nos Peres de Peking. J'y trouvai le Pere Antoine Thomas, que j'avois vu autrefois à Paris, quand il y paſſa pour aller à la Chine. Je tâchai de le conſoler ſur la mort du Pere Verbieſt, dans qui, outre les raiſons communes,

il perdoit un véritable ami. Il nous dispoſa, de ſon côté, à ſoutenir avec courage les contradictions auxquelles nous devions nous attendre, en ajoutant que chaque Miſſionnaire devoit s'appliquer ces paroles de Saint-Paul (1) : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jeſu perſecutionem patientur :* Tous *ceux qui veulent vivre dans la piété, ſelon* Jeſus-Chriſt, *ſouffriront perſécution.*

Le Pere Joſeph Tiſſanier, François, m'écrivit en ce temps-là de *Macao*, à peu près la même choſe. C'étoit un excellent Religieux, qui avoit été Provincial & Viſiteur de la Miſſion. Ces avis ne nous intimiderent point, par la grace de Dieu, parce qu'on ne nous promettoit que ce que nous étions venu chercher dans les Miſſions.

Les obſéques du Pere Verbieſt ſe firent l'onzieme mars 1688. Nous y aſſiſtâmes; & voici l'ordre qu'on garda en cette cérémonie. Les Mandarins que l'Empereur avoit envoyés pour honorer cet illuſtre défunt, étant arrivés ſur les ſept heures du matin, nous nous rendîmes dans la ſalle où le corps du Pere étoit enfermé dans ſon cercueil.

(1) 2 Tim. chap. 3, v. 12.

Les cercueils de la Chine ſont grands, & d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissés & dorés par dehors, mais fermés avec un ſoin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue, & on le poſa ſur un brancard au milieu d'une eſpece de dôme richement couvert, & ſoutenu de quatre colonnes. Les colonnes étoient revêtues d'ornemens de ſoie blanche (c'eſt à la Chine la couleur du deuil) & d'une colonne à l'autre pendoient pluſieurs feſtons de ſoie de diverſes autres couleurs, ce qui faiſoit un très-bel effet. Le brancard étoit attaché ſur deux mats d'un pied de diametre, & d'une longueur proportionnée à leur groſſeur, que ſoixante ou quatre-vingt hommes arrangés des deux côtés devoient porter ſur leurs épaules. Le Pere Supérieur, accompagné de tous les Jéſuites de Peking, ſe mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fimes trois profondes inclinations juſqu'à terre, pendant que les Chrétiens, qui étoient préſens à cette triſte cérémonie, fondoient en larmes & jettoient des cris capables d'attendrir les plus inſenſibles. La marche commença enſuite dans cet ordre.

On voyoit d'abord un tableau de

vingt-cinq pieds de haut ſur quatre de large, orné de feſtons de ſoie, dont le fond étoit d'un taffetas rouge, ſur lequel le nom & la dignité du Pere Verbieſt étoient écrits en Chinois en gros caracteres d'or. Cette machine, que pluſieurs hommes ſoutenoient en l'air, étoit précédée par une troupe de joueurs d'inſtrumens, & ſuivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des feſtons & des banderolles. La croix paroiſſoit enſuite dans une grande niche ornée de colonnes, & de divers ouvrages de ſoie. Pluſieurs Chrétiens ſuivoient, les uns avec des étendards comme les premiers, & les autres le cierge à la main. Ils marchoient deux à deux au milieu des vaſtes rues de Peking, avec une modeſtie que les Infideles admiroient. On voyoit après dans une niche l'image de la ſainte Vierge & de l'enfant Jeſus, tenant le globe du monde en ſa main. Les Chrétiens qui ſuivoient avoient auſſi à la main des cierges ou des étendards, comme ceux qui précédoient.

Un tableau de l'Ange Gardien venoit encore, accompagné de la même maniere, & ſuivi du portrait du Pere Verbieſt, qu'on portoit avec tous les ſymboles qui convenoient aux charges dont

l'Empereur l'avoit honoré. Nous paroiſſions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui ſont blancs à la Chine, comme j'ai dit; & d'eſpace en eſpace nous marquions la triſteſſe dont nous étions pénétrés, par des ſanglots réitérés, ſelon la coutume du pays. Le corps du Pere Verbieſt ſuivoit accompagné des Mandarins que l'Empereur avoit nommés pour honorer la mémoire de ce célébre Miſſionnaire. Ils étoient tous à cheval : le premier étoit le beau-pere de l'Empereur, le ſecond ſon premier Capitaine des Gardes, le troiſieme un de ſes Gentilshommes, & d'autres moins qualifiés. Toute cette marche qui ſe fit avec un bel ordre & une grande modeſtie, étoit fermée par cinquante cavaliers : les rues étoient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardoit un profond ſilence en nous voyant paſſer.

Notre ſépulture eſt hors de la ville dans un jardin qu'un des derniers Empereurs Chinois donna aux premiers Miſſionnaires de notre Compagnie. Ce jardin eſt fermé de murailles, & on y a bâti une chapelle & quelques petits corps de logis.

Quand nous fûmes arrivés à la porte,

nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, & nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des aſſiſtans recommencerent. On porta le corps auprès du lieu où il devoit être inhumé; on y avoit préparé un Autel, ſur lequel étoit la croix avec des cierges. Le Pere Supérieur prit alors un ſurplis, récita les prieres, & fit les encenſemens ordinaires marqués dans le Rituel. Nous nous proſternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des aſſiſtans redoublerent, mais avec tant de violence, qu'il n'étoit pas poſſible de retenir ſes larmes.

La foſſe étoit une eſpece de caveau profond de ſix pieds, long de ſept & large de cinq : il étoit pavé & revêtu de briques de tous côtés, en forme de muraille. Le cercueil fut placé au milieu comme ſur deux traiteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva enſuite les murailles du caveau juſqu'à la hauteur de ſix ou ſept pieds, & on les termina en voute, avec une croix au-deſſus.

Enfin, à quelques pieds de diſtance du tombeau, on plaça une piece de

marbre blanc de ſix pieds de haut, en comprenant la baſe & le chapiteau, ſur lequel étoit écrit en Chinois & en latin, le nom, l'âge & le pays du défunt, l'année de ſa mort, & le temps qu'il avoit vécu à la Chine.

Le tombeau du Pere Matthieu Ricci eſt le premier au bout du jardin, dans un rang diſtingué, comme pour marquer qu'il a été le Fondateur de cette Miſſion. Tous les autres ſont rangés ſur deux lignes au-deſſous de lui, comme on le voit dans la figure ſuivante.

Le Pere ☐ Ricci.

☐

Le P.	☐	Rho.	Le P.	☐	Terentio.
	o			o	
Le P.	☐	Coronado.	Le P.	☐	Lombard.
	o			o	
Le P.	☐	Magellaens.	Le P.	☐	Seguira.
	o			o	
Le P.	☐	Verbieſt.	Le P.	☐	Buglio.
	o			o	

Le Pere Adam Schall eſt d'un autre côté, dans une ſépulture vraiement Royale, que l'Empereur qui regne aujourd'hui lui fit faire quelques années

après sa mort, lorsqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme.

Avant les obseques du Pere Verbiest, l'Empereur, qui venoit de finir son deuil pour la mort de l'Impératrice son aïeule, avoit envoyé demander nos noms, & s'informer de nos talens & de notre capacité. La paix dont jouissoit alors son Empire, par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, & dont nous avions lu la Relation étant encore à Paris, nous donna occasion de répondre, entr'autres choses, qu'on admiroit en France son esprit & sa conduite, & qu'on y estimoit extrêmement sa valeur & sa magnificence. Il s'informa de l'âge du Roi, des guerres qu'il avoit soutenues, & de la maniere dont il gouvernoit ses Etats. Nous satisfîmes à toutes ses questions en sujets fideles, & véritablement pénétrés des hautes qualités de notre auguste Monarque. L'Officier qui parloit de la part de l'Empereur, nous dit, que, quoique son Maître ne nous connût pas encore, il avoit néanmoins déja pour nous la même bienveillance que pour les autres Peres; qu'il regardoit le courage avec lequel nous quittions nos parens & notre patrie, pour venir à l'extrêmité du monde prê-

cher l'Evangile, comme une preuve sensible de la vérité de notre Religion ; mais que, pour en être parfaitement convaincu, il voudroit voir à la Chine quelques miracles semblables à ceux qu'on racontoit avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le Prince n'en demeura pas là : il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé, & du meilleur vin de sa table. Nous apprîmes qu'il vouloit me retenir à sa Cour avec mes compagnons, & qu'il pensoit dès ce temps-là à nous donner une maison dans son Palais. Mais Dieu, qui nous demandoit ailleurs, ne permit pas que ce dessein s'exécutât si-tôt. Nous ne sçavions point encore assez de Chinois, & nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens, lui donner la satisfaction qu'il attendoit.

C'étoit au Tribunal des Rites à nous présenter à l'Empereur, parce que c'étoit ce Tribunal qui avoit reçu l'ordre de nous faire venir à la Cour. Il nous appella donc après les obseques du P. Verbiest, c'est-à-dire, aussi-tôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir. Nous vîmes ce redoutable Tribunal, où, quelques années auparavant, tous les Missionnaires avoient paru

chargés de chaînes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les Mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, & nous parlerent après nous avoir fait asseoir. Le Premier Président Tarrare, ayant reçu les ordres de l'Empereur, nous dit que ce Prince souhaitoit nous voir le lendemain, & que c'étoit le Supérieur de notre maison qui nous présenteroit.

Ce fut donc le vingt-unieme mars 1688, que nous eûmes l'honneur de saluer l'Empereur. Ce grand Prince nous témoigna beaucoup de bonté; & après nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa Cour, il nous déclara qu'il retenoit à son service les Peres Gerbillon & Bouvet: & qu'il permettoit aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte Religion. Il nous fit ensuite servir du thé, & nous envoya cent pistoles, ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette visite, nous ne songeâmes plus, le Pere le Comte, le Pere de Visdelou & moi, qu'à nous partager dans les provinces, pour y travailler à la conversion des Infideles. Mais avant que de quitter *Péking*, nous fûmes bien-aises de voir

ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville fameuſe.

Peking eſt compoſée de deux Villes : la premiere, au milieu de laquelle eſt le Palais de l'Empereur, s'appelle la ville des Tartares ; & la ſeconde, la ville des Chinois. Elles ſont jointes l'une à l'autre, & ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une ſi grande multitude de peuple, & tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles ſoient très-larges, & que les femmes n'y paroiſſent point.

Nous allâmes voir la fameuſe cloche de *Peking*, qui peſe, à ce qu'on nous aſſura, cent milliers. Sa forme eſt cylindrique, & elle a dix pieds de diametre. Sa hauteur contient une fois & demie ſa largeur, ſelon les proportions ordinaires de la Chine. Elle eſt élevée ſur un maſſif de brique & de pierre de figure quarrée, & couvert ſeulement d'un toît de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes auſſi l'Obſervatoire, & tous les inſtrumens de bronze, qui ſont beaux & dignes de la magnificence de l'Empereur. Mais je ne ſçais s'ils ſont auſſi juſtes qu'il faudroit pour faire des obſervations exactes, parce qu'ils ſont à pinnules, que les diviſions en paroiſſent

inégales à l'œil, & que les lignes transversales ne joignent pas en plusieurs endroits.

Les portes de la ville ont quelque chose de plus grand & de plus magnifique que les nôtres : elles sont extrêmement élevées, & enferment une grande cour quarrée, environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux salons, tant du côté de la campagne que du côté de la ville. Les murailles de *Peking* sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toises, de petites tours quarrées, en égale distance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter. Nous prîmes souvent la hauteur du pôle de *Peking* en notre maison, qu'on nomme *Si-tan*, c'est-à-dire, l'église occidentale, & nous la trouvâmes de trente-neuf dégrés cinquante-deux minutes cinquante-cinq secondes.

Le Pere Thomas nous raconta ce qu'on sçavoit à *Peking* du Royaume de *Corée*. Il nous dit que sa Capitale s'appelloit *Chau-sien*; qu'elle étoit à cent dix lieues du fleuve *Yalo*, qui sépare la Tartarie de la *Corée*; que de ce fleuve jusqu'à la ville de *Chïn-yan*, Capitale de

la Province de *Leao-ton*, on compte ſoixante lieues ; de *Chin-yan* à *Chaïn-haï*, qui eſt l'entrée de la Chine du côté du *Leao-ton*, quatre-vingt ; & depuis *Chan-haï* juſqu'à *Peking*, ſoixante & ſept ; que le Royaume de *Corée* s'étendoit du côté du nord juſqu'au quarante-quatrieme dégré de latitude ſeptentrionale ; qu'il étoit fort peuplé & diviſé en huit provinces ; que les hommes y ſont ſinceres & courageux ; que d'orient en occident, il y avoit cent quarante lieues, & qu'on n'y pouvoit aller de la Chine ſans une permiſſion expreſſe de l'Empereur.

Après ſeize jours de marche, nous arrivâmes, le quatorzieme d'Avril 1688, qui étoit cette année-là le mercredi de la ſemaine Sainte, à *Kiam-tcheou*, ville du ſecond ordre de la province de *Chanſi*, où notre Compagnie a une belle maiſon & une nombreuſe Chrétienté répandue dans les villages & dans les villes d'alentour. Nous y célébrâmes l'Office le lendemain, où beaucoup de Chrétiens aſſiſterent. Le Vendredi-Saint, il s'en trouva un bien plus grand nombre à l'adoration de la Croix, qui ſe fit avec toutes les cérémonies de l'Egliſe ; mais le concours augmenta conſidérablement le jour de Pâques : cependant il y eut peu de Com-

munions, parce que nous ne ſçavions pas encore aſſez de Chinois pour entendre indifféremment les Confeſſions de toutes ſortes de perſonnes.

Les Mandarins de la ville nous vinrent viſiter, quelques-uns même entrerent dans l'égliſe, & y adorerent notre Seigneur en ſe mettant à genoux, & s'inclinant profondément devant ſon image. Il y en avoit un qui penſoit à embraſſer notre ſainte Religion, & qui nous communiqua ſon deſſein. Deux Bacheliers Chrétiens, mais qui ne faiſoient plus, depuis quelques années, aucun exercice du Chriſtianiſme, parce qu'ils avoient pris des engagemens criminels, nous vinrent voir auſſi. Après les avoir embraſſés, nous leur dîmes, *que nous les regardions toujours comme nos freres; que s'ils avoient des difficultés, nous les aiderions avec plaiſir à les ſurmonter; qu'il ne falloit point ſe décourager; que le démon faiſoit tous ſes efforts pour nous perdre, mais que Dieu vouloit toujours notre ſalut, & ne nous refuſoit jamais les graces néceſſaires pour y travailler.* Nous les reconduiſîmes par l'égliſe, où ils firent leurs prieres, & adorerent Jeſus-Chriſt.

Pendant mon ſéjour à *Kiam-tcheou*, qui ne fut que de quinze jours, je bap-

tisai deux personnes, & le Pere de Visdelou alla à quatre lieues, où il baptisa cinq enfans, & administra les sacremens à une femme qui se mouroit. Le Pere le Comte & lui se séparerent quelque temps après mon départ. Le Pere de Visdelou demeura dans la province de *Chansi*, & il y parcourut souvent, avec beaucoup de fatigue, les Chrétientés les plus éloignées. C'est dans ces emplois apostoliques, qui sont capables d'occuper un homme tout entier, que redoublant son travail, & se servant du génie heureux que Dieu lui a donné pour les langues, il commença cette étude difficile des caracteres & des livres Chinois, dans laquelle il a fait depuis de si grands progrès. Le Pere le Comte passa dans la province de *Chansi*, & y travailla pendant deux ans à la conversion des peuples. On voit dans les Mémoires qu'il a donnés au public, & qui sont écrits avec tant de politesse, une partie des bénédictions que Dieu versa sur ses travaux. Nous prîmes la hauteur du Pôle de *Kiam-tcheou*, que nous trouvâmes être à 35 degrés 36 minutes & 10 secondes. Les cartes du Pere Martini la mettent à 36 degrés 50 minutes.

La route depuis *Peking* jusqu'à la pro-

vince de *Chensi*, eſt une des plus agréables que j'aie vues. On paſſe par neuf ou dix villes, & entr'autres par celle de *Paotim-fou*, qui eſt la demeure du Viceroi. Tout le pays eſt plat & cultivé, le chemin uni & bordé en pluſieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir & garantir les campagnes. C'eſt un paſſage continuel d'hommes, de charrettes & de bêtes de charge. Dans l'eſpace d'une lieue de chemin on rencontre deux ou trois villages, ſans compter ceux qu'on voit des deux côtés à perte de vue dans la campagne. Il y a ſur les rivieres de beaux ponts à pluſieurs arches : le plus conſidérable eſt celui de *Lou-ko-kiao*, à trois lieues de *Peking*. Les garde-fous en ſont de marbre ; on compte de chaque côté cent quarante-huit poteaux, avec des lionceaux au-deſſus en différentes attitudes, & aux deux bouts du pont quatre éléphans accroupis.

Je partis de *Kiam-tcheou* le cinquiéme mai de l'année 1688, pour aller à *Nanking*. Le Pere le Comte & le Pere de Viſdelou voulurent m'accompagner juſques hors de la ville. Nous rencontrâmes-là nos principaux Chrétiens, qui, à notre inſçu, avoient préparé ſur le

chemin une table couverte de fleurs & de parfums, avec une collation fort propre. C'eſt la coutume de la Chine d'en uſer ainſi, quand on veut marquer du reſpect & de l'attachement à une perſonne qui s'en va. Il fallut s'arrêter pour répondre aux civilités & aux remercimens qu'ils nous faiſoient, d'être venus les viſiter. Comme nous parlions avec cordialité, tous nos ſentimens furent pleins de tendreſſe & d'affection. Je me ſéparai d'eux avec regret; & prenant congé dans le même lieu des deux Peres, mes fidelles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis ſeul pour me rendre où la divine Providence m'appelloit, après avoir lu dans l'office de ce jour-là ces paroles de ſaint Paul : (1) *Et nunc ecce alligatus ego ſpiritu vado in Jeruſalem, quæ in ea ventura ſunt mihi ignorans.* Mon voyage dura vingt-ſept jours, & j'en marquerai ici quelques particularités.

Après qu'on a paſſé la riviere de *Fuenho*, qui eſt à l'orient de la ville de *Kiam-tcheou*, on trouve pendant dix lieues un pays plat, couvert d'arbres & fort bien cultivé, avec un grand nombre

(1) Act. 20.

de

de villages de tous côtés, & terminé, à l'horiſon, par une chaîne de hautes montagnes. On paſſe par deux villes du troiſiéme ordre, & l'on entre enſuite dans des montagnes, où, en cinq jours de marche, je fis quarante lieues. Je montai preſque toujours, & ſouvent avec peine. Ces montagnes, dans l'endroit où je les ai paſſées, étoient quelquefois ſtériles; mais le plus ſouvent elles étoient de bonnes terres, & cultivées juſques ſur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines & d'autres montagnes, de ſorte qu'on croiroit être dans un bon pays. J'ai vu quelques-unes de ces montagnes, coupées en terraſſe depuis le bas juſqu'au haut. Les terraſſes, au nombre de ſoixante & de quatre-vingt, ſont les unes ſur les autres, à la hauteur ſeulement de trois ou quatre pieds. Quand les montagnes ſont pierreuſes, les Chinois en détachent des pierres, & en font de petites murailles pour ſoutenir les terraſſes : ils applaniſſent enſuite la bonne terre, & y ſement du grain. C'eſt une entrepriſe infinie, qui fait voir combien ce peuple eſt laborieux. Je n'ai vu qu'une ville du troiſiéme ordre dans ces montagnes;

mais j'ai trouvé par tout beaucoup de villages & des hameaux ſans nombre. J'y ai vu de la fayence comme la nôtre ; on y fait en pluſieurs endroits de la poterie, qui ſe tranſporte dans les villes & dans les provinces voiſines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit & profond, où il ſe fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, s'entredire des injures, & peut-être ſe battre, comme on fait ſouvent en Europe ; mais je fus ſurpris de voir des gens qui ſe ſaluoient, & qui ſe parloient doucement, comme s'ils ſe fuſſent connus & aimés, & qui enſuite s'entr'aidoient mutuellement à ſe débarraſſer, & à paſſer. Cet exemple doit bien confondre nos Chrétiens d'Europe, qui ſçavent ſi peu garder la modération dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la deſcente eſt fort rude, quoique taillée dans le roc, on découvre la province de *Honam* & le *Hoam-ho*, c'eſt-à-dire, *le Fleuve Jaune*, qui ſerpente fort loin dans la plaine. Le cours de cette riviere eſt marqué par des vapeurs blanches, ou par une eſpece de brouillard que le ſoleil attire. Les bleds étoient déja fort hauts dans ces

plaines, & les épis tout formés, au lieu que dans les montagnes, & à cinq ou six lieues au-delà, ils étoient en herbe, & six doigts seulement hors de terre.

Je fis quatre-vingt lieues dans cette province, en marchant toujours dans un pays plat, mais si bien cultivé, qu'il n'y avoit pas un pouce de terre perdu. J'y vis des bleds semés à la ligne, comme le riz; il n'y avoit que cinq ou six pouces entre chaque ligne. J'en vis d'autres qui étoient semés indifféremment & sans ordre, comme nous faisons en France. Leurs campagnes n'avoient pas de sillons, comme les nôtres. Je ne passai que par sept villes, mais je découvris de tous côtés, soit dans le chemin, soit dans les campagnes, un si grand nombre de bourgs & de villages, que je crois que le *Honan* est une des plus belles provinces de la Chine. Je passai le *Hoam-ho* à neuf lieues de *Cay-fum-fou*, capitale de la province. C'est la riviere la plus rapide que j'aie trouvée. Ses eaux sont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraîne beaucoup de terre; celle qu'on voyoit sur les bords étoit de la même couleur. Ce fleuve est peu profond dans l'endroit où

nous le paſsâmes ; mais il eſt large de près d'une demi-lieue.

J'admirai en ce lieu la force d'un Batelier Chinois, lorſqu'il fallut embarquer mes hardes. J'avois deux caiſſes de livres qui peſoient deux cent cinquante livres Chinoiſes, c'eſt-à-dire, plus de trois cens livres poids de France. Le Multier avoit fait de grandes difficultés de les recevoir à *Kiam-tcheou*, diſant qu'elles étoient trop peſantes, & que ſon mulet ne pourroit pas les porter pendant un ſi long voyage. Le Batelier vint, les prit, & les chargea ſur ſes épaules toutes deux, avec l'attirail qui ſervoit à les lier, & les porta gaiement dans ſa barque. Je n'entrai point dans la ville de *Cay-fum-fou*, parce que les portes en étoient fermées, & qu'on cherchoit avec grand ſoin ſoixante à quatre-vingts voleurs, qui, quelques jours auparavant, avoient forcé & pillé la maiſon d'un Mandarin, qui garde les tributs de l'Empereur.

De la province de *Honan*, on entre dans celle de *Nanking*, & on y marche pendant environ ſoixante lieues, avant que d'arriver à la capitale. La province de *Nanking* n'eſt pas ſi belle ni ſi peuplée de ce côté-là, que du côté du

midi. Après avoir paſſé par quatre villes, je vins à *Pou-keou*, qui eſt une petite place environnée de bonnes murailles, & ſituée ſur le *Kiam*, ce grand fleuve qui traverſe toute la Chine d'occident en orient, & qui la ſéparant en deux parties à peu près égales, dont l'une contient les provinces du nord, & l'autre celles du ſud, porte l'abondance par tout, par la facilité qu'il y a d'y naviger en tout temps & en toutes ſortes de barques. Ce fleuve eſt large de près d'une lieue devant *Poukeou*, & profond en certains endroits de vingt-quatre & de trente-ſix *tchams*, à ce qu'on m'aſſura, quand je le paſſai. Un *tcham* eſt une perche de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

La ville de *Nanking* n'eſt pas ſur le *Kiam*, mais à deux ou trois lieues dans les terres. On peut s'y rendre par pluſieurs canaux, qui ſont couverts de bateaux, parmi leſquels il y a un grand nombre de barques Impériales, qui ne cedent preſque point aux vaiſſeaux pour la grandeur. Elles ſont très-propres, verniſſées au dehors & dorées en dedans, avec des ſalles & des chambres très-bien meublées, pour les Mandarins qui viennent à la Cour, ou qui ſont obligés de

faire quelques voyages dans les Provinces.

Au reste, *Nanking* ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en Chinois *la Cour du Sud*, comme *Peking* signifie *la Cour du Nord*. Pendant que les six grands tribunaux de l'Empire étoient également en ces deux villes, on les appelloit Cours; mais présentement qu'ils sont tous réunis à *Peking*, l'Empereur a donné le nom de *Kiam-nim* à la ville de *Nanking*. On ne laisse pas cependant, dans le discours, de l'appeller souvent de son ancien nom, mais on ne le souffriroit pas dans les actes publics.

J'arrivai à *Nanking* le 31 mai de l'année 1688, & j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là j'allai voir la fameuse Chrétienté de *Cham-haï*. Elle est proche de la mer orientale, à huit journées de *Nanking*, quoiqu'elle soit de la même Province. Cette florissante église doit son commencement à la conversion du Docteur Paul, qui par son mérite & par sa grande capacité parvint à la dignité de *Colao*, du temps du Pere Ricci. Comme il étoit dans ce pays-là, & qu'il avoit un grand zèle pour la Religion, il attira une infinité de gens au Christianisme; car les Chinois ont une si grande

estime pour les sçavans, que quand quelqu'un d'eux se convertit, c'est toujours pour plusieurs autres un exemple auquel ils ne résistent gueres. *Nos lettrés*, disent-ils, *préferent la loi du Seigneur du ciel à celle des Bonzes, & à toutes les autres Religions de la Chine; il faut donc qu'elle soit la meilleure.* Et ce n'est pas seulement dans le territoire de *Cham-haï*, mais par toute la Chine, que le peuple raisonne de la sorte. Aussi avons-nous remarqué que dans tous les lieux où il y a quelques Bacheliers & quelques Licenciés Chrétiens, nous y avons une nombreuse Chrétienté. D'où l'on voit de quelle conséquence il est pour le bien de la Religion, de gagner à la Chine les gens de lettres, d'apprendre leurs livres & leurs sciences, de s'accommoder, autant que la Religion le peut permettre, à leurs cérémonies & à leurs usages, pour s'insinuer plus aisément dans leur esprit; car en les méprisant on les perd, & avec eux beaucoup d'autres qui se seroient convertis.

Pendant mon séjour à *Cham-haï*, je visitai plusieurs fois le tombeau du Pere Jacques le Favre, illustre par son éminente vertu & par sa grande capacité. Il

étoit fils d'un Conseiller au Parlement de Paris, & enseignoit avec beaucoup de succès & d'applaudissement la Théologie dans l'Université de Bourges, quand Dieu l'appella aux Missions de la Chine, où il a travaillé pendant plusieurs années à la conversion des ames, & où il est mort en odeur de sainteté.

Je ne vous parlerai point, mon Révérend Pere, du peu de bien que j'ai fait à *Nanking*, où je demeurois avec le Pere Gabiani, qui me donnoit de grands exemples de vertu. J'instruisois les Chrétiens, j'entendois les confessions, & j'administrois avec lui les autres Sacremens. Monseigneur l'Evêque de Basilée, Dom Gregoire Lopez, Dominicain, & son Provicaire le Révérend Pere Jean-François de Leonissa, Franciscain, aujourd'hui Evêque de Berite, demeuroient avec nous en cette grande ville. Monseigneur l'Evêque d'Argoli, Franciscain, & le Révérend Pere Basile de Glemona son compagnon y vinrent ensuite, & j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an. Quoiqu'on m'eût fait de grands éloges de ces illustres Prélats, je puis assurer que leur vertu & leurs grandes qualités surpassoit tout ce qu'on m'en avoit pu dire. Leur gouvernement

étoit aimable, & ils faisoient aimer celui de la sacrée Congrégation par leur douceur & par leur sage conduite. Comme ils n'envisageoient que le bien de la Mission ; & comme c'étoit aussi uniquement ce que nous cherchions, ils commencerent bientôt à protéger les Jésuites François, & à leur donner des marques de cette affection solide qu'ils ont toujours eue pour eux, comme on le peut voir par les lettres qu'ils ont souvent écrites en leur faveur au Pape & à la sacrée Congrégation.

Au commencement de l'année 1689, l'Empereur fit un voyage dans les provinces du midi. Il passa par les villes du *Sou-tcheou*, de *Ham-tcheou* & de *Nanking*. La veille qu'il arriva à *Nanking*, nous allâmes, le Pere Gabiani & moi, à deux lieues de la ville sur la route qu'il devoit tenir. Nous passâmes la nuit dans un village, où il y avoit soixante Chrétiens d'une même famille : nous leur fîmes une instruction, & plusieurs d'entre eux se confesserent. Le lendemain nous vîmes passer l'Empereur, qui eut la bonté de s'arrêter, & de nous parler de la maniere du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, suivi de ses

Gardes-du-Corps, & de deux ou trois mille Cavaliers. La Ville le vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de ſoie, des dais, des paraſols, & d'autres ornemens ſans nombre. De vingt pas en vingt pas on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe revêtus de brocard, & ornés de feſtons, de rubans, & de houpes de ſoie, ſous leſquels il paſſoit. Il y avoit dans les rues un peuple infini; mais dans un ſi grand reſpect, & dans un ſilence ſi profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'Empereur avoit réſolu de partir dès le lendemain. Tous les Mandarins l'ayant ſupplié de demeurer quelques jours, & de faire cet honneur à la Ville, il ne voulut pas les écouter; mais le peuple étant venu enſuite demander la même grace, l'Empereur l'accorda, & demeura trois jours avec eux.

On ne ſera pas ſurpris de cette conduite, ſi l'on en conſidere la raiſon. Le ſoulevement des Villes & la révolte des Provinces viennent preſque toujours des avanies & des vexations injuſtes que les Mandarins exercent ſur les peuples. Ainſi il eſt de la bonne politique que les Empereurs, dans ces ſortes de voyages, ſe concilient, autant qu'il ſe peut,

l'esprit des peuples, même au préjudice des grands Seigneurs. Pendant le séjour de l'Empereur à *Nanking*, nous allâmes tous les jours au palais, & il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez nous un ou deux Gentilshommes de sa Chambre. Il me fit demander si l'on voyoit à *Nanking* le *Canopus ;* c'est une belle étoile du sud, que les Chinois appellent *Lao-gìn-sing*, l'étoile des vieillards, ou des gens qui vivent long-temps; & sur ce que je répondis qu'elle paroissoit au commencement de la nuit, l'Empereur alla un soir à l'ancien Observatoire, nommé *Quan-sing-tai*, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'Empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la vue de toute la Cour & des premiers Mandarins des Provinces voisines, qui s'en retournoient ensuite dans leurs gouvernemens, prévenus en faveur de notre sainte loi, & des Missionnaires qui la prêchent. Il partit de *Nanking* le 22 mars, pour s'en retourner à *Peking*. Comme notre devoir nous obligeoit de lui faire cortege pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à sa suite, après quoi nous l'atten-

dîmes au bord d'une riviere. Il nous apperçut, & eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna durant plus de deux lieues. Il étoit assis sur une estrade ; il lut d'abord notre *cheou-puen*, c'est-à-dire, le remerciment que nous lui faisions par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce *cheou-puen*, étoit écrit en caracteres fort menus ; c'est ainsi que les inférieurs en usent à la Chine à l'égard de leurs Supérieurs ; & plus la dignité des Supérieurs est élevée, plus les caracteres dont les inférieurs se servent doivent être petits & déliés ; ce qui paroît être très-incommode pour l'Empereur.

Ce grand Prince nous traita dans cette derniere visite avec beaucoup de familiarité ; il nous demanda comment nous avions passé le *Kiam*, & s'il trouveroit sur sa route quelques-unes de nos églises. Il nous montra lui-même ce qu'il avoit de livres avec lui, & donna en notre présence divers ordres aux Mandarins qu'il avoit appellés ; & après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table, & quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblés d'honneur.

Cependant le Pere Gerbillon & le Pere Bouvet ne manquoient pas d'occu-

pation à *Peking*. Comme les Peres Pereyra & Thomas étoient obligés depuis la mort du Pere Verbieſt d'aller tous les jours au Palais, & de prendre ſoin du Tribunal des Mathématiques; les deux Peres François étoient chargés de preſque toute la chrétienté de cette grande ville. Ils ſortoient tous les jours pour entendre les confeſſions des malades, & leur adminiſtrer les derniers ſacremens. Les dimanches & les fêtes ils étoient occupés à confeſſer les Fideles, à inſtruire & baptiſer les Catéchumenes, & à faire les autres fonctions propres de notre miniſtere. L'Empereur qui les avoit fort goûtés tous deux avant ſon voyage, les engagea à ſon retour à apprendre la langue Tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna pour cela des Maîtres, & prit un ſoin particulier de leur étude, juſqu'à les interroger & à lire lui-même ce qu'ils avoient composé, pour voir le progrès qu'ils faiſoient en cette langue, qui eſt beaucoup plus aiſée à apprendre que la Chinoiſe.

Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la paix avec les Moſcovites. Nous fûmes fort ſurpris d'apprendre que cette Nation, qui eſt proche de nous en Europe, fût en guerre avec les Chinois. Ils

avoient trouvé le moyen de ſe faire un chemin depuis Moſcou juſqu'à trois cens lieues de la Chine, s'avançant d'abord par la Sibérie, & ſur diverſes rivieres, comme l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Geniſſée*, l'*Angara* qui vient du lac *Païcal*, ſitué au milieu de la grande Tartarie. Ils entrerent enſuite dans la riviere de *Selinga*, & pénétrerent juſqu'à celle que les Tartares appellent *Sangalien-oula*, & les Chinois *Helon-Kian*, c'eſt-à-dire, *la riviere du Dragon Noir*. Ce grand fleuve traverſe la Tartarie, & ſe jette dans la mer orientale au nord du Japon.

Les Moſcovites ne ſe contenterent pas de faire ces découvertes ; ils bâtirent de diſtance en diſtance des forts & des villes ſur toutes ces rivieres, pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga*, *Nipchou* & *Yacſa*. La premiere de ces places étoit bâtie ſur la riviere de *Selenga*, la ſeconde ſur le *Helon-Kian*, au 52[e] dégré de latitude ſeptentrionale, & preſque dans le même méridien que *Peking*. La troiſieme étoit ſur le même fleuve, mais beaucoup plus à l'orient.

Les Tartares orientaux, ſujets de l'Empereur, qui occupent toute cette vaſte étendue de terre, qui eſt entre la grande

muraille & la riviere de *Helon-kian*, furent étonnés de voir les Moſcovites venir leur diſputer la chaſſe des martres zybelines, dans un pays dont ils prétendoient être les Maîtres, & bâtir des forts pour s'en emparer. Ils crurent qu'ils devoient s'y oppoſer, & c'eſt ce qui les obligea de prendre deux fois *Yacſa*. Les Moſcovites s'opiniâtrerent à conſerver ce fort, & à le rétablir autant de fois; de ſorte que les ſujets de querelles & de diſputes augmentant tous les jours, il fallut en empêcher les ſuites. On propoſa de part & d'autre de régler les limites des deux Empires. Les Czars de Moſcovie envoyerent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou*. L'Empereur y envoya auſſi des Ambaſſadeurs avec le Pere Thomas Pereyra, Portugais, & le Pere Gerbillon, qui devoient leur ſervir d'Interpretes. Et afin de faire voir l'eſtime qu'il avoit pour ces deux Peres, il leur donna deux de ſes propres habits, & voulut qu'ils fuſſent aſſis avec les Mandarins du ſecond ordre; mais comme ces Officiers portent au col une eſpece de chapelet, qui eſt la marque de leur dignité, & qu'on ne croit pas tout-à-fait exempt de ſuperſtition, il permit aux Jeſuites de mettre leur propre cha-

pelet à leur col, au lieu de celui des Mandarins, & que par la croix & les médailles qui y ſont attachées, on pourroit facilement les reconnoître & diſcerner ce qu'ils étoient.

Il ſe trouve des occaſions importantes, où des manieres engageantes avec un peu d'uſage du monde, ne ſont pas inutiles à un Miſſionnaire. Le Pere Gerbillon s'en ſervit avantageuſement en celle-ci. Comme il venoit de France, où l'on parle ſouvent des intérêts des Princes, & où les guerres continuelles & les traités de paix font faire mille reflexions ſur ce qui eſt préjudiciable ou avantageux aux Nations, il eut le bonheur de trouver des expédiens pour concilier les Chinois & les Moſcovites, qui ne s'accordoient ſur rien, & qui étoient prêts de rompre leurs conférences. Les Moſcovites étoient fiers, & parloient avec hauteur; les Chinois de leur côté croyoient être les plus forts, parce qu'ils étoient venus avec une bonne armée, & qu'ils en attendoient une autre de la Tartarie orientale, qui montoit le fleuve *Helon-kian*. Leur intention néanmoins n'étoit pas de faire la guerre, car ils craignoient que les Tartares occidentaux ne ſe joigniſſent aux

Moscovites, ou que ceux-ci ne donnassent du secours aux autres, s'ils formoient quelque dessein contre la Chine; ainsi ils souhaitoient la paix & ne la pouvoient conclure. Les deux Peres les voyant dans cet embarras, & s'entretenant avec les Chinois sur les difficultés qui arrêtoient la négociation, apprirent d'eux que l'Empereur permettroit volontiers aux Moscovites de venir à *Peking* tous les ans pour faire leur commerce. *Si cela est*, repliqua le Pere Gerbillon, *tenez pour certain, Messieurs, qu'il n'est pas difficile de faire la paix avec eux, & de les ramener dans tous vos sentimens.* Les Plénipotentiaires Chinois l'entendirent avec plaisir, & le prierent de passer dans le camp des Moscovites, & de leur proposer les mêmes choses qu'il venoit de leur dire. Il y alla, & Dieu bénit son entreprise, car les Moscovites ayant conçu que la liberté de venir trafiquer tous les ans à *Peking*, étoit le plus grand avantage qu'ils pouvoient espérer, comme le Pere le leur montra clairement, ils céderent *Yacsa*, & accepterent les limites que proposoit l'Empereur. Cette négociation ne dura que peu d'heures: le Pere revint au commencement de la nuit, avec un Traité de paix tout dressé, que les Pléni-

potentiaires ſignerent deux jours après ; & jurerent ſolemnellement à la tête de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des Chrétiens, vrai Seigneur du Ciel & de la terre, qu'ils le garderoient fidélement.

Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux Miſſionnaires ; toute l'armée les en félicita, mais celui qui leur fit plus de careſſes fut le Prince *Soſan*, chef de l'Ambaſſade. Il les remercia pluſieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, & leur dit en particulier qu'ils pouvoient compter ſur lui, s'il avoit jamais occaſion de leur faire plaiſir. Le Pere Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir nos ſentimens. *Vous ſçavez, Seigneur*, lui dit-il, *quels ſont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en Europe, pour venir en ce pays-ci ; tous nos deſirs ſe terminent à faire connoître le vrai Dieu, & à faire garder ſa ſainte Loi : mais ce qui nous déſole, c'eſt que les derniers Edits défendent aux Chinois de l'embraſſer. Nous vous ſupplions donc, puiſque vous avez tant de bonté pour nous, de faire lever cette défenſe quand vous y verrez quelque jour ; nous ſentirons plus vivement cette grace, que ſi vous nous combliez de richeſſes & d'honneurs, parce*

que la conversion des ames est l'unique bien auquel nous soyons sensibles. Ce Seigneur fut édifié de ce discours, & promit de nous servir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années après fort généreusement, quand on crut qu'il falloit demander ouvertement à l'Empereur la liberté de la Religion chrétienne.

Le Pere Verbiest, & les autres Peres de *Peking*, avoient toujours ardemment desiré d'obtenir cette grace. Ils avoient souvent pensé aux moyens dont ils devoient se servir pour en venir à bout, mais l'affaire leur avoit toujours paru si délicate qu'ils n'avoient osé la proposer, dans la crainte de faire confirmer peut-être les anciens édits, & de réduire la Religion à de plus fâcheuses extrémités; mais Dieu dont la conduite est toujours merveilleuse, disposa l'esprit de l'Empereur à leur accorder cette grace. Voici comme la chose se passa.

Ce Prince voyant tout son Empire dans une profonde paix, résolut, ou pour se divertir ou pour s'occuper, d'apprendre les sciences de l'Europe. Il choisit lui-même l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, la Géométrie pratique, & la Philosophie. Le Pere An-

toine Thomas, le Pere Gerbillon & le Pere Bouvet eurent ordre de composer des Traités sur ces matieres. Le premier eut pour son partage l'Arithmétique, & les deux autres les Elémens d'Euclide & la Géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en Tartare : ceux qu'on leur avoit donné pour maîtres en cette langue les revoyoient avec eux ; & si quelque mot leur paroissoit obscur ou moins propre, ils en substituoient d'autres en la place. Les Peres présentoient ces démonstrations, & les expliquoient à l'Empereur, qui comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignoit, admiroit de plus en plus la solidité de nos sciences, & s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur.

Ils alloient tous les jours au Palais, & passoient deux heures le matin & deux heures le soir avec l'Empereur. Il les faisoit ordinairement monter sur son estrade, & les obligeoit de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, & pour les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premieres leçons qu'on lui donna fut si grand, que quand même il alloit à son Palais de *Tchan-tchun-yüen*, qui est à deux lieues

de *Peking*, il n'interrompoit pas ſon travail. Les Peres étoient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fît. Ils partoient de *Peking* dès quatre heures du matin, & ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit ſe remettre au travail, & paſſer ſouvent une partie de la nuit à compoſer & à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels & ces veilles leur cauſoient, les accabloit quelquefois; mais l'envie de contenter l'Empereur, & l'eſpérance de le rendre favorable à notre ſainte Religion les ſoutenoient, & adouciſſoient toutes leurs peines. Quand ils étoient retirés, l'Empereur ne demeuroit pas oiſif; il répétoit en ſon particulier ce qu'on venoit de lui expliquer: il reliſoit les démonſtrations, il faiſoit venir quelques-uns des Princes ſes enfans pour les leur expliquer lui-même, & il ne ſe donnoit aucun repos qu'il ne ſçût parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'Empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans, avec la même aſſiduité, ſans rien diminuer de ſon application aux affaires, & ſans manquer un ſeul jour à donner audience aux grands

Officiers de ſa maiſon, & aux Cours ſouveraines. Il ne s'arrêtoit pas à la ſeule ſpéculation, il y joignoit la pratique; ce qui lui rendoit l'étude agréable, & lui faiſoit parfaitement comprendre ce qu'on lui enſeignoit. Quand on lui expliquoit, par exemple, les proportions des corps ſolides, il prenoit une boule, la faiſoit peſer exactement, & en méſuroit le diametre. Il calculoit enſuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matiere, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diametre, ou quel diametre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids. Il faiſoit enſuite tourner une boule qui avoit ces diametres ou ces poids, & il remarquoit ſi la pratique répondoit à la ſpéculation. Il examinoit, avec le même ſoin, les proportions & la capacité des cubes, des cylindres, des cones entiers & tronqués, des pyramides & des ſphéroïdes.

Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une riviere. Il meſuroit quelquefois géométriquement la diſtance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivieres & des étangs, prenant ſes ſtations, pointant ſes inſtrumens dans toutes les formes, &

faisant exactement son calcul. Ensuite il faisoit mesurer ces distances ; & il étoit charmé, quand il voyoit que ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit mesuré. Les Seigneurs de sa Cour, qui étoient présens, ne manquoient pas de lui en marquer de l'admiration : il recevoit avec plaisir leurs applaudissemens, mais il les tournoit presque toujours à la louange des sciences d'Europe & des Peres qui les lui enseignoient. L'Empereur s'occupoit ainsi, & vivoit avec eux dans une espece de familiarité qui n'est pas ordinaire aux Princes de la Chine, lorsque la persécution de *Ham-tcheou* éclata : elle ne pouvoit arriver dans une conjoncture plus favorable.

On avoit tâché dans les commencemens de l'assoupir, par des lettres de recommandation que le Prince Sosan, à la priere du Pere Gerbillon, écrivoit lui-même de Tartarie, où il étoit avec l'Empereur ; mais ces lettres arriverent trop tard. Le Vice-Roi de *Tche-kiam*, qui étoit l'auteur de cette persécution, ne pouvoit plus reculer avec honneur. Il avoit fait une déclaration injurieuse au Christianisme, ordonné aux fideles de la ville & de toute la province de

retourner à la religion du pays ; fait fermer notre église, & afficher à la porte une copie de sa déclaration.

Le Pere Intorcetta fut appellé par son ordre dans les Tribunaux inférieurs, & interrogé par quelle permission il demeuroit dans la ville. Ce fidele Ministre de Jesus-Christ souffroit patiemment tous les mauvais traitemens du Vice-Roi, mais il étoit extrêmement sensible aux maux de son troupeau. *Ce qui m'afflige le plus*, m'écrivoit-il un jour, *ce sont les violences qu'on exerce contre mes pauvres Chrétiens ; on tire d'eux de l'argent, on va dans leurs maisons, on les maltraite, on leur arrache les saintes Images, & il n'est point de jour qu'on ne leur fasse de nouvelles vexations.*

Les Peres de *Peking* ayant reçu des copies de tous les actes & de toutes les procédures du Vice-Roi, & voyant que la persécution ne cessoit point, consulterent leurs amis sur ce qu'ils avoient à faire. Tous furent d'avis qu'ils devoient recourir à la clémence de l'Empereur, & lui présenter ces copies mêmes qu'on leur avoit envoyées. Le Prince qui étoit fort content d'eux, les écouta favorablement : il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persécution, en ordonnant au Vice-Roi de se désister de son entre-

prise,

prise, & de laisser le Pere Intorcetta & tous les Chrétiens en paix. *Mais ce sera toujours à recommencer*, reprirent avec respect les Peres, *si Votre Majesté n'a la bonté cette fois-ci d'y donner un remede durable; car si maintenant que nous approchons tous les jours de sa personne, & qu'on voit les bontés qu'elle a pour nous, on ne laisse pas de traiter nos freres & notre sainte Loi d'une maniere si violente, que ne devons-nous point craindre quand nous n'aurons plus cet honneur?*

Comme le Pere le Gobien a raconté fort au long tout ce qui s'est passé en cette persécution, dans l'*histoire de l'édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion chrétienne*, qu'il a donnée au public, & qui fait le troisiéme tome des *Nouveaux Mémoires de la Chine*, je ne le répéterai point ici. L'Empereur permit donc aux Peres de lui présenter une requête, afin que cette affaire fût jugée solemnellement par la voie des Tribunaux, & qu'on se réglât ensuite sur cette décision dans les provinces.

Ils en dresserent deux, pour choisir celle qui conviendroit le mieux. Ce Prince les voulut voir, & après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces requêtes ne suffisoient pas pour obli-

ger les Tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandoient; mais il n'en demeura pas-là, car, par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secrettement une, capable de faire l'effet qu'on prétendoit. On avertit ensuite les Peres Pereyra & Thomas, qui avoient soin alors du Tribunal des Mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'Empereur, comme s'il n'en eût rien sçu, la reçut avec divers autres mémoires, & ordonna à la Cour des Rites de l'examiner selon la coutume, & de lui en faire son rapport. J'ai oui-dire qu'on leur insinua de sa part qu'il falloit avoir égard aux Peres Européens en cette occasion. Cependant les Mandarins n'en firent rien; car après avoir rapporté tous les édits qu'on avoit faits pendant sa minorité contre la Religion chrétienne, avec ce qu'ils contenoient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissoit étoit déja décidée, & qu'on ne devoit point permettre l'exercice de cette religion à la Chine. L'Empereur peu satisfait de leur réponse la rejetta, & leur ordonna d'examiner une seconde fois la requête qu'on leur avoit mise entre les mains : c'étoit leur marquer assez clairement qu'il souhaitoit une

réponse favorable, mais ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport que dans le premier ; ils rejetterent encore notre religion, & persisterent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'Empire.

On s'étonnera peut-être qu'un Tribunal ait osé faire plusieurs fois de pareilles résistances, vu la déférence parfaite que tous les Mandarins ont à la Chine, non-seulement pour les ordres, mais même pour les moindres inclinations de l'Empereur. L'aversion que les Chinois ont toujours eue pour les étrangers, peut bien en cette occasion en avoir porté quelques-uns d'entre eux à se déclarer si ouvertement contre la liberté de la Religion chrétienne. Mais je crois, pour moi, que la fermeté qu'ils firent paroître alors venoit encore d'un autre principe. Lorsque l'Empereur interroge les Tribunaux, & qu'ils répondent selon les Loix, on ne peut les blâmer ni leur faire le moindre reproche, au lieu que s'ils répondent d'une autre maniere, les Censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, & l'Empereur a droit de les faire punir pour n'avoir pas suivi les Loix. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est que le Prince *Sosan* dit

nettement à l'Empereur, qu'il falloit qu'il usât de son autorité pour révoquer & abroger les édits qui proscrivoient la Loi de Dieu. De plus, la suite nous a fait connoître que la Cour des Rites, bien loin de nous être contraire, comme elle étoit autrefois, a paru disposée dans ces derniers temps à nous faire plaisir.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant qu'il n'obtiendroit rien par la voie des Tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la Cour des Rites avoit jugé. Cette Cour permettoit au Pere Intorcetta de demeurer à *Ham-tcheou*, & aux Européens seulement d'adorer le Dieu du Ciel dans leurs églises, & de faire profession de la Religion chrétienne; mais elle défendoit aux Chinois de l'embrasser, & confirmoit les anciens édits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Peres, & elle les jetta dans une si grande consternation, que l'Empereur en fut surpris & touché. Il tâcha donc de les consoler; mais leur affliction étoit trop grande pour être soulagée par des paroles ou par des caresses. *Nous sommes*, disoient-ils à ceux qui leur parloient de sa part, *comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs peres & de leurs meres* (c'est une ex-

preſſion qui frappe beaucoup les Chinois.) L'Empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entre eux dans les provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincroient tout le monde de l'eſtime qu'il faiſoit des Peres Européens, & de l'approbation qu'il donnoit à leur Loi. Enfin, voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, ſembloit s'augmenter chaque jour, & qu'ils paroiſſoient ne plus s'affectionner à rien, il envoya querir le Prince *Soſan*, pour le conſulter ſur les moyens qu'il pourroit y avoir de les contenter.

Ce Miniſtre zélé ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donnée au Pere Gerbillon à la paix de *Nipchou.* Après avoir fait l'éloge des Peres, il repréſenta à l'Empereur les ſervices conſidérables qu'ils avoient rendus à l'Etat, & ceux qu'ils rendoient encore tous les jours à ſa Majeſté; que leur profeſſion leur faiſant mépriſer les dignités & les richeſſes, on ne pouvoit les récompenſer qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur Loi par tout l'Empire; que cette Loi étoit ſainte, puiſqu'elle profcrivoit tous les vices, & qu'elle enſeignoit la pratique de toutes les vertus. L'Empereur convenoit de tout ce que lui repréſentoit

le Prince *Sosan. Mais quel moyen de les satisfaire*, dit ce grand Prince, *si les Tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur Loi? Seigneur*, répondit-il, *il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les Mandarins, & je leur parlerai si fortement, qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des sentimens de Votre Majesté.*

Je ne rapporterai point ici la harangue qu'il leur fit, parce qu'on la trouve dans le livre dont j'ai déja parlé (1). Rien n'est plus vif, plus fort, ni plus digne de ce grand homme; son esprit, son cœur, sa droiture & sa grandeur d'ame y paroissent également. Les Mandarins Tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons, les Chinois suivirent, & consentirent à ce qu'il voulut. L'acte fut dressé sur le champ, & il y fit mettre de si grands éloges de la Loi chrétienne, que l'Empereur, dit-on, en effaça quelques-uns lui-même; il laissa néanmoins les points essentiels qui regardoient la sainteté de la Religion, la vie exemplaire des Missionnaires qui la prêchoient à la Chine depuis cent ans, la permission

(1) L'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion Chrétienne.

qu'on donnoit aux Chinois de l'embrasser, & la conservation des églises qu'on avoit déja faites. Il ratifia tous ces points, & la Cour des Rites les envoya selon la coutume par toutes les villes de l'Empire, où ils furent affichés publiquement, & enregistrés dans les Audiences.

Voilà de quelle maniere on obtint la liberté de la Religion Chrétienne, qu'on désiroit depuis tant d'années, & pour laquelle on avoit fait tant de prieres en Europe & à la Chine. Et par une disposition particuliere de la Providence, Dieu permit que les Sciences, dont nous faisons profession, & dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, furent ce qui disposa l'Empereur à nous accorder cette grace, tant il est vrai qu'il ne faut pas négliger ces sortes de moyens, tout humains qu'ils sont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme sur des secours infaillibles ou absolument nécessaires, puisque l'établissement de la Religion & la conversion des infideles est toujours l'ouvrage de la grace toute-puissante du Seigneur.

On nous a rapporté plusieurs fois que quelques Missionnaires avoient témoi-

gné faire peu de cas de cet Edit, parce qu'ils n'avoient pas toute la liberté qu'ils auroient souhaitée pour s'établir en divers lieux, & que quelques Mandarins s'opposoient encore à la prédication de l'Evangile, & détournoient les infideles de se faire Chrétiens. Ces sentimens me paroissent peu raisonnables; car quand l'Empereur auroit permis de bâtir des églises par-tout, ce que son édit ne déclare pas, un Missionnaire doit toujours se souvenir que les persécutions sont inséparables de son état, & des entreprises qu'il formera pour la gloire de Dieu. On pourroit demander à ces personnes s'il leur seroit aisé de s'établir à leur choix dans toutes les villes d'Europe, où cependant les Gouverneurs & les Magistrats sont Chrétiens, & disposés à favoriser tout ce qui regarde la gloire & le service de Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on trouve quelques oppositions à la Chine, où les Mandarins sont payens, & quelquefois amis particuliers des Bonzes, ou fort éloignés du Christianisme. Il est vrai néanmoins que ces Mandarins-là même sont beaucoup retenus par cet Edit, & que depuis que nous l'avons obtenu, les Missionnaires vivent plus en repos

dans les provinces. On ne les inquiete plus sur les églises qu'ils ont déja ; & s'ils en veulent faire de nouvelles, pour peu de soin qu'ils prennent de s'attirer l'amitié des Gouverneurs & des autres Officiers des lieux, soit en leur faisant quelque présent, soit en cherchant des recommandations auprès d'eux, ils réussissent toujours. Pour les Mandarins qui nous sont affectionnés, ils se prévalent à toute occasion de la Déclaration de l'Empereur, pour nous soutenir contre ceux qui veulent mettre obstacle à nos établissemens. Enfin il est certain que l'Empereur croit nous avoir fait une grande faveur de nous l'accorder ; car lorsqu'on lui annonça que tous les Peres étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier : *ils ont grande raison*, repliqua-t-il ; *mais avertissez-les qu'ils écrivent dans les provinces à leurs compagnons, de ne se prévaloir pas trop de la permission qu'on leur donne, & de s'en servir avec tant de sagesse, que je ne reçoive jamais aucune plainte de la part des Mandarins : car s'ils m'en faisoient*, ajouta-t-il, *je la révoquerois sur le champ, & alors ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux-mêmes.*

Après que cette affaire de l'Edit fut achevée, l'Empereur reprit ses études,

& les Peres continuerent à le servir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des instrumens de mathématique; nous lui envoyâmes les nôtres, qu'il avoit déja vus; mais il n'en connoissoit pas alors l'usage. Il les trouva si beaux & si justes (car ils étoient faits par les plus habiles maîtres de Paris), qu'il désira d'en avoir davantage. Les Mandarins en firent chercher dans tous les ports, & envoyerent à Peking tout ce qu'ils en purent trouver. L'Empereur au commencement les recevoit tous, de quelque nature qu'ils fussent, & ce n'étoit pas un petit travail pour les Peres de la Cour, que d'en deviner l'usage; car il falloit le mettre par écrit clairement, & le montrer à ce Prince, qui est exact, & qui ne laisse rien passer.

Nous n'étions en ce temps-là que cinq Peres François à la Chine, deux à la Cour & trois dans les provinces. J'étois à *Nanking* avec le Pere Gabiani, & MM. les Evêques de Basilée & d'Argolis, comme j'ai déja dit. Le Pere de Visdelou & le Pere le Comte travailloient avec beaucoup de fruit dans les provinces de *Chansi* & de *Chensi*, lorsque le démon, ennemi de la paix, nous vint donner un autre sujet d'affliction,

Les Portugais de *Macao* se saisirent d'un jeune Peintre François, qui nous apportoit nos pensions, avec quelques livres & quelques instrumens de mathématique. Ils le mirent en prison, & l'envoyerent sous bonne garde à *Goa*, où il mourut quelque temps après. La perte que nous souffrîmes en cette occasion nous réduisit à de si grandes extrêmités, que le Pere le Comte & le Pere de Visdelou furent obligés de quitter leurs Missions, & de s'approcher des ports pour y pouvoir subsister. J'allai avec le Pere le Comte à *Canton*, dans le dessein de nous faire rendre justice, & d'empêcher qu'il n'arrivât rien de semblable à l'avenir. Nous fîmes dans notre voyage & à *Canton* quelques observations assez curieuses, & entr'autres celle du passage de Mercure sous le soleil. Le Pere le Comte fit aussi une carte à grands points de la riviere, depuis *Nanking* jusqu'à *Canton*. Nous prîmes en passant par *Nantchan-fou*, *Nan-gan-fou* & *Cant-cheou-fou*, la hauteur du pôle de ces villes.

Le *Tçonto* de la province de Canton ayant appris que nous y étions arrivés, nous fit l'honneur de nous envoyer un de ses Officiers, pour nous inviter à l'aller voir à *Tchao-kin*, ville du premier

ordre, où il fait sa résidence ordinaire. C'est un Seigneur de mérite, honnête-homme, généreux, respecté des Mandarins, adoré du peuple & ami des François, qu'il a toujours traités avec beaucoup de distinction & d'honneur. Dans les quatre voyages que j'ai fait à *Canton*, soit pour nos affaires particulieres, soit par ordre de l'Empereur, j'ai eu lieu de le voir souvent, & de lier avec lui commerce d'amitié.

On va par eau de *Canton* à *Tchao-kin*. Après cinq lieues de chemin, on trouve *Fo-chan*, le plus grand village qui soit au monde. Je l'appelle village, parce qu'il n'est point revêtu de murailles, & qu'il n'a point de Gouverneur particulier, quoiqu'il s'y fasse un fort grand commerce, & qu'il y ait plus de peuple & plus de maisons qu'à *Canton* même. On y compte au moins un million d'ames. Les Jésuites de la province du Japon y ont une belle Eglise & une nombreuse chrétienté. Douze lieues au-dessus de *Fo-chan* la riviere se divise en trois bras; l'un vient du Nord; l'autre va à *Tchao-kin*, & le troisieme à *Canton*. On rencontre dans ce confluant une ville du troisieme ordre, nommée *Sant-choüy*, c'est-à dire *les trois rivieres* ou *les trois eaux*. Quand

quelque Envoyé de distinction vient de la Cour, le *Tçonto* & le Vice-Roi vont le recevoir dans cette ville, & le conduisent jusques-là à son retour. C'est ce qui les a obligés de bâtir sur le bord de l'eau une maison, dont la vue est charmante. Les Peres Augustins ont une Mission à *Tchao-kin*. J'ai logé souvent dans leur maison, & c'est-là que j'ai connu le Pere Michel Rubio, homme droit, sincere, sçavant, & de bon conseil, ce qui lui attiroit l'estime & la confiance de tous les Missionnaires.

Quand nous fûmes de retour à *Nanking*, où nous avions laissé le Pere de Visdelou, nous résolûmes d'envoyer le Pere le Comte en Europe pour les affaires de notre Mission. Monseigneur Grégoire Lopez, Evêque de Basilée, Vicaire Apostolique de *Nanking*, de *Peking*, & des autres provinces septentrionales de la Chine, mourut en ce temps-là dans de grands sentimens de piété : nous assistâmes à ses obseques, qui se firent avec les mêmes cérémonies que celles du Pere Verbiest. Le R. Pere Jean-François de Leonissa, son Provicaire, fit son éloge dans une lettre circulaire qui fut répandue par la Chine, & qu'il envoya l'année suivante à la sacrée Congrégation. Je

la joindrois à cette lettre, si j'en avois une copie ; ce seroit un témoignage bien authentique de la vertu & du mérite de ce saint Prélat, qui avoit un zèle incomparable pour la conversion de ses compatriotes. Il m'a souvent parlé de la maniere dont les Missionnaires se doivent comporter à la Chine, s'ils veulent y établir solidement la foi. Il prouvoit par des exemples sensibles tout ce qu'il me disoit ; & comme il sçavoit parfaitement les coutumes de sa Nation, & qu'il avoit beaucoup d'expérience & de bon sens, je l'écoutois avec respect.

Sur la fin de l'année 1692, nous retournâmes à *Canton*, le Pere de Visdelou & moi. Il falloit y faire un établissement solide, pour recevoir les Missionnaires que nous attendions. La maison fut achetée ; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous reçûmes ordre de l'Empereur de venir tous deux à la Cour. Cet ordre portoit que le Pere le Comte y vint aussi à son retour d'Europe, & nous fûmes chargés de l'en avertir. Les Vicaires apostoliques & les Missionnaires se réjouirent de cette nouvelle, & la regarderent comme un coup du Ciel, non-seulement pour nous, mais encore pour toute la Mission. *Qui sçait*,

m'écrivit un des plus zélés d'entr'eux, *si Dieu n'a pas permis toutes les peines que vous avez souffertes, pour être à portée d'aider l'église dans le besoin : Ut in tali tempore parareris ?* (1) En passant par la province de *Nanking*, nous eûmes la consolation d'embrasser le Pere Gabiani pour la derniere fois, car il sentoit déja les infirmités dont il mourut deux ans après, accablé de travaux, & plein de mérites devant Dieu. Nous vîmes aussi Monseigneur l'Evêque d'Argolis, & le Révérend Pere de Leonissa, Vicaire apostolique de *Nanking* & de *Peking*, par la mort de Monseigneur l'Evêque de Basilée. Ils comptoient beaucoup sur nous, & sur les services que nous leur pourrions rendre, quand nous serions à la Cour.

L'Empereur étoit malade lorsque nous y arrivâmes ; le Pere Gerbillon & le Pere Pereyra passoient les nuits au palais par son ordre. Ce grand Prince ne laissa pas de penser à nous, & d'envoyer à quelques lieues de la ville au-devant de nous les autres Peres, avec un Gentilhomme de sa chambre, qui nous dit, de sa part, que s'il eût été informé de notre

(1) Esther, chap. 4, vers. 5.

route, il les auroit envoyés encore plus loin. Nous allâmes descendre au Palais, & nous y passâmes le reste du jour dans un appartement qui étoit près de celui de l'Empereur. Le Prince son fils aîné nous fit l'honneur de nous y venir trouver, & de nous marquer mille bontés. Le *Hoang-taï-tce*, qui est le Prince héritier & le second de ses enfans, y vint aussi. Comme il est habile dans les livres Chinois, il témoigna une affection particuliere au Pere de Visdelou, qui avoit la réputation d'y être sçavant. Après quelques entretiens, le Prince fit apporter des livres anciens, & les montra au Pere. A l'ouverture du livre, le Pere les expliqua avec tant de facilité & de netteté, que le Prince en fut surpris, & dit deux ou trois fois aux Mandarins qui l'accompagnoient : *Ta-toug*, *il les entend parfaitement.* Il lui demanda ensuite ce qu'il pensoit des livres Chinois, & s'ils s'accordoient avec notre religion. Le Pere après s'être excusé modestement, répondit que notre religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens livres, mais non pas avec ce que les Interprêtes avoient écrit. *Il faut avouer aussi*, repartit le Prince, *que les nouveaux Interprêtes n'ont pas toujours*

bien pris le ſens de nos anciens Auteurs. Depuis cette conférence le Prince héritier a eu une eſtime particuliere pour le Pere de Viſdelou, & il lui en a même donné des marques éclatantes, dont nous eſpérons que la religion tirera de grands avantages. Ce Prince nous parla des livres du Pere Matthieu Ricci, & nous fit de ſi grands éloges de l'eſprit & de l'érudition de ce Pere, qui eſt le fondateur de la Miſſion de la Chine, que les plus habiles Chinois s'en ſeroient tenus honorés.

Depuis deux ans l'Empereur avoit beaucoup examiné nos remedes d'Europe, & particuliérement les pâtes médicinales que le Roi fait diſtribuer aux pauvres par tout ſon Royaume. Nous lui avions marqué toutes les maladies qu'elles guériſſent en France, & il avoit vu par des expériences réitérées, qu'elles faiſoient en effet des cures ſi merveilleuſes & ſi promptes, qu'un homme à l'extrémité, & dont on n'attendoit plus que la mort, ſe trouvoit ſouvent le lendemain hors de danger. Des effets ſi ſurprenans lui firent donner à ces pâtes le nom de *Chin-yo* ou *de remedes divins.* La maladie qu'il avoit alors étoit un commencement de fievre maligne. Quoi

qu'il ſçût par pluſieurs exemples certains que les pâtes guériſſoient ſon mal, les Médecins Chinois ne jugerent pas à propos de lui en faire prendre, & ils le traiterent d'une autre maniere : mais l'Empereur voyant que le mal augmentoit, & craignant un tranſport au cerveau, prit ſon parti, & ſe fit donner une demi-priſe de ces pâtes. La fievre le quitta ſur le ſoir, & les jours ſuivans il ſe porta mieux : il eut enſuite quelques accès de fievre tierce, peut-être pour ne s'être pas purgé ſuffiſamment. Quoique ces accès ne fuſſent pas violens, & qu'ils ne duraſſent que deux heures, il en eut de l'inquiétude. Il fit publier par toute la ville, que ſi quelqu'un ſçavoit quelques remedes contre la fievre tierce, il eût à en avertir inceſſamment, & que ceux qui en étoient actuellement malades vinſſent au palais pour en être guéris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences. Un Bonze ſe diſtingua particuliérement : il fit tirer d'un puits un ſceau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, députés de l'Empereur pour recevoir tous les remedes qu'on apporteroit, & pour aſſiſter aux épreuves, afin d'en faire enſuite leur rapport. Ces

quatre Seigneurs étoient le Prince *Sosan*, *Mim-ta-gin*, un oncle de l'Empereur, & un oncle du Prince, tous quatre Ministres d'Etat, & d'une sagesse consommée. Le Bonze remplit une tasse de cette eau, & sortant de la salle il la présenta au soleil, en élevant les mains & les yeux au ciel; & se tournant ensuite vers les quatre parties du monde, il fit cent postures qui paroissoient mystérieuses aux Païens; quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant, qui attendoit sa guérison à genoux, & qui la souhaitoit ardemment; mais le remede n'eut aucun effet, & le Bonze passa pour un imposteur.

On en étoit là, lorsque nous arrivâmes à la Cour le Pere de Visdelou & moi. Nous apportions une livre de quinquina, que le Pere Dolu, plein de charité pour nous, nous avoit envoyé de *Pondichéry*. Ce remede étoit encore inconnu à *Peking*. Nous allâmes le présenter comme le remede le plus sûr qu'on eût en Europe, contre les fievres intermittentes. Les quatre Seigneurs, dont nous avons parlé, nous reçurent avec joie; nous leur dîmes la maniere dont il falloit le préparer & s'en servir conformément à l'imprimé fait en France par ordre du Roi. Ils ne se contenterent pas

de cela, ils voulurent sçavoir d'où venoit le quinquina, quels en étoient les effets, quelles maladies il guérissoit, comment le Roi l'avoit rendu public pour le soulagement de ses peuples, après avoir donné à celui qui avoit le secret une récompense digne d'un si grand Monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remede sur trois malades. On le donna à l'un après son accès, à l'autre le jour de l'accès, & au troisieme le jour qu'il avoit du repos. Je ne sçais si Dieu voulut faire paroître sa puissance en cette occasion, ou si ce fut un effet naturel du remede. Ces trois malades, qu'on gardoit à vue dans le Palais, furent guéris tous trois dès cette premiere prise. On en donna avis sur le champ à l'Empereur, qui auroit pris ce jour-là même du quinquina, si le Prince héritier, qui étoit extrêmement inquiet de la maladie d'un Pere qu'il aime tendrement, n'eut craint quelque mauvais effet d'un remede qu'on ne connoissoit pas encore. Il appella les Grands, & leur fit des reproches d'en avoir parlé sitôt à l'Empereur. Ceux-ci s'excuserent modestement : mais pour montrer qu'il n'y avoit rien à craindre

(car de tout ce que nous leur avions raconté, ils avoient jugé que le quinquina ne faisoit aucun mal) ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, & le Prince y consentit. Incontinent on apporta des tasses avec du vin & du quinquina; le Prince fit lui-même le mélange, & les quatre Seigneurs en prirent devant lui, sur les six heures du soir. Ils se retirerent ensuite, & dormirent tranquillement, sans ressentir la moindre incommodité. L'Empereur, qui avoit fort mal passé la nuit, fit appeller sur les trois heures du matin le Prince *Sosan*; & ayant appris que lui & les autres Seigneurs se portoient bien, il prit le quinquina sans déliberer davantage. Il attendoit la fievre ce jour là, sur les trois heures après midi; mais elle ne vint point : il fut tranquille le reste du jour, & la nuit suivante. La joie fut grande dans le Palais, les quatre Seigneurs nous firent le lendemain des conjouissances sur la bonté de notre remede. Nous en rapportâmes toute la gloire à Dieu, qui lui avoit donné sa bénédiction. L'Empereur continua tous les jours suivans à prendre du quinquina, & à se porter mieux de jour en jour.

Quand il fut entierement rétabli, il

récompensa tous ceux qui l'avoient servi pendant sa maladie, ou qui lui avoient apporté quelques remedes, quoiqu'il ne les eût pas pris. Mais il punit rigoureusement trois de ses Medecins, pour avoir éte d'avis, dans la violence de son mal, de ne lui donner aucun remede. *Quoi*, leur dit-il, *vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort ; & vous ne craignez pas que je meure, en ne me donnant aucun secours.* Il ordonna au Tribunal des Crimes d'examiner leur conduite, & de les juger suivant les loix. Ce Tribunal les condamna à mort; mais l'Empereur leur fit grace, & les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement, que les pâtes medicinales du Pere Gerbillon & du Pere Bouvet lui avoient sauvé la vie, & que le quinquina que nous lui avions apporté, le Pere de Visdelou & moi, l'avoit délivré de la fievre tierce, & qu'il vouloit nous en récompenser. Dans cette vue il se fit apporter le plan de toutes les maisons, qui lui appartenoient dans la premiere enceinte de son palais : il choisit la plus grande & la plus commode (c'étoit celle d'un Mandarin, qui avoit été Gouverneur du Prince héri-

tier) mais cet Officier ayant commis une faute, qui méritoit la mort, tous ses biens avoient été confisqués, & on l'avoit exilé en Tartarie.

Le 4e. juillet de l'année 1693 l'Empereur nous fit venir au palais, & nous fit dire par un des Gentilhommes de sa chambre ces paroles : *L'Empereur vous fait don d'une maison à vous quatre dans le Hoang-Tchin*, c'est-à-dire, *dans la premiere enceinte de son palais*. Après avoir entendu ces paroles à genoux, selon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes ; & cet Officier nous conduisit dans l'appartement de l'Empereur pour y faire notre remerciment, sans que le Prince fût présent. Plusieurs Mandarins qui se trouverent là par hazard, assisterent à cette cérémonie aussi-bien que le Pere Pereyra & un autre Pere de notre compagnie, lesquels étoient venus au palais pour quelques autres affaires. Ils se rangerent tous à droite & à gauche se tenant debout & dans un grand silence un peu éloignés de nous, pendant que les Peres Gerbillon, Bouvet, de Visdelou & moi rangés sur une même ligne au milieu d'eux, fîmes trois génuflexions & neuf inclinations profondes ; jusqu'à toucher la terre avec le front, pour

marquer notre reconnoiſſance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'Empereur, qui eut la bonté de nous appeller en particulier, & de nous parler dans les termes du monde les plus obligeans. Il fit mettre entre les mains du Pere Bouvet les préſens qu'il envoyoit en France, & le chargea d'informer le Roi de la faveur qu'il venoit de nous faire.

Nous prîmes poſſeſſion de notre maiſon le 12 juillet, mais comme elle n'étoit pas accommodée à nos uſages, l'Empereur ordonna au Tribunal des édifices, d'y faire faire toutes les réparations que nous ſouhaiterions; ce qui fut exécuté ſur le champ. Ce Tribunal envoya quatre Architectes, avec tous les matériaux néceſſaires, & nomma deux Mandarins pour conduire l'ouvrage. Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de Jeſus-Chriſt mourant ſur la croix, pour le ſalut des hommes, & nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Pluſieurs Chrétiens s'y rendirent le matin, & remercierent Dieu avec nous de ce qu'il vouloit être honoré dans le palais de l'Empereur, où juſqu'alors on n'avoit offert que des ſacrifices impies. Le Pere de

de Visdelou fit un discours sur l'obligation de sanctifier les dimanches & les fêtes, & de venir ces jours-là à l'église.

Depuis ce temps-là le Pere Gerbillon prêcha tous les dimanches, & expliqua aux fideles les principaux devoirs du chrétien. Nous baptisâmes plusieurs cathécumenes, qui nous apportoient leurs Idoles & les jettoient sous les bancs & sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisoient. Tous les dimanches & les fêtes nous avions quelque baptême. Le Pere de Visdelou se chargea du soin d'instruire les prosélytes, & nous eûmes en peu de temps une florissante Chrétienté. Les plus fervens Chrétiens nous amenoient leurs amis, pour leur parler de la loi de Dieu. Le fameux *Hiu-cum*, ancien Eunuque du palais, se distinguoit parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce saint homme avoit beaucoup souffert dans la derniere persécution; il avoit été longtemps en prison avec les Peres, & on l'avoit chargé aussi-bien qu'eux de neuf grosses chaînes. Ce rude traitement ne fit qu'animer son zèle : jamais homme ne rougit moins de l'evangile : il soutenoit devant les Juges la cause de Dieu & le parti

de la Religion ; & il leur parloit avec une ſainte liberté, qu'il conſerva juſqu'à la mort. Dieu lui avoit donné des biens conſidérables ; ils les employa tous au ſoulagement des pauvres. Si les Chrétiens, qui venoient à *Peking* des provinces éloignées ou des villes voiſines, n'avoient point de lieux où ſe retirer, il les recevoit avec charité dans ſa maiſon ; & quand ils étoient pauvres, il les nourriſſoit. Il porta ſi loin cette ſainte hoſpitalité, qu'il tomba lui-même dans la miſere, & qu'il ſe vit réduit à recevoir l'aumône, après l'avoir faite ſi ſouvent & ſi libéralement aux autres. Il avoit un ſi grand talent de parler de Dieu, que les plus grands Seigneurs ſe faiſoient un plaiſir de l'entendre. Il inſpiroit à tout le monde une dévotion tendre pour la ſainte Vierge, qu'il honoroit particuliérement. Dans ſes viſites il ſe faiſoit un honneur de porter ſon chapelet au col, avec les médailles que les anciens Miſſionnaires lui avoient données. Il avoit une affection particuliere pour notre maiſon ; & quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue, il venoit ſouvent prier Dieu dans notre chapelle. Une de ſes occupations les plus ordinaires, étoit d'aller à la campagne

visiter les Chrétiens, les instruire & les entretenir dans la ferveur. Il y faisoit presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisoit chez nous ou dans les autres Eglises après qu'ils étoient suffisamment instruits.

Un des plus considérables que nous baptisâmes en ces commencemens dans notre chapelle fut un Colonel Tartare de la maison de l'Empereur. Cet Officier demeuroit près de notre maison : il avoit épousé une dame Chrétienne fort vertueuse, qui ne cessoit depuis long-temps de prier Dieu pour la conversion de son mari. Elle lui parloit souvent de la sainteté de notre Religion, & des biens que le Seigneur du ciel préparoit dans l'autre vie, à ceux qui le servoient fidelement en celle-ci. Une autre fois elle lui expliquoit nos principaux mysteres,& ce qu'il faut croire pour être Chrétien. Il l'écoutoit volontiers; mais les soins & les embarras du siecle étouffoient incontinent le grain de la divine parole, qui tomboit dans son cœur sans y prendre racine. Il n'avoit presque pas un moment à lui; sa charge l'obligeoit d'aller tous les matins au palais, il y demeuroit tout le jour, & il n'en revenoit que bien avant dans la

nuit. S'il eût ſçu lire, il auroit pu s'inſtruire par la lecture de nos livres ; mais on n'en demande pas tant à un Officier Tartare, dont tout le mérite eſt de ſçavoir bien monter à cheval & tirer de l'arc, & d'être fidele & prompt à exécuter les ordres du Prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'Empereur partoit pour un voyage de Tartarie. Comme l'Officier le devoit ſuivre, il réſolut de ſe faire baptiſer avant que de partir. Il vint donc nous trouver à ſix heures du ſoir, pour nous demander le baptême. Quelque bonne volonté que nous euſſions de le contenter, nous nous trouvâmes d'abord arrêtés, parce qu'il ne ſçavoit aucune des prieres que nous faiſons toujours réciter aux Catéchumenes avant que de leur conférer le baptême.

Mon Pere, me dit-il, *ne demandez pas de moi que je ſçache toutes ces prieres par cœur, car je n'ai ni aſſez de mémoire pour les retenir, ni perſonne pour me les répéter continuellement ; je ne ſçais point lire non plus pour les apprendre dans un livre ; mais je crois tous les myſteres de la Religion, un Dieu en trois perſonnes, la ſeconde perſonne qui s'eſt faite homme, & qui a ſouffert la mort pour notre ſalut. Je crois que ceux*

qui gardent la Loi seront sauvés, & que ceux qui ne la gardent pas, seront damnés éternellement. Je n'ai aucun empêchement pour me faire Chrétien; car je n'ai qu'une femme, & je n'en veux jamais avoir qu'une : il n'y a point d'Idoles dans ma maison, & je n'en adore aucune. J'adore seulement le Seigneur du Ciel; & je veux l'aimer & le servir toute ma vie.

Tout cela ne nous contentoit point, parce que nous voulions qu'il sçût ses prieres; & nous commencions à lui persuader qu'il différât son baptême après son retour, parce qu'alors on l'aideroit à les apprendre. *Mais, mon Pere,* me répliqua-t-il, *si je meurs dans ce voyage, mon ame sera perdue, & vous pouvez la sauver en me baptisant à présent. Car, qui est-ce qui me baptisera si je tombe malade? Vous voyez que je suis prêt à tout, que je crois tous les articles de votre Loi, & que je la veux garder toute ma vie. J'ai laissé le Palais, & je suis venu ici à la hâte, pour vous prier de me faire cette grace. Je n'ai que deux heures pour me préparer à mon départ; car il faut que je marche cette nuit. Mon Pere,* continua-t-il, *au nom de Dieu, ne me refusez pas cette grace.*

La sincérité de cet Officier nous plut: nous crûmes, tout bien examiné, qu'il

falloit agir avec lui, comme on fait avec ceux qui ſont en danger de mort. Après donc lui avoir recommandé d'apprendre les prieres le mieux qu'il pourroit, quand il ſeroit de retour, & d'adorer tous les matins & tous les ſoirs le Seigneur du Ciel, & qu'il nous eut promis de garder fidelement ſa ſainte Loi, je le baptiſai dans notre chapelle, en préſence de nos Peres & de nos domeſtiques, & je lui donnai le nom de Joſeph. Je ne ſçaurois dire avec quelle joie & quelle conſolation il reçut cette grace : il nous embraſſa & ſe jetta à nos genoux ; il frappa ſouvent la terre de ſon front, pour nous marquer ſa reconnoiſſance. Ce qu'il avoit prévu arriva; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, & mourut huit jours après. J'eſpere que Dieu, qui lui avoit donné ce ſentiment, lui aura fait miſéricorde.

Nous baptiſâmes encore le fils d'un jeune Seigneur, qui portoit la ceinture rouge, pour ſignifier qu'il étoit allié à la famille Royale. Cet enfant étant auprès du feu, fit tomber ſur lui une chaudiere d'eau bouillante. Il crioit & ſouffroit des douleurs très-violentes : ſon pere allarmé vint nous apprendre cette nouvelle. Le Pere de Viſdelou allant

voir l'enfant, & le trouvant en danger de mort, résolut de le baptiser. Il en parla à son pere, qui étoit de nos amis particuliers. *Seigneur*, lui dit-il, *puisque vous ne pouvez plus faire de bien à votre enfant en cette vie, ni empêcher les douleurs qu'il souffre, mettons-le dans le chemin du ciel, où il sera éternellement heureux, & d'où il attirera sur vous & sur votre famille la bénédiction de Dieu.* Le pere y consentit de tout son cœur, & fut présent à son baptême. L'enfant qui n'avoit que trois ans, mourut trois jours après, & son pere vint lui-même nous en apporter la nouvelle.

Ce baptême fut suivi d'un autre de la même famille; car une de ses petites filles étant tombée malade quelque temps après, d'une maladie dont elle mourut, il vint lui-même nous prier de l'aller baptiser, afin qu'elle pût jouir du ciel avec son petit frere. La femme de ce Seigneur s'est convertie depuis ce temps-là, avec une de ses filles suivantes, & nous espérons que Dieu fera la même grace au mari. Il nous assure souvent qu'il n'invoque plus que le vrai Dieu, Créateur du ciel & de la terre. Quelques obstacles ont retardé jusqu'ici sa conversion. Il faut espérer qu'il les

ſurmontera. C'eſt un Seigneur qui a beaucoup de politeſſe & d'honnêteté; il poſſede dans la milice une charge conſidérable, qui eſt héréditaire dans ſa famille.

Je ne parle point de quelques autres baptêmes que nous avons conférés ſecretement à des enfans de plus grande conſidération, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer ici. L'envie de les guérir fait que leurs parens nous prient de les voir, pour ſçavoir ſi en Europe nous n'avons pas de remedes contre leurs maladies. On en a baptiſé quelques-uns de cette maniere, qui prieront Dieu dans le ciel pour nous, & pour la converſion d'un pays où ils euſſent tenu les premiers rangs s'ils euſſent vécu.

Un an après que l'Empereur nous eut donné notre maiſon, il nous fit une ſeconde grace, qui ne cédoit point à la premiere, & qui faiſoit autant d'honneur à la religion, ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre égliſe. Il y avoit à côté de notre maiſon un terrein vuide, long de trois cens pieds & large de deux cens: les grands Maîtres de ſa maiſon ayant réſolu d'y faire élever quelques corps de logis pour des Eunuques du Palais, nous crûmes qu'il falloit les prévenir, & tâcher d'obtenir

cette place pour y bâtir la maison du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le Pere Gerbillon, le Pere de Visdelou & moi, présenter notre requête : elle disoit, dans les termes les plus respectueux, que nos maisons n'étoient jamais sans églises, & que les églises en étoient la principale partie ; que si les maisons étoient belles & spacieuses, l'église les devoit surpasser ; car quel honneur aurions-nous, si dévoués par nos vœux & par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Seigneur du ciel ; que ne manquant rien à la maison que l'Empereur avoit eu la bonté de nous donner, il falloit une église magnifique pour accompagner un si grand don, mais que n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, si l'Empereur ne nous donnoit un espace convenable dans ce terrein.

Celui que nous avions chargé de notre requête l'ayant présentée, & fait valoir nos raisons, l'Empereur envoya les grands Maîtres de sa maison visiter le terrein que nous demandions; & après avoir ouï leur rapport, il nous en accorda la moitié, faisant marquer expres-

ſément dans ſon ordre qui fut inſéré dans les regiſtres du Palais, qu'il nous donnoit cet emplacement pour bâtir une égliſe magnifique à l'honneur du Seigneur du ciel. On y a travaillé depuis ce temps-là, & elle eſt maintenant preſque achevée: on y entre par une grande cour qui eſt environnée de galeries; on en donnera le plan & la deſcription quand nous aurons appris que les peintures, auxquelles M. Gherardini, Peintre Italien fort eſtimé, travailloit quand je ſuis parti de *Peking*, ſeront achevées, & qu'on en aura fait l'ouverture.

Ce grand Prince nous faiſoit encore d'autres graces, que des étrangers comme nous ne peuvent aſſez eſtimer: quand nous venions au Palais, il nous recevoit avec une bonté extrême, ou quand il ne pouvoit pas nous parler, il nous envoyoit toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'eſt la coutume de la Chine que l'Empereur envoye aux grands Seigneurs de ſa Cour deux tables, l'une couverte de viandes, & l'autre de fruits & de confitures. Il nous faiſoit les mêmes honneurs, & nous invitoit à ſon beau Palais de *Tchan-Tchun-yuen*, pour y voir les feux d'artifice.

Je ſçais qu'un Miſſionnaire ne doit eſtimer ces honneurs qu'autant qu'ils ſont utiles à la parole de Dieu. Je vous aſſure, mon Révérend Pere, que nous étions bien dans cette diſpoſition, & que le Seigneur qui nous conduiſoit, vouloit auſſi que nous y fuſſions; car nous ne manquions pas en ce temps-là même de tribulations, & de ces occaſions de ſouffrir où l'on a beſoin de toute ſa patience, & d'une ſageſſe plus que naturelle pour ſe ſoutenir & ſe bien conduire. La parole de Jeſus-Chriſt ſera toujours véritable, que ſes envoyés auront beaucoup de contradictions à vaincre dans le monde. Dieu nous a appellés aux Miſſions pour faire ſon œuvre; il veut bien la faire par notre moyen, & nous en donner tout le mérite; mais il veut auſſi que la gloire en retourne toute à lui. Et afin que la premiere penſée ne nous vienne pas de nous en attribuer la moindre partie, il rend ſouvent inutiles les plus ſages meſures que notre zèle nous fait prendre, & permet que les hommes renverſent nos projets les mieux concertés. Enfin, quand nous avons bien ſouffert, & reconnu tout-à-fait notre foibleſſe, il montre ſa force, convertiſſant les ob-

ſtacles mêmes qu'on nous avoit oppoſés, en autant de moyens pour exécuter ſes deſſeins, avec plus d'avantage pour la Religion, que n'eût pu faire tout ce que nous avions nous-mêmes imaginé. Il n'eſt pas néceſſaire de dire combien ces ſortes d'expériences inſtruiſent un Miſſionnaire, ou pour l'humilier, quand il fait quelque bien, ou pour lui donner de la défiance de ſes forces quand il travaille, ou pour le ſoutenir quand il eſt traverſé. Les perſécutions qui font trembler les plus aſſurés, ne l'étonnent plus, il les regarde comme des reſſorts ſupérieurs & divins, dont la Providence ſe ſert pour arriver à ſes fins. Son principal ſoin eſt de ſouffrir avec patience, & d'attendre l'heure du Seigneur, ſe ſouvenant de ce que dit le Texte ſacré, (1) qu'Iſaac, Jacob & Moïſe accomplirent tout ce que Dieu vouloit faire par eux, parce qu'ils furent fideles dans la tribulation, & que ceux qui ne l'ont pas été, ont tout perdu par leur impatience, & ont été livrés à l'exterminateur.

Nous eûmes en ce temps-là deux ſujets d'affliction qui nous cauſerent bien

(1) Judith. 23.

de l'inquiétude, mais dont il plut à la miséricorde divine de nous délivrer. Premierement, nous pensâmes perdre l'illustre *Sosan*, oncle de la derniere Impératrice, & grand oncle du Prince héritier, un des premiers Ministres de l'Empire, respecté par toute la Chine, pour l'estime que l'Empereur fait de son mérite, & digne d'être honoré de toutes les personnes zélées, pour la protection qu'il a toujours donnée à la Religion. Il tomba malade en sa maison de *Tchan-tchun-yuen :* dès le troisieme jour il nous envoya querir le Pere de Visdelou & moi, car le Pere Gerbillon étoit alors en Tartarie. Nous fûmes sensiblement affligés de le trouver dans un état très-dangereux ; mais nous le fûmes bien davantage le lendemain, quand nous le vîmes souffrant des douleurs très-aiguës par-tout le corps, & prêt à succomber à la violence de son mal. Il nous tendoit la main avec des démonstrations d'une affection tendre, mais il ne pouvoit parler, tant il étoit accablé. L'Empereur ayant appris qu'il se mouroit, lui fit l'honneur de le venir visiter le troisieme jour, & de lui offrir tout ce qu'il avoit de remedes. Nous ne le vîmes point ce jour-là, ni les jours suivans, parce qu'on

l'avoit transporté dans les appartemens les plus intérieurs de sa maison, où les femmes demeurent. Nous faisions des prieres continuelles tout le jour, & une partie de la nuit pour lui, dans notre chapelle. Il étoit bien douloureux pour nous, après toutes les obligations que nous avions à ce Seigneur, de le voir mourir sans baptême, lui qui avoit été le protecteur de notre sainte Religion, & qui nous avoit si souvent dit qu'il n'adoroit que le Seigneur du ciel.

Nous allions l'un après l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, & nous instruisions un de ses domestiques qui étoit Chrétien, de ce qu'il falloit lui dire de notre part sur la Religion; mais cet homme après quelques jours nous répondit qu'il ne pouvoit plus lui parler seul, ni même s'approcher de lui, parce que les femmes ne le quittoient pas un moment. Les difficultés augmentoient notre tristesse. *Est-il possible, Seigneur,* disions-nous en redoublant nos prieres, *que vous laissiez mourir un homme en qui nous avons trouvé tant de ressources pour le soutien des Missionnaires, & pour la publication de votre sainte loi?* Dieu eut pitié de nous, il nous rendit ce Seigneur, qui vint quelque temps après dans notre

égliſe, le remercier de la ſanté qu'il lui avoit rendue. C'étoit un dimanche matin, dans le temps que tous les Chrétiens étoient aſſemblés à l'égliſe & qu'ils y faiſoient leur priere ; il y entra, ſe mit à genoux, & fit pluſieurs inclinations juſqu'à terre ; après quoi il vint nous viſiter dans nos chambres, & nous remercier de la part que nous avions pris à ſa maladie.

Nous pensâmes perdre auſſi le Pere Gerbillon, dont nos Miſſions avoient un extrême beſoin dans ces commencemens. L'Empereur l'avoit envoyé en Tartarie avec le Pere Thomas, pour en faire une carte exacte. Comme il ſçavoit la langue des Tartares, & qu'il pouvoit les interroger & lier converſation avec eux, il en devoit tirer beaucoup de connoiſſances touchant les Provinces qui ne dépendent pas de la Chine. Il tomba malade vers la ſource de *Kerlon*, à plus de trois cens lieues de *Peking*. Sa maladie, qui étoit accompagnée d'un dégoût affreux & d'un vomiſſement continuel, le réduiſit bientôt à une ſi grande extrémité, qu'il crut mourir. Il s'y prépara donc, après nous avoir écrit ſes derniers ſentimens. Comme *Selonga*, qui eſt une des habitations que les Moſçovites ont

de ce côté-là, n'étoit éloignée que de trente lieues de l'endroit où il ſe trouvoit, on parla de l'y tranſporter; mais il eut de la peine à prendre ce parti, & les Mandarins Chinois qui étoient du voyage l'en détournerent, parce qu'ils ne ſe fioient pas trop aux Moſcovites, & qu'ils ne ſçavoient pas ſi l'Empereur le trouveroit bon. Il fallut donc que le Pere, tout accablé qu'il étoit, reprît le chemin de *Peking*: & comme il n'avoit plus aſſez de force pour ſe tenir à cheval, on le coucha ſur un chariot de bagage, où il ſouffrit beaucoup durant trois cens lieues; car il lui fallut paſſer par des ſolitudes effroyables, par des chemins ſouvent raboteux & pleins de pierres, ſur des collines & ſur des pentes de montagnes, ce qui lui donnoit de violentes ſecouſſes, & le mit ſouvent en grand danger de ſa vie; outre que le chariot verſa pluſieurs fois durant le voyage. Il ſeroit mort infailliblement, ſans les ſoins que prit de lui un Seigneur, qui eſt aujourd'hui le premier *Colao* de la Chine, & qui avoit été alors envoyé en Tartarie, pour juger & terminer tous les différends des *Kalkas* de ce pays-là, qui ſont ſujets de l'Empire de la Chine.

Nous le reçûmes avec une extrême

joie, & il se rétablit doucement à *Peking*: mais un mois après voulant sortir pour la premiere fois, dans le dessein d'aller voir les Peres de nos deux autres maisons, qui l'étoient souvent venus visiter durant sa maladie, un accident plus fâcheux pensa nous l'enlever subitement. Comme il montoit à cheval à la porte, ayant un pied dans l'étrier & le corps en l'air, il fut frappé tout-à-coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domestiques, qui le rapporterent dans la premiere cour. Etant accourus au bruit, le Pere de Visdelou & moi, nous le trouvâmes sans connoissance & sans sentiment, la tête penchée sur l'estomac, avec un râlement qui nous paroissoit le pronostic d'une mort très-prochaine. Dieu sçait quelle fut notre douleur, en le voyant dans ce triste état. Pendant qu'on le portoit en sa chambre, le Pere de Visdelou alla prendre les saintes huiles, & moi les remedes, dont nous avions expérimenté si souvent les merveilleux effets. Je lui en fis avaler deux prises avec bien de la peine, pendant que le Pere de Visdelou se préparoit à lui donner l'extrême-onction. Il revint un peu à lui, & nous reconnut; mais un moment après il perdit encore connois-

ſance. Nous redoublâmes nos prieres; enfin le remede qu'on lui avoit donné fit de ſi grands effets, qu'il ſe trouva guéri une ou deux heures après l'avoir pris; mais il lui reſta une ſi cruelle inſomnie, qu'il ne pouvoit prendre aucun repos, ce qui nous cauſoit une nouvelle inquiétude. Un Médecin Chinois l'en délivra, & Dieu nous l'a conſervé depuis ce temps-là en parfaite ſanté pour le bien de la Religion à laquelle il a rendu & rend encore tous les jours des ſervices très-conſidérables.

Nous n'étions, en ce temps-là, que trois Peres François à la Chine, & tous trois enfermés à la Cour. Dieu nous envoya du ſecours par le retour du Pere Bouvet, qui nous amena de France pluſieurs excellens Miſſionnaires ſur l'Amphitrite ; c'eſt le premier vaiſſeau de notre Nation qui ſoit venu à la Chine. L'Empereur qui étoit en Tartarie à la chaſſe, apprit avec joie l'arrivée de ce Pere. Il envoya trois perſonnes de ſa Cour à *Canton* pour le recevoir, & pour le conduire à *Peking*. Les préſens qu'il apporta lui furent très-agréables, & en ſa conſidération il exempta l'Amphitrite de ce qu'il devoit payer, ſoit pour les marchandiſes, ſoit pour les droits de

mesurage. Les Mandarins de leur côté firent de grands honneurs à M. le Chevalier de la Rocque, comme étant Officier du Roi ; ils lui préparerent un hôtel, lui permirent d'aller par la ville de *Canton*, accompagné de six de ses Gardes : les envoyés de l'Empereur le visiterent en cérémonie. Ils firent aussi beaucoup d'honneur à Messieurs les Directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands Mandarins de la province ayant à leur tête le Viceroi, les inviterent à un magnifique festin. Enfin tout ce qui se peut faire pour l'honneur, la satisfaction & l'avantage de ces Messieurs, le Pere Bouvet à *Canton* & nous à *Peking*, nous tâchâmes de le leur procurer. Mais à la Chine, où l'on regarde toujours les étrangers avec défiance, il n'est pas aisé d'obtenir tout ce que l'on souhaiteroit. Le principal est que nous y fassions connoître Jesus-Christ, selon le devoir de notre vocation. C'est à quoi travaillent avec un grand zèle les nouveaux Missionnaires que le Pere Bouvet amena, les uns à la Cour, où ils furent appellés par l'ordre de l'Empereur, & les autres dans les Provinces. J'aurai l'honneur de vous en entretenir dans une autre lettre, celle-ci n'étant déjà que trop longue. Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE

Du Pere de Fontaney, Missionnaire de la Compagnie de Jesus, au Révérend Pere de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Londres, le 15 Janvier 1704.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

P. C.

Par le lieu d'où j'ai l'honneur de vous écrire, vous connoîtrez que je suis revenu de la Chine en Europe sur un vaisseau Anglois. J'espérois être moi-même porteur de la premiere lettre que je vous ai écrite pendant le voyage, qui a duré six ou sept mois ; mais je vois bien que je serai encore ici quelque temps avant que de pouvoir passer en France. Ainsi je vous l'enverrai par la premiere occasion, & je me contenterai cependant de vous rendre compte, par une seconde lettre, des choses dont il est autant & plus nécessaire que vous

soyez instruit, que de celles dont j'ai pris la liberté de vous parler dans la premiere.

Je commence par un écrit fidele des petits services que Dieu nous a fait la grace de rendre aux Missionnaires Ecclésiastiques ; & à ceux de différens Ordres Religieux qui sont en ce pays-là, ou pour les aider à y faire des établissemens, ou pour les délivrer des persécutions que l'ennemi du genre humain excitoit contre eux en diverses Provinces de l'Empire. Je ne dirai rien que sur les lettres que les Missionnaires m'ont fait l'honneur de m'écrire, ou sur celles qu'ils ont écrites à d'autres Missionnaires, qui me les ont communiquées.

Quoique l'exercice de la Religion Chrétienne fût toléré à la Chine ; depuis la fameuse persécution d'*Yam-quam-sien*, ce grand ennemi du nom Chrétien, les Missionnaires ne laissoient pas de se trouver souvent dans de grands embarras, soit pour pénétrer dans les provinces de l'Empire, soit pour y exercer leurs fonctions. On ne pouvoit alors y entrer librement que par la seule ville de *Macao*, dont les Portugais sont en possession depuis plus d'un siecle ; mais il falloit avoir leur agrément, qu'ils n'accordoient pas

volontiers aux étrangers. Si l'on prenoit une autre route, on s'exposoit aux insultes des Mandarins, qui maltraitoient les Missionnaires, & les obligeoient à se retirer. Mais depuis que l'Empereur a pris la résolution d'ouvrir ses ports, & de permettre aux étrangers de faire commerce dans ses Etats, des Missionnaires de différens Ordres & de toutes sortes de Nations se sont servi d'une conjoncture si favorable pour venir à la Chine, & pour y faire divers établissemens.

Comme dans une moisson si abondante il ne peut y avoir un trop grand nombre de bons ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée de ces hommes apostoliques, nous les avons reçus comme nos freres, & nous leur avons rendu tous les services qui dépendoient de nous, soit en appuyant, comme j'ai eu l'honneur de vous dire, leurs divers établissemens, soit en faisant cesser les avanies & les persécutions que quelques Mandarins intéressés ou peu affectionnés leur suscitoient. Quoique nous ayons toujours gardé cette conduite, on ne nous a pas rendu en Europe toute la justice que nous avions sujet d'attendre; & lorsque j'arrivai en France en 1700, je fus étrangement surpris d'apprendre

qu'on nous y faisoit passer pour des gens qui se déclaroient contre les autres Missionnaires, & qui ne cherchoient qu'à renverser leurs églises & qu'à s'opposer à leurs établissemens.

En vérité, pour avoir de nous de pareilles pensées, il faut qu'on nous croye bien perdu d'honneur & de conscience ; & pour les vouloir inspirer à d'autres, sans s'être bien instruit auparavant de notre conduite, il faut avoir bien oublié toutes les loix de la justice & de la charité. Pouvons-nous ignorer que de troubler ainsi dans leur ministere des hommes pleins de zèle & de bonnes intentions, ce seroit s'attaquer à Dieu même, & attirer sur nos personnes & sur notre travail les foudroyantes malédictions de son Prophête : *Malheur à vous, qui dans vos vues ne regardez pas qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu, & qui ne considerez pas que ces ames sont l'ouvrage de ses mains. Et opus Dei non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis* (1).

De plus, oserions-nous jamais nous flatter de pouvoir suffire seuls à convertir toute la Chine ? Nous ne le prétendons pas assurément, mon Révérend

(1) Isai. chap. 5.

Pere. Ainſi plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons toujours de conſolation & de joie. Nous écririons encore volontiers, comme ſaint François Xavier, dans toutes les Univerſités de l'Europe, pour exhorter les perſonnes zelées de venir à notre ſecours. Voilà nos véritables ſentimens : Dieu le ſçait, & nous oſons le dire, que jamais notre conduite ne les a démentis. En voici quelques exemples.

Les Peres Franciſcains de Manille (1) furent les premiers qui nous donnerent lieu de faire connoître ces maximes. Ces Peres ayant réſolu de s'établir à *Ngankin*, dont la ſituation eſt charmante, & qui a un Viceroi particulier, quoique cette ville ne ſoit éloignée de *Nanking*, capitale de la Province, que de cinq journées ; ils me firent l'honneur de me communiquer leur deſſein à *Canton*, où j'étois avec le Pere le Comte. M. l'Evêque d'Argolis, qui demeuroit chez ces Peres, ſe joignant à eux, me pria inſtamment de m'intéreſſer dans cette affaire, & de les ſervir auprès des Mandarins. J'écrivis au Pere Gerbillon, qui m'envoya, peu de temps après, des lettres

(1) C'eſt la ville capitale des Philippines.

de

de recommandation pour les Officiers, dont dépendoit cet établissement. Je les mis entre les mains du Révérend Pere de San Pasqual, Supérieur de ces Peres, & Missionnaire d'un mérite fort distingué. Il présenta ces lettres aux Mandarins de *Ngankin*, qui lui accorderent tout ce qu'il leur demanda.

Ce fut aussi à peu près en ce temps-là, que nous tâchâmes de marquer au Révérend Pere de Leonissa, qui est aujourd'hui Evêque de Beryte, combien nous étions sensibles à l'amitié dont il nous honoroit. Dom Grégoire Lopez, Evêque de Basilée, suivant les pouvoirs qu'il avoit reçus du saint Siege, l'avoit nommé avant sa mort Vicaire apostolique de *Kiamnam* (1), de *Pecheli* (2), & des autres Provinces septentrionales de la Chine, & lui avoit laissé sa maison de Nankin qu'il avoit achetée peu de temps avant sa mort. Il trouvoit de la difficulté à s'en mettre en possession, parce que cette maison joignant la salle de l'audience d'un des premiers Seigneurs de la Cour, il eut peur que ce Mandarin ne formât quelque opposition, ou

(1) C'est la province de *Nanking*.
(2) C'est la province de *Peking*.

ne fit naître quelque incident pour l'empêcher d'occuper cette maison, & d'y établir une église. Il nous témoigna sa peine, & dès ce moment les Peres Gerbillon & Bouvet engagerent leurs amis à écrire à ce Seigneur : ce qu'ils firent d'une maniere si obligeante, que le Mandarin, bien loin de faire de la peine au Pere de Leonissa, reçut sa visite & la lui rendit ensuite, en lui faisant deux sortes de présens, l'un, disoit-il, pour le remercier de celui qu'il avoit reçu de lui, & l'autre pour lui marquer la joie de l'avoir en son voisinage.

Nous ne fûmes pas moins heureux à faire rendre justice à M. le Blanc, d'une avanie qu'on lui avoit suscitée à *Emoüy* (1). Ce Missionnaire revenant un jour d'un vaisseau Anglois, avec une somme assez considérable qu'on lui envoyoit d'Europe pour sa subsistance, & pour celle de ses confreres, le Mandarin de la Douane le fit arrêter, le cita à son tribunal, confisqua son argent, & fit battre cruellement en sa présence un de ses domestiques. Un procédé si violent surprit étrangement ce vertueux Ecclésiastique, qui n'étoit pas accoutu-

(1) Port de mer de la province de *Fo-kien*.

mé, non plus que les autres Missionnaires, à recevoir de pareilles insultes. Il nous écrivit une lettre fort touchante, sur la disgrace qui venoit de lui arriver. Nous en fûmes sensiblement affligés, & nous prîmes les mesures nécessaires pour lui faire rendre justice. Voici la réparation que nous lui procurâmes. Premierement, le *Tsonto* (1) de la province le prit sous sa protection. En second lieu, le Mandarin de la Douane, pressé par ses parens qui étoient à *Peking*, & qui désavouoient sa conduite, l'alla voir le premier, lui rendit son argent & l'assura de son amitié. Troisiémement, M. le Blanc étant allé quelques jours après lui rendre visite, ce Mandarin appella le garde de la Douane, qui avoit été l'auteur de l'insulte, le fit étendre sur le carreau pour recevoir un certain nombre de bastonades : mais M. le Blanc demanda grace pour ce misérable, & empêcha qu'il ne fût maltraité. Il nous écrivit ensuite, qu'il étoit parfaitement content des satisfactions & des honneurs qu'on lui avoit faits.

---

(1) C'est un Mandarin qui est au-dessus du Vice-Roi.

M. Maigrot, aujourd'hui Evêque de Conon & Vicaire apostolique de la province de *Fokien*, eut aussi recours à nous. Ce Prélat demeuroit depuis plusieurs années dans la ville de *Fou-tcheou*, capitale de la Province : mais comme la maison qu'il occupoit ne lui parut pas assez commode, il en acheta une autre, & s'en mit en possession. Les voisins, peu contens de voir une église dans leur quartier, commencerent à inquiéter ses domestiques, & ensuite à le chagriner lui-même. Il me fit l'honneur de m'écrire plusieurs fois à *Peking*, pour faire cesser un persécution qu'on ne lui suscitoit, que parce qu'on le regardoit comme un hommme peu appuyé & peu connu des Mandarins, & qui n'avoit pas assez de pouvoir pour réprimer l'insolence de ses voisins. Dieu me fournit une occasion de les détromper, dans le voyage que je fis en ce temps-là par l'ordre de l'Empereur à *Fokien* & à *Canton*. Je passai par *Fou-tcheou*; & pour donner lieu à M. Maigrot de lier amitié avec les premiers Officiers de la province, laissant la maison qu'on m'avoit préparée, j'allai loger chez lui. Le lendemain & les jours suivans le *Tsonto*, le Vice-Roi, le Gouverneur

de la ville, & plusieurs autres Mandarins, m'y vinrent voir. Après les premieres civilités, je leur présentai M. Maigrot, je leur fis l'éloge de sa vertu & de sa capacité, & je les priai de le considérer comme mon frere & comme mon ami particulier. Je lui attachai particuliérement le Gouverneur de la ville, qui lui fit dans la suite tant d'honnêtetés, que ce Prélat me pria de l'en remercier. Vous voyez déja par ce petit détail, mon Révérend Pere, que c'est sincerement & de bonne foi que nous nous intéressons à ce qui regarde les Missionnaires, & que nous nous faisons un plaisir & un devoir de leur rendre tous les services qui dépendent de nous.

Mais ce fut particuliérement en 1698, & 1699 que nous eûmes plus d'occasions de faire paroître notre zele pour le bien commun, lorsque le Pape eut nommé des Evêques & des Vicaires Apostoliques pour chaque province de la Chine. Plusieurs de ces Messieurs s'adresserent à nous ; ils nous représenterent l'obligation où ils se trouvoient d'obéir au saint Siege, & les difficultés insurmontables qu'ils alloient trouver dans leurs provinces, où il n'y avoit

ni Chrétiens, ni églises, ni Missionnaires, s'ils n'étoient appuyés par quelque recommandation de la Cour. La conjoncture étoit délicate, & ce n'étoit pas une petite entreprise que de vouloir s'établir en même temps en tant de lieux différens : car il étoit à craindre que dans un empire où la défiance & les soupçons sont comme l'ame du Gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établissemens, qui se feroient tout à coup dans des provinces où les Européens n'avoient aucune habitude. Cependant comme le saint Siege parloit, nous crûmes qu'il falloit agir, & que le temps étoit venu d'ouvrir des portes plus vastes à la prédication de l'évangile.

Le Pere Gerbillon, Supérieur de notre Mission, se chargea de cette entreprise. Il commença par M. l'Evêque d'Argolis, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Peking. Comme ce Prélat avoit formé le dessein de s'établir sur les frontieres du *Pecheli* & de *Canton*, qui dépendoient de lui, afin de se trouver comme au centre de son Diocese, & de pourvoir à tout; le Pere Gerbillon écrivit en sa faveur au Vice-Roi de *Canton*. M. d'Argolis protegé de ce grand Mandarin,

acheta une maison à *Lintein*, ville du second ordre, & s'en mit en possession. Quelques gens de lettres en murmurerent, & présenterent une requête contre lui. *La loi que prêche ces Missionnaires est bonne*, disoient-ils; *mais comme ce sont des étrangers, il est à craindre qu'ils ne causent un jour quelque révolte.* Le Pere Gerbillon averti des démarches de ces lettrés, redoubla ses recommandations auprès du Vice-Roi, qui leur imposa silence. Je n'ai pas la lettre que ce Prélat écrivit au Pere Gerbillon, pour le remercier d'avoir si heureusement terminé cette affaire; mais j'ai celle de son Grand Vicaire le Révérend Pere Antoine de Frusionne, Italien & Religieux de saint François. « Je vous rends mille » graces, dit-il, pour Monseigneur & » pour moi, des bons offices que vous » nous avez rendus; la priere que je » vous fais, est que vous me donniez » quelque moyen de vous marquer ma » reconnoissance, & faire connoître à » tout le monde les grandes obliga- » tions que je vous ai. Il y a long-temps, » mon très-cher Pere, que je vous con- » nois de réputation. Avant que de ve- » nir à la Chine, je sçavois que vous » êtes plein de charité, & que vous

» faites plaisir à tous les Missionnaires
» sans acception de personne. Qui est-ce
» qui n'en est pas à présent persuadé ?
» Vos adversaires mêmes sont obligés
» de le reconnoître, de l'avouer & de
» l'écrire à votre louange, & d'avoir de
» l'estime pour vous.

M. l'Evêque de Peking travaille maintenant à faire une nouvelle église à *Tong-Cham-fou*, en la même province de *Canton*, où il veut établir quatre Religieux de son ordre (1), qui sont arrivés depuis peu d'Italie. Cette ville avoit toujours paru avoir un grand éloignement pour les Prédicateurs de l'évangile; mais le Vice-Roi, à notre priere, ayant disposé les esprits à les recevoir, les Mandarins auparavant si difficiles & si fâcheux, se sont adoucis, & s'employent aujourd'hui eux-mêmes à trouver une maison où M. l'Evêque puisse demeurer commodément.

Le Pere Gerbillon ne servit pas moins efficacement M. le Blanc dans son établissement d'*Yunnan* (2) comme il paroît

(1) Ce Prélat, connu auparavant sous le nom d'Evêque d'Argolis, est de l'Ordre de S. François.

(2) C'est une des provinces occidentales de la Chine, aussi bien que celle de *Sou-tchoüen*.

par la lettre qu'il lui écrivit en ce temps là, & qui est datée du 3 mars 1702. Mais il s'intéressa encore plus fortement pour M. l'Evêque de Rosalie, que le saint Siege avoit nommé Vicaire Apostolique de la province de *Sou-tchoüen*. Il y employa le crédit du propre fils du Vice-Roi, & avertit ce Prélat de ce qu'il venoit de ménager, pour lui faciliter l'entrée dans son Vicariat. M. l'Evêque de Rosalie l'en remercia; mais au lieu d'aller à *Sou-tchoüen*, il résolut de passer en Europe & de se rendre promptement à Rome. Avant son départ, il envoya dans cette grande province quatre Missionnaires en sa place. C'étoient Messieurs Basset, de la Baluere, Appiani & Mullener. Ils furent près d'un an à s'y rendre. Messieurs Appiani & Mulener s'arrêterent à *Tçon-pin*, à l'entrée de la province, dans le dessein d'y faire un établissement. Les peines qu'on leur fit en cette ville en causerent de plus grandes à M. Basset, quand il arriva dans la Capitale nommée *Tchin-tou*. Les Mandarins déja prévenus contre les Missionnaires, refuserent sa visite & l'empêcherent de prendre possession d'une maison qu'il avoit achetée. Il ne put se prévaloir de la protection du Vice-Roi,

parce que ce Magiſtrat étoit parti depuis quelques mois pour appaiſer une ſédition ſur les frontieres de *Sou-tchoüen.* Il voulut entrer en négociation avec les Mandarins de *Tchin-tou.* Il leur repréſenta que l'Empereur ayant autoriſé la Religion Chrétienne dans l'Empire par un édit public, & que le Tribunal des Rites ayant depuis ce temps-là donné un arrêt en faveur de la nouvelle égliſe de *Nien-tcheou*, ils ne devoient pas s'oppoſer au deſſein qu'il avoit de s'établir dans la ville capitale de *Sou-tchoüen. Il eſt vrai*, répondirent-ils, *que l'Empereur a donné un édit favorable à la religion Chrétienne; mais comme il ne regarde que les anciennes égliſes, on ne peut s'en prévaloir pour en bâtir de nouvelles. Pour l'affaire de* Nin-tcheou, *apportez-nous un arrêt ſemblable à celui que le Tribunal des Rites a porté en faveur de cette nouvelle égliſe, & nous vous accorderons ce que vous nous demandez.*

Le Vice-Roi trouva à ſon retour à *Tchin-tou*, les Mandarins engagés dans cette affaire; ce qui l'empêcha de recevoir la viſite de M. Baſſet : & quand ce Miſſionnaire parla des recommandations qu'on avoit envoyées de la Cour l'année précédente en ſa faveur, les Officiers

du Vice-Roi lui répondirent, que leur maître ne s'en souvenoit plus, & qu'il ne falloit pas s'en étonner, dans le grand accablement d'affaires qu'il avoit eues depuis ce temps-là. Ces mauvais succès nous affligerent sensiblement. M. Basset, qui nous les apprit, pria le Pere Gerbillon de lui envoyer une nouvelle recommandation, *afin*, dit-il, *que la premiere grace que vous nous avez faite, ne soit pas inutile. J'espere*, ajoute-il, *que Dieu ne permettra pas, qu'après être venus de si loin, nous soyons obligés de nous en retourner, & que V. R. qui a tant de zele pour sa gloire, l'empêchera, si elle peut, comme nous l'en prions M. de la Baluere & moi.*

J'étois de retour de France à Peking, quand on y reçut cette lettre, qui est du 3 juillet 1702. Et quoique les conjonctures ne fussent pas trop favorables, nous résolûmes d'employer tous nos amis pour appuyer les établissemens de M. Basset & de ses confreres. Nous priâmes les Seigneurs, qui nous font l'honneur de nous protéger, d'écrire au Vice-Roi de *Sou-tchoüen*; ce qu'ils firent fort obligeamment, en joignant à leur lettre la derniere déclaration du Tribunal des Rites, en faveur de l'église de *Nimpo*,

afin de convaincre les Officiers de *Soutchoüen*, qu'il n'y avoit aucun danger pour eux de permettre aux Prédicateurs de l'Evangile de bâtir des égliſes dans leur province.

Je ne parle point ici de la paix que nous avons procurée aux Révérends Peres Auguſtins, en les délivrant d'une perſécution qu'ils ont ſoutenue pendant cinq ans, pour la conſervation de leur égliſe de *Vou-tcheou* en la Province de *Quamſi*, ni de ce que nous avons fait en faveur de M. Quety, très-vertueux Eccléſiaſtique des Miſſions Etrangeres, & de pluſieurs autres Miſſionnaires qui ont eu recours à nous, parce que cela m'engageroit dans un trop grand détail. Tout ce que je puis dire, c'eſt que nous avons agi pour eux avec la même ardeur, que nous aurions pu faire pour nous mêmes, ſans avoir d'autres vues que de leur faire plaiſir, & de procurer la plus grande gloire de Dieu. Auſſi recevons-nous de la plupart de ces hommes Apoſtoliques, des marques d'une affection ſincere. Si nous ſommes dans la tribulation, ils nous conſolent. Si Dieu répand quelque bénédiction ſur nos travaux, ils s'en réjouiſſent avec nous; ſi l'on nous calomnie, ils confondent nos ennemis par le témoignage qu'ils

rendent à la vérité, comme ils firent dans l'affaire de *Nien-tcheou.*

On avoit affecté de répandre à Paris, que les Jésuites avoient renversé cinq églises de M. l'Evêque de Rosalie, & qu'ils avoient fait maltraiter ce Prélat si distingué par sa naissance & par son zele. Rien n'étoit plus mal concerté que ce bruit, qu'on faisoit courir. Les Missionnaires de la Chine, qui l'apprirent, en furent scandalisés. Voici comme en parle le Révérend Pere Basile, Religieux de l'Ordre de Saint François, & Vicaire apostolique de la province de *Chensi*, dans la lettre qu'il m'écrivit le vingt & unieme d'octobre 1701 « Bon Dieu, » quelle imposture, que cette nouvelle » qu'on a répandue de M. de Lyonne, » battu & maltraité à *Nien-tcheou*, & » de cinq églises renversées par ordre » des Mandarins! J'ai cru d'abord qu'on » me parloit d'une ville de Hongrie, » appellée Cinq-Eglises. Ne songeons » qu'à nous rendre dignes de notre » vocation, mon cher Pere, & alors » l'imposture, le mensonge, la calom- » nie, dont on veut nous noircir, ne » serviront qu'à faire éclater davantage » notre gloire.

» Je me réjouis avec vous, me dit-

» il dans une autre lettre, & je vous
» félicite de tout mon cœur, de ce que
» les secours qu'attendoient vos Peres,
» qui servent Dieu avec tant de zele
» dans cette Mission, & qui travaillent
» à sa gloire non-seulement par eux-
» mêmes, mais par autant de bras qu'ils
» aident & protegent de Missionnaires,
» soient heureusement arrivés, malgré
» les dangers presque continuels de
» naufrages, où vous vous êtes trou-
» vés ».

M. l'Evêque de Pekin étoit dans les mêmes sentimens. Voici ce qu'il écrivit au Pere Gerbillon, à mon retour d'Europe, dans sa lettre du 30 de septembre 1701. « J'ai une vraie joie de l'heu-
» reuse arrivée du Pere de Fontaney,
» & des huit Missionnaires qu'il amene.
» Que le Dieu de miséricorde soit beni,
» qui donne à mon ame une si grande
» consolation. Je vous prie de me faire
» sçavoir leurs noms Européens & Chi-
» nois, afin que je les puisse envoyer
» à la sacrée Congrégation, & lui man-
» der l'agréable nouvelle de leur arri-
» vée. Je suis sûr qu'elle l'apprendra avec
» beaucoup de joie. La grace que je
» demande maintenant à Dieu, c'est
» qu'il nous envoye des Jésuites Fran-

» çois en grand nombre; j'eſpere qu'il » nous accordera cette faveur ».

Le Révérend Pere Alcala, Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique, & vicaire apoſtolique de la province de *Tche-kiam*, nous écrivit en ce temps-là à peu près de la même maniere, dans ſa lettre du 18 d'octobre 1701 adreſſée au Pere Gerbillon, qui lui avoit écrit pour le emercier du bon accueil qu'il avoit fait à *Lan-ki* aux Peres de Broiſſia & Gollet. « J'ai bien plus de raiſon, dit-il » dans cette lettre, auſſi-bien que tous les » autres Miſſionnaires, de vous remer- » cier vous-même, de ce que vous les » aſſiſtez tous dans les embarras où ils » ſe trouvent, au milieu de tant d'in- » fideles, vous ſervant comme un au- » tre Joſeph de la faveur que Dieu vous » donne auprès de l'Empereur, pour » l'utilité de cette Miſſion & de ſes » Miniſtres. J'en ſuis très-bien informé : » & c'eſt pour cette raiſon, que j'ai eu » toujours beaucoup d'eſtime & de vé- » nération pour V. R. ».

J'ajouterai à ces témoignages, ce que Monſeigneur le Nonce me fit l'honneur de me déclarer à Paris il y a trois ans, par ordre de la ſacrée Congrégation de la propagation de la Foi. Sans doute

vous vous en souvenez encore, mon Révérend Pere. « La sacrée Congrégation, » me dit-il, ayant appris, par les lettres » qu'elle a reçues des Evêques, des » Vicaires apostoliques, & de plusieurs » Missionnaires de la Chine avec quel » zele les Jésuites François se sont em- » ployés, depuis qu'ils sont dans cette » Mission, à soutenir la Religion, & à » rendre aux autres Missionnaires tous » les services que la bienveillance de » l'Empereur les a mis en état de leur » rendre, a cru devoir donner à ces » Peres un témoignage authentique de » la satisfaction qu'elle a de leur con- » duite.

» Ainsi dans une lettre signée par » M. le Cardinal Barberin, Préfet de » la sacrée Congrégation, & par *Monsi-* » *gnor* Fabroni, Secretaire de la même » Congrégation, elle me charge de vous » remercier de sa part, de vous témoi- » gner combien elle est sensible à tout » ce que vous, & les autres Jésuites vos » compagnons, avez fait dans ce vaste » Empire pour le bien de la Religion, » & pour soutenir dans leurs fonctions » tous ceux qui travaillent; & de vous » assurer que dans toutes les occasions, » qui se présenteront, elle vous don-

» nera des marques de sa protection &
» de sa bienveillance ».

Si c'est une grande consolation pour nous, mon Révérend Pere, de voir que les Missionnaires de tous les ordres & de toutes les Nations, qui travaillent avec nous dans cette pénible Mission, nous rendent justice, je vous avoue que ce n'est pas sans peine & sans qu'il nous en coûte beaucoup, que nous obtenons les recommandations qu'on nous demande, sur-tout quand nous sommes obligés de nous adresser aux premiers Ministres, aux Présidens des Tribunaux, & aux Seigneurs les plus considérables de la Cour. Pour en être convaincus, il ne faut qu'être instruit du cérémonial de ce Pays : outre qu'il faut attendre long-temps les momens favorables, & prendre bien des précautions pour ne pas se rendre importun, on ne se présente jamais devant une personne de considération, pour lui demander une grace, sans lui faire un présent. C'est une coutume générale, dont les Etrangers comme nous, ne se peuvent absolument dispenser.

Mais ce qui nous donne le plus d'accès, & de crédit auprès des premiers Officiers de l'Empire, c'est la bienveil-

lance dont l'Empereur continue de nous honorer, & dont nous tâchons de nous rendre dignes par les services que nous lui rendons. Car quoique ce Prince ne paroisse plus avoir le même empressement que les années passées pour les mathématiques, & pour les autres sciences de l'Europe où il s'est rendu fort habile, nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au Palais, parce que ce Prince a toujours quelques questions à nous proposer. Il occupe jour & nuit dans des exercices de charité les Freres Frapperie, Baudin & de Rodes, qui sont habiles dans la guérison des plaies & dans la préparation des remedes, les envoyant visiter les Officiers de sa maison, & les personnes les plus considérables de Peking, quand elles sont malades; & il est si content de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'Empire, qu'il n'en mene toujours quelqu'un avec lui. Ce grand Prince a aussi fort goûté le Pere Jartoux, & le Frere Brocard. Ils vont tous les jours au palais, par un ordre exprès de sa Majesté. Le premier est très-habile dans la science des analyses, l'algebre, les méchaniques, & la théorie des horloges; & le second

travaille avec beaucoup d'art, à divers ouvrages qui plaiſent à l'Empereur. Quelque occupés qu'ils ſoient au ſervice du Prince, ils ne laiſſent pas d'avoir le temps d'annoncer Jeſus-Chriſt, & de le faire connoître aux Officiers du palais, qui ont ordre de traiter avec eux.

Au reſte, mon Révérend Pere, il ne faut pas juger du ſéjour de cette Cour par ce qui ſe paſſe en France, & dans les autres Cours de l'Europe, où l'on peut entrer en ſociété avec les ſçavans, & avec les perſonnes les plus diſtinguées par leurs emplois, & par leur naiſſance. Dans le palais de Peking, on n'a pas le même avantage. Quand nous y allons, nous ſommes renfermés dans un appartement qui touche, à la vérité, à celui de l'Empereur; ce qui eſt une faveur extraordinaire, & la marque d'une grande confiance : mais comme cet appartement eſt fort éloigné du lieu où les Grands de l'Empire s'aſſemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, & nous ne pouvons parler qu'à quelques Eunuques, ou à quelques Gentilshommes de la chambre. Nous paſſons tout le jour dans cet appartement, & nous n'en ſortons fort ſouvent que bien avant dans la nuit, fort las & fort fatigués. Nous aurions aſſuré-

ment bien de la peine à ſoutenir une vie auſſi gênante que celle-là, & auſſi peu conforme en apparence à l'eſprit des Miſſionnaires, ſi la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageoit. Mais les accès faciles que nous avons par-là auprès du Prince, & qui donnent un grand crédit à notre ſainte Religion, & font que les Mandarins honorent & protegent les Miſſionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines.

Je n'ajouterai rien ici, mon Révérend Pere, à ce que je vous ai mandé dans ma premiere lettre de notre maiſon de Pekin, ſi ce n'eſt que ſur le frontiſpice de la belle égliſe, que nous venons de bâtir dans la premiere enceinte du palais, à la vue de tout l'Empire, on voit gravé en gros carracteres d'or ces lettres Chinoiſes: *Tien - tchu tung - tchi Kien. Cœli Domini Templum mandato Imperatoris erectum. Temple du Seigneur du ciel bâti par ordre de l'Empereur.* C'eſt un des plus beaux ouvrages qui ſoit à *Peking* : nous n'y avons rien épargné qui pût piquer la curioſité Chinoiſe, & y attirer les Mandarins & les perſonnes les plus conſidérables de l'Empire, afin d'avoir occaſion de leur parler de Dieu & de les inſtruire de nos myſte-

res. Quoique cette église ne fût pas encore entiérement achevée quand je partis de *Peking*, cependant le Prince héritier, les deux freres de l'Empereur, les Princes leurs enfans, & les plus grands Seigneurs de la Cour, étoient déja venus la voir plusieurs fois. Les Mandarins qu'on envoye dans les Provinces, attirés par la même curiosité, y viennent aussi, & y prennent des sentimens favorables à la Religion, dont nous ressentons les effets quand ils sont dans leurs Gouvernemens. Ce que fit il y a quelques mois le Vice-Roi de *Canton*, homme sçavant, mais zelé au de là de ce qu'on peut s'imaginer pour les coutumes du pays, & pour l'observation des loix, en est une preuve. Le peuple croyant profiter de cette disposition, lui fit des plaintes de ce qu'un de nos Missionnaires (1) bâtissoit deux églises trop exhaussées, l'une à *Canton* même, & l'autre à quatre lieues de là, dans la fameuse bourgade de *Fochan*, qui ne cede en rien à *Canton*, ni pour les richesses, ni pour la multitude du peuple. Ils demandoient qu'on les abattît, ou du moins qu'on les abaissât.

(1) Le Pere Turcotti, nommé par le saint Siége Evêque d'Andreville, & Vicaire apostolique de la province de *Koüei-tcheou*.

Voilà l'Empereur, leur répondit le Vice-Roi, *qui permet d'en élever une plus haute dans ſon propre palais; quelle témérité ſeroit-ce de toucher à celles-ci?* Nous avons deſſein de rendre cette égliſe la plus magnifique que nous pourrons, afin qu'elle réponde à la majeſté du lieu où il a plu à la Providence de la placer, & d'autoriſer celles qu'on voudra faire dans les provinces à la plus grande gloire de Dieu. Le Roi y envoya par l'Amphitrite une argenterie complette, & de riches ornemens. Les Mandarins du Palais qui les virent à notre arrivée, & les Chrétiens à qui nous les montrâmes, en furent charmés. Il ne nous manque plus que dix ou douze grands tableaux pour orner le fond, & les deux côtés de l'égliſe.

On travaille préſentement à faire divers établiſſemens dans les provinces, pour y placer nos compagnons, tant ceux que le Pere Bouvet & moi avons amenés à la Chine ſur l'Amphitrite, que ceux qui y ſont venus par la voie des Indes. On a jetté les yeux ſur les provinces de *Kiam-ſi*, de *Hou-qouam*, & de *Tche-kiam*, comme celles où l'on peut faire de plus grands fruits, & gagner plus d'ames à Jeſus-Chriſt.

Nos Peres Portugais, qui ont trop peu de Missionnaires pour desservir les églises qu'ils ont fondées en diverses Provinces de cet Empire, nous ont prié de leur envoyer les Peres de Premare & Barborier, dont vous connoissez la vertu & la capacité. Le Pere de Premare est allé à *Kien-tchang*, & le Pere Barborier à *Ting-tcheou*. C'est une ville du premier ordre, enfoncée dans les montagnes, qui séparent la Province de *Fokien* de celle de *Kiamsi*. En moins de quatre mois le Pere Barborier a baptisé près de deux cens personnes. Il convertit une famille que le démon infectoit depuis long-temps. Les Bonzes avoient fait plusieurs fois tous leurs efforts pour chasser le malin esprit; mais ce ne fut qu'après avoir invité les Chrétiens à venir en cette maison réciter les prieres de l'église qu'elle en fut délivrée. Il alla annoncer Jesus-Christ à deux villes qui n'avoient jamais vu de Missionnaires. On refusa de l'écouter dans la premiere; mais dans la seconde, nommée *Youn-tcheou*, il gagna en sept jours quatorze personnes à Jesus-Christ. Il passa de-là dans un village voisin, où cinquante Catéchumenes reçurent le baptême. « Je vis » le moment, dit-il, que tout le village

» ſe convertiroit ; car ils accouroient
» tous en foule pour entendre la parole
» de Dieu , lorſque leur ferveur ſe
» rallentit tout d'un coup par l'impoſ-
» ture d'un homme qui ſe mit à décrier
» nos myſteres. Ce malheureux publioit
» que les Chrétiens faiſoient bouillir
» dans une chaudiere les inteſtins d'un
» homme mort, pour en exprimer une
» huile déteſtable, dont ils ſe ſervoient
» dans les cérémonies du baptême. Il
» ſoutenoit impudemment un ſi grand
» menſonge, aſſurant qu'il l'avoit vu
» de ſes propres yeux à Manille, où
» il avoit demeuré trois ans. On ne ſçau-
» roit croire, ajoute le Pere Barborier,
» l'impreſſion que firent ces diſcours
» extravagans ſur tout le peuple, qui
» étoit prêt à renoncer au paganiſme.
» J'eus beau me récrier, & faire voir
» dans nos livres & dans nos catéchiſmes
» imprimés l'impoſture de ce fourbe,
» je ne pus les déſabuſer. C'eſt dans ces
» rencontres qu'un Miſſionnaire a beſoin
» de ſoutien pour ſe conſoler, & pour
» ſe conformer aveuglément aux ordres
» de la Providence ». Ce zélé Miſſionnaire
viſita enſuite les villes de *Chang-han* &
d'*Youn-ting*, & les bourgades qui en
dépendent. Ce fut dans une de ces courſes
apoſtoliques

apostoliques qu'il éprouva combien il est avantageux de communiquer aux idolâtres les livres de notre sainte loi. « Je faisois Mission, dit-il, dans un » village où je me trouvai avec un » vieillard âgé de quatre-vingt-quatre » ans. Il avoit la réputation d'homme » sçavant dans les lettres Chinoises, » ayant reçu le dégré de bachelier dès » l'âge de dix-huit ans. Comme il étoit » sourd, il ne m'entendoit pas d'abord; » peut-être aussi parce que je ne par- » lois pas assez bien la langue. Un Ba- » chelier chrétien qui m'accompagnoit » lui ayant dit de ma part, qu'étant » dans un âge si avancé, il n'étoit pas » éloigné d'aller dans un autre monde » commencer une vie nouvelle, qui ne » finiroit jamais. *Comment*, répondit-il » avec un feu qui n'est pas ordinaire » aux personnes de son âge, *quand un* » *homme meurt, tout ne meurt-il pas avec* » *lui? Son ame périt aussi-bien que son* » *corps; & après cette vie il n'y a plus* » *rien à attendre.* Le Bachelier tâcha de » le détromper; mais voyant que la » dispute s'échauffoit entr'eux, & ren- » doit le vieillard plus opiniâtre, je » les interrompis, & je donnai au vieil- » lard quelques livres de notre sainte

» Religion. La lecture de ces livres fit
» tant d'impression sur son esprit, Dieu
» l'éclairant peu-à-peu, qu'il reconnut
» enfin la vérité de notre Religion,
» l'embrassa, demanda le baptême, &
» devint un fervent Chrétien. Il publioit
» ensuite par-tout que les livres Chinois,
» même ceux de Confucius, ne méri-
» toient pas d'être mis en parallele avec
» les livres de notre Religion; que ceux-
» ci étoient bien plus clairs, & d'une
» doctrine plus solide & mieux prouvée;
» que quiconque ne reconnoissoit pas
» Dieu, ou refusoit d'embrasser sa loi,
» après les avoir lus ne méritoit pas le
» nom d'homme, *pouchegrin ;* c'est l'ex-
» pression dont il se servoit ».

Pendant que le Pere Baborier travailloit dans les Missions Portugaises, le Pere de Broissia eut ordre de faire les nouveaux établissemens que nous avions projettés. Il parcourut la Province de *Kiamsi*, & jetta les yeux sur *Vou-tcheou*, *Jao-tcheou*, & *Kiou-kiang*, trois villes assez peuplées, & du premier ordre. Il y acheta quelques maisons, & y établit les Peres Fouquet, d'Entrecolles & Domenge, pour y fonder de nouvelles églises.

Le Pere Fouquet trouva quelques

Chrétiens à *Vou-tcheou*, dont il augmenta le nombre pendant le peu de temps qu'il y demeura. Car il fut obligé de prendre soin de l'église de *Nan-tchan*, capitale de la province. En voici l'occasion. M. Maigrot, Evêque de Conon, & Vicaire Apostolique de la province de *Foukien*; & M. de Lyonne, Evêque de Rosalie, ayant porté leurs plaintes à Rome contre les Jesuites, sur les honneurs que les Chinois rendent à la Chine à Confucius & aux morts, les Evêques de Nanking, de Macao, d'Ascalon & d'Andreville, qui n'étoient pas de leur sentiment, se crurent obligés d'envoyer des députés en Europe, pour instruire le Pape & la Congrégation du saint Office, qui étoit chargée de l'examen de cette affaire. On choisit, pour cette importante commission, le Pere François Noël, ancien Missionnaire de la province de *Kiamsi*, & le Pere Gaspard Castner, qui avoit soin de l'église de *Fochan*, tous deux habiles dans la langue & dans les autres coutumes de la Chine. Ce ne fut pas sans douleur que le Pere Noël se vit obligé de quitter sa chere Mission de *Nan-tchan*; il en chargea le Pere Fouquet, qui n'en étoit éloigné que de vingt lieues, jusqu'à ce que les Peres Portugais eussent la com-

modité d'y envoyer quelques-uns de leurs Missionnaires.

Le Pere de Broissia ayant fait, dans la province de *Kiamsi*, les établissemens dont j'ai parlé, il passa, au mois de Juillet de l'année 1701, avec le Pere Collet, en celle de *Tchekiam*, dans le dessein de fonder une nouvelle église à *Nimpo*. Comme le peuple de cette ville a la réputation d'être fort superstitieux & fort porté au culte des idoles, & qu'on prévoyoit de grandes difficultés dans le succès de cet établissement, on avoit pris du côté de la Cour toutes les précautions nécessaires pour se rendre favorables les Mandarins de *Nimpo*. En effet, le Gouverneur & les autres premiers Officiers de la ville reçurent nos deux Missionnaires avec honneur, ils leur rendirent leurs visites, & leur permirent d'acheter une maison dans le quartier qu'ils jugeroient le plus propre à exercer les fonctions de leur ministere. Les Peres n'en ayant point trouvé qu'à un prix excessif, acheterent un emplacement, & commencerent à y faire bâtir quelques chambres avec une petite église.

Ces commencemens si heureux n'eurent pas de suite, parce que les trois Mandarins, sur lesquels ils avoient le plus

lieu de compter, leur manquerent tout-à-coup. Le premier fut disgracié, & perdit sa charge; le second fut obligé d'aller en son pays, selon la coutume de la Chine, pleurer la mort de sa mere; & le troisieme, fut élevé par l'Empereur à une plus haute dignité; de sorte que nos deux Missionnaires se trouverent à *Nimpo* sans appui & sans protection. Ils ne furent pas long-temps sans s'en appercevoir; les nouveaux Mandarins commencerent par leur demander si l'Empereur étoit informé de leur entrée à la Chine, & de leur demeure à *Nimpo*. Les Peres leur répondirent, qu'étant venus avec le Pere Bouvet, l'Empereur leur avoit permis de s'établir par-tout son Empire; qu'ils avoient choisi *Nimpo* pour m'y recevoir à mon retour d'Europe, où j'étois allé par l'ordre exprès de l'Empereur. Le *Tsonto* parut content de cette réponse; mais le Viceroi, qui étoit un philosophe, c'est-à-dire, un de ces Mandarins austeres, qui s'en tiennent à la lettre de la loi, & qui la font observer à la rigueur, fut d'un sentiment contraire. Il ne fut point touché de toutes les raisons que les Peres lui apporterent; ce fut en vain qu'ils lui représenterent que l'Empereur avoit fait un

édit en faveur de la Religion chrétienne ; & qu'il protégeoit les Missionnaires. *Ce grand Prince veut bien*, lui dirent-ils, *que nous fassions de nouveaux établissemens dans les provinces, le Tribunal des Rites ne le défend pas ; il vient tout récemment de confirmer celui de l'église de* Nien-tcheou, *& ainsi vous ne devez pas trouver mauvais que nous soyons venus nous établir à* Nimpo, *pour y faire connoître le véritable Dieu, & y prêcher l'Evangile. J'avoue que l'édit de l'Empereur, dont vous me parlez*, répartit ce Magistrat, *ne défend pas de faire de nouvelles églises, mais il ne les permet pas non plus. Le Tribunal des Rites a confirmé l'église de* Nien-tcheou, *mais cette confirmation ne regarde point* Nimpo ; *ainsi je veux consulter ce Tribunal sur votre établissement, & lui envoyer les informations que j'ai faites.*

La réponse du Vice-Roi allarma nos deux Missionnaires, qui sçavoient que si le Tribunal des Rites venoit une seule fois à prononcer contre un de nos établissemens, tous les Vices-Rois des provinces & les Gouverneurs des villes ne manqueroient pas de se prévaloir de cette décision, pour former des oppositions à tous les établissemens qu'on vou-

droit faire dans la ſuite. J'étois à *Peking*, quand nous apprîmes cette triſte nouvelle. Nous connoiſſions mieux que perſonne, ce qu'on devoit craindre d'une ſemblable réſolution. Nous crûmes qu'il ne falloit rien négliger pour nous rendre favorable le Tribunal des Rites, dans une conjoncture ſi délicate. Le Pere Gerbillon alla voir le premier Préſident de ce Tribunal, qui lui étoit affectionné, & l'engagea à être favorable à notre ſainte Religion. La maniere dont ce Mandarin le reçut, le remplit d'une eſpérance qui ne fut pas vaine, car peu de jours après, le Tribunal des Rites fit la réponſe ſuivante au Vice-Roi de *Tche-kiam*, & aux autres Mandarins, qui l'avoient conſulté ſur notre établiſſement de *Nimpo*.

« Vous citez le dernier édit de l'Em-
» pereur, & vous dites que cet édit
» ordonne bien de conſerver les égliſes
» qu'on avoit déja bâties au Seigneur
» du ciel, mais qu'il ne parle point d'au-
» cune permiſſion d'en faire de nouvel-
» les : ſur quoi vous demandez, s'il faut
» permettre celle qu'on a faite à *Nimpo*.
» Vous citez encore une réponſe de
» ce Tribunal, par laquelle nous avons
» dit qu'il falloit laiſſer en paix l'Euro-

» péen *Leong-hon-gin* (1) qui avoit
» acheté une maison à *Nien-tcheou* ;
» & vous demandez s'il faut traiter
» de la même maniere les deux au-
» tres Européens qui viennent d'ache-
» ter une maison à *Nimpo*. Voici ce
» que nous répondons à vos demandes.
» L'édit de l'Empereur, que vous citez
» vous-mêmes, dit clairement que les
» Peres Européens sont des hommes
» d'une vertu reconnue, qu'ils ne font
» tort ni déplaisir à personne, & qu'ils
» ont rendu des services considérables
» à l'Etat. Si l'on permet aux Bonzes &
» aux *Lamas* de s'établir à la Chine,
» & d'y faire des maisons, quelle rai-
» son y a-t-il de refuser aux Peres Eu-
» ropéens la même permission ? L'édit
» finit en ordonnant qu'on conserve tou-
» tes les églises qu'ils possedoient alors,
» & que personne ne les y trouble.
» Suivant donc cet édit, auquel nous
» obéissons en tout avec une entiere
» & parfaite soumission, nous voulons
» que l'église faite par les Peres Euro-
» péens à *Nimpo* leur soit conservée,
» & qu'ils puissent y demeurer en paix.
» C'est ce que nous faisons sçavoir au

(1) C'est le nom Chinois de M. de Lyonne, Evêque de Rosalie.

» Vice-Roi, & aux autres Officiers de
» la province. Cet ordre est daté du
» commencement de septembre 1702 ».

Nous n'avions pas lieu d'espérer une réponse si favorable & quand on considere que le Tribunal des Rites, qui a été dans tous tous les temps l'ennemi déclaré de la Religion chrétienne, semble en cette occasion prendre sa défense, nous justifier & faire valoir nos raisons, on ne sçauroit assez remercier Dieu de voir un si merveilleux changement. Car ce tribunal ne se contente pas de rappeller les éloges de l'édit de l'Empereur, afin que les Mandarins s'en souviennent; il leur met devant les yeux les raisonnemens qu'on y fait en notre faveur, & les conclusions naturelles qu'il en faut tirer pour nos établissemens. Enfin il nous permet de demeurer à *Nimpo*, & *il nous le permet*, dit-il, *en exécution de cet édit, auquel il veut obéir avec une entiere & parfaite soumission.* Ces paroles sont essentielles, parce que ce Tribunal marque clairement par là & l'intention de l'édit, & la maniere dont les fideles sujets de l'Empereur le doivent exécuter.

Nous allâmes voir les principaux Officiers de ce Tribunal, pour les re-

mercier de la protection qu'ils nous avoient accordée dans une occasion si importante. Ils nous marquerent qu'ils avoient été bien aises de nous obliger & qu'ils n'en auroient pas tant fait pour les Bonzes : *Car s'ils avoient bâti un Pagode en quelque ville*, nous dirent-ils, *& que les Mandarins nous consultassent, nous ferions abattre le Pagode sans autre formalité, parce qu'il n'est pas permis aux Bonzes de faire de nouveaux Pagodes à la Chine : mais quand ils en élevent, ils s'accommodent avec les Mandarins des lieux : & comme ces Officiers ne forment aucunes plaintes, nous fermons les yeux sur ces nouveaux établissemens.* Il nous ajouterent fort obligeamment que dans l'édit de l'Empereur, en faveur de la Religion chrétienne, ils trouvoient de quoi s'autoriser pour nous traiter autrement que les Bonzes ; parce qu'on voyoit quelles étoient les intentions du Prince, & la maniere dont il s'expliquoit. Il ne faut pas que les Missionnaires comptent trop sur les favorables dispositions où s'est trouvé le Tribunal des Rites dans cette occasion, & ils doivent toujours éviter avec de grandes précautions de les consulter sur leurs affaires ; car comme les principaux Mandarins qui composent ce Tribunal, changent souvent, il y auroit sujet de

craindre que ceux qui feroient alors en place ne fussent pas dans les mêmes sentimens, & ne donnassent une décision contraire, ce qui détruiroit toutes les précédentes, & feroit un tort irréparable aux Ouvriers évangéliques, qui ne trouveroient plus les mêmes facilités à s'établir. Ainsi la conduite la plus sage & la plus sûre pour faire de nouveaux établissemens, est de prendre des mesures avec les Mandarins des lieux, & de ne rien faire sans leur permission & sans leur agrément.

Si-tôt que la réponse du Tribunal des rites fut arrivée à *Nimpo*, les Mandarins en marquerent de la joie aux deux Missionnaires, qui ne songerent qu'à achever leur maison, dont les ouvrages avoient été interrompus, & qu'à gagner l'amitié de leurs voisins. Le Pere Gollet, que le Pere de Broissia avoit laissé Supérieur de cette nouvelle Mission, commençoit à faire un établissement solide, lorsqu'il lui arriva deux accidens qui auroient entiérement ruiné de si belles espérances, si Dieu n'avoit eu la bonté de l'en garantir par une faveur particuliere. Voici comme le Pere Goliet en parle lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au Pere Gerbillon le 26 de janvier 1703.

« La premiere grace, dit-il, que Dieu
» fit à cette maison, après nous avoir
» rendu le Tribunal des Rites favorable,
» fut de la préserver d'un incendie
» qu'elle ne pouvoit éviter, sans une
» espece de miracle. Le 9 de novembre
» de l'année derniere 1702, le feu prit
» à huit heures & demie du soir à trois
» maisons au-dessus de la nôtre, & du
» même côté de la rue. Comme le temps
» étoit fort serein & le vent violent, les
» deux premieres furent bientôt consu-
» mées : la troisieme, qui touchoit
» notre maison, & qui étoit plus haute
» & remplie de bois, jettoit une grosse
» flamme qui étoit poussée par le vent
» avec une grande impétuosité sur notre
» toit. J'étois alors dans le jardin, avec
» un domestique & quelques Chrétiens,
» qui étoient venus à notre secours.
» Nous nous mîmes tous à genoux, &
» invoquant la miséricorde du Seigneur,
» nous le suppliâmes de nous aider. Je
» fis vœu de jeûner au pain & à l'eau
» tous les vendredis de ma vie, s'il déli-
» vroit notre maison de l'embrâsement
» qui paroissoit inévitable. Dans ce mo-
» ment le vent changea, & d'occident
» il tourna à l'Orient. La flamme, qui
» battoit continuellement le toit de notre

» maison, se tourna vers les deux mai-
» sons embrâsées, & l'horrible fumée
» qui enveloppoit notre bâtiment, fut
» poussée du même côté; de sorte que
» nos gens étant montés sur le toit, &
» jettant continuellement de l'eau, étei-
» gnirent peu à peu l'incendie. Nos voi-
» sins, qui étoient derriere notre jardin,
» virent un prodige dont je n'ai aucune
» connoissance. Ils assurerent que pen-
» dant l'incendie de la maison voisine,
» ils avoient vu sur le milieu de notre
» toit un grand homme vêtu de blanc &
» fort lumineux, qui repoussoit la
» flamme. Aucun de nous ne vit rien
» de semblable, & ce fut assez pour me
» convaincre de l'assistance du Ciel,
» d'avoir vu le vent tourner tout-à-
» coup, lorsqu'on devoit si peu s'y at-
» tendre. Quelques voisins & d'autres
» Chinois firent la même réflexion que
» moi, & ne pouvoient s'empêcher d'ad-
» mirer cette protection particuliere de
» Dieu. Dès que le jour fut venu; tout
» le peuple de *Nimpo* accourut en foule
» pour considérer les tristes restes de
» l'incendie. Il fallut ouvrir la porte de
» notre maison, pour les laisser voir à
» l'aise comment elle avoit été garantie
» de l'embrâsement. Ils me félicitoient
» de ce bonheur, & en louoient même

» celui qui en étoit l'Auteur. *La loi du*
» *Seigneur du Ciel est incomparable*, disoit
» l'un ; *le Seigneur du Ciel protége ses ser-*
» *viteurs*, s'écrioit l'autre. *Il faut*, di-
» soient-ils encore, *que le Dieu de ces*
» *Peres d'Europe soit bien puissant.* Enfin
» on visita tout, & nous ne fûmes déli-
» vrés de cette foule de peuple qu'à
» midi. Mais si Dieu en cette rencontre
» eut la bonté de veiller à la conserva-
» tion de notre maison, il a bien voulu
» dans une autre veiller aussi à celle de
» ma personne.

« Un valet idolâtre, que j'avois pris
» à mon service, dans l'espérance de le
» gagner à Jesus-Christ, entreprit de
» m'empoisonner. Rien ne lui étoit plus
» facile que d'exécuter son mauvais
» dessein, parce que c'étoit lui qui m'ap-
» prêtoit à manger. Il espéroit que son
» crime seroit caché, & que personne
» n'en ayant connoissance, il pourroit
» impunément après ma mort s'emparer
» de ce que j'avois. Il mit donc du verd-
» de-gris & du sublimé dans ce qu'il
» m'avoit préparé pour dîner. Inconti-
» nent après le repas, je sentis un fort
» grand mal de tête, & une heure après
» une douleur fort vive aux yeux ; un
» des deux me cuisoit & me battoit
» avec autant de violence que si on l'eût

» piqué avec des aiguilles. Cependant » le ciel se couvroit & menaçoit d'un » grand orage : j'attribuai mon mal à la » disposition du temps, & je le dis à » quelques-uns de mes domestiques. Le » valet qui m'avoit empoisonné étant » sorti de la maison, y rentra un moment » après, & me vint dire qu'il avoit paru » un dragon en l'air hors de la ville, & » que le Gouverneur & le Général de » la Milice étoient allés le voir. Je con- » clus de son discours que l'orage se dissi- » poit, ce qui me fit espérer que mon mal » cesseroit bientôt. Je soupai le soir de la » même maniere qu'à dîner, c'est-à-dire, » de quelques œufs empoisonnés : mon » cuisinier en voulut être témoin ; il » resta seul avec moi durant tout le re- » pas : je l'entretins de la nécessité de » se faire Chrétien ; il feignit de goûter » mes raisons ; mais il m'apporta plu- » sieurs excuses pour retarder son Bap- » tême, m'assurant qu'il le recevroit » dans quinze jours. Il espéroit sans » doute que je ne serois plus alors en » état de le sommer de sa parole. J'eus » une très-mauvaise nuit, & le matin » je sentis de très-grandes douleurs d'es- » tomac, qui continuerent tout le jour » & la nuit suivante jusqu'à deux heures » du matin, que je me levai, ne pou-

» vant prendre aucun repos. J'eus alors
» de violens vomissemens, qui me firent
» beaucoup souffrir, & ce que je re-
» jettois me paroissoit au goût un véri-
» table poison. Je pris de la thériaque,
» & fus promptement soulagé. Je fis
» ensuite ma priere, pour en rendre
» graces à Dieu, & je passai assez tran-
» quillement le reste de la nuit. Le jour
» étant venu, j'apperçus que ce que les
» vomissemens m'avoient fait jetter
» n'étoit qu'un verd-de-gris, mêlé
» d'une autre drogue blanche, & que
» je ne connoissois pas, mais qu'on
» m'assura être du sublimé, que les Chi-
» nois appellent *Sin*. On connut encore
» que c'étoit un véritable poison à deux
» autres indices, dont plusieurs per-
» sonnes furent témoins. *Misericordiæ*
» *Domini, quia non sumus consumpti*.
» Que ce Dieu de miséricorde soit à
» jamais béni, de vouloir bien faire
» voir, jusques dans les personnes aussi
» misérables que je le suis, que quand
» on travaille pour sa gloire, il veille à
» notre conservation, & change en
» notre faveur la nature des choses les
» plus capables de nous nuire, selon la
» parole du Sauveur, *& si mortiferum*
» *quid biberint, non eis nocebit* ». Voilà

ce que le Pere Gollet nous a mandé de ces deux accidens.

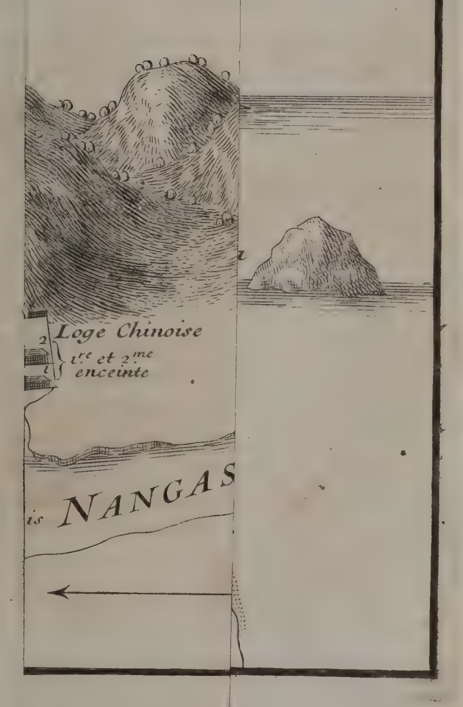
J'arrivai à *Nimpo* vers les Fêtes de Noël, où je fus agréablement surpris de le trouver en parfaite santé; car ce que je sçavois qui lui étoit arrivé, m'avoit donné beaucoup d'inquiétude. Il avoit déja formé une petite chrétienté, qui fut augmentée d'un pere de famille, à qui il conféra le Baptême pendant mon séjour. Il s'étoit converti en lisant nos livres, & ses enfans devoient peu de temps après suivre son exemple. *Si je voulois faire des Chrétiens, ou peu instruits, ou peu réglés dans leurs mœurs*, me dit un jour ce fervent Missionnaire, *j'en aurois baptisé un plus grand nombre; mais avant que de leur conférer ce Sacrement, je les instruits avec exactitude, j'examine les motifs de leur conversion, & je les éprouve, afin de voir s'ils seront constans dans leur résolution.* Il se plaignoit, comme la plupart des autres Missionnaires, de n'avoir pas de quoi fournir à l'entretien de deux ou trois Catéchistes; & il m'assuroit que si je pouvois lui en procurer quelques-uns, j'aurois la consolation de voir en peu d'années une Chrétienté nombreuse dans sa Mission, par les bonnes dispositions qu'il remarquoit dans les habitans de la ville & de la campagne.

Comme on paſſe en trois ou quatre jours de *Nimpo* au Japon, quand le vent eſt favorable, & qu'il n'y a point d'années qu'il ne parte de ce port pluſieurs vaiſſeaux pour *Nangazacki*, j'eus la curioſité de m'informer de l'état où eſt ce grand Empire. Voici ce que le Pere Gollet en a appris de deux Chinois, dont le premier y avoit fait cinq voyages; & le ſecond, à qui j'ai parlé moi-même, venoit d'en arriver. Ce dernier ſe diſpoſoit à embraſſer notre ſainte Religion; & il auroit déja exécuté ſon deſſein, ſi l'envie de faire un ſecond voyage au Japon ne l'eût arrêté.

Nangazacki, que les Chinois appellent *Tcham-ki*, eſt une ville ouverte, d'environ ſept à huit mille habitans: elle eſt environnée de montagnes, dont la cime eſt couverte de ſapins; les coteaux ſont cultivés. La ville, qui n'eſt qu'à une lieue de la mer, eſt ſituée ſur le bord d'une riviere, dont l'embouchure eſt fort étroite: les Japonois l'ont fortifiée par de bons retranchemens, & par deux batteries de canon. On y fait jour & nuit une garde ſi exacte, que dès qu'il paroît quelque vaiſſeau, deux barques légeres vont le reconnoître, pour en faire leur rapport au Général de la Milice. Si c'eſt un vaiſſeau Chinois ou Hol-

les Chin I

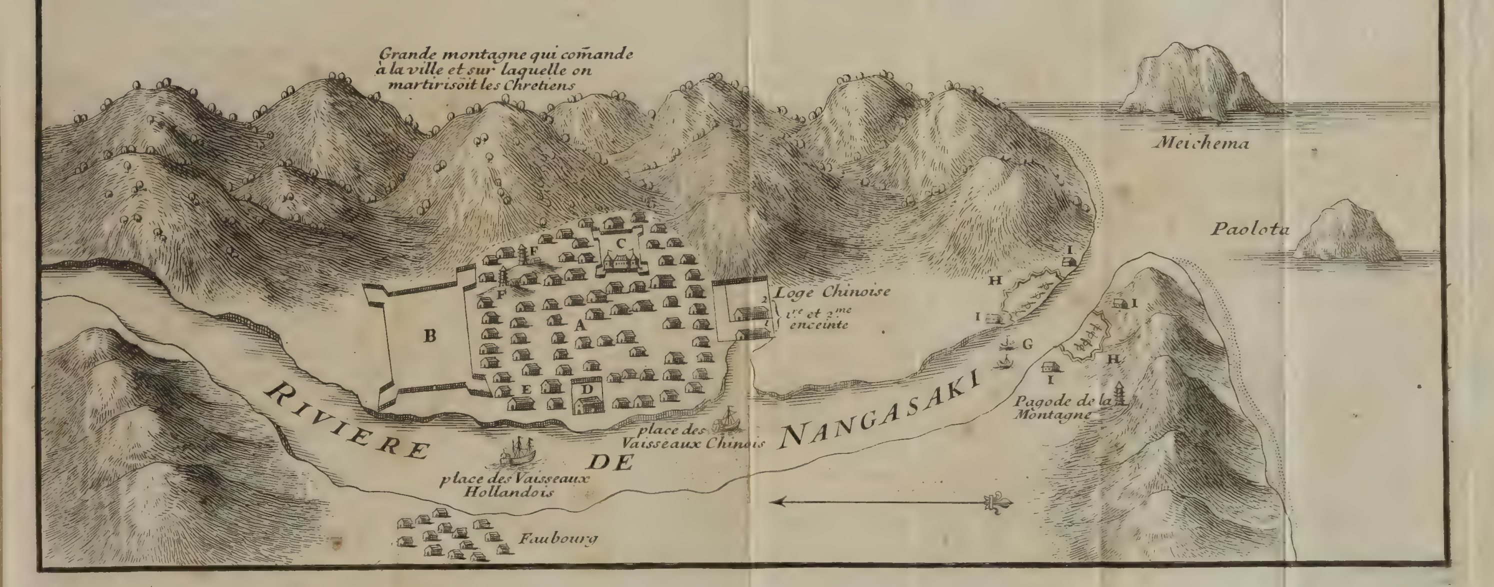
A. *Ville de Nangaon enceinte.*
B. *Forteresse de San yong tong pao.*
C. *Palais et petite foise.*
E. *Grand magasin*
F. *Pagodes elevées oñoitre les vaisseaux*
H. *Retranchemens garde avancée.*



Comme on passe en trois ou quatre jours de *Nimpo* au Japon, quand le vent est favorable, & qu'il n'y a point d'années qu'il ne parte de ce port plusieurs vaisseaux pour *Nangazacki*, j'eus la curiosité de m'informer de l'état où est ce grand Empire. Voici ce que le Pere Gollet en a appris de deux Chinois, dont le premier y avoit fait cinq voyages; & le second, à qui j'ai parlé moi-même, venoit d'en arriver. Ce dernier se disposoit à embrasser notre sainte Religion; & il auroit déja exécuté son dessein, si l'envie de faire un second voyage au Japon ne l'eût arrêté.

Nangazacki, que les Chinois appellent *Tcham-ki*, est une ville ouverte, d'environ sept à huit mille habitans : elle est environnée de montagnes, dont la cime est couverte de sapins; les coteaux sont cultivés. La ville, qui n'est qu'à une lieue de la mer, est située sur le bord d'une riviere, dont l'embouchure est fort étroite : les Japonois l'ont fortifiée par de bons retranchemens, & par deux batteries de canon. On y fait jour & nuit une garde si exacte, que dès qu'il paroît quelque vaisseau, deux barques légeres vont le reconnoître, pour en faire leur rapport au Général de la Milice. Si c'est un vaisseau Chinois ou Hol-

NANGASAKI appellé par les Chinois TCHANGKI





landois, on lui permet l'entrée du port, parce que ces deux nations ont la liberté de venir trafiquer à *Tcham-ki ;* tous les autres ports du Japon leur ſont fermés; & s'ils entroient dans quelques autres, ils y ſeroient arrêtés, & leurs effets confiſqués. C'eſt ce qui arriva il y a huit ans à un vaiſſeau Chinois, qui, battu de la tempête, ſe voyant prêt à faire naufrage, ſe jetta dans le port de *Sachuma.* Le Gouverneur de la ville fit mettre ſur le champ le Capitaine du vaiſſeau & tout l'équipage aux fers, pour avoir contrevenu aux loix de l'Empire. Cependant ayant été informé du malheur de ces pauvres gens, qui n'étoient venus à *Sachuma* que pour éviter un triſte naufrage, il eut pitié d'eux, fit radouber leur vaiſſeau, & les envoya ſous ſûre garde à *Tcham-ki.* Voici la maniere dont on en uſe avec les Chinois.

Auſſi-tôt qu'un vaiſſeau de cette nation eſt entré dans le port, les Officiers de la ville s'y tranſportent, pour y prendre un rôle exact de l'équipage & des marchandiſes. On viſite tout avec une exactitude qui ne laiſſe rien échapper; on ouvre les coffres; on déploie les couvertures; on fouille juſqu'en la doublure des habits; on frappe de tous côtés ſur les tonneaux & ſur les barils,

pour voir s'ils ſont pleins ou s'ils ſont vuides : ſi l'on trouve quelques livres Chinois on les parcourt ; mais le plus ſouvent on les jette dans l'eau, pour n'avoir pas la peine de les examiner. On demande enſuite à chacun en particulier ſon âge, ſa profeſſion, ſon négoce ; on s'informe particuliérement de ſa Religion. (1) Après cet examen on expoſe ſur le tillac une plaque de cuivre longue d'un pied, & large d'un demi-pied, où l'image de Notre-Seigneur en croix eſt gravée, & on oblige un chacun à marcher ſur cette image la tête découverte, & un pied nud. Enfin on fait la lecture d'un long écriteau, qui contient de grandes invectives contre la Religion chrétienne, & un abrégé des Edits par leſquels elle a été proſcrite du Japon. Après toutes ces cérémonies, on embarque les Chinois huit à huit dans des chaloupes, & on les conduit à leur loge. Quand on eſt arrivé à la porte on les vi-

(1) C'eſt ce qu'on appelle le *Jeſumi* : le Baron Onno-Swier de Haren, dans ſes Recherches hiſtoriques ſur l'état de la Religion au Japon, relativement à la nation Hollandoiſe, réfute les Auteurs qui ont aſſuré que les Hollandois s'étoient aſſujettis à cette affreuſe profanation ; il prétend qu'on ne l'exige que des Catholiques Romains. *Page 71.*

ſite encore, pour ſçavoir s'ils ne portent point ſur eux du *gin-ſen*, ou de quelqu'autre marchandiſe de contrebande.

La loge chinoiſe eſt bâtie ſur le penchant d'un côteau, d'où l'on découvre toute la ville. Cette loge a deux enceintes & deux portes. La premiere enceinte n'eſt proprement qu'un terre-plain, où les Japonois viennent vendre leurs marchandiſes aux Chinois. Il n'eſt pas permis à tous les Japonois d'y entrer, mais ſeulement à ceux qui en ont obtenu la permiſſion du Général de la Milice. Cette permiſſion eſt écrite ſur une petite planche de bois, qu'on doit porter à ſon côté. La ſeconde enceinte contient neuf rangs de bâtimens, qui ſont comme autant d'hôtelleries. Chaque rang a ſept appartemens, où les Chinois d'un vaiſſeau ſont logés commodément. On ne leur fournit point les uſtenſiles qui leur ſont néceſſaires, comme plats, aſſiettes, paraſols, éventails; & on ne leur permet pas de ſe ſervir de ceux de leur vaiſſeau, qu'on a ſoin d'enfermer dans un magaſin à leur arrivée. Ainſi ils ſont obligés d'en acheter. Les Chinois ont une entiere liberté d'aller dans la premiere enceinte de leur loge; mais il ne leur eſt pas permis d'en ſortir: on n'accorde cette grace qu'aux principaux

Marchands, qui vont par ordre du Général à la forteresse, pour y voir les marchandises qui leur conviennent. Il n'est pas non plus permis aux Japonois de passer de la premiere enceinte dans la seconde; & si quelqu'un osoit y mettre le pied, il seroit maltraité par les soldats, qui sont en garde. Pour les marchandises que les Chinois apportent au Japon, on ne les décharge point à terre; mais elles demeurent dans le vaisseau, & on les confie à une garde Japonoise, jusqu'à ce que le Général, qui fait seul tout le commerce du pays, envoie prendre par un de ses gens ce qu'il a arrêté dans le rôle qu'on lui a présenté.

La loge des Hollandois n'est pas si grande ni si étendue, ni dans une situation si agréable que celle des Chinois; mais elle est propre & mieux bâtie, parce qu'ils en ont fait eux-mêmes la dépense. Elle est sur le bord de la riviere, dans un terrein uni. Les précautions des Japonois à leur égard sont encore plus grandes que celles qu'on garde avec les Chinois. Quand un vaisseau Hollandois est arrivé, on ne permet qu'aux principaux Marchands de descendre à terre: on leur donne une bonne garde, & on

les oblige à demeurer enfermés dans leur loge, jusqu'au départ de leurs vaisseaux, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois. Les Hollandois envoyerent l'année passée quatre vaisseaux au Japon, & les Chinois environ quarante.

Quoique je souhaitasse ardemment de sçavoir s'il y avoit encore des Chrétiens au Japon, où notre sainte Religion étoit si florissante au commencement du siecle passé, je n'en pus rien apprendre. Il y a bien de l'apparence que les Empereurs du Japon, qui ont pris pendant près d'un siecle tant de moyens pour détruire le Christianisme, jusqu'à faire souffrir à ceux qui l'avoient embrassé les plus cruels tourmens dont on ait entendu parler, en sont venus à bout. Ce qui est certain, c'est qu'un Missionnaire ne sçauroit entrer dans cet Empire, pendant qu'on y observera cette rigueur à l'arrivée des vaisseaux. C'est au Pere des miséricordes à nous en ouvrir la porte, quand il le jugera à propos pour sa gloire. Les Chinois m'ont tracé un crayon de l'entrée de la riviere de *Nangazacki*; le voici tel qu'ils me l'ont donné.

Au reste, *Nimpo* est un des ports que l'Empereur de la Chine a ouvert aux Etrangers. Les Européens n'y sont pas

encore venus. Les Anglois s'arrêtent à *Tcheou-chan*, qui eſt une iſle du côté du nord-eſt, à dix-huit ou vingt lieues de *Nimpo*. Ils y aborderent par haſard la premiere fois, n'ayant pu démêler ni trouver le chemin de *Nimpo*, parmi toutes les iſles de cette côte. Depuis ce temps-là les Mandarins de *Tcheou-chan*, qui eſt un excellent port, mais peu commode pour le commerce, ménagerent des ordres de la Cour pour les y retenir. J'y ai demeuré avec eux depuis la fin du mois de janvier, juſqu'au premier de mars de l'année paſſée 1703, que nous mîmes à la voile pour retourner en Angleterre.

M. Catchepoll, Préſident de leur commerce dans tous les ports de la Chine, ne me laiſſa pas la liberté de loger ailleurs que chez lui, me diſant agréablement que les Mandarins m'avoient remis entre ſes mains. Il eſt vrai que le Mandarin de la Douane, qui avoit de l'amitié pour moi, lui parla dans les mêmes termes, quand je me rendis à *Tcheou-chan*. Ce que je puis dire de MM. les Anglois qui ſont à *Tcheou-chan*, c'eſt que la conduite qu'ils y tiennent leur fait honneur, & à tous les Européens. Leur dépenſe, les préſens qu'ils font

aux

aux Mandarins, les récompenses qu'ils donnent aux Gens des Audiences, car il en faut donner en certaines occasions, leur acquierent beaucoup de crédit. D'un autre côté, la modération qu'ils font paroître dans les affaires, leur attire l'estime de ceux qui traitent avec eux. Ils sçavent fort bien qu'avec les Chinois il ne sert de rien de s'emporter, ni d'avoir des manieres vives & brusques; la raison, exposée avec douceur & sans passion, les amene au point qu'on souhaite : au lieu que la même raison, accompagnée de colere & de vivacité, les éloigne & attire leur mépris. Leurs domestiques & les matelots étoient modestes & retenus, & ne donnoient aucun sujet de plaintes. Comme je parus en être surpris, ils me dirent que la Compagnie d'Angleterre leur ordonnoit d'avoir moins d'égard à l'intérêt, qu'à ce qui pouvoit honorer leur nation, & la rendre recommandable.

Pendant que nos Missionnaires s'établissoient dans le *Tche-kiam* & dans le *Kiam-si*, de la maniere dont je viens de le marquer, le Pere Hervieu travailloit de son côté à faire de nouvelles églises dans le *Hou-quam*, province située presque

au milieu de la Chine. Voici comme il en parle dans une de ses lettres.

« Après avoir passé cinq mois à *Nan-*
» *kin*, uniquement occupé à l'étude de
» la langue Chinoise, je reçus ordre du
» Révérend Pere Gerbillon, notre Su-
» périeur, d'aller incessamment à *Hoan-*
» *tcheou*, ville de la province de *Hou-*
» *quam*, pour prendre soin d'une maison
» qu'on croyoit achetée depuis trois
» mois. Je partis le dix-huitieme d'août
» de l'année passée (1702), par des cha-
» leurs si excessives, que je souffris
» beaucoup plus en ce voyage, que je
» n'avois fait en passant deux fois la
» ligne, & en demeurant aux Indes pen-
» dant dix mois. Après un voyage de
» trois semaines, j'arrivai à *Kicou-kian*,
» où nous avons une église. J'y appris
» qu'il étoit survenu de nouveaux em-
» barras à *Hoan-tcheou*, & que la mai-
» son n'étoit pas encore achetée. Je
» demeurai donc à *Kicou-kian*, en at-
» tendant qu'elle fût à nous, ou qu'il
» me vînt de *Peking* de nouveaux ordres.
» Pendant mon séjour, il arriva un Chré-
» tien, que deux Huissiers gardoient à
» vue. Cet homme m'apprit qu'un des
» Mandarins de *Hoan-tcheou*, s'étant fait
» porter dans la maison d'un Chré-

» tien nommé *Tchu*, il en avoit enlevé
» toutes les ſaintes images ; qu'il avoit
» interrogé ceux de la maiſon touchant
» leur Religion ; & ſur ce qu'on lui
» avoit répondu qu'on y faiſoit pro-
» feſſion du Chriſtianiſme, il avoit fait
» maltraiter les hommes. Que pour lui,
» n'étant pas de la ville, ni même de
» la Province de *Hou-quam*, le Manda-
» rin l'envoyoit, ſous bonne garde, au
» Mandarin de *Kicou-kian*, qui devoit le
» faire conduire juſqu'à un certain lieu,
» & ainſi de ville en ville, juſqu'à la
» ville de *Kan-tcheou*, dont il s'étoit dit.
» Ce que ce Chrétien nous racontoit
» nous paroiſſoit ſi extraordinaire, que
» nous doutions de la vérité de ſon rap-
» port : mais un de nos domeſtiques ayant
» vu la lettre que le Mandarin de *Hoan-*
» *tcheou* écrivoit à celui de *Kicou-kian*,
» nous apprîmes que tout le crime de
» cet homme étoit la profeſſion qu'il
» faiſoit de ſuivre la Religion chré-
» tienne, que le Mandarin traitoit, dans
» ſa lettre, de fauſſe Religion. Nous
» exhortâmes ce fervent Chrétien à eſti-
» mer la grace que Dieu lui faiſoit de
» ſouffrir pour une ſi bonne cauſe, &
» nous le ſoulageâmes autant que notre
» pauvreté nous le put permettre. Mais

» ſes peines ne furent pas longues ; car
» dès qu'il fut arrivé à *Kan-tcheou*, ville
» de la province de *Kiam-ſi*, le Pere
» Amiani, Jéſuite Italien, demanda ſa
» grace, & le fit mettre en liberté avant
» même qu'il eût comparu à l'audience
» des Mandarins.

» Cependant les Peres Domenge &
» Porquet, qui étoient chargés de nos
» établiſſemens de *Hou-quam*, ache-
» terent enfin la maiſon qu'on m'avoit
» deſtinée à *Hoan-tcheou.* Ils m'en don-
» nerent avis, & je m'y rendis auſſi-tôt.
» Dès le lendemain nous allâmes, le
» Pere Domenge & moi, rendre viſite
» aux Mandarins ; mais il n'y en eut
» qu'un ſeul qui eut la bonté de nous
» recevoir : ce qui nous fit connoître
» les mauvaiſes diſpoſitions des autres
» à notre égard. On nous aſſura que leur
» deſſein étant de nous chaſſer de la
» ville, ils penſoient à procéder juri-
» diquement contre notre établiſſement,
» & à porter leurs plaintes aux grands
» Mandarins de la province. Sur cet avis,
» le Pere Domenge partit pour la Capi-
» tale, où il jugea ſa préſence plus
» néceſſaire qu'à *Hoan-tcheou* ; ainſi je
» demeurai ſeul. Le Mandarin qui avoit
» fait maltraiter les Chrétiens dont j'ai

» parlé, présenta quelques jours après
» une requête au Gouverneur de la
» ville, dans laquelle, sans rien dire
» d'injurieux contre notre sainte Loi, il
» exposoit que n'y ayant point eu jus-
» qu'ici de *Tien-chu-tan*, c'est-à-dire,
» d'église dans *Hoan-tcheou*, il ne croyoit
» pas devoir souffrir qu'on y en établit
» une; & il le prioit de lui donner
» sur cela ses ordres. Le Gouverneur
» qui venoit de prendre possession de sa
» charge, ne jugea point à propos de
» consulter les grands Mandarins de la
» province sur cette affaire; il la ter-
» mina lui-même sur le champ, en or-
» donnant au Mandarin inférieur d'en-
» voyer incessamment des Huissiers,
» pour me faire sortir de ma maison.
» Aussi-tôt on me signifia exploits sur
» exploits; & un *Tao-ssée*, c'est-à-dire,
» une espece de Bonze marié, de mon
» voisinage, profitant de la conjoncture,
» ameute une troupe de canailles, dont
» il se fait accompagner, présente une
» requête au Mandarin contre ceux qui
» s'étoient mêlé de cette affaire, & me
» fait insulter dans ma maison par les
» gens qu'il conduisoit. Je ne m'effrayai
» point d'abord de ce tumulte, espé-
» rant que le Pere Domenge m'en-

» voyeroit quelqu'ordre du Vice-Roi,
» qui nous feroit favorable : mais ce
» Pere m'ayant écrit qu'il n'avoit pu
» avoir audience de ce Mandarin, qui
» étoit alors occupé à l'examen des Li-
» centiés, & voyant d'ailleurs que la
» peur avoit saisi mes domestiques, &
» qu'ils étoient prêts à me quitter, je
» fis venir, d'une ville voisine, deux
» Chrétiens gradués, & leur confiai ma
» maison, après quoi je partis pour la
» capitale, fort content d'avoir com-
» mencé ma Mission par les contradic-
» tions & par les insultes, dans l'espé-
» rance qu'elle en feroit un jour plus
» florissante.

» Quand le Vice-Roi eut fini ses exa-
» mens, nous l'allâmes voir le Pere Do-
» menge & moi, & nous lui offrîmes
» nos présens selon la coutume ; mais il
» ne voulut point les recevoir. Il nous
» traita cependant avec honneur ; mais
» quand nous vînmes à lui parler de
» notre affaire, alors, prenant un visage
» sérieux : *Pourquoi*, dit-il, *voulez-vous*
» *vous établir à Hoan-tcheou, puisque vous*
» *avez déja ici une église dans la capitale*
» *de la province ?* Nous lui répondîmes
» que nous ne souhaitions d'y demeurer,
» que parce que nous voulions instruire

» plusieurs Chrétiens qui étoient dans le
» voisinage. Nous ajoutâmes que, si les
» Mandarins de *Hoan-tcheou* avoient
» peine à nous souffrir, c'étoit parce
» qu'ils ne nous connoissoient pas, &
» qu'ils n'étoient pas instruits des ex-
» cellentes maximes de la Loi de Dieu,
» qui portoit les hommes à la paix & à
» la vertu; que s'il avoit la bonté de
» dire un mot en notre faveur, nous
» serions reçus avec agrément. *Cela est*
» *bon*, dit le Vice-Roi; *mais, après*
» *tout, vous êtes étrangers, & les Manda-*
» *rins du lieu s'opposant à votre établisse-*
» *ment, je ne peux pas me dispenser d'en don-*
» *ner avis au tribunal des Rites.* Nous le
» priâmes de ne nous point commettre
» avec ce tribunal. *Vous n'avez pas grand*
» *sujet de le craindre*, nous répartit-il,
» *puisqu'il vient tout récemment de con-*
» *firmer votre établissement de* Nimpo, *il*
» *ne manquera pas de vous être favorable*
» *dans celui de* Hoan-tcheou. Nous le
» conjurâmes néanmoins de ne point
» porter cette affaire à la cour des Rites,
» l'assurant que nous aimions mieux re-
» noncer entiérement à notre maison de
» *Hoan-tcheou*, que de fatiguer davan-
» tage les Mandarins de cette Cour. Le
» Vice-Roi nous promit tout ce que

» nous voulûmes ; &, pour ſe défaire
» de nous, il nous dit qu'il parleroit
» encore au Gouverneur de *Hoan-*
» *tcheou*, qui étoit alors à la capitale pour
» d'autres affaires. Trois jours après,
» le Vice-Roi nous fit dire qu'il lui
» avoit parlé, & que le Gouverneur ne
» vouloit point ſe charger de notre affaire.
» C'étoit une pure défaite de ce Man-
» darin ; car nous ſçûmes certainement,
» quelque temps après, qu'il ne lui en
» avoit pas dit un ſeul mot.

» Après la réponſe du Vice-Roi, je
» n'avois plus rien à faire qu'à attendre
» les ordres de mes Supérieurs ; mais
» prévoyant que je demeurerois long-
» temps à la capitale, je tâchai de m'y
» occuper le plus utilement qu'il me
» fut poſſible. J'y établis un catéchiſme
» réglé tous les dimanches, pendant
» que le Pere Bayard, avec qui je de-
» meurois, faiſoit des courſes apoſto-
» liques à la campagne & dans les villes
» voiſines. Cependant le Pere Gerbillon
» travailloit à *Peking* à terminer l'affaire
» de *Hoan-tcheou*. Il fit connoiſſance
» avec le fils aîné du Vice-Roi, Man-
» darin dans le College impérial de
» *Peking* ; il en obtint de nouvelles re-
» commandations pour ſon pere, qu'il

» nous envoya, avec une requête toute
» dreſſée pour la préſenter au Vice-Roi,
» pendant que ſon fils lui en adreſſoit
» lui-même une copie, & le prioit inſ-
» tamment de terminer cette affaire à
» notre avantage.

» Le Vice-Roi n'eut pas plutôt reçu
» ces dépêches, qu'il demanda à parler à
» quelqu'un de nous. Le Pere Bayard alla
» le trouver. Le Vice-Roi, après lui avoir
» demandé des nouvelles du Pere Ger-
» billon, & s'être entretenu avec lui ſur
» les caracteres Chinois, ſur la méthode
» que nous gardions pour les apprendre,
» après lui avoir fait même expliquer
» une partie des commandemens de
» Dieu, lui montra la minute de la
» requête que ſon fils lui avoit adreſſée;
» il la mit entre les mains du Pere
» Bayard, & lui dit d'en faire faire une
» copie dans les formes, & de la don-
» ner enſuite au *Sun-pou-koan*; c'eſt
» l'Officier qui a ſoin de recevoir ces
» ſortes de requêtes.

» Le Pere Bayard étant de retour,
» m'informa du ſuccès de ſa viſite: nous
» regardâmes dès ce moment notre af-
» faire de *Hoan-tcheou* comme terminée;
» & pour en remercier Dieu, nous allâ-
» mes ſur-le-champ à l'égliſe, réciter

» ensemble le *Te Deum.* En effet, deux
» jours après le Vice-Roi prononça sur
» notre requête une premiere sentence, &
» l'adressa au premier Mandarin de *Hoan-
» tcheou.* Voici ce qu'elle portoit. *En
» l'année 1692, le tribunal des Rites, dont
» j'ai l'honneur d'être membre, passa un
» édit en faveur des Européens, déclarant
» que leur loi n'est point une secte fausse &
» superstitieuse; qu'ils ne sont point gens à
» troubler l'Etat, & qu'au contraire ils lui
» ont rendu service. Maintenant* Moun-
» tchin-ki (1) *& autres ont acheté une
» maison dans votre ville pour y demeurer,
» & vous les en avez fait sortir. Ont-ils
» causé quelque désordre ou excité quelque
» trouble dans votre ville ou dans ses dé-
» pendances? Réponse prompte sur cela. Je
» joins à ceci une copie de l'édit du tribu-
» nal des Rites, qui est enregistré dans les
» archives de mon tribunal.*

» Le Gouverneur de *Hoan-tcheou*, qui
» dans le fond ne nous haïssoit pas,
» pénétra d'abord les intentions du Vice-
» roi; & se faisant un mérite de s'y con-
» former, répondit en ces termes: *Les
» Européens n'ont causé aucun trouble dans
» cette ville; mais nous ayant été repré-*

(1) C'est le nom Chinois du Pere Domenge.

» *senté qu'il n'y avoit point eu jusqu'ici*
» *d'église à* Hoan-tcheou, *& que des Eu-*
» *ropéens étoient venus pour y en établir*
» *une, je n'ai osé de moi-même y consentir,*
» *ne sçachant pas que le tribunal des Rites*
» *eût passé un édit en leur faveur. Mais*
» *maintenant que vous m'avez fait la grace*
» *de m'envoyer une copie de cet édit, il*
» *est juste de les laisser faire.*

» Le Vice-Roi ayant reçu la réponse de
» ce Mandarin, prononça une sentence
» définitive. *Puisque ces Européens*, dit-il,
» *n'ont point causé de trouble dans votre*
» *ville, comme vous le témoignez vous-*
» *même, ils iront y demeurer; c'est une*
» *affaire finie.*

» Nous allâmes, dès ce jour-là même,
» remercier le Vice-Roi, de ce qu'il ve-
» noit de faire en notre faveur; mais il
» ne reçut point notre visite. Il nous
» fit dire seulement, par le *Sun-pou-*
» *koan*, petit Mandarin de son tribunal,
» que nous pouvions aller demeurer à
» *Hoan-tcheou*, quand nous le jugerions
» à propos.

» Nous partîmes peu de jours après le
» Pere Domenge & moi, & nous prî-
» mes, pour la seconde fois, possession
» de notre maison. Aussi-tôt que nous
» fûmes arrivés, nous allâmes voir les

» Mandarins, qui nous reçurent avec
» honneur, & qui nous rendirent tous
» visite. Le Gouverneur voulut même
» nous faire une espece de réparation
» d'honneur ; car il dit publiquement
» devant tout le monde, que s'il nous
» avoit offensés, c'étoit parce qu'on ne
» l'avoit pas bien informé de ce qui
» nous regardoit. Quand il vint chez
» nous, il nous offrit huit sortes de
» présens à chacun en particulier, quoi-
» que nous ne lui en eussions offert que
» huit conjointement le Pere Domenge
» & moi. Comme il nous marqua par
» toutes ses démarches, qu'il se récon-
» cilioit de bonne foi, nous prîmes la
» liberté de lui demander un *kao-ki* ;
» c'est une espece de sauve-garde qu'on
» place en quelque endroit éminent de
» la maison, pour se mettre à couvert
» des insultes de la populace. Il nous le
» promit sans hésiter, & me le fit ex-
» pédier quelques jours après le départ
» du Pere Domenge, qui s'en retourna
» à la capitale.

» A peine nos visites furent-elles finies,
» que les pluies commencerent ; ce qui
» fut un contre-temps fâcheux pour
» moi ; car je ne pus faire les répara-
» tions nécessaires de notre maison, qui

» ſe trouvoit en très-mauvais état, ſans
» portes & ſans fenêtres : elle étoit
» même découverte en tant d'endroits,
» que quand il fallut y placer mon au-
» tel pour dire la meſſe, à peine pus-je
» trouver un ſeul lieu qui fût ſuffiſam-
» ment couvert. Mais la joie que j'eus
» de voir enfin notre affaire terminée ſi
» avantageuſement pour la Religion, ne
» me permit pas alors de faire grande
» attention aux incommodités de mon
» logement. Il plut même à Dieu de me
» donner encore une autre conſolation
» qui me fut très-ſenſible. Le mauvais
» temps dont j'ai parlé, arrêta à *Hoan-*
» *tcheou* un aſſez grand nombre de Chré-
» tiens, qui y étoient venus de divers
» endroits pour leur négoce. Comme
» ces gens ſont preſque toujours abſens
» de leurs maiſons, il y avoit ſix ou
» ſept ans qu'ils n'avoient point vu de
» Miſſionnaires. Ils furent ravis d'ap-
» prendre que je m'y étois établi : ainſi
» le Vendredi ſaint ils ne manquerent
» pas de ſe trouver à l'égliſe au nom-
» bre de plus de vingt. Ils avoient à
» leur tête un vieux Gradué de quatre-
» vingt-deux ans, qui eut la conſolation,
» auſſi bien que tous les autres, d'ado-
» rer Jeſus-Chriſt crucifié, dans un lieu

» où il ne l'avoit pas encore été, du
» moins avec les cérémonies que l'Eglise
» prescrit pour ce saint jour. Les Chré-
» tiens des lieux circonvoisins en ayant
» été avertis, se rendirent les jours
» suivans à l'église pour y solemniser
» la fête de Pâques. Je suppléai les cé-
» rémonies du baptême à sept adultes
» & à deux enfans, à qui le baptême
» n'avoit été conféré que par des Caté-
» chistes; les autres se confesserent &
» communierent. Les fêtes passées ces
» Chrétiens se retirerent, & je demeu-
» rai tranquille dans mon église, dis-
» tribuant quantité de livres de notre
» sainte Religion, & annonçant Jesus-
» Christ à tout le monde, selon les oc-
» casions qui se présentoient. Peu de
» temps après Pâques nous apprîmes
» que les quatre principaux Mandarins
» de la ville étoient privés de leurs
» emplois. Cette nouvelle nous surprit;
» mais elle se trouva vraie à l'égard de
» trois de ces Officiers; autant eût-il
» valu qu'elle l'eût été à l'égard du
» quatrieme, car il mourut un mois
» après. Ainsi Dieu après s'être servi
» pour établir plus solidement son Eglise,
» de ceux mêmes qui l'avoient traver-
» sée, & après avoir tiré de leur bou-

» che la justification de notre sainte loi, » n'a pas permis qu'ils fussent plus long- » temps les maîtres d'une ville, où ils » avoient fait difficulté de recevoir ses » ministres. Comme les quatre Manda- » rins qui doivent leur succéder, ne » sont pas encore arrivés, je ne sçai en » quelles dispositions ils seront à notre » égard. Ce qui m'embarrasse, c'est qu'il » me faudra bien des présens pour leur » rendre visite, & je ne sçai où en pren- » dre. J'espere cependant que la Provi- » dence ne me manquera pas dans une » occasion si importante pour sa gloire » & pour l'établissement de cette nou- » velle église.

» Vous voyez assez, mon Révérend » Pere, par ce que je viens de vous » dire, que je n'ai point encore pu tra- » vailler solidement à la conversion des » infideles. Tout mon travail, pendant » six mois, a été de faire le catéchisme » aux enfans, d'entendre un grand nom- » bre de confessions, & de baptiser une » cinquantaine d'adultes. Cela est bien » éloigné de ce qu'a fait le Pere Bayard, » dans ses courses apostoliques. Ce zelé » Missionnaire ayant parcouru presque » toutes les Chrétientés, que le feu Pere » Jacques Motel a fondées en différens

» endroits de cette Province, compte
» avoir baptisé plus de mille personnes
» dans une seule année. Il faudra bien du
» temps avant qu'on en puisse faire au-
» tant dans ce quartier-ci, qui est pres-
» que l'unique du *Hou-quam*, où le zèle
» du feu Pere Motel ne s'est point éten-
» du. J'espere cependant que Dieu vou-
» dra bien répandre ses bénédictions sur
» cette ville, qui en a neuf autres dans
» sa dépendance, sans compter un très-
» grand nombre de bourgades & de vil-
» lages fort peuplés; & qu'en peu d'an-
» nées nous y aurons une florissante Mis-
» sion. Pour en venir là, il nous faudroit
» quatre ou cinq bons Catéchistes; car
» sans ce secours il est difficile d'avan-
» cer l'œuvre de Dieu, & à peine puis-
» je en entretenir un. Mais dans les
» commencemens il faut faire ce qu'on
» peut, en attendant qu'il plaise au
» Pere des miséricordes de nous four-
» nir de plus grands fonds, ou de sup-
» pléer, par quelque voie extraordi-
» naire, aux moyens qui nous manquent
» maintenant ».

Vous serez peut-être surpris, mon Révérend Pere, de ce que je ne vous ai point encore parlé de notre établissement de *Canton*. Il ne consiste que dans une mai-

ſon, que nous achetâmes, il y a dix ans, le Pere de Viſdelou & moi, pour recevoir nos Miſſionnaires, & les autres ſecours qui nous viennent d'Europe. Le Pere Bouvet y demeura deux mois, quand l'Empereur l'envoya en France. Il eut le bonheur d'y baptiſer neuf ou dix perſonnes. Je ne fus pas ſi heureux, quand j'y paſſai pour m'embarquer ſur l'Amphitrite. J'achevai ſeulement d'inſtruire un de mes domeſtiques, & de le gagner à Jeſus-Chriſt. C'étoit un jeune homme d'un fort beau naturel. Sa converſion a quelque choſe d'extraordinaire. Il demeuroit à *Nanking*, quand l'Empereur y vint, au commencement de l'année 1699. Le Pere Gerbillon, qui étoit du voyage, le reçut à ſon ſervice à la priere de ſes parens & l'emmena à *Peking*, où je le pris pour m'accompagner juſqu'à *Canton*. Il ſçavoit déjà les prieres, & tout ce qu'il faut ſçavoir pour être Chrétien; mais il différoit toujours de l'être. Pendant notre voyage je lui parlai ſouvent de la néceſſité du ſalut en particulier, & en préſence de ſes compagnons, qui étoient Chrétiens, & qui l'exhortoient comme moi. Il convenoit de tout; mais il ne prenoit point de réſolution. *Que diront mes parens*, me répartit-il un jour

que je le pressois : *aucun d'eux n'est Chrétien, je serois le premier à l'être ; c'est à quoi je ne puis me résoudre.* Mais, lui dis-je, *si l'Empereur vous faisoit Mandarin, refuseriez-vous de l'être, parce qu'aucun de vos parens ne l'a été jusqu'à présent ? Au contraire, ne seroit-ce pas un grand honneur pour vous d'être le premier Mandarin de votre famille, & vos parens ne vous en estimeroient-ils pas davantage ? C'est ici la même chose, vous serez le premier Chrétien de votre maison, en portant vos parens à le devenir comme vous, vous serez cause de leur salut. Pouvez-vous mieux faire ? Et n'est-ce pas là une grande grace de Dieu ?* Comme je ne gagnois rien sur son esprit, je crus qu'il me cachoit ses véritables sentimens. Je chargeai donc un Catéchiste de sçavoir adroitement ce qui le retenoit. Les Chinois se parlent confidemment les uns aux autres, & se communiquent aisément leurs peines & leurs plus secrettes pensées. Ce jeune homme lui avoua donc, que ses parens faisoient souvent la cérémonie d'honorer leurs ancêtres : *Si je ne le fais pas avec eux*, disoit-il, *ils me chasseront de la maison, & peut-être me déféreront-ils aux Mandarins, comme un homme qui manque de respect & de reconnoissance pour ses parens. C'est ce qui m'empêche d'être Chrétien.*

Mais qui vous a dit, répartit le Catéchiste, *que vous ne pourrez pas assister à ces cérémonies quand vous serez Chrétien? Je le suis par la grace du Seigneur, & j'y assiste quand la nécessité m'y oblige. La Religion chrétienne nous défend seulement de demander ou d'attendre des graces de nos parens morts, de croire qu'ils ont pouvoir de nous en faire, qu'ils sont présens dans la tablette, ou qu'ils y viennent pour écouter nos prieres, ou pour recevoir nos présens; elle défend encore de brûler de la monnoie de papier, ou de verser à terre le vin que nous leur offrons; mais elle ne défend point de reconnoître le bienfait de la naissance & de l'éducation que nous avons reçu d'eux, ni de les en remercier, en nous prosternant devant la tablette où leur nom est écrit, & en leur offrant nos biens. S'il m'est permis*, répliqua le jeune homme, *d'aller avec mes parens faire mes inclinations devant les images de mes ancêtres, je n'ai plus de difficulté, & dès ce moment je suis Chrétien.* Le Catéchiste me l'amena deux jours après, & me dit la disposition où il étoit. Il me demanda pardon d'avoir résisté si long-temps à la grace de Dieu, me pria de lui donner le baptême, m'assurant que ni lui ni ses parens n'attendoient rien de leurs ancêtres,

quand ils les honorent ſelon la coutume. Je ne crus pas devoir exclure du royaume du ciel un homme qui avoit la foi, & qui étoit dans les diſpoſitions que demande le Pape Alexandre VII. Il a vécu depuis ce temps-là fort chrétiennement, & il demeure à préſent avec le Pere de Viſdelou.

Quoiqu'il y ait ſept égliſes à *Canton*, une des Jéſuites Portugais, qui eſt la premiere & la plus ancienne, deux des Peres de l'Ordre de ſaint François, deux de Meſſieurs les Eccléſiaſtiques des Miſſions Etrangeres, une des Peres Auguſtins, & la nôtre, avec un ou deux Miſſionnaires en chacune, il s'y fait néanmoins très-peu de converſions. C'eſt à peu près la même choſe dans les autres Ports, où les vaiſſeaux Européens ont accoutumé d'aborder. Il n'en eſt pas ainſi des villes qui ſont dans l'intérieur de la Chine, les converſions y ſont plus fréquentes, & on y forme en peu de temps des chrétientés nombreuſes. Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Pere, d'où vient une ſi grande différence. J'aime mieux que l'Apôtre des Indes, ſaint François-Xavier, qui étoit envoyé de Dieu avec le don des langues, & avec le pouvoir de faire des

miracles pour convertir ces peuples, vous réponde que moi. Par-tout où les Portugais s'établiſſoient, ce grand Saint trouvoit des obſtacles preſque invincibles à la propagation de la foi. Il en étoit affligé juſqu'à s'ennuyer de vivre. (1) *J'aimerois mieux*, dit-il, *être dans le fond de l'Ethiopie, ou quelque part dans les terres du Prêtre Jean, j'y travaillerois en paix à la converſion des Gentils, loin de toutes ces miſeres que mes yeux ſont obligés de voir, & que je ne ſçaurois empêcher. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne m'y être pas oppoſé plus fortement. Faites mieux*, pourſuit-il; *ſi la douceur ne corrige point ces ſortes de gens, uſez de ſévérité. Il y a du mérite à reprendre les pécheurs, au lieu que c'eſt un grand péché devant Dieu de ne les reprendre pas, quand par leur vie ſcandaleuſe ils empêchent la converſion des Infideles.* Ces mauvais exemples des Chrétiens, dont ſaint François-Xavier déploroit les funeſtes effets aux Indes, ſont auſſi ce qui rend nos travaux inutiles dans les ports de la Chine. Les Chinois qui y demeurent, font des voyages dans les royaumes voiſins, où ils voient les diſſolutions & les débordemens de quel-

(1) Lib. 1. Epiſt. 7.

ques Européens. Ils ſont aux portes de *Macao*, qui ne leur donne pas de meilleurs exemples. Ceux qui viennent d'Europe dans leurs ports, les confirment dans les mêmes idées, car ils en voient pluſieurs qui menent une vie libertine, & qui ſont fort déréglés dans leur conduite. Ce qui ſuit de-là, c'eſt qu'ils perdent bientôt toute l'eſtime qu'on leur avoit inſpirée de la loi de Dieu. *Les Européens pour être Chrétiens*, diſent-ils entr'eux, *en ſont-ils plus chaſtes, plus ſobres, plus retenus, moins coleres & moins paſſionnés que nous?* Que s'ils voient les Miſſionnaires vivre parmi eux ſans reproche & avec édification, ils s'imaginent que c'eſt plutôt en vertu de leur état, ou de quelque obligation particuliere, qu'en vertu de leur religion. Au lieu que dans l'intérieur de la Chine, où les vérités qu'on leur prêche ſont ſoutenues de la vie exemplaire des Prédicateurs, ils admirent notre ſainte loi, qui enſeigne aux hommes de ſi excellentes vertus, & qui les engage à les pratiquer.

Mais ne pourroit-on pas arrêter ces déſordres, & y apporter quelque remede? Voici celui que propoſoit l'Apô-

tre des Indes, dans une de ses lettres (1). Ce seroit de ne choisir pour Capitaines des vaisseaux qui vont à la Chine, que des gens d'honneur & de conscience, résolus de s'opposer d'eux-mêmes aux désordres, de leur donner & le pouvoir & des ordres bien précis de punir les scandales; de leur faire des avantages considérables s'ils exécutoient leur commission avec fidélité. J'aime mieux qu'on lise le reste dans les lettres du saint Apôtre des Indes, que de m'en expliquer ici davantage.

Si les Chinois voyoient les Européens qui viennent dans leurs ports, modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes & de leurs passions; s'ils les voyoient venir souvent à l'église, approcher quelquefois des sacremens, vivre en un mot, comme nous enseignons qu'on doit vivre, quelle impression ces exemples de piété ne feroient-ils pas sur leur esprit? Ils donneroient mille bénédictions à notre sainte loi: *En populus sapiens & intelligens* (1). Voilà *d'excellens hommes*, diroient-ils, *une Nation sage, & dont les coutumes sont admirables.*

---

(1) Lib. 2. Epist. 5.
(2) Deut. chap. 4.

Messieurs les Directeurs généraux des Compagnies auroient plus d'intérêt, peut-être qu'ils ne pensent, à vouloir eux-mêmes seconder en ceci notre zele. Ils sçavent que leurs vaisseaux sont exposés à beaucoup de dangers, en allant & revenant sur ces mers ; que Dieu seul est le maître des vents, qu'il y a des écueils & des tempêtes à craindre, que les maladies des équipages, & la rencontre des Pirates sont encore d'autres maux, qu'on ne peut éviter sans une protection particuliere. Dieu donc a cent manieres de renverser nos desseins, quand nous troublons les siens, ou quand nous souffrons que ceux qui dépendent de nous les troublent.

Après vous avoir rendu compte de l'état de nos Missions, je ne sçais s'il est trop nécessaire de vous faire le récit des aventures de l'Amphitrite, dans son second voyage de la Chine. Apparemment vous en aurez déja été instruit d'ailleurs, par ceux de nos Peres qui se trouverent avec moi. Mais il est difficile que chaque personne en particulier remarque tout sur un vaisseau, principalement au temps des tempêtes : je crois que je ne dirai rien qui soit contraire à ce qu'auront rapporté les autres, mais j'ajouterai

j'ajouterai peut-être quelques circonstances à leur récit, qu'on ne sera point fâché d'apprendre, & qu'il n'y a que moi seul qui aie pu bien sçavoir.

L'Amphitrite étoit parti de Port-Louis le 7 de mars de l'année 1701, commandé par M. de la Rigaudiere, que son habileté, son zele pour les intérêts de la Compagnie royale de la Chine, & sa grande vigilance, toujours accompagnée d'un air honnête, nous faisoit aimer & estimer. Il avoit pour Lieutenans MM. Horry & la Touche-Bouvet, pour enseignes M. de Beaulieu & M. le Chevalier de la Rigaudiere. M. Figeralz venoit à la Chine pour être premier Directeur de la Compagnie, & avoit pour seconds MM. Pecheberti, France & Martineau. J'y retournois aussi avec huit Missionnaires de notre Compagnie, qui ne respiroient que les occasions de travailler à la gloire de Dieu. La piété régnoit dans le vaisseau. Il faut avouer que nos François sont très-louables en ce point, dans leurs navigations. On faisoit réglément la priere le matin & le soir, on entendoit la messe tous les jours, quand le temps permettoit de la dire. Après souper on chantoit les litanies, & on s'assembloit par troupes

pour réciter le chapelet. Les dimanches & les principales fêtes on disoit les vêpres, la prédication suivoit, les confessions & les communions étoient fréquentes. Durant notre voyage, je vis mourir trois ou quatre personnes comme des prédestinés. On dit que la vie que quelques-uns avoient menée, ne leur promettoit pas une fin si chrétienne, & qu'ils furent heureux d'avoir eu auprès d'eux, dans ces derniers momens, des personnes zélées qui ne les quittoient point. C'est ainsi qu'en parloient leurs amis; & tous comprirent par-là combien il est avantageux dans ce temps décisif, d'avoir de semblables secours.

Nous fîmes un voyage très-heureux jusqu'à cent lieues de la Chine. C'est-là que Dieu nous attendoit, pour obliger ceux qui vivoient encore dans le péché, d'y renoncer entiérement, & pour nous faire connoître que le bonheur de la navigation dépend uniquement de lui. Ce fut le 29 de juillet à cinq heures du matin, que nos mâts de misaine & de beaupré furent emportés tout d'un coup dans la mer. Treize matelots montés sur les vergues y tomberent en même-temps; trois se noyerent, les autres furent tirés de l'eau. On accourut pour sauver le

grand mât, mais comme il n'étoit plus ſoutenu par les mâts de devant, auxquels il eſt attaché, la tempête & l'agitation de la mer l'ébranlerent ſi violemment, que ſur les dix heures du matin nous le vîmes prêt à tomber. Tous alors ſe crurent perdus, car il étoit entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont juſqu'au fond de cale, & le mât tombant deſſus, les enfonce; & par la violence du coup le vaiſſeau s'entr'ouvre, & eſt ſubmergé dans un moment. Ce n'étoit pas la ſeule maniere dont ſa chûte nous pouvoit perdre, car on craignoit encore qu'en tombant, il ne briſât une partie de notre bâtiment.

A tous ces dangers, il n'y avoit point d'autre remede, dans l'état où nous étions, que d'implorer la miſéricorde de Dieu. Tous l'implorerent en effet, tous prierent la ſainte Vierge d'intercéder pour nous, & firent vœu de porter dans la premiere de ſes égliſes en France un tableau peint, où notre naufrage prochain ſeroit repréſenté. Tous s'adreſſerent auſſi à ſaint François-Xavier, Apôtre des Indes & Patron de ces mers, ſur leſquelles il avoit éprouvé, comme nous, des tempêtes extraordinaires. Dieu, qui nous

voyoit dans l'affliction, écouta nos prières ; le grand mât tomba doucement entre deux pompes, & n'offensa par sa chûte aucune partie du vaisseau.

Mais ce danger, qui nous occupoit au commencement, parce qu'il étoit le premier, n'étoit pas le plus grand. La tempête étoit furieuse, & la mer irritée s'élevoit comme des montagnes. Notre vaisseau n'étant plus soutenu par ses mâts, tournoit au gré des vents ; les flots le couvroient souvent, & le battoient si violemment, qu'il pouvoit être à tout moment englouti. Plusieurs croyoient que nous ne passerions pas la journée. *Multum ibi lacrymarum vidi, multum sollicitudinis & languoris*, dit saint François-Xavier dans une semblable occasion : *nous vîmes bien des pleurs & bien de la consternation ce jour-là* ; chacun néanmoins prit le véritable parti, qui étoit de se préparer à la mort par des confessions générales : on n'avoit pas le loisir de les faire bien longues ; mais on disoit ce qu'il falloit, & la douleur paroissoit sincere. Heureux néanmoins ceux qui n'attendent pas ces extrêmités pour penser à leur conversion !

Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Pere, quel étoit le sentiment

de nos Miſſionnaires, dans ce moment fatal. Je ne vous dirai pas que nous avions le courage d'un ſaint François-Xavier, qui ne demandoit à Dieu de ne ſortir d'un danger que pour rentrer en d'autres plus grands, en travaillant à ſa gloire. Je puis vous aſſurer néanmoins que nous ne regrettions point d'avoir quitté la France, & que perſonne ne montra de l'étonnement. Quelques-uns même, après avoir achevé d'entendre les confeſſions, vinrent de compagnie en ma chambre, (c'étoit durant le plus fort de la tempête,) & montrant un air de joie, comme des gens qui ne deſiroient plus rien : *Nous venons*, me dirent-ils, *mon Pere, prendre congé de vous, & vous remercier de nous avoir amenés juſques ici. Nous vous demandons pardon des peines & des mauvais exemples que nous vous avons donnés. Nous ſommes contens, & nous nous recommandons à vos prieres.* Ce compliment, auquel je ne m'attendois pas, me tira les larmes des yeux. Je leur répondis : *Mes Peres, nous nous ſommes aimés pour Dieu dans le temps ; allons, ſi c'eſt ſa ſainte volonté, nous entr'aimer en lui pendant toute l'éternité.* Nous continuâmes à prier tout le reſte du jour. A minuit, nous dîmes les

litanies des Saints, celles de la sainte Vierge, de saint François-Xavier, & celles qu'on récite pour les personnes qui sont sur mer : car, que ne fait-on pas dans ces tristes momens pour obtenir grace, & pour fléchir la miséricorde de Dieu.

La tempête cessa le matin, & nous eûmes ensuite deux jours de calme, durant lesquels on dressa quelques petits mâts, pour achever, s'il se pouvoit, le voyage. J'ai appris depuis ce temps-là, de personnes qui connoissent parfaitement les mers de la Chine, que la saison de ces vents furieux ne commençoit jamais avant le 20 de juillet, & ne passoit gueres le 4 d'octobre ; que durant tout ce temps-là, il falloit se tenir sur ses gardes, & dès qu'on approchoit à cent ou deux cens lieues des côtes de la Chine, mettre bas ses perroquets, & ne laisser point en mer sa chalouppe, ni son canot, parce que la tempête, qui surprend ordinairement, & qui vient tout-à-coup, ne permettoit plus de les rembarquer. *Il vaut mieux*, disoient-ils, *arriver deux ou trois jours plus tard, en venant avec moins de voiles, que de risquer son voyage & sa vie, en voulant porter toutes ses voiles, & faire plus de diligence.*

Le 5 d'août, nous étions proche des Iſles de *Macao*, que nous aurions doublé ce jour-là même, ſi le vent eût continué ; mais il changea ſur le ſoir, & fut encore contraire le lendemain. M. de la Rigaudiere, qui ne ſe trouvoit pas en ſûreté au lieu où il étoit, voulut prendre langue d'un vaiſſeau Portugais qui vint mouiller à un quart de lieue de nous & qui ſe préparoit à entrer dans ces Iſles. Nous voulions ſçavoir s'il y avoit dans ces parages quelque lieu ſûr, où nous puſſions nous retirer, & le prier de nous donner un Pilote pour nous y conduire. Ces Meſſieurs, quoiqu'ils ſe diſent de nos amis, ne permirent pas à notre canot de les approcher; l'Officier eut beau crier qu'il étoit François, qu'il étoit ſeul, qu'il venoit leur demander s'ils connoiſſoient un abri dans les Iſles, on lui fit ſigne, les armes à la main, de ſe retirer, & on ne voulut jamais ni lui parler, ni lui donner la moindre connoiſſance. Une conduite ſi peu attendue piqua vivement nos gens : elle étoit d'autant plus cruelle, qu'il y avoit, en effet, plus d'un endroit dans ces Iſles, où nous euſſions pu demeurer en toute ſûreté. Si nous l'euſſions ſçu, nous ſerions arrivés à *Canton* en ſept ou huit jours, c'eût été gagner un

an, & éviter tous les dangers que nous eûmes encore à courir.

Le 7 d'août, à huit heures du matin, il s'éleva une ſeconde tempête auſſi violente, mais plus dangereuſe que la premiere, parce que nous étions proche les côtes, & que nos mâts & nos voiles étoient trop foibles pour conduire le vaiſſeau; comme le vent venoit du côté de l'eſt, il fallut aller vers l'Iſle de *Sancian*, qui étoit à l'oueſt, à dix ou douze lieues de nous. M. de la Rigaudiere eut beſoin, en cette rencontre, de toute ſon habileté. Une de nos voiles s'enfonça; un mât de hune ſe rompit; à chaque moment il arrivoit un nouveau malheur; on remédioit promptement à tout. Enfin nous entrâmes au ſoleil couchant dans une baye, où nous étions à couvert du vent d'eſt: mais parce que nous y craignions le vent du ſud, qui nous auroit jettés à la côte, nous paſſâmes deux jours après à l'occident de l'Iſle, à la vue du tombeau de ſaint François-Xavier, où les Jéſuites de *Macao* avoient bâti depuis un an une petite chapelle, laquelle s'appercevoit dans l'enfoncement à deux lieues de notre mouillage.

Je ne vous dirai point, mon Révérend

Pere, quelle fut notre consolation parmi tant de désastres de nous trouver si proche de ce lieu de bénédiction. Nous chantâmes le *Te Deum*, & l'on déchargea tout le canon. Chacun de nous se souvint comme ce grand Saint avoit tiré l'Amphitrite du milieu des rochers du *Paracel*, où il s'étoit engagé dans le premier voyage, & nous ne doutions point que nous ne lui dussions encore notre salut en celui-ci. Comme le vaisseau n'avoit point de mât, je partis incontinent avec quelques Officiers, pour en aller chercher à *Canton*. J'eus l'avantage, en passant par la chapelle du Saint, d'y dire la messe, de baiser pour la premiere fois la terre, qui avoit reçu son précieux corps, & de m'offrir à Dieu, pour recommencer ma Mission, où il avoit achevé la sienne. Je me souvins de mes compagnons, que j'avois tous laissés dans le vaisseau, pour la consolation de l'équipage. Dès que je fus à *Canton*, je leur envoyai une galere bien fournie de rameurs, pour être toujours à leur disposition quand ils voudroient aller au tombeau du saint Apôtre. Ils m'écrivirent que je n'avois pu leur faire un plaisir plus sensible : qu'ils y alloient tous les jours dire la messe ; que les Officiers & les

Matelots y venoient avec eux tour à tour ; que tous y avoient communié, & quelques-uns même plus d'une fois. C'étoit un petit pélerinage, où chacun alloit tou ours avec plaisir, durant les vingt jours que le vaisseau demeura sous *Sancian*.

Les mâts que nous apportâmes de *Canton* n'étoient pas assez grands ; mais on n'en trouva pas alors de meilleurs dans tout le pays. On fut quinze jours à faire sept ou huit lieues, tant les courans étoient rapides. Les Pilotes côtiers furent d'avis de mouiller sous une Isle nommée *Niou-co*, dans un endroit assez bon, assurant que les vents d'ouest ne manquoient point dans les mois de Septembre, & qu'il en viendroit un assez fort pour achever ce qui restoit de chemin. Il ne falloit que sept ou huit heures d'un vent favorable, pour doubler les Isles de *Macao*, & gagner l'entrée de la riviere de *Canton*, d'où les seules marées nous conduiroient ensuite aisément jusqu'à la ville.

Ce vent vint en effet, & fit faire deux ou trois lieues ; mais il changea tout-à-coup au coucher du soleil. Les vents d'est & de nord-est recommencerent à souffler avec tant de furie, qu'on n'a

jamais vu une si horrible tempête. M. de la Rigaudiere voulut gagner son premier abri sous l'Isle de *Sancian* ; mais il n'en put venir à bout. Il perdit ses maîtresses ancres, & fut obligé d'abandonner sa chaloupe & son canot. L'obscurité de la nuit, accompagnée d'orages & d'une horrible pluie, ne laissoit rien voir. Les vergues, les voiles & les mâts se brisoient les uns après les autres. Ce fut alors qu'on se crut, plus que jamais, au dernier jour de sa vie. Le Pere de Tartre & le Pere Contancin, que j'avois laissés dans le vaisseau, quand je revins à *Canton* la seconde fois avec mes compagnons, entendirent les confessions de tout le monde. Chacun vouloit, dès qu'il fut jour, qu'on échouât le vaisseau pour sauver sa vie. On se crut trop heureux de le mener derriere une petite Isle, qui couvroit un peu du vent. On sçut deux jours après qu'elle s'appelloit *Fanki chan*, qu'elle étoit à cinq lieues d'une ville nommée *Tien-pé ;* qu'on avoit fait, pour y venir, plus de cinquante lieues sans voiles, en une nuit & une matinée, & passé entre plusieurs Isles, sans en appercevoir aucune.

Quinze jours après, on eut en cet endroit un autre coup de vent qui se

peut nommer une quatriéme tempête. Les Mandarins de *Tien-pé* m'ont dit depuis, qu'ils allerent ſur une hauteur pour obſerver ſi le vaiſſeau ne déraderoit pas : mais par bonheur ſon ancre tint ; c'étoit l'unique qui lui reſtoit alors.

J'avois averti M. de la Rigaudiere, qu'en cas qu'il n'arrivât pas à *Canton* avant le premier jour d'octobre, je partirois ce jour-là pour aller prendre les préſens de l'Empereur, afin de me rendre au plutôt à *Peking*. Je partis en effet avec deux galeres, accompagné du Pere Porquet. Je m'en allai droit à *Nïou-co ;* mais l'Amphitrite n'y étoit plus : on avoit quitté ce poſte le 29 de ſeptembre. Comme perſonne ne pouvoit nous dire quel chemin le vaiſſeau avoit pris, parce que c'étoit durant la nuit qu'il avoit été emporté par la tempête, je le cherchai par toutes les Iſles. J'allai à *Sancian*, je viſitai toute la côte, & vins juſqu'à *Macao*. Enfin, après avoir couru ces mers durant vingt-cinq jours, & ſouvent avec danger, je me rendis à *Canton*, où je trouvai des lettres du premier Mandarin de *Tien-pé*, qui me donnoit avis que l'Amphitrite étoit arrivé dans ſon voiſinage, & qu'il ſe feroit un plaiſir de bien traiter les François. Il écrivoit

les mêmes nouvelles au *Tçonto*, qui me les communiqua ſur le champ.

Je me remis en chemin avec le Pere Porquet & le Pere Hervieu. Ce dernier venoit pour ſervir d'Aumônier, & relever le Pere de Tartre & le Pere Contancin. Je ne pus retenir mes larmes à la vue de ce pauvre vaiſſeau, battu ſi ſouvent de la tempête, & ſi fortement protégé de la Providence. A peine y fus-je arrivé, que nous reçûmes deux beaux mâts, dont le *Tçonto* nous faiſoit préſent. Il les avoit retirés d'une grande ſomme de *Siam*, qui avoit péri ſur les côtes de la Chine, dans la derniere tempête que nous eſſuyâmes le 29 de juillet, & nous les fit apporter de plus de ſoixante lieues, traînés le long des côtes par des galeres & des chaloupes, avec toute la peine & la dépenſe qu'on peut s'imaginer.

Je fis une autre choſe pour le ſalut du vaiſſeau, qui ſe pouvoit perdre tous les jours, tandis qu'il étoit ſous *Fan-ki-chan*. Ce fut de lui trouver un port aſſuré pour ſe retirer durant l'hiver. On nous avoit parlé d'un lieu nommé *Qoan-tcheou-voan*, éloigné de *Tien pé* d'environ trente lieues vers l'oueſt. Mais avant que d'y aller, nous voulûmes voir nous-

mêmes si ce port étoit aussi sûr qu'on disoit, sans trop s'en rapporter aux Chinois; il falloit en connoître les chemins, & les sonder. Les Mandarins, auxquels j'en parlai, permirent à nos Pilotes de l'aller examiner, & leur donnerent des gens pour les y conduire.

Enfin, MM. les Directeurs n'ayant ni barques ni chaloupes, pour transporter à *Canton* l'argent & les effets de la Compagnie, je leur cédai mes deux galeres, & je revins par terre avec les présens de l'Empereur. Je ramenai avec moi le Pere Hervieu, ayant été obligé de laisser sur l'Amphitrite le Pere Contancin, à ses pressantes instances. Il avoit vu les quatre tempêtes qu'on avoit essuyées déja, sans que rien eût pu ni alarmer son courage, ni épuiser les forces que Dieu seul pouvoit lui donner dans un travail si rude & si constant.

Sitôt que M. de la Rigaudiere fut arrivé à *Qoan tcheou-voan*, il m'écrivit plusieurs lettres très-obligeantes. « C'est » à présent, dit-il, mon Révérend Pere, » que nous vous avons obligation de la » vie, mon équipage & moi, pour nous » avoir procuré des mâts & un bon » port. Cela joint aux peines que vous » voulez bien prendre, & que vos Ré-

» vérends Peres se donnent pour nous,
» ne peut être reconnu par les hommes ;
» Dieu seul peut vous en donner la
» récompense. Notre vaisseau est en
» toute sûreté dans ce port, nous y
» ressentons déjà les effets de votre zèle.
» Tous les Mandarins des environs sont
» venus nous voir, & nous ont offert
» tout ce qui dépendoit d'eux. Ils font
» tenir des galeres auprès de nous pour
» nous faciliter le transport de toutes
» choses. La joie regne dans notre équi-
» page ; nous avons un gros poulet pour
» un sol, un bœuf pour quatre francs,
» & toutes les autres denrées à pro-
» portion. Enfin, après toutes nos peines,
» Dieu nous a mis dans un bon quartier
» d'hiver, où rien ne nous manque. Le
» Pere Contancin devient tous les jours
» plus zélé, je vous promets d'apporter
» tous mes soins pour le conserver en
» bonne santé ; car il n'est pas venu à
» la Chine pour s'épuiser en travaillant
» pour l'Amphitrite, il doit se réserver
» pour un meilleur & plus grand objet ».

Le Pere Contancin m'écrivit quelques jours après les mêmes choses, à peu près, mais dans un plus grand détail. « M. de la Rigaudiere, dit-il, revint » incontinent après votre départ de

» *Tien-pé.* Le lendemain 15 de novembre,
» il fit embarquer les mâts du *Tçonto*,
» de l'eau, du bois, les malades & les
» cases qu'on leur avoit faites dans l'Isle :
» de sorte que sur les dix heures du soir,
» nous appareillâmes au clair de la lune,
» nous eûmes un vent favorable pour
» notre mâture. M. de la Rigaudiere en
» profita si heureusement, qu'au lever
» du soleil, nous vîmes le port où nous
» devions entrer, quoiqu'il soit éloigné
» de vingt-quatre à vingt-cinq lieues
» du lieu d'où nous étions partis. Le
» Pilote Chinois de *Tien-pé* nous con-
» duisit fort bien, & en habile homme.
» Comme le vent s'étoit abaissé, & que
» la marée nous étoit contraire, nous
» ne pûmes y entrer que sur les trois
» heures. On passe entre deux bancs de
» sable, qui s'avancent fort loin dans
» la mer, sur une ligne parallele, &
» forment un canal large de plus d'une
» lieue. A l'entrée de ce canal, on ne
» trouve que cinq, six & sept brasses
» d'eau : mais plus on approche du port,
» plus on y en trouve. M. Horry alloit
» devant nous dans un canot, la sonde
» à la main. Enfin, nous sommes entrés
» sans aucune peine, trouvant presque
» toujours dix brasses. Nous sommes

» présentement comme dans un bassin, » mouillés par huit brasses, à la portée » d'un boucanier de terre. La terre nous » environne de tous côtés : de sorte que » les malades qui étoient au lit, quand » nous y entrâmes, n'ont pu recon- » noître par où nous étions entrés.

» Sitôt qu'on eut mouillé, M. de la » Rigaudiere fit chanter le *Te Deum*, en » action de graces de nous voir enfin » en un lieu sûr, & le lendemain on » dit la messe à la même intention. Nous » sommes aussi tranquillement ici, que » nous serions dans une chambre ; nous » n'avons pas encore senti le moindre » mouvement dans le vaisseau ; & il » faudroit qu'il fît une tempête bien » horrible au dehors, pour causer du » roulis dans le lieu où nous sommes. » C'est pourquoi l'on a mis à terre les » mâts & les vergues, & l'on a déchargé » notre vaisseau. M. notre Capitaine, » comme vous voyez, a fait tout ce » qui dépendoit de lui. Nous vous prions, » mon Révérend Pere, d'achever le » reste, c'est-à-dire, de faire ensorte » qu'on nous fournisse les vivres né- » cessaires, en payant, & que les Man- » darins, non-seulement ne nous in- » quietent pas, mais qu'ils paroissent

» même prendre part à ce qui nous
» regarde. M. de la Rigaudiere est bien
» résolu, de son côté, de retenir ses
» gens dans le devoir, & d'empêcher
» qu'ils ne donnent aux Chinois aucun
» sujet de plainte ni de scandale.

» Samedi au soir, poursuit-il dans
» une autre lettre, un homme du Man-
» darin d'*Ou-tchuen* nous avertit que son
» Maître venoit en personne nous té-
» moigner combien il s'intéressoit à notre
» arrivée. Il y vint en effet hier matin
» 21 décembre, escorté de cinq galeres,
» & nous rendit visite en cérémonie,
» avec le grand collier; ce qui le fit
» prendre par nos matelots pour un
» Chrétien qui portoit un gros chapelet
» au col. On ne peut nous marquer plus
» d'amitié, ni parler d'une maniere plus
» obligeante. Il nous promit de faire
» tout ce qu'il pourroit pour nous rendre
» service, & nous offrit de nous laisser
» quelqu'un de ses gens, pour nous
» conduire où nous voudrions aller. Il
» m'a prié instamment de vous assurer
» qu'on seroit content de la maniere
» dont il en useroit. Il s'appelle *Tchen-*
» *lao-ye*, & signe *Tchen-loung* dans ses
» billets de visite. On lui donna fort
» bien à dîner, & à trois autres Man-

» darins qui l'accompagnoient. Notre » maniere de manger leur plut, & ils » trouverent les liqueurs qu'on leur » servit très-bonnes. Sur les trois heures » il retourna à sa galere, & nous le » saluâmes de trois coups de canon, » qui firent grand peur aux Chinois qui » l'accompagnoient; aussi étoient-ils de » bonne poudre. Un quart d'heure après » nous allâmes, M. de la Rigaudiere & » moi, lui rendre visite. Nous fûmes » salués en arrivant de trois coups de » canon, & de trois autres en sortant. » Nous lui fîmes notre présent. Il partit » sur les neuf heures du soir pour s'en » retourner, & nous saluâmes encore » sa galere de trois coups de canon. » Au reste vous serez bien aise d'ap- » prendre que nous sommes ici dans » l'abondance; c'est apparamment un » un effet de vos soins. Les bœufs ne » nous coûtent que quatre francs, la » douzaine d'œufs un sol, les poulets » autant; jugez combien il s'en mange » parmi nos matelots. On va librement » à la chasse; les sangliers, les cerfs, » les faons, les perdrix & les beccassines » viennent souvent sur la table de M. de » la Rigaudiere. Dieu semble dédom- » mager nos Messieurs de leurs peines

» paſſées, par l'abondance qu'il leur fait
» trouver ici ».

Voilà, mon Révérend Pere, quelle a été la demeure de l'Amphitrite dans le port de *Qoan-tcheou-voan*, près de la riviere de *Sin-men-kian*, à neuf lieues de la petite ville d'*Outchuen*. Le P. Contancin fit, pendant tout ce temps-là, Miſſion dans le vaiſſeau à ſon ordinaire, aſſidu auprès des malades pour les aſſiſter & pour les conſoler, prêchant l'équipage tous les dimanches, & lui donnant les autres ſecours ſpirituels. Je lui recommandois toujours ſa ſanté. » Ma ſanté
» eſt à Dieu, m'écrivit-il en me répon-
» dant ſur ce point, & par cette raiſon
» elle me doit être chere : je fais tout
» ce que vous m'avez ordonné pour la
» conſerver. Si nos Peres qui ſont à
» *Canton* exécutoient vos ordres auſſi
» exactement, ils ſe porteroient beau-
» coup mieux. Au nom de Dieu, qu'ils
» ne penſent point à me venir délivrer,
» & qu'ils ſoient contens de me voir
» demeurer ici quelque temps plus
» qu'eux. J'y fais la volonté de Dieu,
» & par ce motif j'y demeurerois avec
» plaiſir toute ma vie ».

Quoique le Pere Contancin penſât depuis long-temps à ſe conſacrer à la

conversion des infideles, il n'obtint permission de venir avec moi à la Chine, que trois jours avant mon départ de Paris. C'étoit le plus jeune de mes compagnons : cependant on peut dire de lui, qu'il n'a pas été le moindre des Apôtres, s'il est permis de se servir ici de cette expression. Il a fait de grands biens sur l'Amphitrite, & l'on m'en a dit beaucoup de particularités, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici.

Je ne vous ai rien dit, mon Révérend Pere, de quelques autres établissemens, que nous avons encore faits à la Chine; il faut attendre que nous y soyons en paix, & que le Christianisme y prenne racine. Je ne dirai rien non plus des biens que Dieu a opérés par le ministere de quelques-uns de mes compagnons, qui demeurent avec nos Peres Portugais, & qui les aident dans leurs Missions. Le Pere de Visdelou a rendu des services considérables à l'église dans la Capitale de *Fokien*, où il a remis dans le devoir plusieurs Chrétiens, qui s'en étoient écartés. Le Pere Beauvollier continue à les entretenir dans la paix, par ses conseils & par ses prédications. C'est un Missionnaire qui a de grands talens, qui sçait plusieurs langues Orien-

tales, & qui s'applique à la connoiſſance des caracteres & des livres Chinois.

Ce que je ne dois point omettre, mon Révérend Pere, ce ſont les ſaintes diſpoſitions dans leſquelles j'ai laiſſé les derniers de nos Miſſionnaires qui ſont venus à la Chine. Dieu qui les a appellés à la vie apoſtolique, les y préparoit depuis long-temps, par la pratique des vertus ſolides. Voici ce quelques-uns d'eux ont écrit en divers temps, au Pere Supérieur Général de notre Miſſion. Je ne les nommerai point, de crainte de leur faire de la peine; mais il n'y a que du bien à manifeſter en général les graces que Dieu leur a faites, principalement celles qui édifient, & qui nous excitent à les imiter.

» L'unique grace que je vous demande, » mon Révérend Pere, dit l'un d'eux, » c'eſt de me donner tout ce qu'il y aura » de plus pénible & de plus mortifiant » dans la Miſſion, ſoit pour l'eſprit, » ſoit pour le corps. Ce n'eſt point une » ferveur paſſagere qui me fait parler » ainſi; il y a long-temps que Dieu m'a » mis dans la diſpoſition de ſouhaiter, » & de chercher en effet ce qu'il y a » de plus difficile. Si je ne regardois

» que moi-même, je ne parlerois pas
» ainsi, je connois trop ma foiblesse :
» mais celui en qui j'ai mis ma con-
» fiance, & pour l'amour de qui je suis
» venu en cette Mission, peut tout :
» ainsi j'espere tout de lui. Si vous avez
» donc quelque endroit où il faille mar-
» cher, jeûner, veiller, souffrir le froid
» ou le chaud; je crois, mon Révérend
» Pere, que c'est ce qui me convient.
» Dieu m'a donné des forces qui me
» mettent en état de soutenir les fa-
» tigues plus aisément qu'un autre. Je
» vous parle comme à mon Supérieur,
» afin que vous puissiez plus facilement
» disposer de moi. Je serai bien par-tout
» où vous m'envoyerez, parce que je
» trouverai Dieu par-tout. Je vous prie
» seulement de me regarder comme un
» Missionnaire qui veut tout sacrifier à
» Dieu, & qui prétend ne s'épargner
» en rien pour sa gloire.

» J'aurois souhaité, dit un autre, que
» vous ne m'eussiez pas laissé le choix
» d'aller en l'une ou en l'autre des deux
» Missions que vous me marquez, mais
» que vous m'eussiez déterminé. Je n'ai
» quitté la France que pour obéir à
» Dieu ; & je serois fâché de suivre à la
» Chine, où sa providence m'a con-

» duit, d'autre mouvement que celui de
» l'obéissance. J'espere que vous vou-
» drez bien dorénavant me donner ce
» mérite & cette consolation, sans con-
» sulter mes inclinations. Je vous con-
» jure donc, mon Révérend Pere, par
» la tendresse & par le zele que vous
» avez pour vos inférieurs, & pour
» leur avancement spirituel, de m'ac-
» corder toujours cette grace. Vous
» aurez la bonté de me donner vos
» ordres, & j'aurai le plaisir de les
» exécuter.

» Je suis venu à la Chine, écrit un troi-
» siéme, dans la résolution de m'aban-
» donner entiérement entre les mains de
» mes Supérieurs, également déterminé
» à recevoir tout, & à ne rien deman-
» der. Ainsi vous pouvez disposer de
» moi pour les Provinces du nord, ou
» pour celles du midi, de la maniere
» & dans le temps qu'il vous plaira.
» Par-tout où vous me mettrez, je m'y
» croirai placé de la main de Dieu, &
» je ne penserai qu'à l'y servir, & qu'à
» lui être fidelle le reste de mes jours.

» Je vous supplie, mon Révérend Pere,
» dit encore un autre, d'être persuadé
» que quoique je sois celui de tous les

» Missionnaires

» Missionnaires qui apporte le moins de » vertu à la Chine, je ne céderai néanmoins à aucun, avec la grace de Dieu » sur ce point, de ne souhaiter jamais » aucun lieu ni aucun emploi particulier. S'il y a quelqu'occupation plus » pénible, je crois qu'elle me convient » mieux qu'à personne, pour plus d'une » raison. Enfin je suis, graces au Seigneur, dans la disposition de ne me » regarder point moi-même, mais d'aller » par-tout où vous jugerez qu'il y aura » plus à travailler pour le salut des ames, » & pour la plus grande gloire de Dieu. » Je ne refuserai jamais ni la peine ni le » travail, dit le même dans une autre » lettre : Dieu m'a donné tant de force » jusqu'ici, que je ne crains rien davantage, que de ne pas m'abandonner assez entre les mains de sa providence ».

Plaise à Dieu, mon Révérend Pere, de conserver dans ces sentimens les Missionnaires qui nous sont venus déja, de les communiquer à ceux qui viendront, & de les perpétuer parmi nous. Cette indifférence des lieux paroît nécessaire, quand le desir de convertir les ames est le seul motif qui nous amene dans ces Missions : car nous ne sçavons

pas où sont ces ames que Dieu veut sauver par notre ministere, & pour l'amour desquelles il nous a appellés aux Missions, il nous a conservés dans les voyages & conduit heureusement au port. (1) *Ecce gentem quam nesciebas vocabis.* Ne peut-on pas expliquer ici la parole du Prophête : *Les peuples que vous appellerez, vous sont entiérement inconnus? Ce ne sont point ceux que vous pensez, & moins encore ceux auxquels vos inclinations se portent. J'ai d'autres pensées que vous; autant que le Ciel est éloigné de la terre, autant mes vues & mes desseins surpassent toutes vos lumieres.*

C'est souvent une rencontre imprévue à notre égard, mais réglée par la Providence, qui est cause de la conversion d'un infidele; c'est une affliction qui le frappe subitement, c'est l'extrémité d'une derniere maladie, c'est un détour qui nous oblige contre nos vues de passer une fois par un certain endroit. Comment se trouver justement dans ces momens favorables, & dans ces temps de salut pour eux, si ce n'est Dieu lui-même qui nous y mene, comme par la main? Le salut non-seulement d'un sim-

(1) Isaï, chap. 55.

ple particulier, mais le ſalut d'une province entiere eſt ſouvent attaché à ces ſortes d'événemens inopinés. Laiſſons-nous donc toujours conduire, & Dieu nous conduira toujours comme il faut.

Je finirois ici cette lettre, qui ne vous paroîtra déja peut-être que trop longue, mon Révérend Pere, ſi je ne croyois vous faire plaiſir, en vous donnant quelques éclairciſſemens ſur une ou deux difficultés, que des perſonnes de vertu me propoſerent au ſujet de ces Miſſions, en mon dernier voyage de France. Vous allez vêtus de ſoie à la Chine, me diſoient-ils, & vous ne marchez pas à pied par les Villes, mais vous allez en chaiſe. Les Apôtres prêchoient-ils l'évangile de cette maniere ; & peut-on garder la pauvreté religieuſe, en portant des habits de ſoie ? Dans l'idée de ces perſonnes, dont j'honore la vertu, aller prêcher Jeſus-Chriſt aux Chinois, & aller nuds pieds le bourdon à la main, c'étoit une même choſe.

Je ne ſçai pas s'ils prétendent en effet qu'il eſt libre à la Chine d'aller avec cet habillement, & que les Chinois s'en convertiroient plus facilement, c'eſt néanmoins la premiere choſe dont il faudroit convenir. *Nemo enim noſtrum*

ſibi vivit (1), dit l'Apôtre ; car ce n'eſt point pour lui-même, mais pour gagner des ames à Dieu, qu'un Miſſionnaire vit dans ces pays infideles. Il doit régler ſes vertus & toute ſa conduite, par rapport à cette fin. Saint Jean-Baptiſte portoit un gros cilice pour vêtement, & accompagnoit ſa prédication d'un jeûne très-rigoureux, parce qu'avec ces auſtérités il touchoit & convertiſſoit les Juifs. La maniere de vivre de Notre-Seigneur, pendant le temps de ſa prédication, fut toujours plus conforme aux uſages ordinaires des hommes. Saint Paul ſe faiſoit tout à tous, *per infamiam & bonam famam* (2). Il recevoit également l'honneur & la confuſion, quand par ces moyens il pouvoit faire plus de fruit. *Scio & humiliari, ſcio & abundare*, dit-il, *ſatiari & eſurire, abundare & penuriam pati* (3). Sa vertu ne conſiſtoit pas à vivre ſeulement dans le mépris & dans la diſette ; mais quand les peines intérieures venoient à ſçavoir les ſouffrir patiemment ; & quand l'occaſion ſe préſentoit de procurer la gloire de Dieu

(1) Rom. chap. 14.
(2) 2. Cor. chap. 6. v. 8.
(3) Philip. chap. 4.

par des voies plus douces, à ne les refuser pas non plus. C'eſt cette ſcience que les hommes apoſtoliques, à l'exemple de ſaint Paul, doivent ſçavoir, & qu'ils ne peuvent ignorer ou négliger dans les Miſſions, ſans être reſponſables du ſalut de pluſieurs ames.

Graces à Dieu nos Miſſionnaires de la Chine ſont les freres de ceux qui vont nuds pieds en habit de pénitens, & qui gardent un jeûne ſi auſtere dans les Miſſions de Maduré, de ceux qui ſuivent dans les forêts du Canada les Sauvages au milieu des neiges, ſupportant le froid & la faim. Quand nous étions en France eux & nous, & que nous preſſions, les uns & les autres, nos ſupérieurs de nous envoyer dans les Miſſions éloignées, on ne remarquoit pas plus de régularité, de mépris du monde, de zèle ni de ferveur en ceux qui ſe deſtinoient au Canada qu'en ceux qui demandoient la Miſſion de la Chine. On ne peut donc pas dire raiſonnablement que ce ſoit manque de mortification, que ceux-ci n'obſervent pas les mêmes auſtérités extérieures dans leur Miſſion: de même que ce n'eſt point par relâchement que les Miſſionnaires de Canada mangent de la viande, pendant que ceux

de Maduré n'en mangent jamais. Ce qui eſt bon & ſuffiſant en un pays, pour y faire recevoir l'Evangile, ne vaut rien quelquefois, ou ne ſuffit pas en un autre.

Nos premiers Miſſionnaires, au commencement qu'ils vinrent à la Chine, avoient aſſez d'envie d'y porter, comme dans les autres Miſſions, des habits pauvres, & qui marquaſſent leur détachement du monde. L'illuſtre Grégoire Lopez, Evêque de Baſilée, entr'autres, m'a ſouvent dit que le Pere Mathieu Ricci, fondateur de cette Miſſion, vécut ainſi les premieres années, & qu'il demeura ſept ans avec les Bonzes, portant un habit peu différent du leur, & vivant très-pauvrement. Les Bonzes l'aimoient tous, à cauſe de ſa douceur & de ſa modeſtie; ils honoroient ſa vertu; il apprit d'eux la langue & les caracteres Chinois; mais durant ce temps-là il ne convertit preſque perſonne. Les ſciences d'Europe étant nouvelles alors à la Chine, quelques Mandarins eurent avec le temps la curioſité de le voir; il leur plut, parce qu'il avoit un air reſpectueux & inſinuant; quelques-uns ſatisfaits de ſa capacité le prirent en affection, & commencerent à lui parler plus ſouvent. Ayant appris de lui, dans la converſa-

tion, le grand motif de sa venue, qui étoit de prêcher à la Chine la loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louerent son dessein; mais ce furent eux, qui lui conseillerent de changer de maniere. *Dans l'état où vous êtes*, lui disoient-ils, *peu de gens vous écouteront, on ne vous souffrira pas même long-temps à la Chine. Puisque vous êtes sçavant, vivez comme nos sçavans; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les Mandarins, accoutumés à considérer les gens de lettres, vous considéreront aussi; ils recevront vos visites; le peuple vous voyant honoré d'eux vous respectera, & écoutera vos instructions avec joie.* Le Pere qui avoit déja éprouvé que tout ce qu'ils disoient étoit vrai, (car il sentoit bien qu'il avançoit peu, & qu'il perdoit presque son temps;) après avoir prié Dieu & consulté ses supérieurs, suivit le conseil des Mandarins. Voilà, disoit Monseigneur de Basilée, la raison pourquoi les premiers Missionnaires de votre Compagnie changerent leur maniere d'agir, & se mirent à la Chine sur le pied des gens de lettres. Il les louoit d'avoir pris ce parti, l'unique & le véritable qu'on peut prendre, ajoutoit-il, si l'on veut

pouvoir y prêcher l'Evangile, & y établir la Religion.

Cinquante ans après, lorſque nos Miſſionnaires avoient déja formé une Chrétienté nombreuſe, les Religieux de ſaint François & de ſaint Dominique, attirés par le deſir de gagner des ames à Jeſus-Chriſt, paſſerent des Philippines à la Chine; mais ſoit qu'ils ne ſçuſſent pas le chemin que nous avions pris, ou qu'ils cruſſent mieux faire en portant leur habit de religion, ils allerent ainſi le Crucifix à la main prêcher la foi dans les rues. Ils eurent le mérite de ſouffrir beaucoup, d'être battus, empriſonnés, & renvoyés dans leur pays; mais ils n'eurent pas la conſolation de faire le bien qu'ils avoient eſpéré. Ils l'éprouverent ſi ſouvent, & toujours au préjudice de leur principal deſſein, que d'un avis commun & par des ordres réitérés de leurs ſupérieurs généraux, ils ſe déterminerent enfin à s'habiller & à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre Religieux de ſaint François, arrivés d'Italie, qui vouloient revenir à ces premieres manieres, & porter leur habit pauvre & groſſier dans la Miſſion comme ils ſont, avec tant d'é-

édification, en Europe. Leurs confreres furent les premiers à s'oppoſer à cette réſolution. Monſeigneur de Péking, Religieux de leur Ordre lui-même, les fit changer deux ans après, & les a mis ſur le pied des autres Miſſionnaires.

L'état des gens de lettres eſt donc celui que les Miſſionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine; & l'on n'en ſçauroit diſconvenir, après tant d'expériences; car tous les Religieux qui l'ont pris après nous ne ſe croyoient pas obligés de nous imiter; on peut même dire qu'ils étoient plus portés à s'oppoſer à nos manieres qu'à s'y conformer, principalement en ce point. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des gens de lettres & des docteurs d'Europe, qui ſont des noms honorables & qui conviennent à notre profeſſion, & que nous prenions cet état, il faut par néceſſité que nous en gardions toutes les bienſéances, que nous ayons des habits de ſoie, & que nous nous ſervions de chaiſes comme eux, lorſque nous ſortons de la maiſon pour aller en viſite.

Quand nous n'aurions pas même cette raiſon particuliere, il faudroit en uſer ainſi pour ſe conformer à la coutume

générale du pays; car les gens du commun portent tous des habits de ſoie & vont en chaiſe quand ils veulent viſiter quelqu'un. Cela ne paſſe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque qu'on honore les perſonnes qu'on va voir, & qu'on n'eſt pas dans la néceſſité, ni d'une condition mépriſable. En Europe, l'uſage des ſoies ne devroit être que pour les grands & pour les riches ; ce ſont ordinairement des habits de prix ; il ne faut pas s'étonner s'ils ne conviennent jamais à la pauvreté d'un Religieux ; mais les gens du commun & les valets même, pour la plupart, portent des habits de ſoie à la Chine. C'eſt ſur ces idées, & non ſur celles que nous avons en France, qu'il faut ſe régler, & que les perſonnes de vertu dont j'ai parlé doivent examiner nos Miſſionnaires, ſans croire facilement qu'après avoir commencé par l'eſprit ils veuillent finir par la chair, ni qu'ils s'amolliſſent dans un pays où ils ſont venus par le ſeul deſir de vivre dans une grande perfection, & de ſouffrir beaucoup en travaillant pour la gloire de Jeſus Chriſt.

Je n'ai parlé que par rapport aux viſites, car dans la maiſon, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les Miſ-

ſionnaires vivent très-pauvrement, & ne ſe ſervent que des étoffes les plus communes. Ils vont à pied, lorſqu'ils parcourent les villages en faiſant leurs Miſſions. Quelques-uns même marchent à pied dans les villes en diverſes occaſions; ce qui peut avoir ſes dangers pour la Religion; car outre les railleries & les paroles de mépris qu'ils s'attirent, & qui aſſurément ne diſpoſent pas les Chinois à les écouter, ils doivent ſe ſouvenir que les Miſſionnaires ne ſont que tolérés à la Chine, & qu'il ne faut s'y montrer que rarement en public, de peur que les Mandarins choqués de les voir en ſi grand nombre, ou même de les voir ſouvent, ne ſe mettent dans l'eſprit qu'ils ſont trop hardis, & qu'il faut en avertir la Cour. Cette conſidération oblige les Miſſionnaires à prendre de grandes précautions, & à garder beaucoup de meſures. J'avouerai, ſi l'on veut, que ce ne ſeroit pas tout-à-fait la même choſe, ſi quelqu'un avoit reçu de Dieu le don de faire des miracles comme les Apôtres, & comme ſaint François Xavier. Un Miſſionnaire revêtu de ce pouvoir, iroit à pied le bourdon à la main, avec tel habit qu'il voudroit, par toutes les villes de la Chine. Les peuples attirés par le

bruit de ces prodiges, accoureroient en foule pour le voir, & pour l'entendre; ils le respecteroient, ils seroient dociles à ses paroles, ils admireroient sa pauvreté; parce qu'ils croiroient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il se trouveroit quelque homme de ce caractere, il ne faut pas croire que les autres Missionnaires, à qui Dieu ne donneroit pas le même pouvoir, & qui voudroient cependant garder une pareille conduite, trouvassent dans les peuples le même respect & la même docilité à les écouter.

Le plus sûr, mon Révérend Pere, est donc de s'en tenir aux coutumes introduites dans la Mission, avec tant de sagesse. On voit, par expérience, qu'elles ont fait déja beaucoup de fruit. Quand on aura établi solidement la Religion par ce moyen, la Religion à son tour pourra mettre les Missionnaires dans la liberté de les quitter, & de reprendre les manieres d'Europe autant qu'ils voudront. Si les habits de soie déplaisent, il n'en faut jamais porter à la maison, ni quand on est seul avec ses domestiques; & quand on va en ville, que ceux dont on se sert soient toujours très-modestes. On peut même, sous une étoffe de soie, porter la haire & le cilice, selon la pra-

tique de plusieurs saints Missionnaires. Enfin il n'est pas nécessaire d'être revêtu d'un habit de pénitence pour être saint, & pour prêcher l'Evangile. Combien y a-t-il d'excellens Religieux de tous les Ordres, dans les pays hérétiques, qui soutiennent, avec un zele admirable, les intérêts de Jesus-Christ, & qui portent indifféremment toutes sortes d'habits. Il y a plus de cent ans que la Mission de la Chine est fondée; il y est venu des Missionnaires de toutes les nations de l'Europe, & de différens Instituts: aucun d'eux, graces à Dieu, n'a renoncé la foi jusqu'à présent: aucun n'y a commis une action scandaleuse, qui ait déshonoré la Religion: c'est une grace particuliere que Dieu a faite à la Mission de la Chine. Il faut donc, ou que la vie qu'on y mene ne porte pas au relâchement, ou que les occasions de se perdre y soient rares, ou que Dieu y protege, d'une maniere particuliere, les Ouvriers Evangeliques. De quelque principe que cela vienne, c'est toujours une justification de notre conduite, & un grand motif pour exciter les hommes apostoliques à y venir travailler à la conversion des ames, sur les traces des premiers fondateurs de la Mission.

Je ne parle point de la mortification, de l'humeur & des inclinations naturelles, qui eſt la vraie mortification que les Saints ont tant recommandée, & qui dans cette Miſſion eſt ſi néceſſaire, que ſans elle on n'y fera rien de grand pour la gloire de Dieu, & l'on n'y pourra même perſévérer long-temps. Un Européen eſt naturellement vif, ardent, empreſſé, curieux. Quand on vient à la Chine, il faut abſolument changer ſur cela, & ſe réſoudre à être toute ſa vie doux, complaiſant, patient & ſérieux: il faut recevoir avec civilité tous ceux qui ſe préſentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, & les écouter autant qu'ils le ſouhaitent, avec une patience inaltérable; leur propoſer ſes raiſons avec douceur, ſans élever ſa voix ni faire beaucoup de geſtes: car on ſe ſcandaliſe étrangement à la Chine, quand on voit un Miſſionnaire d'une humeur rude & difficile. S'il eſt bruſque & emporté, c'eſt encore pis; ſes propres domeſtiques ſont les premiers à le mépriſer & à le décrier.

Il faut encore renoncer à toutes les ſatisfactions & à tous les divertiſſemens de la vie. Un Miſſionnaire qui eſt ſeul dans les provinces, ne ſort jamais de

ſa maiſon que pour adminiſtrer les ſacremens aux malades, ou pour aller dans les villages faire ſa miſſion en certains temps. Les viſites ſont rares à la Chine; on ne peut s'entretenir qu'avec ceux qui ont déja embraſſé la foi, & avec les Catéchumenes, auxquels on parle ſeulement de la loi de Dieu. Il faut demeurer ſeul le reſte du temps, & s'occuper à prier ou à étudier. C'eſt pour cette raiſon que les gens qui aiment l'étude, s'accommodent mieux de cette Miſſion, que ceux qui n'y ont pas d'inclination.

Enfin un air ſérieux & grave, eſt celui qu'un Miſſionnaire doit prendre & retenir inviolablement juſques dans l'intérieur de ſa maiſon, s'il veut que les Chinois l'eſtiment, & que ſes paroles faſſent impreſſion ſur leurs eſprits. C'eſt pour cela que le Pere Jules Aleni, un des plus grands hommes qui ait travaillé dans cette Miſſion, quand les Chrétiens le venoient voir, quelqu'habitude qu'il eût avec eux, prenoit toujours un habit de viſite pour leur parler. Par cet extérieur compoſé, il leur inſpiroit d'abord du reſpect; & par ſa douceur & ſon affabilité dans la converſation, il s'attiroit enſuite leur eſtime & leur

confiance. Quand il leur diſtribuoit des peintures de dévotion ou des médailles, il les conduiſoit à la ſacriſtie ; & là, prenant ſon ſurplis & les faiſant mettre à genoux, il leur expliquoit avec quel reſpect, avec quelle vénération ils devoient recevoir & garder ces ſaintes images. Pour moi, j'admire infiniment, dans cet illuſtre Miſſionnaire, non-ſeulement le ſoin qu'il prenoit de les inſtruire, mais encore cette application continuelle à garder à l'extérieur tout ce qui pouvoit lui attirer le reſpect, l'attention & l'eſtime des Chinois, comptant pour rien la gêne particuliere que lui donnoient de pareils aſſujettiſſemens.

On voit par-là, mon Révérend Pere, que nos intentions ſont droites & ſaintes à la Chine, & que nous n'y vivons pourtant pas ſans mortification. Avec cela, il faut avouer que c'eſt de toutes les Miſſions celles où les Ouvriers Evangeliques vivent le plus honorablement. Les grands Seigneurs & le peuple les eſtiment & les conſiderent. Mais c'eſt une grace de Dieu que nous ne ſçaurions aſſez reconnoître, & que nous rapportons au bien de la Religion autant qu'il nous eſt poſſible ; car Dieu ſçait

ſi nous avons quelque autre fin. C'eſt pour cette fin unique que nous étudions, que nous travaillons, que nous faiſons des courſes pénibles, que nous ſouffrons, & que nous expoſons enfin nos vies à pluſieurs dangers, ſans ceſſer jamais qu'à la mort, d'employer ce que nous avons de force & de talens, pour avancer un ſi glorieux deſſein. *Impendam & ſuperimpendar ipſe* (1), dit l'Apôtre ſaint Paul : pour lui je ſacrifierai tout, & je me ſacrifierai moi-même.

J'aurai l'honneur de vous entretenir ſur divers moyens de rendre cette Miſſion encore plus floriſſante, & d'aider les Miſſionnaires qui y travaillent. Perſonne ne demande rien pour ſoi ; mais ſi nous parlons pour l'œuvre de Dieu, nous ſommes perſuadés que ceux qui aiment Jeſus-Chriſt, & qui s'intéreſſent au ſalut des ames, comme vous faites, ſeront diſpoſés à nous entendre. Le démon met tout en œuvre pour détruire cette miſſion, & pour en empêcher le progrès. Il voit que les ames ſe perdent ailleurs à centaines, & à la Chine à millions ; que les peuples n'ont, dans aucun autre pays, tant de diſpo-

(1) 2. Cor. chap. 12. v. 15.

ſition à embraſſer la foi, & les Miſſionnaires tant d'avantage pour la faire recevoir. Cet ennemi de notre ſalut voudroit qu'un ſi grand empire fût tout à lui. Nous voulons que Jeſus-Chriſt en ſoit le maître. Nous combattons & nous ſouffrons pour l'y faire connoître & pour l'y faire régner. Puiſſe le ciel bénir des intentions ſi juſtes, & continuer de répandre ſur nous ſes plus précieuſes bénédictions. En attendant l'honneur de vous voir, je me recommande à vos ſaintes prieres, & je ſuis avec un très-profond reſpect, &c.

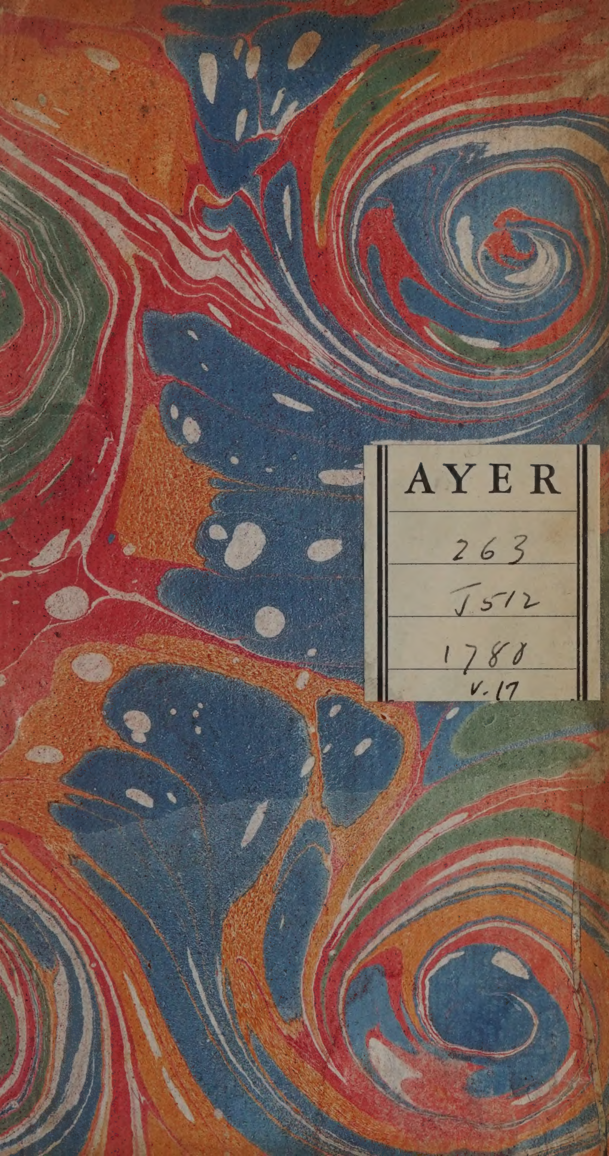
Fin du dix-ſeptieme volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du dix-septieme volume.





AYER
263
J512
1788
v.17

